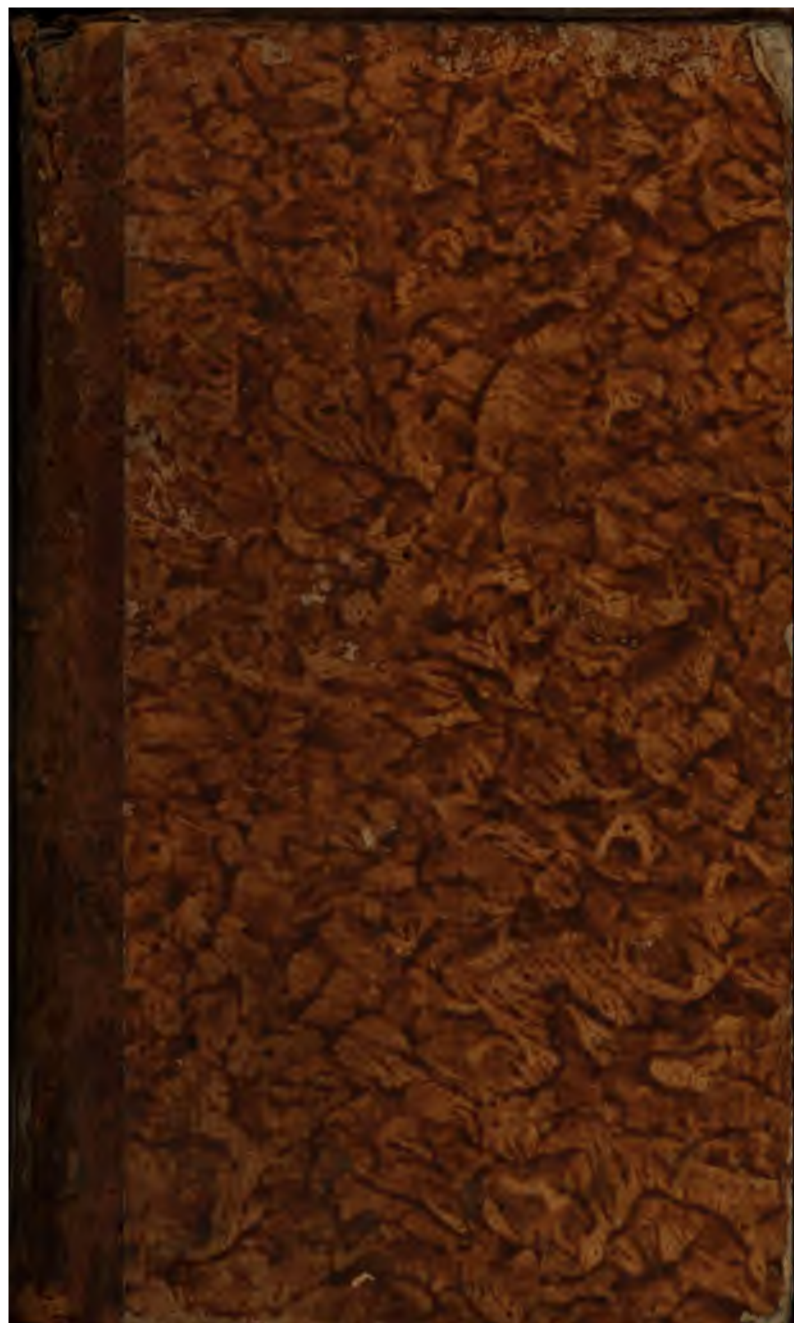




LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire de la Maison de Bourbon, par M. Desormeaux, Historiographe de la Maison de Bourbon, Bibliothécaire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, Prince du Sang, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, des Académies de Dijon & d'Auxerre. Tome I. in-4°. de 556 pages; à Paris chez Monory, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis de l'ancienne Comédie Françoise.

L'Auguste Maison qui occupe le Trône de France est, sans contredit, la plus illustre de l'Univers. Il n'y a jamais eu d'exemple d'une aussi longue & si brillante succession à la Royauté

dans la même famille. Un Héros, *Robert-le-Fort*, fut la tige de cette suite non interrompue de Monarques & de grands-Hommes. La haute origine de *Robert-le-Fort* se perdoit elle-même dans la nuit des siecles, *cujus genus valde in ante reperitur obscurum*: c'est de lui & de *Ranulphe*, Duc de Guyenne, qu'un Auteur comtemporain disoit, *& inter primos, ipsi priorer.* Ce n'est pas seulement à la France que la race féconde de *Robert-le-Fort* a donné des Souverains: elle a rempli & remplit encore les premiers Trônes de l'Europe. « On compte aujourd'hui,
» parmi ses descendans, en y comprenant
» *Eudes & Robert*, qui ont regné avant
» *Hugues Capet*, trente-cinq Rois de
» France, vingt-trois Rois de Portugal,
» treize Rois de Sicile, onze Rois de
» Navarre, quatre Rois d'Espagne &
» des Indes, quatre Rois de Hongrie, de
» Croatie & d'Esclavonie, deux Rois
» de Pologne, un Roi d'Écosse, sept
» ou huit Empereurs de Constan-
» tinople, & près de cent Ducs de
» Bourgogne, de Bretagne, d'Anjou,
» de Lorraine, de Bourbon & de Bra-

» bant, qui ne le cédoient en puiſſance
» & en éclat qu'aux têtes couronnées.
» Quatre Princeſſes du Sang ont porté
» les Sceptres de Hongrie, de Polo-
» gne, de Navarre & des Pays-Bas,
» dans les Maiſons de Luxembourg,
» de Jagellon, d'Arragon & d'Autri-
» che ; enfin, pluſieurs familles vaſ-
» ſales & ſujettes de la Maiſon de
» France ont regné en Angleterre, en
» Caſtille, en Écoſſe, en Arménie,
» en Chypre, à Jéruſalem, à Naples,
» & à Conſtantinople :

Tu regere imperio populos, ô Galle, memento.

Charles-Quint lui-même, ce Monarque ſi puiſſant, ſi éclairé, comptoit parmi ſes titres les plus précieux l'avantage d'être deſcendu de la Maiſon de France par *Marie de Bourgogne* ſon ayeule : *Je tiens*, diſoit-il, *à beaucoup d'honneur d'être ſorti du côté maternel de ce fleuron qui porte & ſoutient la plus célèbre couronne du monde.*

Mais de toutes les branches de cette illuſtre Famille, aucune n'a été plus fertile en Héros & en grands Rois que celle de *Bourbon*. C'eſt aux *Bourbons*

que le Royaume, depuis près de deux siécles, doit son éclat, ses succès & sa prospérité ; & avant de porter la Couronne, nulle Maison ne s'étoit consacrée avec plus de gloire à sa défense. Le courage des *Bourbons* étoit passé en proverbe, ainsi que leur bonté.

C'est l'histoire de ces grands Hommes, trop peu approfondie, trop confondue jusqu'ici dans les histoires générales, que M. *Desormeaux* entreprend d'écrire, & dont il nous donne aujourd'hui le premier volume. L'ouvrage est divisé en deux Parties : la premiere comprend l'histoire de la Maison de *Bourbon* depuis *Saint Louis* jusqu'à *Henri IV* ; la seconde Partie est consacrée aux branches de *Bourbon-Condé*, de *Bourbon Conti*, & de *Bourbon-Soissons*, collatérales de la branche regnante depuis *Henri II* Prince de *Condé*, jusqu'à nos jours. On n'a point fait entrer dans cet ouvrage les Rois de la Maison de *Bourbon* dont l'histoire devient celle de France, d'Espagne, de Naples & de Parme. Ce premier Tome commence par une Gé-

néalogie très-soignée de la Maison de France depuis *Robert-le-Fort*. Ensuite vient un précis de l'histoire de *Saint Louis*, dont la vie a pour l'Historien le même inconvénient que celle de *Henri IV*. On ne peut plus rien écrire sur ces deux Princes, qui ne soit connu d'avance &, pour ainsi dire, gravé dans le cœur de tous les François. *Robert de France*, Comte de *Clermont*, sixieme fils de *Saint Louis*, fut la tige de la branche des *Bourbons*. Ce Prince n'avoit que douze ans l'orsqu'il perdit son père devant Tunis. Il se distingua par sa valeur, força des postes, prit des Villes & se couvrit de gloire dans la guerre que fit son frere *Philippe le Hardi* au Comte de *Foix* son vassal, qui affectoit l'indépendance la plus absolue. Le Roi, qui aimoit tendrement le Comte de *Clermont*, lui fit épouser quelque temps après la fille unique & l'héritiere de *Jean de Bourgogne*, Baron de *Charolois*, & d'*Agnès de Bourbon*, & c'est ainsi que le Bourbonnois & le Charolois entrèrent dans la Maison de France : domaines qui, réunis au

Comté de Clermont & aux Seigneuries de Creil & de Gournay, formèrent aux descendans de *Robert* un patrimoine qui répondoit à la splendeur de leur naissance. On célébra des tournois & des joûtes au mariage de *Robert*. Ces jeux brillans avoient souvent les dangers de la guerre dont ils étoient l'image. Le Comte de *Clermont* voulut être le principal tenant du tournoi donné à son occasion. Résolu de mourir plutôt que de céder, il reçut de si furieux coups sur la tête que son esprit & son corps s'en ressentirent tout le reste de sa vie qui fut en totalité d'environ 56 ans.

Louis I son fils, Duc de *Bourbon*, fut un des principaux ornemens de cette auguste Famille. Il se signala par son courage & sa prudence sous six Rois consécutifs. Il servit avec éclat *Philippe le Bel* dans les guerres de Flandre. Après la défaite de Courtrai, il rassemble, en présence du vainqueur, les débris de l'armée & sauve environ vingt-sept mille hommes qu'il ramène sur la frontière. Deux ans après, lui & le Connétable de *Châtillon* battent

les Flamands en détail & leur tuent plus de dix-sept mille hommes. Ce fut encore à sa valeur & à sa constance que *Philippe le Bel* fut redevable de la victoire & même de la vie à la célébre journée de Mons-en-Püelle. Ce Monarque ne laissa pas de si grands services sans récompenses : il fit présent à *Louis* de la charge de Chambrier de France, l'une des quatre premières de la Couronne. Cette grande charge fut héréditaire dans la Maison de *Bourbon* jusqu'à la défection du Connétable. Alors *François I* en disposa en faveur du Duc d'*Orléans* son troisieme fils. Le crédit de *Louis* se soutint avec le même éclat sous les successeurs de *Philippe le Bel*. Il entre dans les vues de *Philippe le Long* pour la refonte des monnoies. Les abus qui s'étoient glissés dans cette partie importante, pouvoient entraîner la perte du Royaume. *Bourbon* vend au Roi le privilége qu'il avoit de faire fabriquer des espèces d'or & d'argent ; son exemple entraîne tous les autres grands vassaux, & met *Philippe* à portée de réprimer le brigandage & de soulager l'État. Sous

Charles IV, la guerre recommence contre le Roi d'Angleterre : il réduit les Places de Saint Macaire, de Montségur, d'Agen & de Sauveterre ; l'Agénois est réuni à la Couronne & l'ennemi forcé de faire la paix. Ce fut alors que *Charles IV* érigea le Bourbonnois en Duché-Pairie. « Cette » grace étoit d'autant plus signalée » qu'il n'y avoit alors en France que » les maîtres de la Bourgogne, de » l'Aquitaine, & de la Bretagne, qui » fussent revêtus de la qualité de Ducs. » Quant à la Pairie, c'étoit le com» ble des honneurs où pût parvenir un » sujet, quelque grand qu'il fût. On » regardoit les enfans de Rois & les » Princes du Sang, Seigneurs des » Fiefs les plus nobles, comme seuls » dignes d'être les collégues des an» ciens Pairs, dont la puissance éga» loit celle des Électeurs de l'Empire. » Au reste *Charles le Bel* sembloit pré» voir les hautes destinées de la Mai» son de *Bourbon*, lorsque, dans les » Lettres d'érection du Duché, il » ajoûte : *Nous espérons que la posté» rité du nouveau Duc marchant sur*

» *ses traces, sera dans tous les temps* » *l'appui & l'ornement du Trône* ».

Le Duc de *Bourbon* ne rend pas des services moins éclatans à *Philippe de Valois*; il est un de ceux qui contribuent le plus à la victoire de Cassel; il est envoyé en ambassade en Angleterre & détermine *Edouard* à se reconnoître solemnellement homme-lige du roi de France. Ce Duc de *Bourbon* à qui ses talens, ses travaux & ses succès méritèrent le nom de *Grand*, mourut en 1341, âgé de 62 ans, & fut enterré aux Jacobins de la rue Saint Jacques.

Pierre I son fils ne dégénéra pas de ses ancêtres. Il fut le seul des grands vassaux avec le Comte de *la Marche*, qui n'abandonna pas *Philippe de Valois* après la déroute de Créci; il y fut blessé dangereusement. Sous le regne suivant, sa fille aîné, *Jeanne de Bourbon*, est unie à l'héritier présomptif de la Couronne, depuis connu sous le nom de *Charles V*, & sa seconde fille, *Blanche de Bourbon*, épouse le Roi de Castille. Elle fut mariée comme l'eût été une fille de France; elle eut en

dot trois cens mille florins. La mort du Duc de *Bourbon* eſt une des plus glorieuſes qu'un Prince François puiſſe deſirer ; après des prodiges de valeur à la bataille de Poitiers, il tomba mort aux pieds de ſon Maître en le défendant

Ce n'eſt ni une exagération, ni une flaterie, Monſieur : la liſte des Princes de la Maiſon de *Bourbon* eſt vraiment une liſte de Héros. Le fils de *Pierre* l'égale en valeur & le ſurpaſſe de beaucoup par ſa ſageſſe & ſa bonté. Auſſi *Louis II* fut-il ſurnommé le *Bon* & le *Grand*, titres qu'il ne ceſſa pas de mériter un inſtant dans toute ſa vie. Son premier exploit eſt d'accourir au ſecours du Dauphin immédiatement après la défaite de Poitiers ; il va défendre la Ville de Reims, & fait échouer *Edouard* devant cette Place ; il ſe rend *pleige* (caution) pour le Roi ; il eſt retenu huit ans priſonnier à Londres. A peine échappé de captivité, il inſtitue, pour les Seigneurs de ſes Domaines, un nouvel Ordre de Chevalerie, l'*Ordre de l'Écu* ou de l'*Eſpérance*. *Me voici*, leur dit-

il, *en la compagnie où je desire le plus de vivre & de mourir; tous mes vœux tendent au bonheur de mes sujets & à la défense du Royaume. Aidez moi de vos conseils & de vos lumières; après Dieu, je n'ai confiance qu'en vous.* Quelques temps après il leur distribue les marques du nouvel Ordre, & fait lui-même le plus respectable de tous les sermens, celui de défendre la Religion, la Patrie, l'innocence, la foiblesse & l'infortune; il reçut ensuite le serment des nouveaux Chevaliers prosternés à ses genoux; il consacra ce beau jour par une des actions les plus magnanimes dont l'histoire ait consacré le souvenir. » Pendant qu'il étoit détenu en Angleterre, la plûpart des Barons & des » Gentilshommes de ses États avoient » profité de son absence pour piller » ses domaines; le Procureur Général du Duc, appellé *Hugmin Chauveau*, avoit fait des informations » exactes & secrettes contre les transgresseurs, & en avoit rempli un ample regiftre: le Duc & les Chevaliers se livroient à la joie dans la

» même salle, lorsque tout-à-coup on
» voit paroître le Magistrat chargé du
» dépôt fatal. *Chauveau* le présenta à
» genoux au Duc : *Mon très-redouté*
» *Seigneur*, lui dit-il, *les forfaits &*
» *désobéissances des Chevaliers, Ecuyers &*
» *Nobles d'arriere-fiefs, sont si grands,*
» *qu'ils ont confisqué leurs biens, &*
» *aucun en y a le corps* (*), *& pour*
» *ce; & à ce jour de l'an, je vous le*
» *donne* (le registre) *& vous fais la plus*
» *belle offre qui fût jamais faite.* A ces
» terribles paroles, les prévaricateurs
» dont la salle étoit remplie, pâlirent;
» de quelque côté que *Bourbon* pro-
» menât ses regards, il ne voyoit que
» des visages abattus & consternés; le
» généreux Prince se hâta de rassu-
» rer les coupables : *Chauveau*, di-il,
» en prenant une contenance grave &
» sévère, *avez-vous aussi tenu registre*
» *des services qu'ils m'ont rendus*? En
» même temps il se saisit du registre,
» &, sans l'ouvrir, le jetta dans un

(*) Que les uns ont mérité la confisca-
tion de leurs biens, & les autres la mort.

» grand brasier ; il seroit difficile d'ex-
» primer combien la compagnie fut
» pénétrée d'un si grand trait de clé-
» mence & de générosité ; les crimi-
» nels levoient les yeux & les mains
» au ciel, sans pouvoir trouver de
» paroles proportionnées à la grandeur
» du bienfait : dès ce moment il n'y eut
» pas un Gentilhomme dans les Etats
» du Duc, qui ne fût disposé à don-
» ner sa vie pour un Prince si digne
» de l'amour & des hommages du genre
» humain ».

Charles V oppose le Duc de Bourgogne & le Duc de *Bourbon* à une nouvelle invasion des Anglois. Les deux Princes, guidés par les conseils du Monarque, n'emploient que le flegme & la vigilance contre les efforts de l'ennemi ; ils lui coupent les vivres, le harcellent, le battent en détail & l'obligent de retourner à Calais. Le Duc de *Bourbon* & le célébre *Duguesclin*, avec lequel il étoit lié de l'amitié la plus intime, eurent la principale part aux succès des campagnes suivantes qui coutèrent à l'Angleterre le Poitou, la Saintonge, l'Angou-

mois, le Pays d'Aunis, la Rochelle, enfin, une armée de trente mille hommes, dont plus de vingt mille périrent de faim ou de maladie, ou furent tués dans les embuscades dont leur route étoit semée. Après divers autres exploits aussi mémorables en Anjou, dans l'Auvergne, dans la Castille, *Bourbon* se distingue par des actions d'un autre genre & qui ne lui font pas moins d'honneur; il est le seul qui éleve la voix en faveur de *Duguesclin* disgracié, & il a la gloire de rendre ce grand homme au Roi & à la Patrie.

Je n'entrerai point dans le détail des autres événemens de l'histoire de ce fameux Duc de *Bourbon*; je ne le représenterai pas gagnant trois victoires en un seul jour sur trois Rois Maures, décidant le succès de la journée de Rosebecq, & cherchant à prévenir ou à réparer les désordres du Gouvernement sous l'administration des tuteurs de l'infortuné *Charles VI*. Je rapporterai seulement un trait qui peut faire connoître l'idée qu'on avoit de la valeur & de la vertu de ce Prince,

un des plus accomplis qui aient jamais existé. Il faisoit le siége de Verteuil en Poitou; il avoit eu recours à l'art des mines. « L'ennemi de son côté pratiqua des contremines, & bien-tôt » on ne combattit presque plus que » dans ces souterreins, à la lueur des » flambeaux; les guerriers de part & » d'autre y signaloient leur courage & » leur adresse; le Duc de *Bourbon* voulut avoir part au péril & à la gloire, » sans être connu. Il descendit un jour » dans la mine, suivi de quelques Chevaliers de son Hôtel, & défia le plus » brave des assiégés au combat de la » hache & de l'épée: *Renaud de Monferrand*, Gouverneur de la Place, se » présenta aussi-tôt; ils en vinrent aux » mains avec une extrême valeur, & » se portèrent des coups furieux: un » des Chevaliers du Prince, inquiet » sans doute du péril qu'il couroit, » se mit à crier contre sa défense, » *Bourbon*, *Bourbon*, *Notre Dame*: » à ce cri de guerre du Duc, *Monferrand* recula quelques pas, &, baissant » son épée, il demanda si c'étoit contre le Duc de *Bourbon* qu'il com-

» battoit : *Contre lui-même*, répondit-
» on : *Je dois bien louer Dieu*, repar-
» tit le brave Gentilhomme, *quand*
» *il m'a fait aujourd'hui tant de grace*
» *& d'honneur, d'avoir fait armes avec*
» *un si vaillant Prince ; & vous,*
» *Borgne de Veaulse*, (ainsi s'appel-
» loit le Chevalier qui avoit proféré
» le cri de guerre du Duc) *dites-lui*
» *que je lui requiets qu'en cette honora-*
» *ble place où il est, il me fasse Che-*
» *valier de sa main ; car je ne le puis*
» *jamais être plus honorablement ; &*
» *pour l'honneur & vaillance de lui, je*
» *suis prêt à lui rendre la Place. Bour-*
» *bon* ne se fit pas presser pour accep-
» ter des offres si avantageuses ; il don-
» na sur le champ l'accolade à *Mon-*
» *ferrand* ; le lendemain, comme le
» nouveau Chevalier sortoit de Ver-
» teuil à la tête de la garnison, il se
» jetta aux genoux du Duc de *Bour-*
» *bon*, & lui dit : *Monseigneur, je*
» *vous remercie moult humblement des*
» *biens & honneurs qui me sont venus*
» *de vous, d'être fait Chevalier par la*
» *main d'un si haut & vaillant Prince :*
» *Messire*, répondit *Bourbon*, *la Che-*

» *valerie est bien employée à vous, car*
» *vous êtes un vaillant homme & de*
» *bon lignage.* A ces mots, il lui mit
» au cou les marques de l'Ordre de
» l'Écu, lui fit présent d'un beau che-
» val, & lui rendit tous les prison-
» niers qu'il avoit faits à ce siége ».

Ce volume contient encore la vie de *Jean I* & de *Charles I*, Ducs de *Bourbon*, l'un célebre par ses exploits, par ses galanteries & sa longue captivité en Angleterre; l'autre, par les importans services qu'il rendit à *Charles VII*, en contribuant à chasser les Anglois du Royaume, & en le réconciliant avec le Duc de *Bourgogne*.

Ce premier volume contient des détails si curieux & si bien présentés, qu'il fait desirer que M. *Desormeaux* ne nous fasse pas long-tems attendre la suite d'un ouvrage qui débute avec tant d'intérêt. Il est digne de la magnificence typographique avec laquelle il est exécuté. L'édition est de l'Imprimerie Royale; les caractères & le papier en sont choisis; elle est enrichie d'un grand nombre de belles estampes. Les dessins sont de feu M. *Boucher* &

de M. *Moreau le jeune* ; ils ont été gravés par Mrs. de *Saint Aubin* & *Choffard* ; & tous ces Artistes, déja célebres, paroissent s'être surpassés à l'envi dans ce monument consacré à la gloire de la Maison Royale.

Lettre de Julie d'Etange à son Amant ; à l'instant où elle va épouser Wolmar, sujet tiré de la Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau : Brochure in-8°. de 22 pages ; à Paris, chez Valade Libraire, rue Saint Jacques.

JE pense, Monsieur, que le sujet de cette Héroïde est heureusement choisi. C'est un moment bien critique & bien intéressant dans la *Nouvelle Héloïse*, que celui où *Julie* s'arrache des bras d'un Amant adoré pour obéir à son pere & donner sa main à un Philosophe bisarre dont l'âge & le ton ne sont gueres propres à effacer des impressions si tendres & à en faire naître de nouvelles. Le Poëte harmonieux & sensible qui a peint avec tant de feu la passion de l'ancienne *Héloïse* ne nous auroit pas sans doute moins in-

téreſſés en prêtant les charmes de ſa verſification à l'Héroïne de M. *Rouſſeau*. Quoi qu'il en ſoit, la *Lettre* qui paroît aujourd'hui, & qui me ſemble l'ouvrage d'un jeune homme, n'eſt pas dénuée de talent; mais il y regne un grand défaut preſque d'un bout à l'autre; c'eſt que la pièce n'eſt preſque toute entière qu'un tiſſu de récits. L'auteur a voulu faire uſage de la plupart des tableaux du Roman; mais il les a toujours affoiblis; & puis toutes ces narrations ne font pas vraiſemblables. Il n'eſt pas naturel qu'une femme qui ſe trouve dans une ſituation auſſi terrible, s'amuſe à décrire éternellement ce qui lui eſt arrivé, ſur-tout en parlant à ſon Amant qui doit ſavoir tous ces détails auſſi bien qu'elle. C'eſt le vice général de la plûpart des Héroïdes & des expoſitions de Tragédies. Comment ſuppoſer que *Julie d'Etange*, dans l'agitation où elle doit être en renonçant pour jamais à *Saint-Preux*, vienne tranquillement lui dire:

Près des côteaux fleuris qu'arroſe une onde claire,
Eſt un bocage épais où regne le myſtère.

La Vévaiſe (*) en naiſſant, tranquille dans ſon lit,
Ne quitte qu'à regret ces lieux qu'elle embellit.
Tout y remplit le cœur d'une volupté pure;
L'art ne met point de frein au vœu de la nature;
Elle ſeule prend ſoin d'un lieu qui tour-à-tour
Sert d'aſyle à *Diane*, & de temple à l'*Amour*.
Au gré de ſes deſirs, par-tout l'on voit éclore
Les préſens réunis de *Pomone* & de *Flore*;
Mille chants amoureux font retentir les airs,
Et célèbre ce Dieu, maître de l'Univers;
Tout y peint ſon pouvoir, ſes feux & ſon ivreſſe;
L'on y voudroit en vain combattre la tendreſſe;
Dans ces lieux, malgré ſoi, l'on ſe ſent enflammer,
Et l'ame qui combat céde au beſoin d'aimer.

Toutes ces deſcriptions, quoique les vers en ſoient bien faits, ne ſont rien moins que naturelles. On ne devroit voir dans cette *Lettre* que les combats les plus violens entre l'amour & la piété filiale. L'auteur y revient ſur

(*) Riviere qui prend ſa ſource dans le pays de Vaud.

la fin : il met ce discours dans la bouche de *Julie*.

Qu'ai-je fait, cher amant, j'ai donc pu te trahir !
De ce crime à tes yeux, j'aurois été capable !
Mon cœur est innocent, si ma bouche est coupable.
Tout ce que j'ai promis, je l'abjure en ce jour;
Les seuls sermens sont ceux qu'on a faits pour l'amour.
Reviens donc aujourd'hui m'arracher au parjure;
Fais triompher ta flamme & taire la Nature:
Réclame les sermens que tu reçus de moi,
Viens rompre cet hymen qui te ravit ma foi:
A la face du ciel demande ta maitresse,
Peins nos feux mutuels, tes droits & ma foiblesse;
Je te seconderai: je veux que l'Univers
Apprenne notre amour ainsi que nos revers.
Ah, parois donc au gré de mon impatience;
Les cruels ne pourront soutenir ta présence,
Tes reproches, les miens: va, tout sera pour nous;
Ce *Wolmar* n'osera devenir mon époux,
Il n'osera former un nœud que je déteste:
Va, ne crains rien, parois; l'amour fera le reste.

Malheureuse!.. à ce point je puis donc mé-
garer!
Mon mal est sans remède, & je puis espérer!
L'on m'attend à l'autel.... Déja *Wolmar* s'a-
vance;
Je lis dans ses regards sa vive impatience.
Un peuple curieux avidement le suit;
Je vois dans tous les yeux le plaisir qui me
fuit;
Et, tandis qu'aux douleurs mon ame est toute
en proie,
Mon bonheur prétendu fait la publique joie.

Cet endroit est ce qu'il y a de plus vrai dans la pièce : mais il me semble qu'il n'y a pas encore assez de feu, assez d'énergie. On attend davantage d'une femme telle que nous l'a peinte *Jean Jacques Rousseau*. Peut-être que l'auteur de cette Lettre auroit plus de talent pour les peintures douces; peut-être aussi le style brûlant de l'éloquent Génevois nous rend-il trop difficiles pour tout ce qui nous rappelle les images fortes qui ont fait le succès de ses ouvrages.

Je suis, &c.

A Paris ce 8 Novembre 1772.

LETTRE

LETTRE II.

Histoire abrégée des Philosophes & des Femmes célèbres, par M. de Bury; deux volumes in-12. de plus de 400 pages chacun; à Paris chez Monory, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.

L'OBJET que M. *de Bury* s'est proposé dans ces deux volumes est utile & mérite des éloges. Il ne présente pas son ouvrage à ces homme sçavans qui ont consacré leur vie à la recherche de la vérité : il l'offre à la Jeunesse qui sort de la première éducation, & son but est de la garantir de bonne heure des pièges de la nouvelle Philosophie. D'un côté, il prouve, par des faits choisis, que la connoissance d'un Etre suprême qui régit l'Univers n'a jamais été éteinte dans le cœur des hommes ;

d'un autre côté, il fait voir dans quels égaremens tombe l'esprit humain, lorsqu'abandonné à ses propres forces, il veut pénétrer dans des secrets que la Providence a jugé à propos de cacher à ses yeux.

M. *de Bury* remonte jusqu'à *Adam*, *Noé* & la plupart des autres Patriarches qui lui paroissent de véritables Philosophes. Après avoir parlé des Égyptiens en général, il donne une notion assez succinte de la vie & des maximes des Sept Sages de la Grèce. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cet article regarde *Périandre*, Souverain de Corinthe, qui a été mis, par tous les Historiens Grecs, au rang de ces Sages, à cause de l'accueil distingué qu'il leur faisoit, & du plaisir qu'il prenoit à s'entretenir avec eux. Cette assemblée fut nommée le *Banquet des Sept Sages*, & c'est de ce Banquet que *Plutarque* nous a donné une si belle description. L'histoire de ce *Périandre* est fort tragique. Quoique du nombre des Sept Sages, il traitoit ses sujets avec beaucoup de dureté. Il avoit épousé la fille d'un Roi d'Épidaure, & l'ai-

moit éperduement. Mais, quelques femmes de sa Cour lui ayant fait naître des soupçons sur sa conduite, il s'emporta jusqu'à la frapper si rudement, qu'il la blessa à mort ainsi qu'un enfant dont elle étoit enceinte. *Périandre* avoit eu de cette femme deux fils nommés *Cypselle* & *Lycophron*. Le Roi d'Épidaure, leur grand-père, les fit venir chez lui & les garda plusieurs années, tant pour se consoler que pour veiller à leur éducation; en les renvoyant il leur dit avec les signes d'une profonde douleur: » *Mes enfans, vous* » *connoissez le meurtrier de votre mère.* » *Cypselle*, qui étoit l'aîné, mais d'un » génie médiocre, ne fit pas beau- » coup d'attention à ces paroles; » *Lycophron* en fut touché si vive- » ment, que, lorsqu'il fut de retour » à Corinthe, il ne voulut jamais par- » ler à son père ni répondre à ce qu'il » lui demandoit. *Périandre*, indigné » de la *rancune* de son fils, le chassa » de son Palais. *Lycophron* trouva quel- » ques amis qui eurent compassion de » son sort: ils le reçurent chez eux » au hasard de déplaire à son père,

» *Périandre* fit publier, quelque temps
» après, que quiconque recevroit ſon
» fils, ou lui parleroit ſeulement, ſe-
» roit puni de mort. La crainte épou-
» vanta tous les Corinthiens, & per-
» ſonne n'oſa plus avoir de relation
» avec *Lycophron*. Il paſſoit les nuits
» à découvert ſous les portiques des
» temples ou des maiſons ; tout le
» monde le fuyoit ſans preſque oſer
» lui donner quelque nourriture. Qua-
» tre jours après la défenſe, *Périan-*
» *dre*, qui le rencontra preſque mou-
» rant de faim & de miſère, fut tou-
» ché de compaſſion & lui dit : *Ly-*
» *cophron*, quel ſort eſt le plus ſouhai-
» table, ou de mener une vie mal-
» heureuſe comme tu fais, ou de diſ-
» poſer de ma puiſſance & des tréſors
» que je poſſède ? Tu es mon fils, &
» maître de la puiſſante ville de Co-
» rinthe; s'il m'eſt arrivé des mal-
» heurs, j'en ai des reſſentimens d'au-
» tant plus douloureux que j'en ſuis
» moi-même la cauſe : pour toi, tu
» t'es attiré ces diſgraces en irritant
» celui que tu devrois reſpecter : mais
» je veux bien te pardonner, & je te

» permets de revenir dans mon Pa-
» lais. *Lycophron*, insensible aux dis-
» cours de son père, lui répondit froi-
» dement : *Vous méritez vous-même la*
» *mort dont vous avez menacé les au-*
» *tres, puisque vous me parlez.* Lors-
» que *Périandre* vit qu'il ne pouvoit
» vaincre la dureté de son fils, il prit
» le parti de l'éloigner de sa Cour : il
» le relégua à Corcyre, Ville de sa
» dépendance. Quelque temps après,
» *Périandre*, qui commençoit à deve-
» nir vieux, envoya à Corcyre cher-
» cher *Lycophron* pour se démettre en
» sa faveur de la Royauté au préju-
» dice de son aîné, qui étoit peu pro-
» pre à la conduite d'un État. *Lyco-*
» *phron* ne daigna pas répondre un
» seul mot à celui que *Périandre* lui
» avoit envoyé. Comme il aimoit ten-
» drement ce fils, il lui renvoya jus-
» qu'à trois messagers. Le dernier lui
» dit, de la part de *Périandre*, qu'il
» pouvoit, quand il voudroit, venir
» se mettre en possession du Royaume
» de Corinthe, & que pour lui il étoit
» résolu d'aller finir ses jours à Cor-
» cyre. Les Corcyréens en étant aver-

» tis, tuèrent *Lycophron*, dans la
» crainte que *Périandre*, que tous ſes
» ſujets déteſtoient, ne vînt demeu-
» rer chez eux. *Périandre* fit tous ſes
» efforts pour venger ſur les Corcy-
» réens la mort de ſon fils ; & n'en
» ayant pu venir à bout, il en con-
» çut un ſi violent chagrin, qu'il ré-
» ſolut de ne pas vivre davantage :
» mais, comme il ne vouloit pas que
» perſonne connût le lieu de ſa ſépul-
» ture, dans la crainte où il étoit que
» les Corinthiens n'outrageaſſent ſon
» corps après ſa mort, il ſe ſervit
» d'une cruelle & ſingulière invention
» pour ſortir de la vie. Il prit deux
» hommes robuſtes & bien armés qu'il
» poſta dans un chemin détourné ; il
» leur ordonna de s'y promener, de
» tuer le premier homme qui ſe pré-
» ſenteroit à eux, & de l'enterrer ſur
» le champ : enſuite il envoya dans
» ce même chemin un troiſième homme
» qui fut tué & enterré par les deux
» premiers : après cela, il en envoya
» quatre autres auquel il ordonna de
» tuer les deux premiers & de les en-
» terrer : lorſque cela fut fait, il en

» envoya un plus grand nombre qui
» assassinèrent les quatre derniers;
» enfin *Périandre* se rendit, avec des
» habits communs & la tête couverte,
» au même lieu, où il fut tué & en-
» terré par la dernière troupe; ensorte
» que personne ne sçut ce qu'il étoit
» devenu. Cependant les Corinthiens
» voyant qu'il ne paroissoit plus, lui
» élevèrent un mausolée sur lequel ils
» gravèrent une inscription pour ho-
» norer sa mémoire ». Cette fin d'histoire pourra paroître un peu apocryphe; mais il me semble qu'elle vaut bien la plupart des anecdotes de M. *de Voltaire* qui, malgré toute sa prétendue philosophie, nous débite tant d'avantures merveilleuses qu'il a entendu raconter à de grands & de petits personnages qui, pour plus grande sûreté, se trouvent toujours morts quand il les cite.

Je ne vous parlerai, Monsieur, ni de *Pythagore* ni de *Socrate*. Tout ce qui concerne ces deux Philosophes est répété dans tant de livres, que vous me dispenserez d'entrer ici dans le détail de leur vie & de leur doctrine,

M. *de Bury* ne paroît pas être grand partisan de *Platon*. Il convient que sa morale est plus parfaite que celle des autres Philosophes : mais il l'accuse de manquer d'ordre & de méthode. Cette accusation est un peu légère. Je n'ai vu dans *Platon* qu'un Philosophe modeste qui, par des questions adroites & méthodiques, mène insensiblement ses lecteurs à la conviction.

L'auteur a plus d'estime & de goût pour *Aristote*. Il faut convenir que c'étoit un des plus grands génies de l'Antiquité. On a peine à concevoir la multitude & la variété de ses connoissances & de ses ouvrages. Il a laissé des principes admirables sur presque tous les genres. On sçait qu'il fut Précepteur d'*Aléxandre*, & que le père de ce Héros lui écrivit, *qu'il rendoit moins grace aux Dieux de lui avoir donné un fils que de l'avoir fait naître pendant qu'Aristote vivoit. Aléxandre* répétoit souvent : *Je dois le jour à mon père ; mais je dois à mon Précepteur la science de me conduire : si je regne avec quelque sagesse, je lui en ai toute l'obligation.* En lisant ce dernier trait,

On ne peut s'empêcher de regretter qu'*Aristote* ne se soit pas appliqué à convaincre son élève de la vanité des conquêtes. Nous devons les ouvrages de ce Philosophe à un hasard heureux : » lorsqu'il fut contraint de » quitter la ville d'Athènes, il nomma *Théophraste* pour son successeur » au Lycée, & en mourant il lui légua tous ses manuscrits. Ce précieux » dépôt passa, après la mort de *Théophraste*, entre les mains d'un homme » peu intelligent, qui le tint longtemps caché au fond d'une cave, où » les vers & l'humidité en gâtèrent la » plus grande partie. Un riche Citoyen » d'Athènes, plus curieux de livres » que connoisseur, acheta ce trésor » dans la suite, & en orna sa Bibliothèque, dont s'empara le Dictateur Romain *Sylla*, lorsqu'il prit » cette Ville, deux cens soixante-trois » ans après la mort d'*Aristote*. *Sylla* » porta ces manuscrits à Rome, où » l'on commençoit à prendre du goût » pour les sciences & les arts de la » Grèce. Ce fut alors que ces ouvrages sortirent de l'obscurité où ils

» avoient été si long-temps ». Les siécles suivans ont eu pour ce Philosophe une espèce de fanatisme. On a soutenu qu'il avoit deviné les mystères du Christianisme, & qu'il avoit connu celui de la Trinité. En Italie on a poussé l'enthousiasme jusqu'à le mettre au nombre des Bienheureux. Nous avons deux ouvrages composés exprès sur cette matière ; l'un attribué aux Théologiens de Cologne, intitulé : *Du salut d'Aristote* ; l'autre, composé par *Lambert Dumont*, Professeur en Philosophie, & publié sous ce titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Écriture Sainte, que par des témoignages empruntés de la plus saine partie des Théologiens.*

L'anecdote suivante au sujet de *Démocrite* a l'avantage d'amuser le Lecteur & de l'instruire en même temps du genre de philosophie de cet ancien Sage. Comme il vivoit dans la plus austère retraite, les Abdéritains ses compatriotes se persuadèrent qu'il étoit devenu fou, & lui envoyèrent *Hippocrate* pour le guérir. » On peut ima-

» giner quelle fut la ſurpriſe d'*Hippo-*
» *crate*, lorſqu'au lieu de voir un ma-
» lade qui eût beſoin des ſecours de
» la Médecine, il trouva un homme
» aſſis tranquillement à l'ombre, un
» livre ſur ſes genoux, & pluſieurs
» autres répandus autour de lui, avec
» les membres de divers animaux qu'il
» venoit de diſſéquer, & qui mar-
» quoient l'adreſſe de l'Anatomiſte Il
» ne fallut pas une longue converſa-
» tion à deux hommes d'un auſſi grand
» mérite pour ſe connoître. Cependant
» une choſe parut choquer *Hippocrate*;
» ce fut l'air railleur de *Démocrite*, &
» les ris auxquels il s'abandonnoit dans
» une converſation ſérieuſe. Quelle eſt
» la cauſe de cette joie qui m'offenſe,
» lui dit *Hippocrate*? Mes diſcours ont-
» ils quelque choſe qui vous déplaiſe?
» Après quelques momens de ſilence,
» le Philoſophe commença un diſcours
» ſur les biſarreries du genre humain.
» Il fit voir que rien n'eſt plus riſible,
» ni plus comique que toute la vie;
» qu'elle s'emploie à chercher des biens
» imaginaires, & à former des pro-
» jets qui demanderoient pluſieurs vies

» ajoûtées les unes aux autres ; qu'elle
» échappe au moment même où l'on
» ose le plus compter sur ses forces,
» & où l'on s'appuie davantage sur sa
» durée. Je voudrois, continua *Dé-*
» *mocrite*, que l'Univers se dévoilât
» tout-d'un-coup à nos yeux. Qu'y
» verrions-nous, que des hommes foi-
» bles, légers, inquiets, passionnés
» pour des bagatelles ; que des incli-
» nations basses & ridicules qu'on qua-
» lifie du nom de vertus ; que des pe-
» tits intérêts, des démêlés de fa-
» milles, des négociations pleines de
» tromperies, dont on se félicite en
» secret, & qu'on n'oseroit produire
» au grand jour ; que des liaisons for-
» mées par hasard ; que des choses que
» notre foiblesse & notre extrême
» ignorance nous portent à regarder
» comme belles, héroïques, écla-
» tantes, quoiqu'au fond elles ne soient
» dignes que de mépris ; & , après cela
» nous cesserons de rire des hommes ;
» de nous moquer de leur prétendue
» sagesse, qu'ils vantent avec tant
» de hardiesse ! Ce discours, qui a été
» fort abrégé, remplit *Hippocrate* de

» surprise & d'admiration. Les Abdé-
» ritains lui ayant demandé ce qu'il
» pensoit sur la maladie de *Démo-*
» *crite*, il leur répondit qu'il avoit une
» grande vénération pour ce Philoso-
» phe qu'il regardoit comme un des
» plus sages hommes qu'il y eût dans
» le monde, & qu'à son avis, ceux
» qui se croyoient les plus sains étoient
» les plus malades ».

Le Philosophe *Pyrrhon*, qui a donné son nom à cette secte qui doute de tout, ne vivoit pas d'une manière moins conforme à ses principes. Il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne. Qu'on fît attention ou qu'on n'en fît pas à ses discours, qu'on le louât ou qu'on le blâmât, tout lui étoit indifférent. Aussi attendoit-il la mort sans la desirer ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous qui méprisez tant la vie, pourquoi ne mourez-vous pas ? C'est*, répondit-il, *qu'il m'est aussi indifférent de vivre que de mourir.*

Zénon, le Chef de l'École Stoïcienne, occupe un rang distingué parmi les

anciens Philoſophes. Rien de plus connu que la rigueur farouche de ſes principes qui conduiſirent tant de grands perſonnages au ſuicide. *Zenon* étoit l'homme de ſon ſiècle le plus difforme & le plus contrefait : mais il réparoit cet extérieur déſagréable par de continuelles attentions ſur ſa perſonne. Il ne reconnoiſſoit qu'un Dieu & admettoit en tout une deſtinée inévitable. Un jour, un de ſes eſclaves, voulant profiter de cette opinion, lui avoit dérobé quelque effet. Le voleur ayant été reconnu, *Zénon* le fit châtier, & pendant qu'il le faiſoit punir, l'eſclave s'écria : *J'étois deſtiné à dérober. Oui*, lui répondit *Zénon*, *& à être battu.* Infirme & vieux il fit une chûte & ſe caſſa un doigt. Comme ſes amis s'empreſſoient à le relever, il s'écria froidement : *O mort ! je ſuis prêt à te ſuivre ; tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir.* Auſſitôt il entra dans ſa chambre & prit du poiſon.

Après les Philoſophes de l'Antiquité, M. *de Bury* donne quelques notices très-ſuccintes des Philoſophes

modernes. Ces articles sont si incomplets qu'on n'y trouve ni *Mallebranche*, ni *Léibnitz*, ni le grand *Newton*. Il finit par deux célèbres athées, *Vanini* & *Spinosa*.

Cette Histoire des Philosophes est suivie d'autres Histoires aussi fort courtes des femmes célèbres. On y trouve d'abord les vies de *Débora*, de la Reine Saba, puis de *Sémiramis*, d'*Artémise*, de *Didon*, & d'autres Reines aussi connues. On y parle ensuite des femmes qui se sont distinguées par leur science ou par des actions de valeur. Voici un trait brillant dans l'histoire des Persannes du temps de *Cyrus*. Ce Prince ayant fait révolter les Perses contre *Astiagès*, Roi des Mèdes, & lui ayant livré bataille, l'armée des Perses fut mise en déroute. » Les Mèdes poursuivant les fuyards » avec beaucoup d'ardeur, étoient » sur le point d'entrer avec eux pêle-» mêle dans la Ville de Persépolis, » lorsque les Femmes en sortirent & » coururent au-devant d'eux; aussi-» tôt, découvrant leur sein, elles » leur crièrent: où fuyez-vous, les

» plus lâches de tous les hommes ?
» Croyez-vous par votre fuite vous
» mettre en sûreté, en rentrant dans le
» lieu où vous avez pris naissance ?
» Les Perses, sensibles aux reproches
» de leurs mères, s'arrêtèrent, re-
» tournèrent au-devant de leurs en-
» nemis, & combattirent avec tant
» de courage, qu'ils mirent les Mèdes
» en fuite. *Cyrus*, pour conserver à
» la postérité la mémoire de cette glo-
» rieuse victoire, fit une loi qui établit
» que, toutes les fois que les Rois de
» Perse, revenant d'un voyage, rentre-
» roient dans Persépolis, ils donneroient
» à chaque femme de la ville une
» pièce d'argent (1). Cette coutume
» subsista jusqu'au regne d'un Roi de
» Perse nommé *Occhus*, homme mé-
» prisable par son avarice & ses mau-
» vaises qualités, qui n'entroit jamais
» dans la Ville ; lorsqu'il revenoit
» d'un voyage, il tournoit autour &
» rentroit dans son Palais par une
» porte extérieure qu'il avoit fait faire

(1) Cette pièce d'argent étoit de la va-
leur d'environ un de nos écus.

» exprès par le dehors de la Ville, » & frustroit les Dames du présent » qui leur étoit dû. Mais *Alexandre* » *le Grand* ayant fait, plusieurs an- » nées après, la conquête du Royau- » me des Perses, & étant entré deux » fois dans la ville de Persépolis, fit » donner chaque fois aux Dames Per- » sannes, non-seulement la pièce d'ar- » gent ordonnée par la Loi; mais il » fit encore donner le double aux fem- » mes enceintes «.

M. *de Bury* rapporte, d'après *Plutarque*, le moyen ingénieux qu'employa la femme de *Pythès*, Roi d'une petite partie de la Grèce, pour le corriger de son avarice. Ce *Pythès* avoit trouvé des mines d'or & contraignoit tous ses sujets de les exploiter; de sorte que les terres restoient en friche & qu'on manquoit des choses les plus nécessaires à la vie. » Un jour, tandis qu'il étoit en » voyage, sa femme fit venir secret- » ment des Orfèvres, leur donna une » certaine quantité de matières d'or, & » les chargea d'en composer des ouvra- » ges représentant du pain, des gâteaux,

» des fruits, des viandes, & principalement ce qu'elle savoit que son mari aimoit le mieux. Lorsqu'il fut de retour de son voyage, ayant demandé à manger, elle ne lui fit servir que des mets faits avec de l'or, sans aucune autre chose ; il y prit plaisir au commencement ; mais, lorsqu'il eut rassasié ses yeux, il voulut satisfaire son appétit & demanda quelque chose qu'il pût manger, & ce qu'il demandoit, on le lui présentoit en or : à la fin il se mit en colère, criant qu'il mouroit de faim ; sa femme alors prit la parole & lui dit : vous en êtes cause vous-même ; nous avons une grande quantité d'or, mais nous manquons des autres choses ; car toute vacation, tout métier, tout art cesse ; personne ne laboure la terre, elle ne produit rien pour nous nourrir ; nous ne faisons que fouiller & chercher des choses qui sont inutiles ; tous vos sujets sont consumés par le travail, & périssent de misère. Ces remontrances ému-

» rent *Pythès*; mais il ne fit pas ces-
» ser entièrement le travail, il y em-
» ploya seulement la cinquième par-
» tie de ses sujets, qui venoient al-
» ternativement travailler, laissant
» aux quatre autres cinquièmes la li-
» berté de vaquer à leurs occupations
» ordinaires «.

L'auteur donne ensuite l'abrégé des histoires de *Lucrèce*, *Porcie*, *Cornélie*, & autres Dames Romaines, puis des femmes célèbres dans l'Histoire moderne, de *Blanche de Castille*, de la Comtesse *de Montfort*, de *Marguerite d'Anjou*, de *Marie Stuart*; &, pour le dire en passant, l'histoire si touchante de cette dernière Princesse m'a paru fort estropiée. On remarque encore parmi les femmes illustres dont il fait mention, *Agnès Sorel*, la *Pucelle d'Orléans*, *Marguerite de Valdemar* surnommée *la Sémiramis du Nord*, *Marguerite de Valois*, Reine de Navarre, *Elisabeth* Reine d'Angleterre, *&c.* Mais toutes ces Histoires sont rebattues & se trouvent dans mille ouvrages différens, ainsi

que celle de la fameuse *Catherine Alexiowna*, femme de *Pierre le Grand*, dont l'article est très-étendu dans cet ouvrage.

Vous voyez, Monsieur, que l'auteur de ces deux volumes y a rassemblé beaucoup de faits également instructifs & curieux. C'est, sans doute, un des livres qu'on peut mettre avec le plus de fruit entre les mains des jeunes gens. On desireroit cependant que le style en fût un peu plus soigné. M. *de Bury* craint qu'on ne le trouve trop uni, trop simple ; il est plus que cela : on n'aime pas à lui entendre dire qu'il falloit que l'oracle d'*Apollon* eût eu *une conversation préalable avec Aristote* ; que *nul n'est Prophète en son pays* ; qu'*Hippocrate* gagnoit l'amitié de ceux qui étoient *dans les entraves de la maladie.* On ne dit point *la description d'une nation*, mais *d'un pays* ; on ne dit point non plus *informer quelqu'un de la Religion Chrétienne* ; *un siécle infecté d'un méchant air* ; *les autres modernes qui, sans l'avoir lu ou peu*

lu, *l'ont décrié*; il faut, *qui*, *sans l'avoir lu ou l'ayant lu peu*, &c, &c, &c. La première qualité d'un Auteur, quelqu'estimable que soit son objet, est d'écrire purement sa langue.

Instruction du P. Gardien des Capucins de G.... à un jeune Frère Quêteur partant pour le Château de Ferney; ouvrage traduit de l'Italien par le R. P. Adam; Brochure in-12. de près de 100 pages; à Paris, chez les Marchands de Nouveautés Littéraires.

Il y a des gens assez bons pour être révoltés des fréquentes contradictions & des éternelles turlupinades de M. *de Voltaire*; pour moi, je vous avoue, Monsieur, qu'elles ne font que m'amuser. Tout ce que le délire de l'incrédulité a pu imaginer de blasphêmes, il les a recueillis, répandus, répétés dans ses ouvrages; ensorte qu'on le regarde à juste titre comme le Grand Prêtre de l'irréligion. Eh bien, ce même homme, après

avoir rebâti ou réparé l'Église de sa Seigneurie, a voulu qu'au frontispice on gravât en gros caractères cette inscription fastueuse : *Deo erexit Voltaire* : *Voltaire l'a érigé à Dieu.* Ce n'est au fond qu'une scandaleuse ironie, me disoit un homme bien instruit ; c'est comme si l'intrépide vainqueur des Gaules & de *Pompée* eût fait élever, sur les bords du Rhin ou au milieu des Champs de Pharsale, un temple à la Peur avec cette inscription : *Pusillanimitati erexit Cæsar; César l'a érigé à la Peur.* Autre inconséquence. Il n'est point d'auteur qui se soit permis comme M. *de Voltaire*, ces torrens d'injures grossières contre l'État Ecclésiastique ; il a fait tous ses efforts pour rendre les Moines l'objet des railleries, du mépris, & même de l'exécration de la terre ; il les a rangés dans la classe de la canaille la plus vile & la plus crapuleuse ; & cependant, ce même M. *de Voltaire*, Baron de Ferney, Gentilhomme Ordinaire du Roi, le Patriarche de la merveilleuse Philosophie du jour, ne dédaigne pas d'être le très-honoré Père Temporel des Capu-

cins de son canton. En cette qualité il ne peut refuser sa porte aux Frères Quêteurs qui se présentent; mais, comme les Supérieurs craignent que l'éloquent Apôtre du libertinage & de l'impiété ne pervertisse leurs élèves, ils ont soin de remettre à celui qu'on envoie à Ferney, un exemplaire de l'*Instruction* que je vous annonce, dont l'idée me paroît très-ingénieuse & très-plaisante. » Il est bon, lui dit-on d'abord,
» de vous avertir que ce vénérable Sei-
» gneur est naturellement caustique, &
» qu'il est devenu, avec l'âge, gogue-
» nard & malin; il raille à toute ou-
» trance; il ne respecte rien; il ridiculise
» jusqu'aux noms, & son plus grand
» plaisir est de déconcerter son monde
» par des bouffonneries qu'il croit être
» d'excellentes plaisanteries. Vous voi-
» là prévenu sur sa manière; il faut
» vous mettre au fait de ce qu'il vous
» dira. Il a lu la Bible & Dom *Cal-*
» *met*, & cette lecture a fait sur sa mé-
» moire des impressions si profondes,
» que depuis dix ans il ne parle plus
» d'autre chose, & n'écrit plus que
» sur cet objet. La finesse de son dis-

» cernement lui a fait remarquer une
» trentaine de traits au-dessus de sa
» pénétration, & c'est sans doute pour
» en avoir des éclaircissemens qu'il ne
» cesse de les reproduire dans mille
» Brochures qui se succèdent journel-
» lement sous une variété piquante de
» titres & de formes que la fécondité
» inépuisable de son imagination ne
» cesse de lui fournir ».

Le corps de l'*Instruction* qu'on remet au *Frère Quêteur* comme une Egide impénétrable, est une espèce de Dialogue divisé en Chapîtres. On lit au commencement de chaque Chapître l'objection de M. *de Voltaire*, exposée avec les termes honnêtes & les expressions saillantes qui lui appartiennent; ensuite vient la réponse qu'il y faudra faire. Tous ces Chapîtres, d'ailleurs assez courts, ne sont pas aussi solides les uns que les autres; quelques-uns mêmes m'ont paru foibles; mais heureusement que les réponses, qu'il eût été si aisé de fortifier, sont mises sous les passages du cynique auteur, dont l'indécence, l'imposture & la témérité révoltent assez sans avoir besoin d'une réfutation en forme. Il

est,

eſt, par exemple, bien inutile de faire de grands efforts pour répondre à ces plattes facéties : » à l'égard du ſer-
» pent, qui étoit la bête des champs
» la plus ſubtile, il eſt enchaîné, com-
» me vous ſavez, dans la haute Égyp-
» te. Pluſieurs Miſſionnaires l'ont vu ;
» *Bochart* vous dira quelle langue il
» parloit & quel air il ſiffla pour ten-
» ter *Eve* ; mais prenez bien garde
» d'être ſifflé....... Frère, me di-
» riez-vous bien ce qu'étoit le ſigne
» que le Seigneur mit à *Caïn* ? Étoit-il
» ſur la joue ou ſur l'épaule ? Il mé-
» ritoit bien d'être fleurdeliſé pour
» avoir tué ſon frère.... Je me re-
» commande à vos prières & à celles
» du petit peuple qui habite dans vo-
» tre ſainte barbe... Et les géans ;
» ſavez-vous que vous leur auriez paſſé
» entre les jambes ? Ils étoient nés des
» *Anges* & des filles des hommes &
» n'entendoient point raillerie.... » A ce dernier trait cependant le petit Frère Quêteur répond d'une manière à fâcher le railleur. » Les géants, Monſei-
» gneur ! Je connois une eſpèce de pe-
» tits géants qui prétendent nous

» jouer par-dessous la jambe. Ils se » croient au-dessus de tout, ne res» pectent rien & n'entendent point du » tout raillerie quand ils s'imaginent » qu'on ne les respecte pas assez eux» mêmes. . . . . . ». Voilà comme il faudroit toujours répondre à M. *de Voltaire*, & ce ton ne laisseroit pas de l'embarrasser. Voici des solutions plus sérieuses.

» Dites-moi, Père, quelque chose » de la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit » dans la terre de Nod. Sçavez-vous » précisément le nombre des Maçons, » des Charpentiers, des Menuisiers, » des Forgerons, des Serruriers, des » Drapiers, des Bonnetiers, des Cor» donniers, des Teinturiers, des Car» deurs de laine, des Laboureurs, des » Bergers, des Manœuvres, des Ex» ploiteurs de mines de fer ou de cui» vre, des Juges & des Greffiers qu'il » employa lorsqu'il n'y avoit que qua» tre à cinq personnes sur la terre? » *Hénoch* est enterré dans cette Ville « que bâtit *Caïn* son ayeul; mais il » vit encore. Si vous sçavez où il est, » demandez-lui des nouvelles de sa

» santé, & faites-lui mes complimens.
» Vous ne manquerez pas, dit le
» Père Gardien, de sourire à toute
» cette ingénieuse parade. Vous re-
» connoîtrez la force du raisonnement,
» & vous conviendrez qu'on ne peut
» pas mieux démontrer qu'il est de
» toute impossibilité que la famille de
» *Caïn* se soit multipliée dans l'espace
» de quelques siécles, au-delà de qua-
» tre ou cinq personnes, nombre vi-
» siblement insuffisant pour bâtir &
» peupler une Ville, & qu'il est ab-
» surde que Dieu ait voulu enle-
» ver *Hénoch* de dessus la terre sans
» dire où il a pu le placer, ni quand
» il devoit le représenter. Vous ob-
» serverez seulement & modestement
» qu'*Hénoch*, fils de *Jared*, n'est pas
» tout-à-fait le même qu'*Hénoch* fils,
» & non pas petit-fils de *Caïn*. C'est
» une de ces petites inadvertances qui
» échappent quelquefois à notre sça-
» vant Seigneur «.

» Me diriez-vous bien, ajoûtera M.
» *de Voltaire*, pourquoi *Abraham le*
» *Potier* quitta le beau pays d'Ur en
» Chaldée, pour aller acheter un tom-

» beau à Hébron & du bled à Memphis ; pourquoi il donna deux fois » sa femme pour sa sœur, & ce qu'il » gagna au juste à ce marché ? Je vou- » drois sur-tout sçavoir de quel fard » elle se servoit pour paroître belle à » l'âge de quatre-vingt-dix ans. Étoit- » ce de l'eau de rose ou de l'eau de » lavande qu'elle employoit pour ne » point sentir le gousset quand elle » arriva à pied ou sur un âne à la » Cour du Roi d'Égypte & à celle » du Roi de Gérare ? Car toutes ces » choses sont nécessaires au salut.

Le Frère Quêteur répondra tout uniment que *Moïse* ne dit nulle part qu'*Abraham* fût Potier ou fils de Potier. Mais l'éditeur a mis à cet article une contre-note que je transcris. » *Abraham le Potier* : cette » épigrame se trouve dans plusieurs » libelles philosophiques. Elle y sert à » prouver qu'*Abraham* n'a pu être aussi » puissant ni aussi riche que le dit *Moïse*. » Ce raisonnement auroit peut-être en- » core plus de force, si l'on ne voyoit » pas quelquefois le fils d'un mince » Bourgeois amasser par son *sçavoir*

» *faire* une fortune incroyable, acheter
» une Baronie & trancher du grand
» Seigneur.... Dites enſuite, reprend le
» Père Gardien, que *Sara* n'eut pour
» fard que la beauté dont elle étoit
» douée, & qu'elle conſerva par les
» mêmes moyens qui prolongèrent ſa
» vie juſqu'à l'âge de cent vingt-ſept
» ans; enfin qu'elle voyageoit com-
» me pouvoit voyager une femme eſ-
» cortée & ſervie par une ſuite nom-
» breuſe de domeſtiques. Ajoûtez que
» *Moïſe* dit cela & qu'il ne ſuffit pas
» de s'inſcrire en faux contre ſon té-
» moignage, & de conteſter ſa qua-
» lité d'Hiſtorien ſacré, mais qu'il faut
» prouver ces allégations autrement
» que par des ſophiſmes, des plaiſan-
» teries & des blaſphêmes. Finiſſez, ſi
» vous voulez, par un petit compli-
» ment à ſon Excellence ſur les graces
» & l'enjoûment de ſon eſprit, qui
» conſerve juſqu'aux derniers pas de
» ſa longue carrière tout l'enfantillage
» la gaieté ».

Je finis moi-même, Monſieur, par la belle péroraiſon ſur la charité qui ſe

trouve à la fin de l'*Instruction au Frère Quêteur.* » Prenez ensuite congé
» très-respectueusément de son Excel-
» lence. Remerciez-la de tous ses soins
» paternels, & souhaitez-lui la paix qui
» seule peut faire le bonheur de l'hom-
» me sur la terre ; non cette paix
» que donne le monde & qui vient
» de la célébrité ou de la fortune ;
» mais celle qui naît d'une conscience
» pure, qui n'a à se reprocher ni
» bassesses, ni injustices. . . . . . Paix
» inaltérable. . . . . . . Elle n'est point
» déchirée par l'envie ; elle ne se
» compromet pas par des actions ou
» des propos inconsidérés. Elle n'est
» point exposée aux mortifications
» qu'essuie toujours l'orgueil. Elle n'est
» point dédaigneuse ; elle n'est point
» attachée sordidement à ses intérêts ;
» elle ne se pique pas, elle ne s'ai-
» grit de rien, ne se laisse point aller à
» de mauvais soupçons. Elle ne se ré-
» jouit pas du mal ; mais elle se ré-
» jouit de voir triompher la vérité.
» Elle supporte tout ; elle croit tout ;
» elle espère tout ; elle souffre tout :

» tout passe, l'esprit, les talens; mais » la vertu demeure toujours, & la » charité est la plus excellente de tou- » tes les vertus ». *Usque quò, parvuli, diligitis infantiam, & stulti ea, quæ sibi sunt noxia, cupient & imprudentes odibunt scientiam? Convertimini ad correptionem meam.* Proverb. Cap. I. v. 22.

J'oubliois de vous dire que les objections & les indécences auxquelles répond l'auteur de cette Brochure, sont extraites d'un opuscule de M. *de Voltaire* intitulé, *Instruction du Gardien des Capucins de Raguse à Frère Pediculosò, partant pour la Terre-Sainte* : » ouvrage, dit le traducteur dans une » note, plein d'esprit, d'érudition, » de critique, de réfléxions fines & » judicieuses, de bonnes plaisante- » ries, de décence & d'honnêteté ». Il avertit aussi qu'on trouve cette merveilleuse production dans le recueil qui a pour titre *l'Evangile du Jour*, où l'on a rassemblé, comme vous sçavez, une multitude d'opuscules philosophiques, quelques-uns sous le nom de M. *de Voltaire*, les autres ano-

nymes ou pſeudoymes, que le Public attribue toujours fort inconſidérément à cet homme célèbre malgré ſa réclamation ſolemnelle publiée dans le *Mercure* de France. Il ne pouvoit ſans doute mettre trop d'éclat & de vivacité dans une pareille démarche, ni proteſter avec trop d'indignation contre cette rapſodie de faux raiſonnemens & de plattes bouffonneries du mérite de celle-ci : » ceux qui font » d'excellens jambons à Bayonne & » en Veſtphalie s'étonnent qu'on ait » envoyé le Diable dans le corps de » deux mille cochons & qu'on les » ait noyés dans un lac. Ils diſent » que ſi on leur avoit donné ces co- » chons, au lieu de les noyer, ils » y auroient gagné plus de vingt- » mille florins de Hollande s'ils avoient » été gras ». M. *de Voltaire*, diſoit quelqu'un, ne raiſonne pas comme *Newton* qu'il a commenté ; mais il calcule auſſi bien que ce grand homme.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Novembre 1772.

LETTRE III.

*Essai d'une Morale Relative au Militaire François, par M. De **; à Paris, chez Pierre-Etienne-Germain Durand, Libraire, rue Saint Jacques, Brochure in-12. de 154 pages.*

L'Objet de cet ouvrage est de réveiller & d'entretenir dans l'ame des Militaires François cet honneur national, ce ressort si puissant qui a été la principale cause de nos triomphes depuis l'établissement de la Monarchie. L'auteur est choqué de voir que le seul parti que l'on songe à tirer de la vivacité Françoise, soit de la réprimer, de la soumettre à des méthodes minucieuses, à la froide exactitude des calculs; il convient que cette science est nécessaire, & que la guerre est aujourd'hui une opération mathématique; mais il veut qu'on ne perde point de vue qu'on a affaire à des hommes & non à des machines. » On sentira de » plus en plus, dit-il, la nécessité de

» réveiller dans les troupes ce noble
» enthousiasme de l'honneur qui, s'il
» n'est pas éteint, pourroit être au
» moins refroidi. L'amour de la nou-
» veauté nous a portés trop loin dans
» l'étendue illimitée des systêmes & des
» calculs ; il faut nécessairement reve-
» nir sur nos pas, quitter un peu la
» forme pour reprendre le fond. Ce
» fond, je le répete, est inépuisable
» dans les ressources. On fera faire des
» prodiges aux François lorsqu'on les
» animera de ce sentiment qui les élève
» & les ennoblit à leurs propres yeux.
» La crainte des châtimens peut donner
» de la précision dans l'exécution des
» ordres ; mais cette crainte ne pro-
» duit rien de grand. Un jour de bataille
» n'est pas un jour de revue. Les mou-
» vemens sont moins tranquilles, moins
» mesurés. Si l'ame a été dégradée par
» une terreur d'habitude, comment re-
» prendra-t-elle alors cette élevation,
» cet amour de la gloire qui peut seul
» faire braver les dangers? Comment un
» Soldat que l'on a accoutumé à crain-
» dre la prison & la canne, se mettra-t-il
» au dessus de la crainte de la mort »?

Un des premiers Chapîtres de cet Essai est sur l'*Emulation*. L'auteur voudroit que, pour l'exciter davantage, on rendît électifs tous les grades de chaque corps. Selon lui, ce genre de promotion ne laissant rien à l'arbitraire ni à la cabale, assûreroit aux talens & au seul mérite le droit de parvenir au commandement & aux honneurs. Il fait remarquer en même temps qu'il est une trempe d'ames si ardentes, si actives par elles-mêmes, qu'elles n'ont pas besoin d'être animées par des exemples. On voit briller en elles cette heureuse hardiesse si fort au-dessus de la capacité de ces hommes ordinaires qui, ne pouvant s'élever jusqu'aux idées du génie, traitent de folie tout ce qui passe le cercle étroit de leurs foibles imaginations.
» Lorsque *Tamerlan* planta ses drapeaux
» au pied des remparts de Smyrne, con-
» tre lesquels venoient de se briser les
» forces de l'Empire Ottoman, il sentoit
» la difficulté de son entreprise ; mais
» son génie l'élève au-dessus de tous les
» obstacles, lui fait commander à la
» mer, combler les abîmes, enchaîner
» les flottes Européennes & montrer à

» l'Univers étonné, que rien n'est im-
» possible aux grands hommes. Un de
» ces hommes que le vulgaire nomme
» sensés, n'eût pas pris Smyrne, car il
» ne l'eût pas entrepris ».

On recommande encore dans le même Chapître le grand art de tirer tout le parti possible de chaque sujet. » Le
» fameux Maréchal *de Brissac de Cossé*,
» celui qui conquit le Piémont & le
» Montferrat pour *Henri II*, entrete-
» noit à ses gages soixante braves scé-
» lérats qui avoient été condamnés à
» mort. Quand on lui remontroit
» qu'il ne devoit pas garder dans sa
» maison de pareils gens, il répondoit:
» je les tiens à mon service pour épar-
» gner & conserver les gens de bien;
» car, au premier mot que je leur dis,
» ils courent tête baissée à des dangers
» auxquels je me ferois conscience d'ex-
» poser les autres ».

Dans le Chapître qui suit sur les études convenables aux Militaires, on déplore l'ignorance où vivent la plupart des Officiers qui, après vingt Campagnes, n'ont rien appris de leur art, parce que dans une armée nombreuse

il n'y a souvent que quatre personnes qui connoissent les grands ressorts de cette machine immense. Il raconte à cette occasion un trait qui peut faire juger combien les livres sur l'art de la guerre sont peu lus, même par les gens du métier. » Depuis plusieurs années, » dit-il, la cupidité procure aux ob- » servateurs de la Capitale un nouveau » moyen de juger sainement des mœurs, » de la solidité ou de la frivolité du ca- » ractère de la Nation : dix Libraires, » pour une légère rétribution annuelle, » offrent de fournir contre l'oisiveté pu- » blique, tous les livres permis. Après » un exposé aussi étendu, j'y courus » chercher quelques livres ; mais quel » fut mon étonnement, quand, après » avoir parcouru cette immense col- » lection, je ne trouvai rien qui eût » rapport à mes études ; les Libraires » m'avouèrent que j'étois le seul qu'un » pareil goût avoit conduit à leur ma- » gasin ; mais qu'en revanche les Re- » cueils d'anecdotes galantes, les Ro- » mans, leur fournissoient beaucoup » de monde ; je trouvai cependant (il

» faut l'avouer) un *Polybe* très-pou-
» dreux, isolé dans un coin; tout en le
» nettoyant, je reprochois au Libraire
» l'étendue de son annonce; il s'excusa
» en me prouvant par son regiſtre d'A-
» bonnés, que le goût étoit universel
» & que j'avois tort d'en avoir un aussi
» singulier ». Cependant j'ai peine à croire que la négligence des études relatives à l'art de la guerre soit aussi générale qu'on veut ici nous le faire entendre. Il me semble que les ouvrages du Chevalier *Follard*, de M. de *Puyſégur*, du Maréchal de *Saxe*, de M. le Comte *Turpin*, &c, sont entre les mains d'un très-grand nombre de nos Militaires.

En parlant de l'éducation convenable aux Guerriers, l'auteur recommande avec raison tout ce qui peut les porter à se respecter eux-mêmes & à s'estimer. Il observe avec quel soin les Généraux Romains veilloient à ce point essentiel. » Aussi étoit-il très-
» rare qu'un Soldat Légionnaire s'ou-
» bliât au point de faire une action
» avilissante : mais quand cela arri-

» voit, il étoit puni très-sévèrement;
» son premier état & les services qu'il
» avoit rendus lui sauvoient un sup-
» plice flétrissant; la corde chez eux
» entraînoit l'infâmie; aussi ne s'en
» servoit-on que pour supplicier les
» esclaves. Voici un trait qui le con-
» firme; il est tiré de la guerre d'Es-
» pagne entre *Pompée* & *César*; ce
» dernier fit arrêter trois espions;
» ils furent condamnés à mort; mais
» comme il y en avoit un d'une Lé-
» gion de *Pompée*, de celle même
» qu'il avoit enrôlée en Espagne, il
» fut décapité; les deux autres étoient
» esclaves, ils furent pendus ».

C'est sur-tout chez le Militaire François qu'il faut ménager cette délicatesse que nous avons portée plus loin que toute autre Nation. Le principal mérite dans un Chef qui commande à des François, est de sçavoir s'en faire aimer. L'auteur en cite un exemple bien propre à faire revevir de leurs préjugés ces Tyrans des troupes qui exercent, sur les actions les plus indifférentes, une inquisition

aussi dure que mal-à-droite. » En
» 1690, dans la guerre que la Fran-
» ce déclara au Duc de Savoye, le
» Marquis de *Grancey*, Brigadier,
» commandant l'aîle droite de l'Ar-
» mée de *Catinat*, trouva un marais
» bordé de gros Bataillons, soutenu
» de la Cavalerie Piémontoise ; il
» se mit dans la boue jusqu'au ventre
» & passa appuyé sur un de ses gens
» qui fut tué en lui donnant la main.
» Lorsqu'il fut au-delà du marais, il
» cria aux Soldats : Je vais bien voir
» si je suis aimé ; à ces mots chacun
» le suivit & passa malgré l'incom-
» modité de l'eau & le feu des en-
» nemis qui se retirèrent en désor-
» dre ; il n'y eut pas un seul Batail-
» lon oisif, & qui ne renversât tout ce
» qui lui étoit opposé ».

Je n'aurois pas voulu que l'auteur fît des articles différens intitulés *peines*, *châtimens*, *prisons* : tout cela devoit être compris dans le même Chapître. Au reste, ses principes sont toujours très-conformes à la raison & à l'utilité publique. Il souhaite qu'avant

d'infliger aucune peine, on se représente sans partialité la valeur du sujet que l'on veut punir, & sur-tout le degré de sa sensibilité. Il résulte de-là que la prison lui paroit peu faite pour nos Militaires. Il faut cependant quelquefois qu'un Général use de rigueur avec ses troupes, mais toujours avec cet ascendant qui entraîne & soumet tous les esprits. L'auteur de cet *Essai* nous cite à ce sujet un trait extraordinaire & assez peu connu. En 1582, au siége de Gand, entrepris par *Aléxandre Farnèze*, Général Espagnol, les troupes se mutinèrent, quoiqu'il eut distribué tout l'argent qui lui restoit. » On l'avertit que le vieux » Régiment des Allemands s'étoit re- » tiré en bataille derrière les retran- » chemens, résolu de ne rien re- » cevoir que l'on ne lui payât ce qui » lui restoit dû : *Farnèze* étoit » alors à cheval ; il courut de ce » côté-là avec *Rubais*, Général de la » Cavalerie ; mais sa présence n'ap- » paisa pas les mutins ; car devant lui » les Soldats arrachèrent l'enseigne

» des mains de celui qui la portoit
» & la jettèrent par terre ; les Pi-
» quets qui étoient au front du Ba-
» taillon, lui présentant la pique,
» sembloient déja se disposer à la vio-
» lence ; *Farnèze*, furieux de cette
» action, pousse son cheval contre
» eux, détourne avec son épée les
» premières piques, entre dans le Ba-
» taillon & porte de tous côtés des
» coups & l'épouvante ; il poursuit
» jusqu'au Porte-Enseigne, saisit par
» le collet un Soldat qui en étoit
» proche, l'emporte hors du Batail-
» lon & commande qu'il soit pendu ;
» mais il donna ordre à *Rubais* d'en-
» fermer avec sa Cavalerie les sédi-
» tieux ; & aussi-tôt ayant mandé
» le Colonel de ce Régiment : Re-
» tournez, lui dit-il ; &, avant que
» je fasse tailler en pièces indifférem-
» ment ces mutins, envoyez-moi de
» chaque Compagnie les Soldats que
» vous jugerez les plus coupables.
» Vingt furent envoyés, & le Régi-
» ment, sans oser murmurer, assista
» à l'exécution. *Alphonse Vasq*,

» Sergent Major Espagnol, a re-
» marqué qu'il n'y avoit pas d'exem-
« ple dans l'Antiquité qu'un Général
» eût réprimé une mutinerie de gens
» de guerre avec plus de force & de
» hardiesse : tant il est nécessaire que
» celui qu'on doit estimer plus qu'hom-
» me, passe cette médiocrité en
» quoi consiste la vertu ordinaire de
» l'homme »!

Un autre objet bien essentiel à un Général, est de sçavoir inspirer de la confiance à ses troupes, & de la faire perdre aux ennemis. Ce moyen victorieux peut manquer à un Chef qui a cent mille bras à sa disposition ; mais il manque rarement à un homme qui réunit le génie au courage. Le même *Aléxandre Farnèze* en fournit un des plus singuliers exemples. » Pen-
» dant la guerre de Flandres, en
» 1579, le Marquis *de Monte* ayant
» eu ordre d'*Aléxandre Farnèze*, Gou-
» verneur des Pays-Bas, de harceler
» l'ennemi, entre Mastrick & Lou-
» vain, il sort avec cinquante Lan-
» ciers & vingt-cinq Arquebusiers,

» & rencontre l'ennemi près de Gueldres avec cinq cens chevaux. L'aspect inopiné de cette Cavalerie causa d'abord quelque crainte ; *de Monte* se retira un instant pour profiter du terrein qu'il avoit toujours observé : voici comme il disposa ses troupes. Il y avoit une éminence d'où les Arquebusiers du Marquis *de Monte* qui marchoient les premiers, avoient été découverts ; ils y firent halte ; ceux qui étoient armés de lances suivoient à grande distance ; il divisa ces Lanciers en plusieurs Escadrons, & les ayant placés en différens lieux, il fit sonner les trompettes de trois endroits différens. Ensuite ils coururent sur l'ennemi, qui, se laissant tromper par cette apparence d'un plus grand nombre (car ils ne pouvoient s'imaginer qu'une poignée de monde osât & pût l'attaquer aussi vigoureusement) il prit la fuite, & *de Monte* prit le champ de bataille & le butin ; sept cens Cavaliers furent défaits & l'on remporta

» trois Cornettes; car les deux autres » avoient été brûlées ».

L'auteur, dans un des Chapîtres suivans, avance une maxime qui est bien vraie & à laquelle ceux qui commandent des armées ne sçauroient faire assez d'attention : *ce sont les passions*, dit-il, *& non les maximes de morale qui forment les hommes courageux.* Tout Officier qui a l'ame passionnée, & qui sçait la répandre à propos, inspire la même ardeur aux Troupes. Il faut l'avouer, nous sommes des machines qui ne peuvent être utiles qu'autant qu'on les électrise. Voici comme il faut diriger & entretenir la passion de l'honneur, pour la gloire de la Patrie. Trois cens cinquante Suisses défirent huit cens Autrichiens près de Wesen; tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille, & un Orateur y lit, à la suite d'un Panégyrique, la liste des trois cens cinquante noms. Dans une autre bataille, douze cens Suisses soutinrent l'effort d'une armée de soixante mille hommes, & firent payer à cette

armée sa victoire de la perte de dix mille Soldats. Dix Suisses qui échappèrent du carnage furent suppliciés. *Plutarque* dit dans la vie de *Lycurgue*, qu'il n'étoit point permis d'écrire sur son tombeau le nom de celui qui n'étoit pas mort à la guerre ; &, chez les anciens Romains, dit *Pierre Crinitus* *, on n'enséveliſſoit dans la Capitale que ceux qui par leurs exploits s'étoient rendus dignes de cette sépulture.

Ce petit volume, Monsieur, sera surement lu avec plaisir & avec fruit par tous les Militaires jaloux de se distinguer dans leur état & de mériter le glorieux titre de *Défenseurs de la Patrie*. Il y a quelques Chapîtres remplis d'une manière assez vague & dont le style est un peu négligé ; au reste, cette négligence même sied bien à un Militaire, dont le but n'est pas d'arranger des phrases, mais d'inspirer à ses Confrères de l'émulation & du courage.

* Sçavant Professeur de Belles-Lettres à Florence sa Patrie. Il mourut vers 1505, âgé de quarante ans Nous avons de lui un Traité *de honestâ disciplinâ*, des Vies des Poëtes Latins & des Poësies Latines.

Dissertation sur les Vins : ouvrage dans lequel on donne la meilleure mani re de les préparer, celle de les conserver, les moyens de les améliorer, de prévenir & de remedier aux altérations auxquelles ils sont sujets, & où l'on fait connoître les pratiques de ceux qui les frelatent; à Paris, chez Didot, Quai des Augustins, un vol. in-12, de 250 pages.

CET ouvrage, Monsieur, est un composé de pièces & de morceaux très-mal cousus ensemble, quoique quelques-uns soient tirés des meilleurs Traités que nous ayons en ce genre. L'auteur se dit *Garçon Marchand de vin*, & nous assûre qu'il a travaillé en Hollande, à Londres, à Paris, pour se perfectionner. Son style annonce la qualité qu'il prend; mais ses plagiats décèlent le piège qu'il tend à ceux qui s'en rapporteroient à sa parole. Les ouvrages de M. l'Abbé *Rozier*, de M. *Bidet*, de M. *Maupin*, & le Dictionnaire Anglois de *Miller*, sont les sources où le prétendu *Garçon Marchand de vin* a puisé les premières notions de cet art. Ceux qui aimeront les recettes, les petits secrets,

trouveront ici une abondante collection de ces inutilités dont il étoit assez dangereux d'instruire le Public : la mauvaise foi n'en profitera que trop pour le tromper.

Portrait de Jean Timoléon de Cossé, Duc de Brissac, Pair, Maréchal de France, &c, &c. Estampe de 7 pouces de haut, sur quatre & demi de large, dessinée & gravée par M. Gaucher, d'apres le portrait peint par M. de Saint-Aubin; à Paris, chez Blagny, Cour du Manège aux Tuileries.

Cette Estampe doit plaire au Public, moins encore par la manière agréable dont elle est exécutée, que par les traits nobles & chéris qu'elle offre à nos yeux. M. le Maréchal de *Brissac* est représenté à mi-corps dans une bordure ovale, composée d'attributs militaires. Sur la table qui sert de support, on voit un joli Bas-relief représentant l'Hôtel de Ville de Paris. M. *Gaucher* a traité ces différentes parties avec toute la pureté, la délicatesse, & la précision dont il est capable.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1772.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire de la Ville de Beaune & de ses Antiquités par M. l'Abbé Gandelot, un Volume in-4°. d'environ 350 pages; à Dijon, chez Louis-Nicolas Frantin; à Beaune, chez François Bernard, & à Paris, chez de Lalain, rue & près de l'ancienne Comédie Françoise.

VOICI, Monsieur, un des meilleurs écrits en ce genre qui aient encore paru. L'esprit de recherches, la sagacité de la Critique, l'étendue & la solidité des connoissances : tout se réunit pour faire mettre ce volume

dans le trésor des excellens Mémoires qui serviront un jour à perfectionner nos annales. Si la plupart des Villes de la Gaule qui ont été le théâtre de quelques faits intéressans, produisoient des écrivains tels que Mrs *de la Sauvagère & Gandelot*, quelles ressources pour les amateurs de la belle Antiquité ! Quelles moissons pour nos Historiens ! Sans ce secours indispensable, deux choses nous manqueront toujours : une connoissance précise, exacte & détaillée de l'histoire Romaine dont une des branches les plus brillantes s'étend sur notre pays, & le tableau philosophique & vrai de l'origine de nos Cités, de nos mœurs, du progrès des lumières, des arts & de la civilisation. Que la terre que nous habitons nous paroît intéressante lorsque la main de quelque Citoyen sçavant & laborieux va chercher sous les ruines qui la couvrent les monumens des grands exploits des Légions & les preuves frappantes de la valeur, de la vertu & de la liberté de nos ancêtres ! Alors une Gaule nouvelle semble s'élever du sein de celle qui nous a vu naître. La

ſphère de nos idées s'agrandit & notre amour-propre eſt agréablement flatté.

Nous n'avons, comme vous le ſçavez, Monſieur, qu'une notice très-imparfaite des anciennes Gaules. L'ignorance ou la précipitation ont occaſionné, de la part de nos rédacteurs, des fautes groſſières ou des omiſſions impardonnables. Beaune, par exemple, l'une des principales Villes des *Eduens* qui formoient la première République des Gaules, étoit ſi peu connue de nos meilleurs Hiſtoriens, que l'un d'eux l'appelle une bicoque; il ignoroit ſans doute les prérogatives dont cette Ville a joui pendant pluſieurs ſiècles. Elle fut long-temps la Capitale de la Bourgogne, le ſéjour des Ducs de la première Race, le lieu d'aſſemblée des États Généraux de la Province, le ſiége des Juges d'*appeaux* *, ce Tribunal qui remplaçoit le Parlement avant qu'il fût ſédentaire.

L'Hiſtoire que M. l'Abbé *Gandelot* nous préſente, eſt civile, politique,

* C'eſt le pluriel d'*appel*.

militaire, ecclésiastique, naturelle & littéraire. L'amour de la Patrie ne l'aveugle point. Quelque porté qu'il soit à croire que Beaune est la *Bibracte* dont parle *César*, quoique plusieurs écrivains connus appuyent ce sentiment, il avoue de bonne-foi que tout parle en faveur d'*Autun*. Son enceinte étoit très-vaste & ses portiques magnifiques. Il n'en reste que deux, dépouillés des statues qui les décoroient. Il y avoit aussi à Autun un Cirque qui égaloit celui de Rome, un Palais où l'on rendoit la justice, un Capitole, des Temples & d'autres édifices publics qui ont fait regarder *Bibracte* comme une des principales Villes de l'Occident. L'étendue de son commerce, ses relations avec tous les peuples des Gaules, son ancienne alliance avec Rome, la célébrité de son Académie où la jeune Noblesse alloit apprendre les belles-lettres & les exercices qui lui conviennent, rendirent cette Ville très-florissante. *Les* Gaulois y tinrent plusieurs fois leurs assemblées générales, & *César* y fit un assez long séjour, durant lequel il

donna aux *Eduens* des marques de ſon affection. *Auguſte* hérita de ſes ſentimens pour les citoyens de *Bibracte*. Ceux-ci, par reconnoiſſance, quittèrent l'ancien nom de leur Ville pour lui donner celui de cet Empereur qu'elle a conſervé. En effet, *Auguſtodunum* eſt le nom ſous lequel *Tacite*, qui écrivoit la cinquième année de *Tibère*, déſigne la capitale des *Éduens*. On trouve à la ſuite de ce morceau le détail des évènemens, des ravages, des guerres & de toutes les révolutions qui ont réduit Autun dans l'état où nous le voyons.

Près de cette Ville ſe voit la fameuſe *Colonne de Cuſſy*, l'un des plus beaux reſtes antiques que nous ayons en France. Le docte *Saumaiſe* y fit un voyage en 1629 ; il connut le prix de ce monument, dont il examina le deſſin, la ſculpture & les figures. Mais en quel temps, à quelle occaſion cette Colonne a-t-elle été élevée ? C'eſt ce qui, depuis un ſiècle, exerce la ſagacité des Sçavans. Les uns penſent que c'eſt un monument de la piété des anciens *Eduens*, avant qu'ils euſſent des

Temples ; les autres, le Mausolée d'un Prince ou d'un Général, ou bien un trophée des victoires de *César*, d'*Aurélien* ou de *Maximin I.* Il ne paroît pas que cette Colonne ait servi à la religion des *Eduens*. Les Divinités qui la décorent sont plus Romaines que Gauloises ; l'ouvrage est d'ailleurs des plus beaux jours de Rome. Ce n'est pas un mausolée, puisqu'on n'a trouvé aucun ossement en fouillant sous sa baze en 1716. On ne peut avancer qu'elle soit de l'empire de *Maximin* ni d'*Aurelien* ; les Arts languissoient alors. Il y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a été érigée par *Auguste*, en mémoire de la célèbre victoire de *Jules César* sur les Suisses ; il la plaça dans l'endroit où *César*, huit jours après la bataille, reçut les Députés & les soumissions des vaincus. On a découvert dans la suite, aux environs de cette Colonne, des médailles d'*Auguste* & de quelques Empereurs qui ont regné après lui. A quelque distance de là on voit plusieurs sépulcres de pierre très-anciens & presque tous ouverts. Les gens de

la campagne les prennent pour servir d'abreuvoirs à leurs bestiaux. On a trouvé dans quelques-uns, qui avoient échappé à l'avidité des Paysans, des boucles, des ceinturons, des cendres, des ossemens & des restes de sabres rongés par la rouille. L'auteur parle de plusieurs autres monumens des environs d'Autun; il en donne les dessins & les explique avec beaucoup d'esprit & de sçavoir.

Après ce curieux épisode sur la ville d'Autun, l'auteur trace l'histoire de Beaune; il pense que cette Ville, comme Dijon & tant d'autres Cités de la Gaule, commença sous *Jules César*, 52 ans avant l'Ere Chrétienne, par un Camp Romain de douze cens pieds de chaque face, fermé par une palissade & défendu par un fossé rempli des eaux de la Bousaize & de l'Aigue. La tente du *Primipile* * fut placée, selon l'usage

* On appelloit ainsi le Centurion de la première Centurie d'une Légion. Cet Officier recevoit l'ordre du Chef ou des Tribuns, & le portoit aux autres. Il avoit l'Aigle en sa garde & la défendoit dans le

Romain, dans le lieu le plus élevé. Le Camp étoit partagé par deux rues en croix qui aboutissoient aux quatre portes, l'une appellée la *Prétorienne**, l'autre la *Décumane*; on nommoit les deux autres la *droite* & la *gauche*. Ces deux dernieres ont été murées lorsqu'on a démoli l'ancien château; on ne conserva que la *Prétorienne* & la *Décumane*. Le fossé avoit huit pieds de large sur six de profondeur. La terre qui en fut tirée servit à faire un parapet du côté du Camp, &, pour le rendre plus solide, il fut revêtu de gazons & garni de pieux enfoncés sur la crête du parapet. Telle fut l'origine de la ville de

combat. Quand on se mettoit en marche, c'étoit lui qui l'arrachoit de terre, & la donnoit au Porte-Enseigne.

* Cette porte tiroit son nom de la tente du Général ou *Prétoire*; elle étoit presque toujours vis-à-vis de l'ennemi. La porte *Décumane*, qui étoit à l'opposite, s'appelloit ainsi, parce qu'elle étoit la plus éloignée des dixièmes Cohortes, qui avoient leur sortie par cette porte.

Beaune. Les guerres civiles qui troublèrent l'Empire Romain après la conquête des Gaules, ne permirent pas à *César* d'y faire des établissemens plus considérables.

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, les diverses révolutions qu'éprouva cette nouvelle Cité jusqu'au moment où les Bourguignons passèrent le Rhin & vinrent s'établir dans son voisinage. Cette Nation, quoique courageuse & puissante, avoit la réputation d'aimer la paix. On assure aussi que ces peuples se contentoient de gagner leur vie par le travail ; car ils étoient la plupart artisans quand ils s'établirent dans cette partie de la Gaule. » L'idée que les auteurs contemporains, » dit M. l'Abbé *Gandelot*, nous donnent de leurs mœurs & de leur » façon de vivre, n'est point flatteuse. » Ils les représentent comme des hommes d'environ sept pieds de hauteur, » avec un air bourru, un langage barbare, de grands cheveux épars, » sur lesquels ils répandoient du beurre » au lieu de pommade, passionnés pour » les instrumens dont ils jouoient très-

» mal & qu'ils accompagnoient de
» voix aigues & désagréables, grands
» mangeurs d'ail & d'oignons apprê-
» tés de différentes façons, & qu'on
» leur servoit dès le matin; ce qui ren-
» doit leur haleine aussi mauvaise que
» leur cuisine étoit dégoûtante. Ils
» aimoient beaucoup la chasse & les
» exercices fatigans. L'hospitalité étoit
» tellement en recommandation chez
» eux, que les loix condamnoient à
» une amende & même à une peine
» corporelle celui qui refusoit de loger
» un étranger qui demandoit le cou-
» vert. Le larcin étoit aussi puni très-
» sévèrement parmi eux. Pour un
» chien dérobé on payoit *cinq sols*
» au maître & *deux sols* au fisc ». Les
Bourguignons furent réunis avec les
Beaunois à la Couronne de France
en 522 & 524.

Beaune, comme la plupart des grandes Villes du Royaume, fut gouvernée par des Comtes, issus des plus illustres Maisons de la Province. Ces Seigneurs tenoient chaque année des assemblées générales, l'une en été & l'autre en automne, dans une salle

qu'on appelloit *le Malle*, *Mallum Publicum*, & quelquefois dans la Place publique. On y décidoit, ſans écritures, les affaires principales du Comté. Si les parties croyoient n'avoir pas été jugées ſelon les loix, elles avoient la liberté de ſe pourvoir au Tribunal du Roi; & ſi elles avoient eu tort d'appeller, les perſonnes de qualité étoient condamnées à une amende pécuniaire, & les autres au fouet. Les vaſſaux du Roi & ceux du Comte devoient aſſiſter à ces aſſemblées pour l'aider de leurs conſeils. Les autres qui y avoient entrée, comme les Évêques, les Abbés & les Nobles, pouvoient s'y faire remplacer par leurs Députés.

Dès les premiers âges de notre Monarchie il y avoit à Beaune pluſieurs hôpitaux, un entr'autres pour les perſonnes attaquées de la lèpre. Cette maladie contagieuſe, autrefois ſi commune en Orient, s'étoit, depuis les Croiſades, tellement multipliée en Europe, que l'on y comptoit, dans le treizième ſiècle, juſqu'à neuf mille Léproſeries. Le mal ſe communiquoit par la fréquentation de ceux qui en

étoient atteints ; une nourrice le donnoit à l'enfant qu'elle allaitoit ; on la gagnoit en couchant avec un lépreux, en buvant dans son verre, en se servant de son linge, de ses habits. » *Lu-*
» *cain* l'appelle la *maladie Lesbienne*,
» du nom de l'isle de Lesbos, alors la
» plus corrompue de l'Archipel. *Ho-*
» *race* la nomme *de Campanie*, à cause
» des déréglemens qui regnoient à
» Capoue que *Cicéron* appelle le sé-
» jour de l'impudicité. On croit qu'*Au-*
» *guste*, *Tibère*, *Louis XI* & *Fran-*
» *çois I* en furent infectés. Ce n'é-
» toit pas un nouveau mal, selon quel-
» ques auteurs, mais un assemblage
» de différentes maladies anciennes.
» *Gassendi* & *Tournefort* croient que
» c'est le *mal de Naples*, connu dans
» les commencemens sous le nom de
» *maladie de Saint Job*. » Les Rois d'Égypte étoient sujets à ce mal horrible ; ils se guérissoient, selon *Pline*, par un bain de sang de petits enfans. La lèpre, apportée à Beaune par les Croisés, y a duré jusques dans le dernier siècle, que la Demoiselle *Bertrand* en fut atteinte ; elle occupoit

avec sa servante, en 1675, une des loges des Lépreux où elle mourut.

Après une description topographique des maisons & de l'intérieur de Beaune dans les onzième & douzième siècles, l'auteur parle de la forme & de la matière des bâtimens d'alors. Les maisons étoient en bois, quelques-unes de pierre au rez-de-chaussée seulement, le reste en charpente, comme en Espagne. On y craignoit apparemment les tremblemens de terre; car il y en eut un en 1156, qui répandit la terreur dans cette Province; d'ailleurs le voisinage d'une nation redoutable détermina peut-être aussi les habitans à se bâtir à peu de frais des logemens qu'ils pourroient abandonner à la première incursion de l'ennemi. Ils emportoient alors leurs meilleurs effets & se retiroient dans les bois, dans les grottes ou dans quelques Places fortes. Trois famines qui, au commencement du onzième siècle, affligerent le pays furent un nouvel obstacle à la solidité des établissemens. La disette fut si affreuse que, dans quel-

ques Villes de la Province, on vendit publiquement de la chair humaine. La dernière de ces famines, qui commença en 1030 & qui dura trois ans, fut causée par les pluies froides & continuelles qui tombèrent durant les semailles & pourrirent les grains. Ces pluies continues firent déborder les rivières qui inondèrent le pays & augmentèrent la disette. Les volatiles domestiques, devenus tout à-coup sauvages en quelques endroits, quittèrent la maison de leurs maîtres & se retirèrent dans les forêts. Plusieurs Seigneurs, profitant de la circonstance où le Roi de France, alors Souverain de la Bourgogne, étoit en guerre avec les Comtes de Sens & de Champagne, pillèrent le pays à la faveur des Tours & des Châteaux forts qu'ils avoient à la campagne, & que le Roi fit démolir dans la suite.

La fameuse *Fête des Foux* qui étoit générale en France, qu'on a décrite dans plusieurs livres, & dont je crois vous avoir parlé moi-même, se célébroit aussi à Beaune. La cérémonie

commençoit aux secondes vêpres de Noël. On conduisoit à la porte de l'Église un âne couvert d'une chappe, précédé & suivi d'un grand nombre de Chanoines & d'autres Ecclésiastiques en habits grotesques ; on chantoit les quatre vers suivans :

Lux hodie, lux lætitiæ me, judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit solemnibus istis :
Sint hodie procul invidiæ, procul omnia mæsta,
Læta volunt, quicumque colunt asinaria festa.

C'est aujourd'hui le jour de la joie ; qu'on éloigne de ces solemnités tout visage triste ; que l'envie & toutes les autres afflictions disparoissent en ce jour ; la joie seule doit célébrer la fête de l'âne. On le conduisoit ensuite au ratelier préparé, & deux chantres entonnoient les paroles suivantes :

Orientis partibus,
Advolavit Asinus,
Pulcher & fortissimus,
Sarcinis aptissimus, &c, &c, &c.

La ville de Beaune a été ſouvent honorée de la viſite de nos Souverains, & , dans ces circonſtances , les habitans ſe ſont toujours diſtingués par leur ſoumiſſion, par leur zèle & par les fêtes qu'ils ont données à leurs Maîtres. Ces détails vous intéreſſeront dans l'ouvrage de M. l'Abbé *Gandelot*. Vous applaudirez ſur-tout au diſcours qu'il rapporte & que le Maire adreſſa au Maréchal de *Biron* en lui remettant la Ville, dont ce Seigneur venoit ſe ſaiſir au nom de *Henri V*. Vous ne trouverez dans cette harangue, pleine de nobleſſe, de bienſéance & de ſentiment, aucune de ces naïvetés riſibles que la malignité prête aux Officiers municipaux de Beaune, chargés en diverſes occaſions de complimenter nos Rois, nos Princes ou leurs repréſentans.

M. l'Abbé *Gandelot* nous cite les Beaunois qui ſe ſont fait un nom dans la carrière des ſciences, des lettres & des arts. Cette nomenclature, enrichie de l'indication des écrits de chaque perſonnage, eſt très-conſidérable, très-bien faite & très-inſtructive. Je me

borne à la notice d'un des hommes les plus célèbres de cette Ville, qui parut au moment où le sçavoir & le goût commençoient à jetter les premières lueurs en France. *Pierre à Cornibus* ou *de la Corne* : avec d'heureuses dispositions pour les sciences, il entra chez les Franciscains qui l'envoyèrent étudier à Paris. Il y prit le bonnet de Docteur & fut ensuite Prédicateur Ordinaire du Roi. Il se distingua par son zèle pour la défense de la doctrine Catholique ; il fut un des Docteurs qui déférèrent au Parlement de Paris le discours fait le jour de la Toussaint par le Recteur de l'Université, suspect des nouvelles opinions. Quelque temps après il fut choisi pour examiner les douze Articles envoyés à *François I* par *Mélanchon*. *Clément VII* lui adressa un Bref qui marquoit les sentimens d'estime & d'affection du Saint Père pour la Faculté de Théologie. *Pierre de la Corne* mourut en 1542 ou 1552. Son cœur fut apporté à Beaune comme il l'avoit desiré, & placé au pied du maître-autel des

Cordeliers. Il a laissé plusieurs manuscrits ; on ne sçait ce qu'ils sont devenus. Le Seigneur *des Accords* fit son épitaphe en ces termes :

Hélas ! hélas ! Pater à Cornibus ;

Que ferons-nous nostris temporibus ?

Puisque nous sommes privés tuâ præsentiâ ;

Il n'y a donc plus beata nobis gaudia.

Actuellement même il y a dans la ville de Beaune, non-seulement un gout vif, mais des talens pour la littérature agréable & les connoissances utiles. On y trouve plusieurs belles bibliothèques, composées de livres choisis, des cabinets de Physique Expèrimentale, de curiosités naturelles, de Tableaux, d'Antiques, *&c.* Ceux de Mrs. *Ganiare* & *Routy de Charandon* à Beaune, & celui de M. *de Migieux* à Savigny sous Beaune, méritent sur-tout l'attention des Voyageurs.

L'histoire de Beaune est suivie d'une notice assez étendue des *Bourgs*,

Villages & Hameaux du ressort du Bailliage de cette Ville. On y trouve aussi l'indication de toutes les parties d'histoire naturelle que produit le pays. Une des plus intéressantes pour bien des personnes, est celle où il est parlé des excellents vins de Bourgogne. Dans le sixième siècle les côteaux de la *bonne Bourgogne* jouissoient déja d'une si grande réputation qu'on les comparoit aux meilleurs vins d'Italie. On avoit sans doute changé les plants & trouvé le moyen de mieux façonner la liqueur; car, du temps de *Pompée*, les personnes opulentes de la Province Romaine ne vouloient point de vins Bourguignons; ils faisoient venir d'au-delà des Alpes celui qu'on servoit à leur table, & ils avoient pour extraordinaire celui de Gaze en Palestine, comme *Possidonius* l'assure, *vinum Gazetum*. On le leur envoyoit dans des peaux de bouc, après l'avoir conservé quelques années dans des citernes ou caves souterreines. Dès le 14e. siècle on servoit du vin de Bourgogne à la table de nos Rois. La ville de Reims en consomma trois cens pièces

en 1328, au ſacre de *Philippe de Valois*; la plupart étoient de Beaune & coûtoient 56 l. la queue ou les deux pièces. Clugni & Citeaux en fourniſſoient aux Papes réſidens à Avignon durant le quatorzième ſiècle. Les Ducs de Bourgogne en envoyoient à Paris, & dans les Cours étrangères. Les Villes en faiſoient préſent à nos Souverains lorſqu'ils les honoroient de leurs viſites; ce vin paſſoit alors pour le premier de l'Europe. Dans le ſeizième ſiècle, le commerce des vins fut interrompu par les guerres civiles; les chemins négligés & rompus en rendirent le tranſport difficile; à peine trouve-t-on, durant ce ſiècle, qu'il ſoit venu en Bourgogne quelques Marchands des Pays-Bas. Sous le regne de *Louis le Grand*, les côteaux de Beaune, cultivés à l'ombre de la Paix ou ſous les auſpices de la Victoire, produiſirent au centuple; les vins augmentèrent conſidérablement; on en conduiſit beaucoup dans les pays étrangers, où les Officiers François en firent connoître de plus en plus le mérite & l'uſage. En 1722, le Sieur

Darboulin, Marchand de vin du Roi, fit conduire à Reims 90 pièces de *Vollenay*, *Pommard* & *Beaune*, les meilleures qualités de Bourgogne, pour le Sacre de *Louis XV*. L'auteur explique ensuite la manière de faire ces excellens vins, telle qu'on la pratique dans le pays, & la façon de cultiver ces plants délicieux.

L'ouvrage de M. l'Abbé *Gandelot* est précédé d'un *Discours Préliminaire* très-bien fait sur l'état des Gaules avant la conquête des Romains. L'auteur y parle assez au long & d'une manière très-intéressante des mœurs, des usages, de la Religion, de la politique, du gouvernement & de la manière de faire la guerre de nos ayeux. Quoique depuis quelque temps plusieurs écrivains nous aient tracé le même tableau, on verra encore avec beaucoup de satisfaction celui que présente M. l'Abbé *Gandelot*, & j'invite toutes les personnes qui se consacrent à la culture de cette partie de l'histoire ancienne, de jetter un coup d'œil attentif sur cette nouvelle production.

Je me contenterai de citer quelques endroits qui ont plus de rapport à l'*Histoire de Beaune*. Les Druides avoient plusieurs Colléges chez les *Eduens* ; il en reste encore quelques vestiges. Leur principale Académie étoit dans un bois sur la montagne qu'on appelle *Mont-Dru*, *Mons Druidarum*, à une lieue d'Autun. Sa figure est ronde, la croupe chargée de hautes futayes avec des cavernes sur les flancs. On voyoit dans le seizième siecle les ruines d'un ancien bâtiment que l'on croît être celui des Druides ; c'est maintenant une petite chapelle en mauvais état ; il n'étoit pas fort spacieux, quoique ce fût leur chef-lieu durant la belle saison ; ce qui fait croire que leur Collège n'étoit pas nombreux. Après qu'une partie des Druides eut été chassée de la Gaule, on continua d'envoyer la jeunesse aux célebres Écoles de *Bibracte* ou d'*Autun* ; on les appelloit *Moeniennes*, parce qu'elles étoient proche des murs de la Ville, au lieu que le Collège des Druides étoit à la campagne. On y enseignoit

la Religion, les Loix, l'Histoire, les Langues, les Arts libéraux, la Géographie, les connoissances utiles à la société. Les habiles Maîtres qu'on y attiroit & que les Empereurs y envoyoient, s'appliquoient aussi à former les mœurs de la jeunesse qui leur étoit confiée.

Les *Eduens* avoient l'esprit vif, subtil & propre aux sciences, d'une candeur & d'une franchise qui ne pouvoient souffrir le déguisement & l'artifice, naturellement légers, curieux, inconstans, grands parleurs, fiers & sujets à des bravades comme les anciens Celtes. Ils étoient, ainsi que les autres Gaulois, intrépides & courageux au point que les Romains & les Grecs redoutoient leur valeur. Ils aimoient beaucoup l'argent & le vin; ce qui occasionnoit souvent des querelles & des meurtres. Sous l'Empire de *Charlemagne*, l'excès du vin étoit encore si fréquent que ce Prince fut obligé de défendre de presser à boire plus qu'il ne falloit; *les Eduens*, dit *Athénée*, *comme les anciens Celtes, bu-*

voient peu à la fois ; mais ils revenoient souvent à la cruche. Les festins, la danse & la course étoient leurs divertissemens ordinaires ; lorsque ces fêtes se passoient tranquillement, on les terminoit par des hymnes, des odes, des chansons & des danses au son des instrumens. Leur vaisselle étoit de terre ou de bois ; au lieu de nappes, leurs tables étoient couvertes de peaux ; dans les grands repas ils buvoient dans des cornes de bœufs sauvages ; cet usage s'est conservé plus long-temps dans le Nord que chez nos Celtes ; on a même reproché à ceux qui furent de l'expédition de *Brennus*, qu'ils buvoient dans des crânes humains, que les plus riches faisoient orner d'or ou d'argent. Les femmes ne mangeoient pas ordinairement avec leurs maris, lorsqu'il y avoit des étrangers à leurs tables. Cette coutume s'observe encore en Orient & chez plusieurs Nations de l'Europe. Quant au divorce, il y a grande apparence que les *Eduens* & les Gaulois, en général, imitèrent les Grecs & les Romains leurs maîtres,

aussi

aussi bien sur cet article que sur les autres points de la Religion & de la Police. On sçait qu'à Rome le divorce fut très-commun dans le sixième siécle de sa fondation. *Sénèque*, qui blâmoit cet usage, observe que les femmes les plus illustres comptoient leurs années, non par le nombre des Consuls, comme c'étoit la coutume à Rome; mais par le nombre des époux qu'elles avoient eus : *elles font divorce pour se marier*, dit-il, *elles se marient pour faire divorce.*

Réfléxions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes, & sur les moyens qu'on doit mettre en usage pour prévenir une telle méprise ; ou Précis d'un Mémoire sur les causes de la mort subite & violente, dans lequel on prouve que ceux qui en sont les victimes peuvent être rappellés à la vie : par M. Janin Maître en Chirurgie, Oculiste de la Ville de Lyon

& du Collège Royal de Chirurgie de Paris, ancien Chirurgien Aide-Major des Armées du Roi, membre de plusieurs Académies Royales, &c, &c; Brochure in-8, de 94 pages, à Paris chez P. Fr. Didot le jeune Libraire de la Faculté de Médecine de Paris Quai des Augustins.

On a découvert, Monsieur, dans ces derniers temps la véritable cause qui fait périr un homme par la submersion; on a vû que la plupart des moyens qu'on avoit employés jusqu'à présent, étoient plus nuisibles qu'avantageux. Les nouvelles instructions que Messieurs les Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Paris ont fait publier, jointes aux récompenses qu'ils ont promises à ceux qui donneroient des secours aux noyés, ont été & sont tous les jours suivies des plus heureux succès.

Mais cette méthode salutaire se borneroit-elle à sauver les noyés?

Il est actuellement prouvé que ce n'est pas, comme on l'a cru pendant plusieurs siècles, par le trop grand volume d'eau qui entre dans son corps qu'un noyé périt, mais faute de pouvoir respirer dans un air libre. La chaîne des découvertes est telle, qu'elles se tiennent les unes aux autres. Si un noyé meurt faute de respiration, un homme étouffé n'est-il pas dans le même cas, ainsi que ceux qui sont saisis d'une forte frayeur, ceux qui ont une goutte remontée, ceux qui sont frappés d'apopléxie ? Et, si la cause est la même, n'y doit-on pas appliquer le même remède ? C'est ce que M. *Janin* cherche à prouver dans ce Mémoire. Il indique les secours convenables en pareil cas ; ils consistent à frotter d'abord toutes les parties du corps avec du linge chaud, ensuite à le couvrir de cendres chauffées dans des chaudières. Il faut lire dans le Mémoire même tout le détail des autres secours nécessaires. L'auteur cite plusieurs exemples de personnes rendue à la vie, en suivant cette méthode ; entr'autres celui

d'un enfant que sa nourrice avoit eu le malheur d'étouffer dans son lit sans qu'elle sçût à quelle heure cet accident étoit arrivé ; & celui d'un jeune homme, qui, désespéré de l'infidélité de sa maîtresse, s'étoit pendu dans sa chambre. Ces deux personnes furent sauvées par les remèdes dont l'auteur indiqua l'usage, & dont il nous fait une description fort circonstancié.

M. *Janin* conseille aussi les plus grandes précautions avant que d'enterrer les personnes frappées de mort subite. Il propose à peu-près les mêmes moyens pour les ranimer, si la chaleur naturelle n'est éteinte en eux que par un défaut de respiration. Il cite, à la fin de sa Brochure, plusieurs exemples effrayans de quelques personnes crues mortes & enterrées trop précipitament. » En 1732, une Demoi-
» selle demeurant à Versailles agée
» d'environ 18 ans, eut, après une
» maladie de quelques jours, une lé-
» thargie qui suspendit toutes ses fa-
» cultés vitales. Les parens, persuadés
» qu'elle étoit morte, firent préparer

» ſon cercueil. Par l'inattention du
» Menuiſier la bière ſe trouva trop
» courte. Néanmoins on y plaça la
» jeune fille en preſſant vivement ſon
» corps de toutes parts ; on finit
» par la clouer dedans. Les vingt-
» quatre heures de ſon prétendu dé-
» cès ne furent pas plutôt révolues que
» les Prêtres arrivent ; le Convoi ſe
» met en marche ; des perſonnes du
» même ſèxe & à-peu-près du même
» âge que celle qui étoit dans le cer-
» cueil, portent le corps. Elles s'ap-
» perçoivent d'un mouvement de la
» bière ; effrayées, elles la jettent à
» terre & prennent la fuite, La foule
» des curieux augmente ; on ouvre
» le cercueil, d'où l'on retire cette
» Demoiſelle qui reſpiroit encore ; on
» la porta chez ſes parens ; elle fut
» bientôt rétablie, & a vêcu en bonne
» ſanté pluſieurs années après cet
» événement. »

On mande tout récemment de Clermont en Auvergne, un fait du même genre. » Un Minime, qu'on crut » mort à la ſuite d'une maladie, » fut enterré vingt-quatre heures

» après. Heureusement pour lui, que
» des ames pieuses vinrent faire leurs
» prières dans cette Eglise. Des gé-
» missemens, des soupirs, des cris
» plaintifs se font entendre : on ne se
» douta pas d'abord d'où ils pouvoient
» venir ; ce ne fut qu'après bien des
» poursuites & des attentions à écouter
» qu'on s'apperçut que la voix sor-
» toit du souterrein. On avertit les
» Religieux, qui s'empressèrent d'ou-
» vrir le caveau, dans lequel ils trou-
» verent leur Confrère debout & plein
» de vie ; on le transporta sur le champ
» dans le lieu convenable à son état. »

L'auteur rappelle la fin tragique du Cardinal de *Spinola*, qui, tombé en syncope, cru mort, fut ouvert pour être embaumé ; revenu à lui, il eut assez de force pour repousser de la main le scalpel du Chirurgien qui le dissequoit tout vivant ; mais il n'étoit plus temps. Le coup mortel étoit porté. Les exemples de ces sortes d'accidens sont innombrables. M. *Janin* nous exhorte à chercher les moyens de les prévenir. Il faudroit, selon lui, distribuer des instructions sur la mé-

thode à suivre pour rappeller à la vie ceux qui n'en ont pas encore perdu tous les principes ; il faudroit aussi empêcher qu'on n'enterrât personne avant deux fois vingt-quatre heures révolues, & avant qu'on se fût assuré de l'entière extinction de ceux que l'on porte au tombeau. Cette Brochure peut réveiller l'attention publique sur ces objets importans ; à cet égard, elle mérite des éloges. Ceux qui font attention au style, dans quelque production que ce soit, voudroient que celui de l'auteur eût un peu moins de prétention ; qu'il n'eût pas parlé de *renouer le fil de la vie d'un homme que les ciseaux de la Parque avoient presque coupé* ; qu'il n'eût pas dit : *je trouvai la petite victime dans son berceau &c.* Ils remarqueront encore que l'auteur dédie pompeusement sa petite Brochure à la *Patrie*, & que son Épître dédicatoire finit très poliment par cette formule : *je suis pour la vie, avec autant d'ardeur que de respect, ma chère Patrie, votre très dévoué serviteur*, JANIN.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Novembre 1772.

LETTRE V.

Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique, Civile & Militaire de la Province de Vermandois, par M. Louis-Paul Colliette, Doyen du Doyenné de Saint-Quentin, Curé de Gricourt dans la même Chrétienté, & Chapelain de l'Eglise Royale de Saint-Quentin; Tome I, in-4°. de près de 700 pages; à Cambray chez Samuel Berthoud Imprimeur du Roi, & à Paris chez Saillant & Nyon Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

LE nom de Mr. *Colliette* sera placé, Monsieur, parmi ceux des annalistes célébres, & son ouvrage augmentera les richesses du dépot précieux où, depuis quelques années, des Sçavans s'occupent à rassembler les matériaux nécessaires pour la composition d'une bonne histoire nationale. Peut-être

que l'exemple des écrivains qui de nos jours se sont distingués en ce genre, excitera dans quelques autres le desir de contribuer à ce grand ouvrage; ensorte que notre siècle puisse avoir la gloire de présenter aux siècles suivans le tableau vrai de l'origine de nos ancêtres, de la fondation de nos cités, des événemens politiques ou militaires, des coutumes, des variations & des progrès de nos mœurs: tout cela purgé des traditions populaires, des préjugés établis par l'ignorance, des erreurs que la crédulité perpétue d'âge en âge, & surtout des conjectures hardies de certains esprits transcendans qui se jouent de la vérité de l'histoire. Mais je ne puis assez exhorter les personnes qui se livreront à ce travail, de joindre le goût à l'érudition & la pureté du style à l'esprit de recherches. Quelques fautes échappées à l'auteur des *Mémoires du Vermandois* contre ces principes incontestables, me donnent occasion de les rappeller à ceux qui marcheront sur ses traces. Malgré ces fautes, qui ne diminuent point le mérite des découvertes, je puis

vous assûrer, Monsieur, que l'ouvrage de M. *Colliette* est très-instructif & très intéressant, qu'il servira de guide aux écrivains qui auront à parler du Vermandois, que tout y annonce un homme très versé dans les belles Antiquités Romaines & Gauloises, enfin un auteur bien capable de traiter une matière presque toute neuve. En effet, quoique les anciens habitans de cette Province aient été célèbres dans la république des Gaules dès le temps de *César*, le Vermandois n'a point encore eu son histoire particulière; on n'en découvre que quelque lambeaux dans deux ou trois auteurs, dont la narration manque de méthode & d'exactitude. La courte notice que M. *Colliette* donne dans sa *Préface* des Écrivains qui l'ont précédé, prouve qu'ils ont à peine ébauché l'histoire des antiquités de cette Province. L'Avocat *Claude de la Fons* donna à ses concitoyens *l'histoire de Saint Quentin*, en 1627. Ce livre *in* 8°, écrit dans le langage du temps, ne remplit pas l'attente des lecteurs; il n'est presque question dans cet ouvrage que des actes

du Saint, de son martyre & de ses miracles; à peine trouve-t-on un mot sur son Église; on ne dit rien du civil & du Militaire de la Ville où ce Saint est honoré. *De la Fons* mourut en 1636 dans sa patrie. Telle fut la force d'esprit de cet excellent Chrétien, qu'en mourant lentement d'une hydropisie, il chantoit en vers les douleurs qu'il sentoit. Il avoit fait imprimer auparavant, *les Coutumes de Vermandois*, qu'il a ornées de petites notes très instructives. *Jacques le Vasseur* & *Claude Emmeré* s'occupèrent ensuite du même objet; il résulta de leur travail quelques traits de lumière & beaucoup d'erreurs. *Claude Bendier*, Docteur de la maison & Société de Sorbonne, Chanoine de Saint Quentin, parut après eux; mais, comme cet Écrivain n'avoit en vue que de soutenir son corps dans l'affaire qu'il avoit avec le siège de Noyon au sujet de la Jurisdiction Spirituelle, il s'est borné à des faits principaux, qui doivent faire regarder sa Brochure, moins comme une histoire suivie de la Ville & de l'Église de Saint Quentin

que comme un ſimple Factum, où ſont éclaircis quelques points eſſentiels qui devoient guider les Juges dans leurs déciſions. Le plan de M. *Colliette* eſt beaucoup plus étendu. ». Le Vermandois, dit-il, ſes circonſtances & dé-
» pendances, l'origine & les intérêts
» de ſes habitans, ſeront développés
» plus nettement, diſcutés avec plus de
» ſoin, expoſés avec plus de régulari-
» té dans l'ouvrage que nous préſentons
» aujourd'hui; & l'on commencera, à l'ai-
« de de nos recherches, à mieux ſe con-
» noître. Les cauſes des établiſſemens
» ſubſiſtans ou détruits, leurs progrès,
» leur décadence, les maximes & les uſa-
» ges des lieux, les perſonnages célè-
» bres, enfin, tout ce qui nous y a pré-
» cédé juſqu'à préſent & ce qui nous y
» accompagne, ſera mis ſous les yeux
» de nos lecteurs dans un détail qui
» n'aura rien de verbeux & dans l'or-
» dre le plus ſuivi. Tout cet enſem-
» ble, en ſervant au bien particulier
» de la Province, deviendra encore la
« baſe & la ſubſtance d'une portion
« de l'hiſtoire générale du Royaume.
Quelques auteurs, anciens & mo-

dernes, ont cru que la Ville de Saint Quentin étoit l'ancienne *Samarobrive* dont parlent l'Orateur Romain dans deux de ses lettres à *Trebatius*, & le vainqueur des Gaules dans ses *Commentaires*. D'autres ont soutenu qu'on devoit reconnoître Amiens pour cette antique Cité. L'auteur rapporte toutes les autorités en faveur de cette dernière Ville, &, après bien des discusions & des réfutations, il se croit en droit de conclure pour Saint Quentin: c'est aux érudits à juger le fond de la querelle, après avoir attentivement examiné & comparé les pièces doctement alléguées de part & d'autre.

Le Vermandois rassemble tout ce qui peut, non-seulement remplir les besoins de ses habitans, mais encore contribuer aux agrémens de leur vie & même à les enrichir. L'air y est naturellement sain; des terres grasses & bien labourées produisent d'amples récoltes; des vignobles, que les guerres ont fait abandonner pour la plus grande partie, y donnoient autrefois en abondance des vins estimés; d'excellens paturages nourrissent de nombreux

troupeaux dont la chair est succulente & la toison très fine. On y recueille encore des lins très recherchés de l'Étranger, & ses fruits sont les délices des tables; ses campagnes & ses forêts sont pleines de gibier de toute espèce, & ses eaux pures & limpides sont très poissonneuses; de plus, un commerce très étendu en toiles, & bien établi depuis plusieurs siècles, suffit seul pour entretenir l'abondance & la richesse dans le pays. Je ne m'étendrai point sur les mœurs particulières des premiers habitans du Vermandois. La Gaule Belgique, dont ce pays fait partie, avoit adopté les usages, la religion, & la forme de gouvernement du reste de cette fameuse & florissante république; je me borne à jetter un coup d'œil sur ce que *César* & d'autres Ecrivains nous en ont transmis.

A l'arrivée de ce grand homme dans les Gaules, les peuples du Vermandois ne tardèrent pas à prendre les armes. Malgré leur défaite, & presque sous les yeux du Vainqueur, ils entrerent dans la ligue de ceux d'Arras & de Namur. Cette infléxible opi-

niâtreté, qui étonna *César* lui même, ne fit qu'augmenter en lui le desir de triompher d'une Nation aussi belliqueuse. Cependant il crut qu'il étoit de la prudence de combattre séparément ses nouveaux ennemis. Après avoir battu les autres Belges, il marcha contre les troupes du Vermandois; elles l'attendirent de pied ferme; le combat s'engagea, devint sanglant & très indécis; enfin la huitième & la onzième Légions, redoublant d'efforts & de courage, rompirent les phalanges Gauloises & remporterent la victoire. L'aigle Romaine fut arborée dans les terres conquises, & tout paroissoit soumis, lorsque le Général Romain, qui étoit parti pour d'autres exploits, apprit que les peuples de Beauvais, d'Amiens & des Provinces voisines, du Vermandois par conséquent, s'étoient révoltés, & avoient abbatu ses étendards; les Légions accoururent; la victoire couronna partout la discipline Romaine, &, malgré des prodiges de courage pour la conservation de la liberté, tout fut obligé de mettre

bas les armes & de recevoir la loi d'un Conquérant invincible.

L'an 767 de la fondation de Rome ſous le regne de *Tibère*, les peuples du Vermandois firent de la Capitale de leur pays une eſpèce de conſécration à la mémoire *d'Auguſte*; on y inſtitua, dit *Tacite*, les jeux *Auguſtaux* en faveur de ce Prince, & l'on y établit un Collége de Prêtres pour en faire & en régler les cérémonies. L'année ſuivante, il fut permis, ajoute le même Hiſtorien, de bâtir à cet Empereur un Temple dans la Colonie de Terragone; & cette conceſſion ſervit d'exemple à toutes les Provinces d'en faire autant, pour témoigner aux Empereur l'attachement qu'elles conſervoient à la mémoire d'*Auguſte*. Les Gouverneurs des Provinces, qui penſoient auſſi faire leur cour aux Maîtres du monde en faiſant entrer leurs ſujets dans ces idées, les excitoient à imiter la conduite des autres Nations. Nos pères auront donc donné dès-lors, conclut M. *Colliette* à l'ancienne *Samarobrive* le nom d'*Auguſte de Vermandois* : voilà

l'origine & la cause de cet ancien nom que la Ville de Saint Quentin a porté si long-temps. Cette dédicace des Belges plut infiniment aux Empereurs, qui daignèrent en témoigner leur satisfaction. Les citoyens *d'Auguste de Vermandois* en profitèrent pour solliciter le droit de citoyens Romains. Cette demande surprit le Sénat, & ne fut pas accordée d'abord; mais l'Empereur *Claude*, favorable aux Belges, qu'on appelloit les *Gaulois chevelus*, appuya leur demande de toute son autorité & y fit consentir les Sénateurs. Son affection pour eux le rendit éloquent; il prononça un discours qui étonna l'assemblée parce qu'il paroissoit fort au-dessus de la portée de son esprit. *Tacite* nous l'a conservé tout entier. On dit que, dans l'Hôtel de Ville de Lyon, on montre une table de bronze sur laquelle cette harangue est gravée avec l'arrêt que le Sénat rendit en faveur des Gaulois. L'auteur, parcourant la chaîne des siècles jusqu'au temps de la décadence de l'Empire, indique à chaque âge les révolutions & les événemens célèbres de la Capitale du

Vermandois. Le Gouvernement Romain, vers l'an 270 de J.C., ayant perdu ſon ancienne ſplendeur, & n'en impoſant plus aux peuples ſoumis, les révoltes recommencèrent de tous côtés. Pour les arrêter, on forma des Camps dans les poſtes les plus eſſentiels. Il s'en établit un dans les environs de la Capitale du Vermandois; on peut aiſément s'imaginer quelle magnificence devoit regner dans une aſſemblée de Guerriers enrichis des dépouilles de la terre, & ſurtout parmi des Chevaliers Romains dont rien n'égaloit alors le luxe & la molleſſe, ce Camp, appellé *Virmandum*, *Vermand*, devint tout à coup une Ville, *Civitas*; c'eſt la qualité que lui donnent les actes du martyre de Saint *Quentin*. Il ne s'y paſſa rien de mémorable, & ſon éclat ſe diſſipa à la retraite des Légions; il ne reſta qu'un ſimple hameau, dont les habitans eurent toujours une fort mauvaiſe réputation, ſi l'on en croit un manuſcrit rapporté par *Jacques le Vaſſeur*: *ceux qui habitent ces quartiers de Vermand*, dit cette pièce, *ſont en fort petit nombre & grandement néceſſiteux; ils ſur-*

montent en malice tout ceux des environs; car toujours cette malheureuse populace de Vermand fut taxée, par-dessus le voisinage, de ce brocard : LARRONS DE VERMAND. Quelques auteurs ont prétendu que ce Camp ou Village de *Vermand*, qui subsiste, étoit l'ancienne *Auguste de Vermandois*, & non pas Saint *Quentin*; l'auteur combat cette opinion avec une chaleur patriotique, & soutient de toutes ses forces la prérogative de la Capitale.

M. *Colliette* raconte fort au long l'histoire du supplice de Saint Quentin, l'Apôtre du pays; je me contenterai de citer à cette occasion une cérémonie anuelle du Chapître de la Capitale. Le Saint Martyr fut jetté dans une prison, qui est actuellement une maison habitée & qu'on appelle *le petit Saint Quentin*. Le Lundi des Rogations, le Clergé en procession s'arrête à la porte de cette maison, & y chante une antienne en l'honneur du Saint Patron; dès qu'elle est finie, une jeune fille, superbement parée, sort du lieu consacré par la captivité du Saint, & va présenter modestement une cou-

ronne de fleurs que l'on pose sur le chef du martyr. L'honneur d'avoir été choisie pour cette cérémonie est, selon le peuple, pour cette enfant, l'augure d'un heureux mariage. Une tradition orale du pays rapporte que la présentation de cette fille est la réminiscence d'une ancienne servitude dont étoit chargé autrefois le possesseur de cette maison envers le Chapître de Saint Quentin ; qu'alors on étoit obligé de fournir une petite *Serve*, & que, quand ces droits ont été rédimés ou abolis par l'introduction de la liberté universelle, on a toujours conservé l'usage de présenter une petite fille aux anciens Maîtres. Ainsi cette pratique, onéreuse dans son origine, est devenue, par la suite des temps, figurative & religieuse. Il est certain au reste que l'enfant qui est destiné à cet office honorable, depend du seul choix du propriétaire de la maison, qu'il la prend dans la famille qu'il juge à propos de préférer, & que cette habitation qui lui appartient en propre n'est tenue d'aucune servitude envers le Chapître de la Cathédrale.

Au commencement du cinquième ſiècle, un déluge de Vandales, d'Alains, de Saxons & autres barbares, s'étant, répandu dans la Gaule Belgique, y mit tout à feu & à ſang. C'eſt au ravage cauſé par ces brigands qu'il faut rapporter le pillage de la Ville de Saint Quentin. La dévaſtation fut telle, que cette Capitale laiſſa enſevelir ſous une partie de ſes débris la mémoire même des actions de ſes Évêques. Les ſucceſſeurs de Saint Quentin ſe dégoutèrent, on ne ſçait pourquoi, du ſéjour de cette Ville, & transférèrent leur ſiège à Noyon. Cette tranſlation excite l'humeur de M. *Colliette* : » en vérité, dit-il, il ſem-
» ble, ſauf le reſpect dû aux Saints,
» qu'il a regné un enchantement d'a-
» verſion dans nos premiers Évêques
» qui les faiſoit fuir de leur premiere
» Cathédrale, & qu'il en regne un au-
» tre de déraiſonnement dans leurs
» panégyriſtes quand ils veulent les ex-
» cuſer & pailler leur fuite de Saint
» Quentin. Saint *Médard* n'étant que
» ſimple Prêtre arrête une armée en-
» tiére & n'en craint point le reſſenti

» ment, ni celui de son Roi, qu'il
» force à restituer ses déprédations.
» les Huns paroissent devant le même
» Saint devenu Pontife ; il aban-
» donne son Église, ses Clercs, sa
» maison, & s'enfuit à 10 lieues pour
» ne les revoir jamais : quel contraste
» de force & de foiblesse ! »

Le sort des études avoit fort varié dans les Gaules depuis *César*. Aux Colléges des Druides avoient succédé des Écoles Romaines. Il n'est pas douteux qu'à l'exemple des principales Villes de la Gaule, où nous sçavons qu'on avoit établi ces cours d'études, Sens, Rouen & Tours n'en ayent eu de pareils ; mais ceux-ci ne jetterent pas assez d'éclat pour avoir été remarqués par les Écrivains ; nous ignorerions même qu'il y en eût eu à Saint Quentin dans le sixième siècle, si les historiens de la vie de Saint *Médard* n'eussent fait à l'Évêque de cette Ville l'honneur de lui en attribuer l'érection ou le rétablissement. La mort d'*Auguste* devint l'époque de la décadence de la littérature & du bon goût dans les Gaules, ainsi que dans le reste de l'Empire. » Les ré-

» compenses attachées au mérite ser-
» virent à énerver les beaux génies ;
» ils s'attachèrent à de faux brillants,
» à des jeux de mots, & ils cultivè-
» rent très-nonchalamment les autres
» véritables & solides sciences, dont les
» irruptions des Barbares empêchoient
» d'ailleurs le paisible exercice ».

Lorsque les Évêques de Saint Quentin eurent transféré leur siège à Noyon, après la dignité d'Abbé de cette Église, celle des *Coutres* étoit la première & la plus considérable. Ce mot vient du Latin *Custos*; les actes anciens les appellent quelquefois *les gardiens du martyre de Saint Quentin* ou *les trésoriers des gages sacrés de Saint Quentin*, c'est à dire de ses reliques. Ces *Coutres* étoient les Édiles ou Intendans des bâtiments & des réparations de l'Église. C'étoit à eux à régler la magnificence des solemnités & le luminaire ; ils fixoient les heures de l'office de jour & de nuit, & ils en déterminoient les intervalles. Les grands biens qu'on attacha peu à peu à cette dignité, en relevèrent encore l'éclat. Le jour de leur réception, ils ont quelquefois

traversé la place de la Ville, en allant à l'Église, la Mître en tête & précédés de leur Clergé, comme les Évêques. Cette faveur qui n'étoit accordée aux *Coutres* qu'au jour de leur installation, étoit fondée sur l'excellence de leur office, & sur la mémoire de l'ancien siége Episcopal établi dans cette Église. Au joyeux avénement du *Coutre* les bannis de la Ville pouvoient y rentrer. Le Sénéchal de Vermandois les mettoit en possession de leur dignité, & dès-lors la mule qui les avoit portés lui étoit dévolue. Les *Coutres* de Saint Quentin eurent aussi dans la suite une jurisdiction temporelle & particulière très étendue ; ils se nommoient des Baillifs & d'autres Officiers de Justice qui tenoient une Cour chez eux & en leur nom. On voit par les Chartres d'*Oton* Comte de Vermandois en 1045, & de *Simon* le Trésorier en 1144, qu'ils se créoient des représentans qu'on appelloit *Sous-Coutres*.

Le Vermandois, comme beaucoup d'autres Domaines, fut usurpé sur nos Rois par des Seigneurs particuliers qui se

ſe rendirent indépendans. *Hébert I*, Comte de Vermandois, fut en même temp Abbé de l'Égliſe de Saint Quentin ; &, pendant pluſieurs ſiècles, ces deux dignités demeurèrent annéxées l'une à l'autre. Ce Prince fut d'abord un Seigneur juſte & religieux ; il fit rebâtir l'Égliſe de ſa Capitale que les Normands avoient incendiée dix ans auparavant ; il n'en étoit reſté que quelques pans de murailles. Malgré ce trait de religion, M. *Colliette* peint ce Comte avec des couleurs qui ne ſont point fort avantageuſes : » il eut le génie de ſon » temps ; beaucoup de barbarie dans » les mœurs, & des vices qu'on ne » conciliera jamais facilement avec » quelques marques éclatantes qu'il a » données de piété. *Sa religion, éclip-* » *ſée par les vices, paroit toujours en dé-* » *route.* Avec les égaremens de ſon ſiè- » cle dont il ne put ſe garantir, *Hébert* » eut un eſprit farouche, ardent, in- » domptable : uſurpateur & vain tout » à la fois, il faiſoit ſervir à ſes vues » ambitieuſes le ſacré & le profane.

» Les circonstances des temps & ses
» passions violentes, régloient ses pro-
» cédés. Le vieux levain de haine
» contre la maison regnante, il l'en-
» tretint toujours dans son cœur, &
» il en transmit l'amertume à ses des-
» cendans. Aujourd'hui attaché à son
» Roi par un motif, il l'abandonnoit
» le lendemain par une autre cause;
» prêt encore à changer au premier
» *mouvement d'une autre impulsion*. Di-
» sons-le : il parut ne connoître ni
» devoir ni vertu; sa fin tragique n'ôta
» qu'un monstre au monde. »

Hébert, son fils & son successeur, eut une fin plus funeste que celle de son père. Après s'être révolté contre Louis IV dit *d'Outremer* Roi de France & avoir remporté quelques avantages sur lui, il prit le parti de se réconcilier avec son Souverain, *Louis* fit semblant de lui accorder son pardon & ses bonnes graces; ces deux Princes étant à Laon, *Hébert*, sur le point de se mettre à table avec *Louis*, l'entretint des troubles qui avoient agité le Royaume depuis plusieurs années;

le Roi lui demanda de quel ſupplice il penſoit qu'on dût punir un ſujet perfide à ſon maître : *de celui de la hart*, répondit précipitamment le Comte, qui, par cette réponſe hardie, vouloit peut-être plutôt braver le Roi en face qu'il ne penſoit prononcer ſon jugement ; car, après un moment de ſilence, *Hébert* ayant voulut s'aſſeoir, trouva ſa Sentence ſous ſon couvert. Le Roi fit ſaiſir à l'inſtant le coupable, & le fit conduire au *Mont-Fendu*, pour l'y donner en ſpectacle aux Villes de Laon & de Saint-Quentin, entre leſquelles s'élève cette montagne. On prétend que le Comte reçut de ſang froid l'arrêt de ſa mort, & qu'il marcha au ſupplice ſans témoigner de regrets ; le bourreau ne l'approcha point ; le gibet auquel il devoit être attaché étoit audeſſus de ſa tête ; il ſe mit lui-même la corde qui devoit l'y retenir, &, piquant le cheval qu'il avoit monté ſans étriers, il demeura ſuſpendu en l'air, triſte victime de ſon ambition, de ſes perfidies & de ſon inhumanité. *Le Mont-Fendu* commença dès-lors à

être appellé *le Mont-Hébert*, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Le Palais des Comtes de Vermandois étoit bâti dans ces premiers temps un peu au-dessus des rives de la Somme hors de la Capitale de leur Gouvernement près du lieu qu'on appelle *Rocourt*. C'est précisément l'endroit où sont bâties la Chapelle & la Ferme de Saint *Prix*. La situation de ce Palais assis sur une petite éminence étoit très agréable ; les eaux & les bois dont il étoit entouré en rendoient le séjour délicieux. Le corps de logis étoit grand & vaste ; les cours, les jardins & le parc étoient enclos de murailles & défendus, selon l'usage, par de petites Tours, dans lesquelles on mettoit des Troupes pour interdire toute entrée dans les appartements du Prince. C'étoit dans l'enceinte du Palais de ces Seigneurs qu'eux, les Barons & leurs conseillers, décidoient des affaires qu'on apportoit à leur Tribunal. La Cour que les Comtes de Vermandois entretenoient alors, étoit nombreuse & magnifique ; rien n'y cédoit à la gran-

deur & à la majesté qui brilloit à celle des Rois; nous voyons par les seings de leurs Officiers, apposés aux actes passés par les Comtes, qu'elle égaloit celle des plus grands Princes; ils avoient un Vicomte qui les représentoit, un Bailli Général qui étoit le juge Suprême de leurs Domaines; un Châtelain ou Gouverneur pour le militaire de la Capitale & auquel répondoient les autres Châtelains du pays; un Mayeur qui régloit la Police & les intérêts des citoyens; un Sénéchal qui réunissoit toutes les bannières sous la sienne, & qui étoit le Généralissime des Troupes; des Secrétaires qui expédioient les actes, & un Chancelier qui les scelloit; enfin, nombre de gardes & de soldats. Leur Chapelle étoit desservie par des Chanoines de Saint Quentin attachés à la personne des Comtes & même à celles de leurs frères; un d'entre eux étoit leur Médecin; ils avoient des Cameriers, des Échansons, des Maîtres-d'Hôtel, des Précépteurs, des Intendans & des Pages. La plupart de ces Offices étoient remplis par les

Seigneurs des Villes & des villages voiſins & par la plus haute Nobleſſe des pays dont ces Comtes étoient les Suzerains.

L'hiſtoire du Vermandois eſt conduite dans ce premier volume juſqu'à l'an 1081. A la fin de chaque livre, l'auteur rapporte les extraits des pièces originales & authentiques ſur leſquelles eſt fondée ſa narration. On ne peut que deſirer que M. *Colliette* continue le même travail, & qu'il couronne heureuſement cette entrepriſe utile. Mais je l'invite de nouveau à mettre plus de ſimplicité dans ſa manière d'écrire; s'il me demande un exemple du défaut que je lui reproche, je lui en choiſirai un frappant, & qui paroîtra curieux. Après avoir réfuté l'opinion de ceux qui prétendent que l'ancien village de *Vermand* eſt *l'Auguſte de Vermandois*, & non pas Saint Quentin, il s'écrie : » O mes freres, ô mes » concitoyens, ô la Province & le » Diocèſe de Vermandois, ô toute la » France entiére, où en ſommes nous? » Quel comble d'impertinences, de

» cacophonies, de déraisons & de » contradictions, on a réuni contre notre Saint, notre Ville Auguste & contre nous !... Si la vérité avoit moins combattu pour nous, » je n'aurois demandé à nos adversaires que de lire dans nos cœurs & » dans nos yeux pour décider de notre » cause en notre faveur. Au nom de » la Ville Auguste de Vermandois, » au nom de Quentin, tous nos sens » sont agités ; la foi, l'attachement, » l'ardeur ; tout brille en nous... Notre » Ville Auguste seroit détruite, & » notre glorieux patron nous seroit, » à Dieu ne plaise, enlevé, que nous » respecterions encore les cendres » d'une Municipale qu'il a honorée de » sa présence, de sa mort & de ses » reliques. Que cette preuve de sentiment qui ne réside assurément pas » dans le village de Vermand, serve à « convaincre à jamais nos adversaires » de la futilité de leurs systêmes historiques & de la légitimité de notre « droit. Depuis que Troye a été réduite en cendres, ses habitans ré-

» grettent encore à préfent leur *Palla-*
» *dium* & leurs autres Dieux enlevés ».
Vous ne vous attendiez pas fûrement, Monfieur, à trouver Troye ni le *Palladium* dans cette affaire.

Je fuis, &c.

A Paris, ce 16 Novembre 1772.

LETTRE VI.

Elémens de la Guerre 1. *vol. in-8°. de plus de 300 pages à Paris, chez J. P. Coftard, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais.*

L'Art terrible & fublime de la guerre, eft un de ceux dont les principes font les plus profonds, les plus compliqués & les plus étendus. En jettant un coup d'œil fur les annales de la république des Artiftes, on trouve peut-être des Peintres, des

Musiciens, qui, nés avec la flamme du génie, ont dû presque tout à leur talent & bien peu à la culture. Il n'en est pas de même de la classe des Guerriers. Si, dans la foule immense de ceux qui chez les différens peuples ont commandé des troupes, on en rencontre deux ou trois au plus, qui, nés sous les auspices de l'héroïsme militaire, ont paru de grands hommes dès la première bataille, tout le reste, sans participer à ce prodige, s'est formé par des leçons d'habiles maîtres. On les a vû, pendant la guerre, observer, combiner, écouter, essayer, &, par quelques succès, par beaucoup de revers, s'élever enfin jusqu'à l'ordre des grands Généraux. On les a vu, pendant les loisirs de la paix, étudier attentivement les modèles illustres que la Victoire a immortalisés, se nourrir, se pénétrer de leurs exemples, & s'en composer un génie propre & personnel. Ce n'est pas que tous les Officiers soient destinés à remplacer les *Turennes* & les *Saxes*; mais il arrive très souvent que le simple Capitaine,

dans un jour de détachement, livré à ſa propre capacité ſe voie obligé de déployer en petit toutes les reſſources, toutes les fineſſes de l'art, tout le talent des manœuvres, des marches, des poſtes, & de cette ſage économie du ſang qui lui eſt confié. Ce ne ſont point les principes ordinaires de la Tactique, ni les plaiſirs d'un Quartier d'hyver, qui mettront un Commandant en état de ſe diſtinguer dans ces occaſions délicates, & de mériter la confiance de ſon Général; il faut avoir beaucoup lû, beaucoup réfléchi, avoir examiné les choſes à fond, & s'être fait comme une proviſion de ruſes, d'évolutions & de ſyſtêmes, auxquels on puiſſe avoir recours ſur le champ quand on eſt preſſé par le temps & par le danger. C'eſt ce qu'avoit fait au ſortir de la dernière guerre l'auteur des *Élémens* que je vous annonce. Il avoit raſſemblé, pour ſon utilité particulière, les idées, les réfléxions, & les exemples qu'avoit fait naître la guerre d'Allemagne. Des perſonnes inſtruites & ſenſées, ayant remarqué

dans cet ouvrage de la clarté, de l'ordre & de la méthode, l'ont engagé à le publier. Son livre, écrit ſans faſte, ſans prétention & d'un ſtile vraîment militaire, eſt deſtiné ſur-tout à paſſer dans les mains des jeunes citoyens, qui, entrés au Service depuis la paix, n'ont pu ſe former encore une idée ſuffiſante de la profeſſion à laquelle ils ſe deſtinent, & qu'on n'apprend bien que dans un Camp. La plupart d'entre eux font une première en campagne ſans avoir des notions élémentaires des grandes opérations auxquelles ils vont contribuer; tout alors leur ſemble neuf & les étonne. Il n'en ſera pas de même s'ils ſe donnent la peine de lire l'ouvrage de Mr. de *Boſroger* : c'eſt pour eux qu'il a travaillé; les premiers principes de la guerre y ſont expoſés d'une manière lumineuſe; on trouve, ſur tous les articles qui y ont rapport, des définitions claires, des détails eſſentiels, des peintures vraies, des idées & des vues, qui, ſans être nouvelles pour la plupart, ont été recueillies dans les Traités des plus grands Généraux, &

qui sont mises, chacune à sa place; avec beaucoup d'intelligence. En un mot, ce livre peut être regardé comme le manuel des jeunes militaires; celui où ils puiseront les connoissances indispensables qui leur serviront de guides dans la carrière qui s'ouvrira devant eux.

Vous n'attendez pas, sans doute, de moi que j'entre daus le détail des différens Chapîtres qui composent cet ouvrage; c'est un recueil d'instructions qu'il faut méditer. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer qu'en faisant paroître une grande connoissance du grand art des *Césars* & des *Condés*, l'auteur joint souvent à ses leçons des vues d'humanité & des principes de Philosophie qui font honneur à son esprit & à son cœur. Vous en jugerez par cet endroit: » on ne peut trop re» présenter aux Officiers que le vrai » moyen de faire quelque chose des » Troupes, est de gagner leur con» fiance; elles ne demanderont pas » mieux que de bien faire, quand

» elles auront bonne opinion de ceux
» qui les mènent : la confiance se
» gagne d'abord par l'humanité. Celle-
» ci fait que l'Officier a soin que ses
» soldats aient ce qui leur est néces-
» saire, qu'il met de la douceur, mê-
» me dans ses châtimens. Tout ira bien
» quand ceux qui commandent se re-
» garderont comme les pères de ceux
» qui obéissent. *Mon ami*, disoit, pen-
» dant la dernière guère, un Officier
» Gênois d'un mérite reconnu à un
» de ses amis, *ce sont ces gens là qui*
» *brodent nos habits*, en montrant les
» soldats qu'il commandoit, & dont
» il étoit vraîment le père.

Après avoir protesté qu'il ne prétend point détailler toutes les qualités qui constituent le grand Général, & qu'il n'appartient qu'aux *Montecucullis* ou aux *Turennes* de tracer un pareil tableau, M. de *Bosroger* en offre un essai modeste dont vous serez satisfait. » Tout le
» monde sçait cependant, & on peut
» le dire avec tout le monde, qu'un
» Général doit être doué d'une valeur
» à l'épreuve de tout pour donner l'e-

» xemple dans l'occasion ; d'un esprit
» assez étendu pour former de grands
» desseins ; de la fermeté nécessaire
» pour les exécuter ; du discernement
» le plus sûr pour distinguer le meil-
» leur avis & les Officiers les plus en-
» tendus dans le métier ; d'une affabi-
» lité qui engage ceux-ci à se faire
» connoître de lui ; d'une justice aus-
» tère qui lui interdise tout passe-droit;
» d'un amour de l'humanité qui lui
» attire celui des Troupes & les lui
» rende chères ; sur-tout, d'une bonne
» réputation qui ne peut être que la
» suite des succès qu'il aura eus dans des
» grades inférieurs au sien & qui sup-
» pose l'expérience ; enfin, d'un génie
» qui lui fournisse des ressources dans
» tous les cas ». Voilà certainement, Monsieur, un cadre brillant, & qui peut servir aux portraits des plus grands de nos Généraux.

Vous sçavez, Monsieur, que plusieurs grands Écrivains ou Orateurs célèbres ont essayé le parallèle du vainqueur de Rocroy & de celui des Dunes ; qu'actuellement même,

la mort de ces deux illuſtres Capitaines n'a pu terminer le différend, & que chacun, ſelon ſes idées, adjuge la palme au Prince *de Condé* ou au Maréchal de *Turenne*. Je n'ai garde de prétendre juger une cauſe auſſi éclatante ; il me ſuffit d'expoſer ici un trait de la vie de l'un & de l'autre, qui doit faire une des pièces eſſentielles du procès. Ce trait ſe trouve avec pluſieurs autres ſemblables, tirés des opérations militaires des Généraux modernes qui ont le plus de reputation, & que l'auteur propoſe pour exemples aux éléves de l'art. *Condé*, à la tête d'une Armée Eſpagnole, arrive comme un foudre dans le deſſein d'enlever le Roi & toute la Cour. Il attaque les quartiers du Maréchal d'*Hocquencourt*, en enlève cinq avec tous les bagages, renferme l'Infanterie dans le village de Bleſnau, & pouſſe la Cavalerie fort loin du côté de la Bourgogne. A cette nouvelle, la Cour fut dans la plus grande conſternation. *Turenne* ſe montre & promet que le Roi n'a rien à craindre. Comme il connoiſſoit le Prince & ſon impé-

tuosité, il l'attend tranquillement au milieu d'une grande plaine ; il avoit un bois sur sa droite, & un marais sur sa gauche ; entre les deux se trouvoit une espèce de chaussée, par où l'on pouvoit venir à lui ; mais il n'y pouvoit passer au plus que deux escadrons de front. Le Prince avoit quatorze mille hommes & le Maréchal trois mille cinq cens. *Condé*, qui ne croyoit pas que le Vicomte osât l'attendre, marche droit à Gien pour surprendre le Roi. Il fut fort surpris lorsqu'il vit d'un bout de la chaussée *Turenne* arrêté à l'autre, & prêt à lui disputer le passage. Le Maréchal, pour ne lui point donner le temps de réfléchir qu'il pouvoit aisément tourner le bois & le marais pour se mettre en bataille du même côté que lui, quitte son poste, fait marcher ses troupes vers Gien avec autant de précipitation que s'il eut fui. *Condé*, le grand *Condé* donne dans le piège ; il s'ébranle tout-à-coup & enfile la chaussée pour poursuivre son ennemi ; mais *Turenne*, après lui avoir donné le temps de faire passer

autant de troupes qu'il en pouvoit battre aisément, s'arrête, se tourne vers le Prince & s'avance fièrement en bataille. Le Prince, honteux d'avoir été surpris accourut, voulut presser le passage du reste des troupes ; son activité & sa valeur furent inutiles ; le Maréchal avoit fait poster son canon droit à la chaussée ; des files entières furent emportées ; la chaussée fut en un instant couverte de morts, & *Condé*
4 se vit forcé de reculer devant les bataillons vainqueurs.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pris nulle part une aussi grande idée des talens militaires & de la haute capacité du Maréchal de *Turenne* que dans la relation claire, exacte, bien circonstanciée de la plupart des grandes batailles dont le succès a immortalisé cet homme admirable. Ce dernier morceau de l'ouvrage de M. de *Bosroger*, me paroit mériter les plus justes éloges ; il peut servir de supplément à tout ce que les historiens de la vie du Maréchal & du siècle de *Louis XIV*, ont publié sur ces époques bril-

lantes, qui n'ont peut-être jamais été présentées avec autant de précision, d'intelligence & de détail. Vous me sçaurez gré, Monsieur, de vous mettre à même de juger de la manière de l'auteur. L'armée Impériale, que *Turenne* avoit en tête, ayant été jointe par les troupes des Cercles, par celles de Brunsvick, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Trèves & de Cologne, la Cour fut dans de grandes inquiétudes, & le Marquis *de Louvois* manda au Vicomte d'abandonner l'Alsace pour venir conserver la Lorraine. Le Maréchal, même après une seconde lettre du Ministre, ne fut pas de cet avis; on eut beau lui faire craindre la perte de l'Alsace & de la Lorraine s'il s'obstinoit à ne pas quitter le Rhin, *Turenne* fut inébranlable. Enfin, le Roi lui ayant écrit lui-même pour lui ordonner très précisément de se retirer en Lorraine, le Maréchal lui fit sur le champ cette réponse fameuse: » les ennemis, quelque grand » nombre de troupes qu'ils ayent, ne » sçauroient dans la saison où nous » sommes (Octobre 1674) penser

» à aucune autre entreprise qu'à me » faire sortir de la Province où je suis, » n'ayant ni vivres, ni moyens de passer » en Lorraine, que je ne sois chassé de » l'Alsace. Si je m'en allois de moi-» même, comme Votre Majesté me » l'ordonne, je ferois ce qu'ils auront » peut-être bien de la peine à me faire » faire. Quand on a un nombre rai-» sonnable de Troupes, on ne quitte » pas un pays, encore que l'ennemi en » ait beaucoup davantage, & je suis » persuadé qu'il vaudroit beaucoup » mieux, pour le service de Votre » Majesté, que je perdisse une » bataille que d'abandonner l'Al-» sace. » Le Roi, qui trouva ses raisons fort bonnes, lui envoya un renfort de 6 mille hommes, avec la liberté de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. *Turenne* marcha à l'ennemi quoi que très supérieur, l'attaqua à Einsheim près de Strasbourg, le battit, lui prit 10 pièces de canons & 30 drapeaux ou étendards.

Il en est des exploits guerriers du Maréchal de *Turenne* comme des sail-

lies de bonté du grand *Henri* : c'est avec un intérêt toujours nouveau qu'on lit & qu'on admire les uns & les autres, surtout lorsqu'on nous offre quelques détails neufs & piquans. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Monsieur, que j'ajoûte encore ici la relation rapide du plan de la plus belle Campagne du Vicomte, celle dont le succès inespéré mit le comble à sa gloire. Ce grand homme, qu'on vouloit obliger de ceder l'Alsace aux Impériaux & d'aller se cacher en Lorraine, les bat une première fois en Octobre comme je viens de le dire : non content de ce premier avantage, il forme le dessein de les combattre une seconde fois, de leur faire évacuer cette même Province que le Roi vouloit leur abandonner, & d'y prendre lui-même ses Quartiers d'hyver. Ce projet étoit admirable, sur-tout à la fin d'une saison ; mais il étoit d'autant plus difficile qu'après la défaite d'Einsheim, le Duc de *Bourneville*, qui étoit à la tête des ennemis, avoit encore 40 mille hommes, & qu'après avoir reçu des renforts très considérables, il fut

joint par l'Armée entière de l'Electeur de Brandebourg qui prit le commandement en Chef. *Turenne*, qui n'avoit que 30 mille combattans, feint de reculer ; il s'enfonce dans les gorges des Vosges & arrive en Lorraine sans avoir perdu un seul Soldat, quoique vivement poursuivi par l'Electeur. Les Alliés le voyant retiré dans cette Province, se séparent, prennent paisiblement leurs Quartiers en Alsace, & les étendent pour être plus à leur aise. Le Duc de Lorraine se contenta de faire garnir Épinal & Rémiremont. C'est précisément ce que le Maréchal avoit prévû. Dès qu'il vit les Impériaux bien établis, il partage son armée en plusieurs petits corps, leur ordonne de traverser les Vosges dans toute leur longueur sans que l'on sçût la route que tenoient les autres. Le rendez-vous, où tous furent très étonnés de se trouver, fut Béfort à l'extrémité de l'Alsace opposée à celle par où il étoit entré en Lorraine. Cette marche fut si bien combinée, si secrette & si rapide, que le Duc de Lorraine n'en fut infor-

[illegible]

Mareschal

[illegible] Messieurs,

[illegible] du Roi

[illegible] en chef

[illegible]

des

60 mille, & deux Princes par la grace de Dieu. Cette expédition est d'autant plus belle & plus glorieuse, que, dès le mois d'Octobre, *Turenne* en avoit confié au Ministre l'idée, qu'il exécuta de point en point.

C'est à regret, Monsieur, que je quitte la plume, & que je ne vous entretiens pas des autres expéditions brillantes de *Turenne*, dont parle l'auteur, avec cet esprit d'ordre, de clarté, & de détail intéressant qui donne une grande idée de sa capacité particulière. Jettez un coup d'œil sur ces différentes relations, & vous éprouverez comme moi un sentiment de respect, de sensibilité, de reconnoissance, de vénération pour un des plus grands hommes de guerre qui ayent jamais existé, & des citoyens les plus modestes au milieu des applaudissemens de la France & de l'Europe.

Pour la plus grande instruction des lecteurs & surtout des jeunes militaires, à qui M. de *Bosroger* adresse son ouvrage, il l'a enrichi des Plans des ba-

tailles dont il rend compte. Elles sont dessinées avec beaucoup d'intelligence, & très-bien gravées.

Etrennes nouvelles, contenant l'état de l'Europe.

Ce petit Almanach, qui pour la première fois a paru l'an passé, n'est point une frivolité, Monsieur ; il est très-instructif. On y trouve l'étendue, les productions, les forces de terre & de mer, le nombre des habitans, les mœurs, les usages de chaque pays, avec une liste chronologique des Monarques des différens Empires & des différens Royaumes. Dans l'édition que je vous annonce pour 1773, on a fait des changemens & des agmentations qui améliorent ce livret vraîment utile. Il se vend chez *Michel Lambert*, rue de la Harpe, près de Saint-Côme.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Novembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Jardins, Poëme en quatre chants, du Père Rapin (*); Traduction libre, précédée d'un Discours & d'une Gravure; par M. Gazon Dourxigné; un vol. in-12 d'environ 230 pages; à Paris chez Cailleau rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Séverin, la veuve Duchêne rue Saint Jacques, Durand rue Galande, Delalain rue de la Comédie Françoise, Bleuet Pont Saint-Michel, Edme rue Saint Jean de Beauvais.

LE Public doit favorablement accueillir la Traduction de ce Poëme,

(*) Ce Jésuite célèbre étoit de Tours. Il mourut à Paris le 27 Octobre 1687, âgé de 66 ans.

le meilleur qui ait paru depuis le ſiècle d'*Auguſte*, & que les amateurs des belles-lettres Latines n'ont point héſité de mettre en paralèlle avec les *Géorgiques* de *Virgile*. Lorſque cet ouvrage vit le jour, il fut pris pour un de ces brillans phénomènes qui ne reviennent embellir l'horiſon qu'après une longue ſuite de ſiècles. On fut ſurpris, ſous le regne de *Louis le Grand*, d'entendre un François faire retentir les rives de la Seine de ces ſons harmonieux que répétèrent autrefois les bords du Tibre, & qui charmoient l'oreille des *Céſars*. On doute encore, malgré la coruption du goût, ſi la Muſe du Poëte de Mantoue a répandu dans ſes Poëſies champêtres plus d'intérêt, de rapidité, de richeſſes, de peintures & d'images. Dans le Poëme des *Géorgiques* & dans celui des *Jardins*, c'eſt preſque la même abondance, le même feu d'imagination, une ordonnance auſſi belle, auſſi variée, une verſification auſſi heureuſe, un ſtyle auſſi épuré. Cette production immortelle a réfuté d'avance l'altière & fauſſe déciſion de nos graves raiſonneurs, qui

ont prétendu qu'il n'étoit pas possible de composer actuellement un Poëme passable dans l'idiome d'*Horace*.

La Traduction de M. *Gazon Dourxigné* est précédée d'un *Discours Préliminaire* où il trace, en peu de mots, l'histoire des progrès de l'agriculture, des auteurs anciens & modernes qui en ont écrit, avec une notice légère de leurs ouvrages & des récompenses accordées à ces Ecrivains par les nations agricoles. Quoique dans ce morceau il n'y ait rien de neuf, & que vous connoissiez tous les personnages qui paroissent successivement sur la scène, l'ensemble en fait plaisir, & vous serez satisfait de voir rassemblés sous vos yeux tous les hommes qui, depuis *Hésiode* jusqu'à nos jours, ont traité, chacun selon son génie, de l'art le plus utile au bonheur des peuples & à la force des Empires.

Dans la carrière de la Version, qui s'est rouverte de nos jours, chacun s'est fait une manière de traduire. M. *Gazon Dourxigné* expose la sienne. » Devenu véritable auteur Latin, le

» P. *Rapin* a des expressions si figurées
» qu'en François elles nous paroitroient
» ridicules ; des phrases si longues,
» qu'elles nous paroitroient ennuyeuses ;
» des transitions si précipitées, qu'elles
» nous paroitroient brusques. J'ai ob-
» vié, ou, du moins, j'ai tâché d'ob-
» vier à ces inconvéniens, en tâtant,
» en quelque sorte, les différentes ac-
» ceptions qui pouvoient convenir aux
» expressions de mon texte & de ma
» version. J'ai rendu les longues pério-
» des du Latin par des phrases arron-
» dies du François ; ses passages pré-
» cipités par des transitions ménagées ;
» en un mot, sçachant que j'avois à
» traduire un Poëme tout à la fois
» utile & agréable, j'ai cru devoir te-
» nir un juste milieu entre la traduc-
» tion servile & l'imitation licencieuse.
Il n'est personne qui ne souscrive à des principes de traduction aussi vrais & aussi sains ; mais je ne serois pas étonné si quelques lecteurs difficiles reprochoient à l'interprète de s'être mis quelquefois trop à son aise, d'avoir omis des traits agréables pour y sub-

ſtituer des circonſtances peut-être moins intéreſſantes. Cependant, en général, l'auteur Latin ne perd rien à la parure élégante que lui prête ſon traducteur ; je dois ſeulement prévenir que les expreſſions d'une volupté douce & décente que M. *Gazon Dourxigné* a répandues dans ſa traduction, lorſque la peinture Latine pouvoit y conduire naturellement, ne ſe trouvent point dans le Poëme du ſçavant Jéſuite. Malgré la préſence & l'inſpiration des neuf Sœurs, toujours fidèle aux bienſéances de ſon état, jamais le P. *Rapin* n'a chanté l'amour & ſes tranſports : ſa Muſe, rivale de celle de *Virgile*, eſt encore plus chaſte & plus réſervée. Ainſi, lorſque M. *Gazon* dit *que les fleurs ſont le lit des amans heureux* ou autres choſes pareilles, c'eſt une amplification agréable, & non pas l'eſtampe du tableau.

L'auteur des *Géorgiques* a fourni lui-même au P. *Rapin* l'idée de ſon Poëme des *Jardins*, par ce morceau de la fin de ſon quatrième livre, que tout le monde connoit, & que M. l'Abbé

de Lille a rendu par cet autre, qui, sans offrir une version exacte, présente un tableau charmant & de très beaux vers.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de *Flore*;
Le Narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore;
Les Roses ouvriroient leurs calices brillans;
Le tortueux Concombre arrondiroit ses flancs:
Du Persil toujours verd, des pâles Chicorées,
Ma Muse abbreuveroit les tiges altérées;
Je courberois le Lierre & l'Achante en berceaux,
Et le Myrthe amoureux ombrageroit les eaux.

Le Poëme des *Jardins* est divisé en quatre Chants. Dans le premier, le Poëte traite des Fleurs. Je n'analyserai ni sa marche, ni ses détails; il me suffit de vous indiquer les endroits qui

m'ont paru les plus agréables, & de les comparer avec la version de M. *Dourxigné*. Le Poëte parle d'abord de l'art de rassembler des Fleurs dans un même Parterre ; il en donne l'origine dans cette fable, dont la traduction vous fera plaisir, » *Flore* elle-même enseigna » cet art qu'elle avoit trouvé ; & » tous rendirent bientôt à la Déesse » un culte dont elle étoit digne. On » célébroit la fête de *Bacchus* ; toutes » les Divinités des champs voisins s'é» toient assemblées ; *Silène*, monté sur » un ane, alloit au milieu des *Satires*. » *Bacchus* enivroit ses adorateurs. La » Déesse de Phrygie, *Cybelle*, honora » de sa présence une fête si joyeuse ; » *Flore* y fut aussi invitée avec les au» tres Déesses : soit mépris, soit sim» ple négligence, soit enfin un peu de » confiance en elle, *Flore*, belle de » sa propre beauté, n'avoit aucune » guirlande dans ses cheveux ; *Flore* » n'avoit aucune parure. La jeunesse, » portée d'elle-même à rire, éclatoit » aux dépens de la Déesse, qui pa» rut un peu négligée : *Cybelle* voyant » son embarras, fut touchée de sa dis-

» grace, & s'éloignant un peu de la » folle jeuneſſe, elle renoua les che- » veux de *Flore* d'une manière galante. » Elle plaça une fleur ici, quelques brins » de buis dans cet autre endroit; car » les champs, alors incultes, ne pro- » duiſoient guères autre choſe; tout » étoit ſi bien arrangé que l'effet en » étoit très agréable & donnoit à *Flore* » des graces nouvelles qui ne furent » point mépriſées. Voilà l'origine de » ces doux attraits, les délices des » ames ſenſibles. *Flore* une fois em- » bellie par l'art, les Fleurs cultivées » plurent ainſi davantage, & de-là ces » Jardins ſuperbes que l'œil charmé » contemple. » Quelque ſatisfaction qu'on éprouve en liſant ce morceau, il eſt bien loin de celle que cauſe la peinture originale, revêtue du charme & de l'éclat de ſes couleurs naturelles.

Le ſpectacle de la Roſe, préſenté par les mains de la Muſe vive & brillante du P. *Rapin*, eſt digne de charmer tous les regards.

Sed Zephiri melior favet aura, roſaria florent,
Ipſa rubent ſpineta, novos meditata colores.

Purpuream jam dumus agit de germine glandem
Floris odoriferi ; plebeii cedite flores,
Hortorum regina suos ostendit honores
Præ quâ Puniceis ardens Aurora quadrigis
Palleat, atque suos confundat Delia vultus.
Sed quæ se hesterno nondum Rosa, credere soli
Audebat, nexus omnes, atque omnia rumpit
Vincla, premi impatiens, & germine turget aperto.
Posses de forma reginam, deque pudore
Virgineo posses sentire, fuisse pudicam ;
Nam pariter regina fuit, pariterque pudica.

« Mais quels parfums délicieux se ré» pandent dans l'air ? Ah ! c'est le souffle » même du Zéphire ; les rosiers fleuris» sent, les buissons rougissent, & por» teront bientôt des couleurs plus agréa» bles. Déja ces *masses de verdures* se » couvrent de petits glands d'un rouge » pourpre ; une Fleur très odoriférante » va paroître ; cédez lui, Fleurs com» munes ; la Reine des Fleurs fixe tous

» les yeux & reçoit les hommages
» qu'on lui doit. L'Aurore la plus bril-
» lante *pâliroit* auprès d'elle ; & pren-
» droit les traits *pâles* & sombres de
» la sœur du Dieu du jour. Hier la
» Rose craignoit d'éclore ; aujourd'hui
» elle brave tout, elle s'échappe de
» sa prison, & brille d'un éclat vif &
» doux ; son air annonce la majesté
» d'une Reine & le coloris de son teint
» semble être l'expression de l'inno-
» cence ; en effet, elle fut Reine &
» Vierge. » Sans prétendre dépriser
la version que je viens de citer, n'ai-
meriez vous pas autant celle-ci, que
je crois plus littérale ? » Mais déja l'ha-
» leine du Zéphire adoucit les airs ;
» le Rosier va se couvrir de fleurs ;
» malgré ses épines, sa tige se colore &
» produira bientôt des nuances plus
» agréables ; l'humble buisson se pare
» des glands d'un rouge pourpré, d'où
» va s'élancer une fleur, le charme
» de l'odorat. Courbez-vous devant
» elle, peuple de fleurs : la Souve-
» raine des Parterres vient étaler ses
» beautés ; à son aspect, la brillante Au-

» rore, fière de la couleur précieuse de
» Carthage répandue sur ses coursiers,
» perdroit tout son éclat divin, & la
» Déesse de la Nuit seroit forcée de
» voiler ses charmes éclipsés. Voici la
» tendre favorite de *Flore*; hier, à peine
» osoit-elle recevoir dans son sein un
» doux rayon du Soleil; aujourd'hui,
» elle brise tous les liens, toutes les
« enveloppes qui la captivoient; elle
» s'empresse d'ouvrir son calice bril-
» lant; ses attraits superbes annon-
» çent la majesté d'une Reine, &
» son coloris est l'image de la pu-
» deur. Elle fut en effet Souve-
» raine & Vierge. » Il me semble qu'en suivant cette manière, il est possible de répandre dans une version de la noblesse, de l'élégance & de la précision, sans s'écarter trop de l'original.

Le Parc ou les Forêts, c'est-à-dire, la culture des arbres qui ne sont point fruitiers, sont l'objet du second Chant; je n'en citerai que ce morceau dans lequel vous remarquerez la douceur, la délicatesse & la facilité du Poëte:
» Lorsque les chênes touffus s'éleve-

» ront vers le Ciel & seront en état de
» résister aux aquilons, jeunes Bergers,
» ne craignez point de graver sur leurs
» écorces les vers amoureux que vous
» soupirez ; mais gardez-vous bien de
» mutiler ces arbres dont l'ombre silen-
» cieuse inspire le respect ; gardez que
» la cruelle coignée ne profane & n'ou-
» trage les Divinités qu'ils renferment ;
» le sang a coulé plus d'une fois du
» sein de ces fiers enfans de la terre ;
» ils ont souvent frémi d'horreur. Tel
» étoit le respect des anciens Pasteurs
» pour les Divinités des bois, qu'ils
» regardoient comme un sacrilège af-
» freux la moindre injure faite à une
» *Driade* ; ce fut un crime semblable
» qui fit tout le malheur de *Driope*.
» La Nymphe imprudente fit périr une
» *Driade*, en arrachant une branche
» de l'arbre auquel sa destinée étoit
» attachée ; *Cérès*, irritée contre la Nym-
» phe, la punit avec la même sévérité
» que l'impie *Eréfiсthon*. » Je ne sçais pourquoi l'auteur, en traduisant ces deux vers,

Vestra sub enodi describere carmina trunco
Discite Pastores, & *iniqui jurgia pagi*.

n'a pas rendu ce dernier hémistiche ;
& les querelles du hameau.

Les fleuves, les ruisseaux, les cascades, les jets d'eau, &c, occupent le Poëte dans le troisième chant. Le P. *Rapin*, sans s'arrêter à la brillanre description des jardins antiques, sçait captiver l'imagination des lecteurs & les intéresser par de fréquens épisodes sur les campagnes célèbres & décorées qui embellissent les environs de la Capitale ou l'intérieur des Provinces. Les bosquets de *Chantilly* ne pouvoient être passés sous silence. Les sons du chalumeau de l'émule de *Virgile* paroissent s'élever & s'ennoblir en célébrant ce beau lieu, habité par des Héros. Voici d'abord le texte Latin ; il est digne du sujet, & vous serez aussi très content de la version.

Nec vos transierim, valeant modo carmina nobis,
Quæ Cantilliacis tot nuper magnus in hortis
CONDÆUS, postquam toties ferus ense tremendo
Late omnem justâ implevit formidine mundum,

Undique ductarum divortia fecit aquarum ;
Nam nusquam reliquos regni majore per agros
Ars expressit aquas studio, neque prodiga lymphis
Natura & studio melius respondit, & arti.
Hic & digestos vario discrimine fontes,
Aspicias duci in præceps, sursumque reduci,
Inque omnes motus & in omnes ire figuras ;
Jugibus hic rivis, salebrisque frequentibus ingens
Cum luco late sonat hortus, & ubere lymphâ
Colle è vicino vallem defusa per imam,
Præceps latifluo prætenditur unda canali :
Et largo insultans per agros se gurgite pandit,
Tanquam legitimum ripis ac nobile flumen.

» Ah ! si je ne craignois pas d'alté-
» rer la richesse de mon sujet par la
» foiblesse de mes expressions, ce se-
» roit ici le lieu de vous célébrer,
» jardins de *Chantilly*, bosquets déli-
» cieux, où le grand *Condé*, après
» avoir porté dans tout l'Univers la

» terteur de ses armes, *où ce grand Prince*
» *dis-je*, a figuré d'une main accoutu-
» mée aux victoires, le riant spectacle
» de ces eaux, dont les canaux agréa-
» blement variés enchantent tous les
» regards; jamais l'Art, dans aucun
» endroit du Royaume, n'en sçut raf-
» sembler & distribuer par-tout d'aussi
» belles; & jamais la Nature, prodi-
» gue de cet élément, ne répondit
» avec une fécondité plus heureuse
» aux doctes efforts de l'Art. Ici l'œil
» satisfait voit serpenter ces sources
» vives, dont le cours se précipite,
» puis se relève, trace mille contours
» & prend toutes sortes de figures. Là,
» de claires fontaines, des ruisseaux
» toujours purs, des jets multipliés
» sans nombre, font retentir au loin
» ces vastes jardins où regne un prin-
» temps éternel, & où l'eau, descen-
» due en abondance de la colline pro-
» chaine, tombant à grand bruit sur un
» large canal, forme la cascade la plus
» charmante & se perd ensuite dans ces
» beaux tapis, dont elle entretient
» la verdure; semblable à un fleuve ma-

» jestueux qui arrose & fertilise, les
» champs qui l'environnent.

Le Poëte finit par les dons de *Pomone*. Ce dernier Chant, comme les autres, est égayé par des épisodes agréables qui coupent la monotonie du genre didactique, & font goûter des préceptes embellis par les charmes d'une narration naturelle. Vous en jugerez par l'exemple que je choisis, où l'auteur veut insinuer que le travail & l'assiduité de la culture sont la source de la fécondité des vergers : » Un Pay-
» san de l'ancienne nation des *Marses*
» n'avoit qu'un petit jardin qu'il culti-
» voit soigneusement ; il étoit entouré
» de voisins ; &, tandis que ceux-ci
» manquoient de tout, lui seul voyoit
» les arbres de son jardin ployer sous
» le poids des fruits, & recueilloit
» les moissons les plus abondantes ;
» aussi ces faveurs de la Fortune lui at-
» tirèrent-elles les persécutions de l'en-
» vie. Déja on l'accuse d'avoir em-
» ployé, pour cultiver son jardin, tous
» les artifices des *Thessaliens* ; d'avoir
» été chercher sur les montagnes des

» *Marſes*, des herbes enchantées dont
» il faiſoit des compoſitions magiques
» pour hâter ſa récolte ; on en fait le
» rapport en juſtice ; le Payſan plaide
» ſa cauſe ; il montre aux Juges ſes
» hoyaux, ſa fauçille, ſes rateaux,
» dont le fer étoit luiſant à force de
» ſervir : » *Meſſieurs*, dit-il, *voilà mon*
» *crime*, *& voilà mes ſortil ges ; tous*
» *ces inſtruments ne brillent que par l'u-*
» *ſage aſſidu & par un travail ſans re-*
» *lâche ; je ne connois point d'autres en-*
» *chantemens*. Auſſi-tôt, étendant un
» bras nerveux & tout hériſſé de
» poils pour en fair voir la vigueur,
» il montre ſa fille avec ſa mère qui
» étoit une *ſabine*, & qui, toutes deux,
» également endurcies au travail,
» avoient le teint brun, pour avoir
» été ſans ceſſe expoſées aux ardeurs
» ſoleil ; le Payſan gagna ſa cauſe, &
» les Juges mêmes ne purent refuſer à
» ſon *application* les juſtes applaudiſſe-
» ments qu'elle méritoit. »

Quoiqu'on puiſſe deſirer dans cette traduction un peu plus d'élégance & moins de prolixité, l'ouvrage de M.

Gazon mérite d'être bien reçu du Public, & la Littérature lui doit de la reconnoissance d'avoir le premier essayé, sans commentateur & sans guide, de faire passer dans notre langue ces richesses étrangères. Le style du P. *Rapin* est pur, facile, varié, souvent élevé & toujours proportionné à l'objet qu'il a sous les yeux ; il n'est pas aisé de s'imaginer le nombre des difficultés qui ont du se présenter à l'interprête pour tâcher de rendre, selon le génie de notre langue, des images, des beautés & des expressions qui en sont si éloignées, & de conserver aux détails l'intérêt & l'agrément que leur donnent les couleurs séduisantes de la Poësie Romaine.

Lettres sur la profession d'Avocat & sur les études nécessaires pour se rendre capable de l'exercer ; on y a joint un catalogue raisonné des livres utiles à un Avocat & de plusieurs pièces concernant l'Ordre des Avocats, 1 vol. *in-12, d'environs* 400 *pages ; à Pa-*

ris, rue Saint Jacques chez la veuve Hérissant, Imprimeur ordinaire du Roi, Cabinet & Maison de Sa Majesté.

Lorsqu'on considère, Monsieur, le rapport général des professions qui contribuent au maintien d'un Empire & au bonheur de l'humanité, il n'y a pas une différence si grande entre le Militaire & l'Avocat. Le premier est le Héros de la guerre, le second est celui de la paix. L'élève de *Mars* repousse l'ennemi des frontières & l'empêche de ravager les Provinces & les domaines particuliers; l'Orateur du barreau oppose un bras d'airain à la fraude, à l'injustice, à la véxation, qui cherchent à opprimer la foiblesse; il sèche les larmes de la veuve; il fait rentrer l'orphelin dans les foyers qui l'ont vu naître; il arrache l'innocence à l'échaffaud; il rend à l'honneur flétri son éclat & sa gloire. Sans le citoyen guerrier, qui prodigue son sang pour l'intérêt commun, l'État seroit la proye de la rapacité

du soldat ennemi ; sans l'organe des loix & le défenseur des droits des particuliers, la république, livrée à tous les excès des passions déchaînées, les familles dépouillées du patrimoine de leurs ancêtres, n'offriroient plus qu'un affreux tableau de troubles, d'oppressions, de crimes & d'horreurs, qui ameneroient bientôt la désolation publique & la ruine inévitable d'un Empire. Ainsi le Militaire & l'Avocat contribuent également à la conservation d'un État & à la félicité des classes différentes qui le composent. Quand je parle d'Avocats, je n'entends point cette espèce d'hommes qui, sans talens & sans connoissances, paroissent à la Tribune pour débiter, avec une ostentation ridicule, des phrases louches ou insipides, des déclamations forcenées ou injurieuses, des hors-d'œuvre de bel-esprit, ou des épigrammes philosophiques. Quelle pitié, quelle barbarie, que l'honneur du citoyen, le sang & les larmes de la veuve, soient comme en dépôt entre les mains de gardiens

aussi frivoles & aussi ignorans. Qu'il est loin de la gloire des *Patrus*, des *Cochins*, des *le Normands*, &c, &c, l'Orateur qui, revêtu de l'auguste qualité de défenseur public, n'est qu'un discoureur fastidieux, un histrion sans ame & sans sensibilité, un gagiste dépourvu de capacité, de chaleur & d'éloquence !

C'est un homme tout différent, un homme capable de paroître avec honneur au Barreau & d'y venger les droits de l'innocence & de la vertu, que cherche à former l'auteur de l'ouvrage que je vous annonce. Il est divisé en cinq Lettres qu'il adresse à un père dont le fils est sur le point d'embrasser la profession d'*Avocat*. Dès le début de la première, il explique ce qu'il entend par ce mot : » Ce n'est point » simplement un homme éloquent ou » disert, un Orateur qui sçache faire » valoir les raisonnemens & les auto» rités que d'autres lui fourniront : » l'objet de la profession d'Avocat est » de défendre & de conseiller ; il faut » qu'un Avocat parle & écrive comme » un Orateur ; mais il faut qu'il pense

» & qu'il raiſonne comme un Juriſ-
» conſulte. L'importance des affaires
» dont on dépoſe le ſecret entre ſes
» mains, la confiance qu'il lui eſt né-
» ceſſaire de mériter, la certitude
» qu'il doit inſpirer qu'en s'adreſſant
» à lui on ſera toujours fidellement
» conſeillé, jamais trompé, encore
» moins trahi, exige qu'il joigne les
» qualités du cœur à celles de l'eſ-
» prit..... C'eſt cet homme, tel que
» je viens de vous le décrire, qui
» paroit à mes yeux infiniment eſti-
» mable. Je pourrois vous tranſpor-
» ter dans le Barreau d'Athènes ou
» de Rome, vous repréſenter *Démoſ-*
» *thènes* qui dévoile, aux yeux de
» ſes concitoyens, les penſionnaires
» de *Philippe*, qui échauffe les Athé-
« niens & les anime à la défenſe de
» la Patrie...... A Rome, je vous
» montrerois *Ciceron* ouvrant ſa car-
» rière par la défenſe d'un innocent
» accuſé de parricide; dénonçant à
» la Juſtice un Gouverneur coupable
» d'avoir dépouillé des Provinces con-
» fiées à ſa vigilance & à ſes ſoins;

» poursuivant devant le Sénat *Cati-*
» *lina* ou *Antoine* ; assez puissant en-
» fin pour désarmer, par son élo-
» quence, la colère du vainqueur ».

La seconde Lettre a pour objet les études en général, qui sont nécessaires à la profession d'Avocat. Une des parties les plus essentielles, est, sans contredit, l'éloquence. Pour avoir des succès, il ne suffit pas de dire des choses vraies & solides ; il faut encore persuader, & l'on n'y parvient que par le grand art de l'éloquence. L'auteur, pour y former son élève, lui conseille de relire attentivement l'excellent *Traité des Etudes* de *Rollin* ; de méditer attentivement la Préface des œuvres de M. *Cochin* ; de parcourir le Traité de l'Éloquence par M. *Gin* ; mais sur-tout d'étudier nuit & jour les ouvrages inestimable de *Cicéron* sur la Rhéthorique ; les livres de l'*Orateur*, *de Oratore* ; celui qui est intitulé l'*Orateur*, *Orator*, & de ne passer aucun jour sans jetter les yeux sur quelques uns des grands morceaux que nous ont laissés

les plus illustres Orateurs de Rome & de la Grèce. Il veut aussi que le jeune Avocat place à côté des grands modèles de l'Antiquité ce qui nous reste de nos plus célèbres Orateurs ; qu'il leur compare aussi ceux qui parmi nous sont regardés comme les plus éloquens ; qu'il cherche à découvrir en quoi ils s'écartent des Anciens, en quoi ils s'en approchent. Vous lirez, Monsieur, dans le reste de cette *Lettre*, la liste des connoissances diverses qu'il exige de l'Avocat : le tableau très-exact & très-méthodique qu'il en trace, annonce un homme bien instruit lui-même & fort en état de diriger les jeunes aspirans au Barreau.

L'étude du *Droit Romain*, *du Droit François* & du *Droit Ecclésiastique*, sont les objets des dernières Lettres. L'auteur y démontre la nécessité de ces sortes d'études ; il indique les sources antiques & modernes où l'on peut puiser en assûrance, la méthode qu'il faut suivre pour se pénétrer de leur doctrine. Les gens de l'art seront très-contents de tous les principes qu'il

qu'il établit & de toutes les vues qu'il propose. On sent par-tout un honnête homme, qui cherche à être utile à sa Patrie, à procurer à ses concitoyens des Avocats en état de les défendre de l'oppression & de l'injustice. Son style simple & clair ne se ressent point de cette espèce d'emphase qu'on dit attachée à cette profession. Je pense que les jeunes gens qui se destinent à fournir cette carrière, feront très-bien de prendre l'anonyme pour guide ; il formera leur cœur ; il éclairera leur esprit ; il les enrichira de toutes les connoissances nécessaires pour se distinguer au Barreau.

La moitié de ce volume est consacrée à former la *Bibliothèque d'un Avocat*. Il m'a paru que le catalogue très-étendu qu'en présente l'auteur, est lui seul un bon ouvrage & un service essentiel qu'il rend aux jeunes Avocats. On y trouve le tableau de tous les livres qui traitent des différentes parties du Droit, sur lesquelles est fondée la Jurisprudence ; des ordonnances émanées du Trône, des coutumes & des privilèges des Provinces. On y in-

dique les meilleurs auteurs & les meilleures éditions. Enfin, l'ouvrage entier est terminé par quelques Arrêts de la Cour du Parlement de Paris, rendus en diverses occasions; ils prouvent combien la profession d'Avocat est honorable, & de quels yeux l'ont toujours envisagée les Juges de la Nation. La lecture de ces pièces achevera d'ennoblir les idées des jeunes aspirants, & les engagera plus fortement à se rendre dignes des suffrages de la Patrie, de l'estime de leurs anciens, & de la reconnoissance des particuliers.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1772.

LETTRE VIII.

Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Incrédules sur divers endroits des Livres Saints; par M. Bullet, Professeur Doyen de l'Université de Besançon, des Aca-

démies de Besançon, de Lyon, de Dijon, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres 1 vol. in-12 d'environ 550 pages; à Paris chez Charles Pierre Berton, Libraire, rue Saint Victor.

M. *Bullet*, célèbre Professeur de Théologie en l'Université de Besançon, déja connu par plusieurs ouvrages qui annoncent l'étendue de son érudition, se sert aujourd'hui de son profond sçavoir pour venger le Christianisme. Il met sous les yeux du Lecteur les grandes objections des incrédules, & immédiatement après ses réponses victorieuses. Je vous ferai part de quelques articles curieux de son livre.

L'Arche miraculeuse qui sauva *Noé* & sa famille, est, depuis longtemps, l'objet des plaisanteries & des insultes de nos Sages; ils ont tout attaqué, jusqu'à la *Colombe* qui rapporta au Saint Patriarche un rameau d'olivier, pour lui prouver que les eaux s'étoient retirées de dessus la sur-

face du globe. L'objection contre cette *Colombe* paroit fondée, d'autant mieux que M. de *Tournefort*, dans son *Voyage du Levant*, décrit ainsi la campagne où cet oiseau dut trouver des plants d'oliviers : » Le reste de la campagne est » plein de ris, de coton, de lin, de » melons & de beaux vignobles. Il » n'y manque que des oliviers, & je » ne sçais où la *Colombe* qui sortit de » l'Arche fut chercher un rameau » d'olivier, supposé que l'Arche se soit » arrêtée sur le mont Ararat, ou sur » quelqu'autre montagne d'Arménie ; » car on ne voit point de ces sortes » d'arbres aux environs. » Donc *Moïse* a avancé une imposture, en disant que *la Colombe retourna à l'Arche, un rameau d'Olivier au bec.* M. *Bullet*, plein de respect pour l'illustre *Tournefort*, ne prend pas la liberté de le contredire ; il fait seulement remarquer que son raisonnement n'est rien moins que concluant, parce que ce qui n'existoit pas en Arménie dans le dernier siècle, pouvoit très-bien exister du temps de *Noé*. Il oppose au sçavant

Botanifte un auteur très eftimé, un grand Géographe, qui nâquit dans la Cappadoce, limitrophe de l'Arménie, & qui conféquemment devoit être bien inftruit des productions de ce Royaume, du moins de fon temps; or, voici le compte qu'il en rend; c'eft le célèbre *Strabon*: » Il y a beaucoup de monta-» gnes & de collines dans l'Arménie » *où la vigne ne croît pas aifément.* Il y a » auffi plufieurs vallées, les unes mé-» diocrement, les autres extrêmement » fertiles, comme la campagne qu'ar-» rofe l'Araxe à l'extrêmité de l'Al-» banie, avant que de fe jetter dans » la mer Cafpienne; on trouve après, » la Sacaffine qui eft voifine de l'Al-» banie & du fleuve Cur; enfuite la » Gogazène: toute cette région eft » abondante en fruits & en arbres cul-» tivés; on en voit auffi de ceux qui » confervent toujours leur verdure; » DE CE NOMBRE SONT LES OLIVIERS. » Sur quoi on peut faire à M. *de Tournefort* ce raifonnement fimple: quand vous avez vifité l'Arménie, vous y avez remarqué *de beaux vignobles &*

point d'oliviers ; Strabon, qui y eſt né, n'y a vu que *des vignes qui n'y croiſſoient pas aiſément*, & *nombre d'oliviers* : voilà comme tout change, comme tout eſt variable, excepté l'art de raiſonner, qui combine & qui examine avant que de prononcer.

L'incrédulité ne veut pas croire encore que *Samſon* ait trouvé une ſi grande quantité de renards pour incendier les moiſſons des Philiſtins. Voyons au moins ce qu'ils auront à dire à *Morizon* qui a été ſur les lieux, & dont la relation eſt ſi eſtimée : » Nous » parcourumes, pendant quatre bon» nes heures, une campagne qu'on » dit être celle dans laquelle *Samſon*, » pour ſe venger des Philiſtins, lâcha » trois cens renards attachés deux à » deux. Ces critiques inſolens qui n'eſ» timent rien d'aſſez ſacré, dans la pa» role de Dieu même, pour mériter » d'être à couvert de leurs cenſures, » ne demanderoient pas, dans cet eſ» prit d'incrédulité dont ils font gloi» re, comment & en quel lieu *Sam*» *ſon* put attraper tant de renards

» pour l'exécution de son dessein, s'ils » sçavoient comme moi, que la Philistie en fourmille, pour ainsi dire, » & s'ils avoient oui, comme moi, » leurs glapissemens dans les halliers » & particulièrement dans les ruines » des bâtimens où ils ont leurs tanières, » & où ils sont sans nombre. » Ainsi demander comment le Héros des Hébreux put trouver en Philistie trois cens renards, c'est demander comment un chasseur, dans une garenne, peut trouver trois cens lapins.

Ne regardez pas le vin, lorsque sa couleur brille dans le verre, dit *Salomon* : on soutient qu'il n'a pû s'exprimer ainsi, *parceque le verre n'avoit pas encore été trouvé du temps de ce Prince.* Cependant *Pline*, qui assurément étoit un grand Philosophe, dit qu'on a commencé à faire le verre avec le sable du *Belus*, rivière de Phénicie : le bord d'où l'on tire ce sable, ajoûte le célèbre Naturaliste, n'a pas plus de cinq cens pas d'étendue, & un si petit espace a fourni, pendant *beaucoup de siècles*, *multa per sæcula*, la matière de tout

le verre qui s'est fabriqué. On le faisoit à Sidon, qui n'est pas éloignée du *Belus*. *Aristophane* nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire, quatre cens ans avant Jesus-Christ, il y avoit des verres brulans à Athènes, des verres préparés pour des expériences Physiques, & qui conséquemment avoient été fondus & moulés en Grèce. Ce n'étoit donc pas, quatre cens ans avant Jésus-Christ, le sable du *Bélus* qui fournissoit tout le verre; il faut donc placer au-dessus de cette époque cette *multitude de siècles* dont parle l'Historien Romain, pendant lesquels on n'avoit de matiéres pour en fabriquer que celle qu'on tiroit de cette rivière. Ce ne sera pas certainement, dit M. *Bullet*, porter trop haut *cette multitude de siècles*, que de la composer de six ou sept. Suivant ce calcule, on peut placer l'invention du verre au temps de *Saül*; il ne faut donc pas être surpris si *Salomon*, qui regnoit en Palestine, au voisinage de *Sidon*, a connu les verres à boire que l'on fabriquoit dans cette ville, selon le rapport de *Pline*.

Si de l'Ancien Testament on passe au Nouveau, on entend encore bourdonner un essaim importun d'incrédules. Cette fameuse *Étoile*, laquelle dirigea la marche des Princes étrangers qui parurent à l'étable de Béthléem, les met de mauvaise humeur. Comme la plupart sont de profonds Astronomes, ils se réunissent pour former cette terrible objection : Comment *l'Évangéliste Mathieu* a-t-il pu assûrer qu'une *Etoile* conduisoit les Mages de Jérusalem à Bethléem ? » Car enfin, les Étoiles, à » raison de leur étonnante élévation, » ne peuvent indiquer une Ville, pas » même un pays, bien moins une mai- » son. Si l'on dit qu'une Étoile s'ab- » baissa & s'approcha de terre, pour » marquer la maison où étoit *Jésus*, » on tomb[illegible]a dans une absurdité plus » grande que la première, puisqu'en ce » cas cette Etoile, par son étendue, » auroit couvert, non-seulement Be- » thléem, non-seulement toute la Ju- « dée, mais encore tout notre hémis- » phère, » On répond modestement à tout ce brillant appareil de doctrine

que le terme *Aster*, dont l'Évangéliste s'est servi, signifie également, *Météore lumineux* & *Etoile*. L'Étoile des Mages ne fut donc qu'un Météore lumineux, formé miraculeusement assez près de la terre, & dirigé dans sa route par le bras qui l'avoit produit. Mais, dira-t-on, d'où sçavez vous qu'*Aster* signifie un *Météore*? On le trouve avec cette signification bien déterminée dans *Homère* au quatrième livre de *l'Iliade*, & dans *Aristote* au livre 1 des *Météores*. Cela supposé, dès que ce mot peut être pris sous ces deux acceptions, pourquoi la Vulgate a-t-elle traduit *Stella*, *Etoile*? C'est induire en erreur.... Point du tout : *stella* a la double signification du terme Grec *Aster*, comme au Livre 1 des *Géorgiques* :

Sæpè etiam *Stellas*, vento impendente, videbis

Præcipites Cœlo labi.

Quelqu'un, jusqu'ici, s'est-il avisé de croire que *Virgile*, par *stellas*, entendoit ce que proprement, en astrono-

mis, on appelle une *étoile* ? Et quand *Fontenelle* dit avoir lu dans un abrégé des Annales de la Chine » qu'on y voit » des mille *étoiles* à la fois qui tom» bent du Ciel dans la mer, avec un » grand fracas, sans compter une » *étoile* qui s'en va crever vers l'Orient » comme une fusée, toujours avec » grand bruit » ; & quand ce célèbre Académicien regrette que ces spectacles là soient réservés pour la Chine, *Fontenelle*, par *étoile*, entendoit-il un de ces corps attachés au firmament, & dont le plus petit est plus grand que notre globe ?

Il est peu d'Écrivains sacrés, à qui l'on ait dit plus d'injures qu'à Saint *Paul*. L'auteur de *l'Examen Impartial*, imprimé sous le nom de Milord *Bolingbroke*, l'apostrophe avec cette politesse que donne le commerce de la bonne Philosophie : » Quel étoit donc ce » *Paul* qui fait encore tant de bruit » & qui est cité tous les jours à tort » & à travers ? Il dit qu'il étoit ci» toyen Romain ; j'ose affirmer qu'il » ment impudemment ». Cela est clair

au moins, si cela n'est pas honnête.
Vous lirez, Monsieur, dans l'ouvrage de M. *Bullet*, les preuves qui assurent à Saint *Paul* le titre de citoyen Romain; je me borne à ce simple raisonnement: si ce *Paul* n'étoit pas citoyen Romain, pourquoi le Proconsul de Judée, au tribunal duquel ce *Paul* fut cité, n'eut-il pas plutôt appris que l'accusé prenoit ce titre inviolable & qu'il en avoit appellé à *César*, que, sur le champ, il rompit l'audience, & le fit conduire à Rome à travers tant de mers, sous une escorte de soldats, le tout aux frais de l'Empire. Ce Magistrat étoit-il assez ignorant pour ne pas sçavoir si Tharse, patrie de *Paul*, jouissoit de ce droit respectable, ou si, dans la bouche de ce Juif, ce nétoit qu'une imposture & une ruse pour se soustraire à sa Jurisdiction. Un Incrédule de nos jours, siégeant sur ce Tribunal, eut bien mieux terminé la procédure: *tu mens impudemment*, lui eut-il dit; & tout alors étoit fini; il n'eut fallu ni procès-verbal, ni argent, ni vaisseau, ni soldats.

Si, comme l'auteur des *Lettres à M. de Voltaire sur l'Evangile du Jour*, j'avois l'honneur d'être initié aux mystères de la Philosophie, & que je pusse paroître au milieu des Sages, je leur dirois : » Eh, Messieurs, entendons nous » donc. Je ne sçais pourquoi vous » en voulez tant à ce *Paul* ; c'est un » des plus grands hommes qui ayent » paru ; un de ceux dont les vertus, » les talens & les lumières font le plus » d'honneur à l'humanité. Ce *Paul* étoit » un Philosophe si profond & si con- » séquent, que, seul disputant au mi- » lieu de l'Aréopage, il réduisit au » silence tout le Sénat de la subtile » Athènes. Ce *Paul* étoit un Orateur » si éloquent, qu'au bout d'un quart » d'heure, il fit trembler *Felix* sur son » Tribunal, en lui annonçant les châ- » timens reservés à la volupté, & qu'il » le fit pâlir au milieu de ses Lic- » teurs. Rien n'égale le ton de su- » blimité qu'il employe pour déve- » lopper tous les ressorts, & toute » l'économie de la nouvelle Législa- » tion. Quel Législateur traça avec

» plus de sagesse & de douceur à la fois, à » toutes les conditions, à tous les âges, » à tous les états, les règles du de» voir, de la paix & du bonheur ! » Quel autre s'éleva avec plus d'indi» gnation contre les perturbateurs de » l'ordre & de la police ! Quelle mère » eut des entrailles plus tendres, un » cœur plus sensible, pour partager » les afflictions de ses frères, & pour » s'empresser de les soulager ! Jamais au» cun de nos Philosophes Dramatiques » a-t-il répandu, dans ses Pièces, au» tant de ce pathétique vainqueur, qui » désarme la colère & la férocité, que » ce *Paul*, en renvoyant à un Romain » un esclave fugitif, & en le conjurant » de lui pardonner ! Les Philosophes » me répondroient sans doute : eh qui » est-ce qui ignore tout cela ? Nous le » sçavons comme vous ; mais ce *Paul* » est notre adversaire le plus terrible ; » il n'est pas de notre religion, il faut » le couvrir d'ignominie. Quoi donc, » Messieurs, parce qu'un homme ne » pense pas comme vous, vous vous permettez de le persécuter, de le

» décrier, de le baffouer ! Vous n'y pen-
» fez pas ; & la *Tolérance* n'eft-elle
» plus la fille chérie de la Philofophie
» & fon dogme fondamental ? Qu'un
» être foit vêtu d'un jufte au corps,
» difiez-vous, ou d'un doliman, qu'il
» croye à *Jéfus-Chrift* ou à *Maho-*
» *met*, à la Bible ou aux Livres des In-
» diens, au Pape ou aux Bonzes ;
» tout cela eft égal : *fois jufte*, ajou-
» tiez-vous, *chéris ton femblable &*
» *fers ta Patrie*. Ce *Paul* faifoit tout
» cela ; & précifément, parce qu'il pro-
» feffe une autre religion que la vôtre,
» le voilà devenu l'objet de vos ana-
» thèmes ! Meffieurs, il n'y a là ni dé-
» cence, ni logique, ni bon fens ;
» entendons nous, encore une fois :
» ou rayons les injures contre ce *Paul*,
» ou foyons affûrés que les *Intolérans*
» ne nous ménageront pas plus que
» nous ne ménageons les autres. »

*Difcours de M. S***, Ancien Avocat Général au Parlement de *** dans un Procès fur une déclaration de grof-*

ſeſſe; Brochure in-12, de 63 pages; à Lyon chez Joſeph Sulpice Grabit Libraire, & à Paris chez Durand Neveu Libraire rue Galande.

La lettre initiale du nom de l'auteur, la qualité qu'il prend d'ancien Avocat Général, & particuliérement l'éloquence de ce Plaidoyer : tout annonce la main qui nous a donné l'excellent *Diſcours ſur les Mœurs*, dont je vous ai rendu compte en dernier lieu. M. *S****, grand Juriſconſulte & bon patriote, s'efforce de garantir la réputation de ſes concitoyens de l'influence ſiniſtre d'une loi ou d'une coutume, qui, bonne pour un temps, eſt devenue très-dangereuſe. Il s'agit de ſçavoir ſi, aujourd'hui comme autrefois, (du moins dans le reſſort de la Cour Souveraine où M. *S**** portoit la parole) une fille groſſe, qui nomme un citoyen quelconque pour l'auteur de ſon opprobre, doit en être crue ſur ſa pa:

tole. Avant que d'examiner le fond de la matière, l'auteur offre, dans un Avertissement fort court, un tissu de réfléxions analogues à la question & qui donnent la clef de la solution de ce problême. Les abus des déclarations de grossesse, dit-il, se sont accrues avec la dépravation des mœurs : » Nous » avons plusieurs de nos grandes Villes » où l'effronterie des filles du bas or- » dre a fait de ces déclarations un » fléau public. On les a vû se for- » mer de leur fécondité un commerce » d'un nouveau genre, & promener de » maison en maison & d'homme en » homme, la menace d'une accusation » pour lever un tribut & une sorte de » capitation sur la faculté d'être père... » Ce qu'il y a de plus déplorable, » c'est que cet abus affectoit souvent » d'attaquer les meilleurs Citoyens, » des hommes vraiment respectables. » Avec un peu d'effronterie & beau- » coup d'avidité, une fille cherchoit » des yeux, dans une Ville entière, » l'homme le plus jaloux de sa répu- » tation pour lui faire acheter plus cher

» son silence. L'abus étoit si bien connu
» que ces déclarations faisoient un su-
» jet de raillerie plutôt que de honte,
» & qu'on les mettoit au rang des petits
» incidens de la société civile.... La loi
» qui a contraint une fille à déclarer
» elle-même sa grossesse, fait tous les
» jours le sujet de notre étonnement
» & de nos plaintes ; mais, s'il est cruel
» de forcer une fille à se condamner
» elle-même ; il est bien injuste de lui
» permettre de condamner les autres.»

Voici, Monsieur, l'événement qui a occasionné la réclamation du Ministère public ; ce tableau peut amuser un moment les regards de la frivolité ; mais un Magistrat, un vrai Citoyen, n'y voit que le plus grand intérêt pour l'ordre public & pour les mœurs. *La C**** jeune fille de 15 ans ayant voulu apprendre à danser, choisit pour maître un nommé *F***. qui tient une salle ouverte aux deux sexes. Il est à propos de remarquer que cet homme est presque sexagénaire, privé d'un œil, estropié d'une jambe, & tellement disgracié de la nature, qu'en apparence il est aussi propre à inspirer

une passion qu'à former une Danseuse. *La C****, prétend qu'après trois leçons de cet art, elle en reçut de si funestes à son innocence, qu'elle se crut obligée de faire sa déclaration; ce qui n'arriva cependant que cinq mois après. Suivant la Jurisprudence de cette Cour, le Maître de danse est condamné à des dommages pécuniaires qui sont acceptés, & à se charger du fruit de ses prétendus amours. Cet injuste fardeau qui le couvre de honte le fait paroître de nouveau pour en être légalement déchargé. Voilà où en étoit le procès lors du Discours dont je vous entretiens. Je ne vous parlerai pas des moyens de défense que *F.* produit en abondance; je m'attache à l'esprit de ce Discours qui tend à détruire au Barreau la maxime introduite par le Président *Faber creditur virgini se prægnantem asserenti*. Voyez avec quelle chaleur M. *S**** s'élève contre ce principe. » Je croirai sur ses » foiblesses le témoignage d'une fille » qui se tait, & jamais celui d'une » fille qui ose parler; je croirai ses lar-

» mes & jamais ses récits. Que des pa-
» rens en fureur demandent à une
» fille encore pudique quel est l'auteur
» de sa honte ; qu'ils le nomment &
» la pressent de l'avouer ; elle pleure :
» voilà tout l'aveu que la pudeur peut
» proférer. Mais quand on voit une
» fille se présenter devant le Ministère
» Public pour lui dévoiler son affreux
» état, en nommer l'auteur, désigner
» les époques, faire consacrer sous ses
» yeux, & sur un papier éternel, l'his-
» toire de sa diffamation ; quand, après
» un tel malheur, cette fille se montre
» encore sensible à l'intérêt ; quand elle
» ose envisager des dédommagemens
» pour une perte qui n'est bien sen-
» tie qu'autant qu'on la croit inestima-
» ble, alors on doit se dire : *Voilà une*
» *fille qui a franchi toutes les barrières*
» *de son sexe ; rien ne peut plus l'ar-*
» *rêter ; je m'en défie, non parce qu'elle*
» *a commis une faute, mais parce qu'elle*
» *a conçu & exécuté le dessein de la*
» *publier. Dès ce moment, je vois dans*
» *son caractère une audace qui la ban-*
» *nit de son sexe ; elle n'est plus fem-*

» *me ; elle n'a plus le frein de son sèxe*
» *ni celui du nôtre ; tout homme me se-*
» *roit moins suspect, & je me rappelle*
» *que, plus une fille est timide au premier*
» *pas, plus elle est hardie au second.* »

Comme la maxime du Président *Faber* n'avoit d'autorité que contre les célibataires, parcequ'on présume la séduction moins rare dans un homme marié, M. *S**** attaque directement cette exception odieuse & funeste au célibat. Les mariages, dit l'éloquent Magistrat, sont déja assez retardés par les fautes réelles des célibataires ; ne les retardons point encore par celles qu'ils n'auront point commises. Comment, en effet, concilier la maxime insidieuse de *Faber* avec la protection que la justice doit à tous les Citoyens indistinctement ? A l'abri des loix chacun doit être tranquille comme sa conscience : & où sera cette sécurité, cette confiance dans le commerce des deux sèxes que nos mœurs autorisent ? Une fille sera donc un piège public ! On ordonnoit à Sparte de s'arrêter par respect devant une femme enceinte, & nos Citoyens seront obligés de fuir

devant une fille qui a le malheur de l'être ; chacun tremblera qu'en détournant sur lui ses regards, elle ne l'*infecte* de la paternité.

" L'Orateur, en avouant que l'axiôme légal contre lequel il s'élève, a pu être bon pour les temps qui nous ont précédé, fait de cet âge une peinture charmante : » Alors les filles du » peuple étoient simples, grossières, » mais vertueuses ; le luxe leur étoit » inconnu ; la laine faisoit leur vête- » ment ; elle filoient la soie sans la » desirer. Dans l'attelier de leur père, » comme dans le temple de la modestie » & du travail, s'écouloient paisible- » ment, sous les yeux de leur mère, » leur enfance & leur jeunesse ; elles » passoient d'un âge à l'autre sans s'en » apperçevoir. Comme elles conser- » voient la docilité de l'enfance, elles » n'en perdoient pas l'innocence & la » naïveté; & la différence des âges se fai- » soit sentir en elles par l'accroissement » des forces plutôt que par celui des » desirs ; le travail fermoit tout accès » aux passions ; chaque jour commen- » çoit & finissoit par des devoirs de

» religion ; & le reste étoit rempli par
» des ouvrages domestiques que les
» filles partageoient avec leur mère,
» tandis que le père, occupé de tra-
» vaux plus durs, les encourageoit
» par ses sueurs & ses chansons. C'est
» de cet apprentissage d'ignorance, de
» diligence & de vertu, que les filles
» du peuple sortoient pour devenir
» mères entre les bras d'un époux as-
» sorti. Elles apportoient pour dot à
» cet époux un cœur pur dans un
» corps sain, des mains grossières mais
» laborieuses, l'ignorance des passions
» & l'aptitude à tous les devoirs. La
» noble histoire pour une femme qu'une
» vie sans évènemens ! Son éclat est
» de n'être pas connue : c'étoit la vie
» de toute femme du peuple il y a cent
» ans, »

Sans vouloir offenser l'Avocat Général, auteur de ce Discours, dit l'Éditeur dans quelques *Réflexions* mises à la suite, il est à présumer qu'il omit quelque circonstance essentielle, puisqu'il y eut partage entre les Juges ; & certainement la cause, réduite aux

ſimples faits qu'il expoſa, n'auroit excité qu'une voix parmi les Magiſtrats, comme elle n'en excita qu'une dans le public & dans le Barreau ; d'autant mieux que l'accuſé étoit marié, & que conſéquement la maxime de *Faber* n'avoit aucune force contre lui. Quant à la partie du Diſcours qui concerne l'abus des déclarations de groſſeſſe contre les célibataires, elle trouva dans les eſprits de grandes difficultés. » Il faut fouiller cent pieds en terre » quand on veut lever la borne de l'u» ſage, quel qu'il ſoit ; on le confond » avec la loi ». C'eſt ce qui arriva à » M. *S* *** ; on vit un homme de poids porter le reſpect pour l'opinion du Préſident *Faber* au point de qualifier de *révolte* le Plaidoyer de l'Avocat Général, qui dans le fond ne reſpire que l'amour de l'ordre, de la décence, du patriotiſme & de la paix générale & domeſtique.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Novembre 1772.

LETTRE

LETTRE IX.

Élémens du Droit ou traduction du premier Livre du Digeſte, avec des Notes Hiſtoriques ſur le Droit Romain & ſur le Droit François ; par M. Trouſſ l Avocat au Parlement de Toulouſe ; 2 vol. in-12 d'environ 200 pages chacun ; à Avignon chez la veuve Girard & F. Séguin, & a Paris chez de Hanſy le jeune Libraire, rue Saint Jacques, près des Mathurins.

SI nos jeunes Avocats ſont ignorans ; ce n'eſt pas, comme vous voyez, Monſieur, faute de Livres qui leur indiquent & leur éclairciſſent les vraies ſources. Le reproche qu'on leur fait de négliger l'étude de la Juriſprudence, n'eſt que trop fondé. On en voit beaucoup, en effet, qui, au lieu d'amaſſer les connoiſſances analogues à leur profeſſion, ne s'occupent que de littérature legère, ne liſent que les Papiers du jour, & n'ont jamais ouvert

un livre de Loix qu'au moment d'obtenir un grade néceſſaire pour paroître dans la tribune des défenſeurs de la fortune & de l'honneur de leurs concitoyens. Il n'eſt pas même rare, parmi les plus illuſtres de cet Ordre, d'en trouver qui, plus curieux de ſe faire un vain nom que d'acquérir un mérite réel, ne s'attachent qu'au talent de l'élocution, n'eſtiment que le genre d'éloquence qui éblouit, & ſubſtituent tout l'appareil de l'art oratoire aux raiſonnements ſolides qu'on puiſe dans la connoiſſance profonde de notre légiſlation, ſans laquelle le plaidoyer le plus applaudi n'eſt qu'une harangue Académique. Ainſi le penſoit ce Philoſophe judicieux qui, dans ſon *Art Poëtique*, peignant les Juriſconſultes Romains, ne ſépare jamais dans ſon éloge la doctrine du don de la parole.

C'eſt pour inſpirer aux jeunes Avocats le goût des études qui leur ſont indiſpenſables, que M. *Trouſſel* publie aujourd'hui le bon ouvrage que je vous annonce. Dans la crainte que l'énorme volume du *Digeſte* & du *Code* ne les décourage, l'auteur, à l'exemple du

célèbre *Domat* qui a laissé un extrait admirable des Loix les plus utiles, choisit dans chaque Livre du *Digeste* les Loix les plus relatives à nos usages ; il les traduit & les accompagne de notes historiques & morales, dans lesquelles il fixe l'esprit de ces Loix par la Jurisprudence des Arrêts & par les décisions des auteurs les plus estimés. Ce beau plan est très-bien exécuté ; & l'on ne peut trop inviter ceux qui se destinent à entrer dans la carrière du Droit, de se procurer un exemplaire de cet ouvrage, de l'étudier attentivement, sur-tout de se pénétrer des grandes vues, des idées saines & des moralités que l'auteur déploye dans les notes qui accompagnent & modifient le texte Romain.

Avant que d'entrer en matière, M. *Troussel* donne, en peu de pages, *l'origine du Droit*, c'est-à-dire, le tableau rapide de sa naissance à Rome, de son institution, des variations que la politique, la nécessité, les troubles & les réfléxions, lui ont fait éprouver ; de son extension sous les Empereurs ;

e joindre aux plus dif-
profeſſion, de tirer avec
des anciens ce qui étoit
uſage, & de former, des
binées de ces auteurs,
inions tellement liées en-
nt à l'ordre & au ſens,
ſent avoir été dictées par
it & par la même voix.
t donné dix ans à *Tri-*
exécution de ce projet;
ns quatre; auſſi obtint-il
rité par la promptitude
u'il ne ſe rendit utile à
par la manière dont il

ous laſſerez point, Mon-
parcourir les remarques
ions ſages qui ſont ré-
cet ouvrage; je vou-
en mettre un grand nom-
yeux; mais, dans la né-
borner, je ne choiſis
roit, parce qu'il atteſte
M. *Trouſſel*, l'urbanité
, & cette honnêteté qui
organe de *Thémis.* » Un
t non moins commun,

de sa marche constante jusqu'à *Justinien* qui succéda à *Justin* son oncle l'an de l'Ere Chrétienne 527, & qui fit rédiger en corps de Jurisprudence de l'Empire, les différentes loix établies par les fondateurs de la République & par les Souverains de Rome qui l'avoient précédé. Les divers jugemens des Ecrivains au sujet de ce Prince, dit M. *Troussel*, & le partage qu'il fit de son Trône avec la Comédienne *Théodore* qu'il avoit épousée, lui ont fait une réputation fort équivoque. *Justinien* est aussi célèbre par ses vertus que par ses défauts, par son ardeur à faire triompher la Religion que par son imprudence à contribuer aux progrès des erreurs. La réduction du *Code* est ce qui l'illustre le plus. Les écrits des anciens Jurisconsultes formoient un amas prodigieux de volumes. Il falloit, aumoins, lire deux mille Traités, & trois millions de vers ou sentences. L'Empereur, voulant soulager la jeunesse de cet accablant fardeau, ordonna, la quatrième année de son gouvernement, à *Tribonien*, celui de ses Jurisconsultes qu'il estimoit

le plus, de se joindre aux plus distingués de sa profession, de tirer avec eux des livres des anciens ce qui étoit uniquement d'usage, & de former, des opinions combinées de ces auteurs, une suite d'opinions tellement liées ensemble, quant à l'ordre & au sens, qu'elles parussent avoir été dictées par le même esprit & par la même voix. *Justinien* avoit donné dix ans à *Tribonien* pour l'exécution de ce projet; il l'acheva dans quatre; aussi obtint-il plus de célébrité par la promptitude du travail qu'il ne se rendit utile à la postérité par la manière dont il s'en acquitta.

Vous ne vous lasserez point, Monsieur, de parcourir les remarques & les réfléxions sages qui sont répandues dans cet ouvrage; je voudrois pouvoir en mettre un grand nombre sous vos yeux; mais, dans la nécessité de me borner, je ne choisis qu'un seul endroit, parce qu'il atteste la décence de M. *Troussel*, l'urbanité de ses mœurs, & cette honnêteté qui sied bien à un organe de *Thémis*. » Un » autre défaut non moins commun,

» ni moins considérable, c'est de voir
» au Barreau de jeunes Avocats jalou-
» ser leurs concurrens, les accabler
» d'épigrammes, s'efforcer de diminuer
» leur réputation, & employer, pour
» cet effet, les moyens les plus bas
» & les plus honteux; quelle indignité!
» *J'étois bien éloigné*, dit *Cicéron* en
» parlant d'*Hortensius*, *de le regarder*
» *comme un ennemi ou un rival dange-*
» *reux; je l'aimois & je l'estimois com-*
» *me le temoin & le compagnon de ma*
» *gloire. Je sentois quel avantage c'étoit*
» *pour moi d'avoir en tête un tel adver-*
» *saire, & quel honneur de pouvoir quel-*
» *quefois lui disputer la victoire; ja-*
» *mais l'un ne trouva l'autre opposé à*
» *ses intérêts; nous nous faisions un*
» *plaisir de nous entr'aider en nous com-*
» *muniquant nos lumières, en nous don-*
» *nant des avis & en nous soutenant*
» *l'un l'autre par une estime mutuelle qui*
» *faisoit que chacun mettoit son ami*
» *au-dessus de lui-même.* C'est ainsi que
» chaque Avocat devroit rendre jus-
» tice aux talens de son confrère.
» Mais malheureusement on en trouve
» quelques-uns qui, fiers de leurs pe-

» tites connoissances & d'une réputa-
» tion moins due à leur sagacité qu'au
» hazard d'être nés d'une famille de
» Praticiens, voyent avec un œil de
» commisération tous ceux qui pour-
» roient balancer leurs succès, & mê-
» me les surpasser. Je conseille donc
» aux jeunes gens, qui auront le désa-
» grément d'être piqués par ces *vils*
» *insectes*, de recourir, pour leur sou-
» lagement, à cette belle pensée con-
» signée dans nos Loix : *S'ils ont parlé*
» *par légèreté, il faut les mépriser ;*
» *si c'est par folie, il faut les plaindre,*
» *si c'est dans le dessein de vomir des in-*
» *jures, il faut leur pardonner.*

Cet Extrait de la Jurisprudence Romaine, rapproché de nos usages & combiné avec les Loix nationales, est précédé d'un *Discours sur les Loix* qui mérite une attention particulière. M. *Troussel* prétend y démontrer *que les Etats ne peuvent subsister sans les Loix ; que les Loix ont pour objet la tranquillité publique & le bonheur des particuliers ; enfin, que la science des Loix, mise en comparaison avec les au-*

tres Sciences, présente quelque chose de plus noble, de plus grand & de plus utile. Il y a dans ce Discours de l'éloquence, de la chaleur & du mouvement : tout cela subordonné aux régles d'une logique sage & victorieuse. L'auteur parcourt les diverses législations de tous les peuples civilisés, anciens & modernes ; il peint, de couleurs nobles & vraies, les illustres Législateurs. » *Moïse* est choisi pour » conduire les Hébreux. On reconnoit aisément, par les loix de ce » Chef, qu'il étoit animé de l'esprit » du vrai Dieu ; quelle politique ad» mirable !.... Toutes les Loix de » *Moïse* sont si sages que ses ennemis » mêmes n'ont pu lui refuser le titre » d'homme extraordinaire. L'éclat de » ce flambeau perce à travers les » épaisses ténèbres du Paganisme qui » l'environnent. *Mercure Trismégiste* » en est frappé ; il prend une étin» celle de cette lumière pour éclairer » ses concitoyens. LEgypte, déja po» licée, s'élève au-dessus de la matière, » & adopte le dogme de l'immorta-

» lité. Ce peuple connoit le vrai but » de la Politique ; ses Loix sont simples, dictées par la justice & faites » pour entretenir la concorde. Tous » les métiers, jusqu'aux moindres, sont » respectés ; il suffit d'être utile à l'État, par quelque voye que ce soit, » pour être révéré dans l'État ; l'étude des Loix est commune & imposée à tous les citoyens. *Minos* gouverne les Crétois ; il profite des » exemples que ses voisins lui fournissent ; il publie l'existence d'un Dieu, » bannit de ses Etats l'oisiveté, ce » vice contagieux qui empoisonne » tout, & le luxe cet abyme profond » qui engloutit tout. » Que *Moïse* est différent dans cette peinture de ce qu'il paroit dans celle du sublime auteur *de l'Evangile du Jour*; on croit peut-être que M. *Troussel*, ennemi de M. *de Voltaire*, a voulu contrarier le chef de la Philosophie dominante ; il n'en est rien. M. *Troussel* est admirateur des talens du Seigneur de Ferney ; le passage suivant, pris dans le commencement de ce Discours, en est une

preuve ; &, si tout n'y est pas exactement vrai, il atteste au moins que, si l'auteur, dans l'article que je viens de citer, ne s'exprime pas comme M. *de Voltaire*, c'est que la religion & la vérité avoient mis en ses mains leurs pinceaux simples & incorruptibles : » si le Chantre immortel de » *Henri* est *le seul Poëte François* » qu'on puisse égaler à *Homère ; s'il est* » *le premier qui ait développé & rendu* » *intéressant le systême de Newton ; s'il* » *a introduit dans l'Histoire* (*) *cet esprit Philosophique qui fronde les pré*» *jugés vulgaires & n'adopte que les faits* » *certains*, nous lui devons des hom» mages, & toujours nos éloges se» ront au-dessous de ses lumières. » Il ne faut pas non plus que le panégyrique de M. *Marmontel*, par M. *Trousfel*, vous scandalise ; c'est l'amour patriotique qui, sans doute, le lui a dicté ; & toute espèce d'amour porte

(*) » L'*Histoire Universelle* de M. de » *Voltaire* n'est pas toujours un guide sûr. *Note de M. Troussel.*

au bandeau : » M. de *Marmontel*, dont
» les ouvrages sont *marqués au coin du*
» *bon goût & remplis de délicatesse, n'a*
» *pas dédaigné* d'ouvrir les *Pandectes*,
» & de mettre dans la bouche du Hé-
» ros dont il a peint noblement les dis-
» graces, les réflexions judicieuses &
» éloquentes d'*Ulpien*. (**)

L'auteur prouve l'influence de la Loi sur le bonheur des peuples ; il la fait voir marchant sans cesse à côté de tous les individus dans un Etat, pour veiller à leur sureté, pour écarter les dangers qui les menaçent & les défendre contre toute espèce d'attaque dans toutes les périodes de la vie. » Ce père
» meurt, dit M. *Troussel*, que deviendra
» l'infortuné pupile ! Quel sera son ap-
» pui? Les Loix vont lui servir de second
» père ; elles lui donnent un Tuteur
» à qui elles imposent la vigilance &

(*) » Nous adhérons à la censure que
» la Sorbonne a faite du quinzième Cha-
» pître de cet ouvrage, & nous n'applau-
» dissons qu'à tout ce qui est étranger à
» la Religion ». *Note de M. Troussel.*

» la tendresse envers l'enfant qu'on lui
» confie. Le pupille parvient-il à l'ado-
» lescence ? Lui abandonnera-t-on l'ad-
» ministration de ses biens ? Sa rai-
» son est encore trop foible & ses pas-
» sions trop fortes pour qu'on lui la-
» che les rènes. .... La minorité expire ;
» le jeune homme songe à se procurer
» une épouse digne de lui. La Loi lui
» défend la séduction & lui trace sa
» voye qu'il doit suivre pour former
» des nœuds sacrés & indissolubles. Dé-
» ja les autels ont été témoins de la
» foi qu'il a jurée à la moitié de lui-
» même ; si dans la suite il se montre
» soupçonneux, injuste & tyran, la
» Loi le punira de ses cruautés & ven-
» gera sa compagne malheureuse. Il
» devient père ; dès-lors l'éducation
» de ses enfans, les affaires de son
» commerce, la culture de ses terres, le
» contraignent, à chaque moment, de
» recourir à la Loi. . . Après avoir lutté
» long temps contre les misères insé-
» parables de l'humanité, il est sur le
» point de rendre sa vie à celui qui la
» lui avoit donnée ; avant de mou-

» rir il veut régler l'intérieur de sa
» maison & concilier ses héritiers ;
» sans la Loi, sans la connoissance de
» ses principes, il ne leur transmet
» souvent que des troubles & la cause
» fatale d'une indigence future. »

La voix du Pasteur : Discours familiers d'un Curé à ses Paroissiens pour tous les Dimanches de l'année, par M. Réguis Curé du Diocèse de Gap, ci-devant dans celui d'Auxerre ; 4 vol. in-12 d'environ 450 pages chacun ; à Paris chez Claude Bleuet Libraire sur le pont Saint Michel.

Je ne sçais, Monsieur, quel effet ont produit ces Discours chrétiens dans la bouche de M. *Réguis*, qui vrai semblablement les a prononcés ; mais je doute que l'urbanité de notre siècle lui passe certaines expressions, qui, d'ailleurs ne me paroissent pas de la di-

gnité de la chaire. On en jugera par cet exemple : » Vous, Monsieur, qui » dépensez, à tort & à travers, les biens » qu'il a placés dans vos mains, qui » taillez, rognez, dissipez, amassez comme » me bon vous semble, sçavez-vous » que vous n'en êtes que l'administra- » teur & l'économe ? De bonne-foi, » pouvez-vous imaginer que votre » Maître passera tous ces articles com- » me il vous plait de les arranger ? » Tant pour ma table, tant pour mon » jeu, tant pour mes plaisirs, tant » pour je ne sçais quoi & pour autre- » chose.... Misérable ivrogne, c'est » Dieu qui a fait ce vin dont tu te » remplis comme une outre ; c'est lui » qui a fait cette table que tu souilles » par tes intempérances ; c'est lui qui » a fait cette bouche & ce ventre ; » pécheurs de toute espèce, c'est Dieu « qui a fait vos membres : mais est- » ce lui qui en a fait l'instrument de » vos désordres ? »

Tout n'est pas de ce ton dans ces Homélies ; on y trouve souvent des morceaux pleins d'éloquence ; & même

la naïveté familière de M. *Réguis* n'en est peut-être que plus propre à persuader, au commun des Auditeurs, les vérités qu'il annonce. Il y a toujours du sens & de la bonne morale dans les endroits qui excitent le plus le rire des gens de goût. Témoin ce passage d'un sermon sur l'aumone : » où » est votre cœur, où sont vos entrail- » les, quand il y a de pauvres mala- » des dans la paroisse, dans les hameaux, » dans ces misérables chaumières qui » couvrent néanmoins ce que l'État a » de plus précieux ; je veux dire, les » bras, les bras qui nous font vivre » tous tant que nous sommes. Je ne » dis point les bras qui filent l'or & » la soie, qui nous fabriquent de bel- » les étoffes, qui font des habits, des » meubles, des équipages brillans. Je » ne dis point les bras qui habillent, » qui coëffent, tantôt à la Françoise, » tantôt à l'Angloise, aujourd'hui à la » Grecque, demain à la Turque ; je » ne dis point les bras des orfèvres, » des bijoutiers, des faiseuses de mo- » des, des comédiens, des faiseurs de

» romans & d'hiſtoriettes... Mais je dis
» les bras qui labourent nos terres,
» qui rempliſſent nos caves & nos gre-
» niers, qui engraiſſent nos troupeaux,
» qui fourniſſent à nos véritables be-
» ſoins, qui ſont la vie, la force, le
» ſoutien de l'État ; ces bras, en un
» mot, ces hommes précieux, ſi ché-
» ris aux yeux de tout bon citoyen,
» périſſant quelquefois faute de bouil-
» lon, faute de remèdes, faute de vin
» & de bonne nourriture. »

Malgré les défauts qui déparent ces Diſcours & qu'il ſeroit aiſé de corriger, je penſe que ces Sermons méritent qu'on en faſſe cas. Les Paſteurs de la campagne, ſurtout, y puiſeront de grandes facilités pour la compoſition & le rempliſſage des inſtructions qu'ils doivent de temps en temps à leurs ouailles. Ils trouveront à profiter dans des Diſcours chrétiens rédigés par un homme d'expérience, de zèle & de vertu, qui n'a cherché qu'à être utile, à inſtruire & à toucher.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles en lui envoyant une Epître de M. Gresset au P. Bougeant Jésuite.

Je ne crois pas, Monsieur, que l'agréable Épître que je vous envoie ait jamais été imprimée, & sûrement vous ferez plaisir à vos Lecteurs de l'insérer dans votre *Année Littéraire*. Voici à quelle occasion cette Épitre fut composée. Vous sçavez que le P. *Bougeant*, qui s'est acquis une gloire immortelle par son excellente *Histoire du Traité de Westphalie*, fut exilé au Collège de la Flèche pour avoir publié l'innocent badinage, si connu sous le titre d'*Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*. C'est dans ce triste & superbe Collège qu'on envoyoit tous les Jésuites infirmes ou vieux, ou ceux qu'on vouloit punir. Le P. *Bougeant* fut rappellé, quelque temps après, au Collège de *Louis le-Grand*, qui étoit auparavant son domicile. M. *Gresset* lui écrivit à ce sujet ; il lui

disoit d'abord en prose qu'il soupçonnoit que ses lettres avoient été arrêtées : » J'imagine, ajoûtoit-t-il, que » quelque vénérable espion, reste de » la lignée des *Aubins*, gens de décachétante & interceptante mémoire, aura supprimé ma petite » Épître. Mais vous êtes heureusement » de retour, & c'est bien tout ce qu'on » peut faire que de rapporter sa pauvre vie de cette Métropole des caveaux & des catacombes de la Société. Vous voilà ressuscité, & nos » ames peuvent aller jusqu'à la vôtre, » sans craindre les partis ennemis «.

Or, au sortir du monument
De cette Flèche tant maudite,
Votre Révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce réduit, où la Sagesse
Des Beaux Arts allumoit l'encens,
Cette vapeur enchanteresse
Ce Caffé, l'ame de nos sens,
Et des feux d'une aimable ivresse

Embrasoit ses plus chers enfans;
Au lieu des Muses solitaires,
Compagnes des plaisirs parfaits,
Au lieu des lauriers ordinaires,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.

O douleur ! ô sort peu durable
De nos frêles humanités !
Ce *Stentor* des Paternités,
Qui paroissoit muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce Sçavant aimable,
L'historien des noms en *us*,
Ce pauvre *Rouillé* (*) n'est donc plus !
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours sembloient tenir

(*) Le P. *Rouillé* travailloit, conjointement avec le P. *Catrou*, à cette vaste *Histoire Romaine*, dont nous avons vingt volumes *in*-4°. C'est lui qui a fait les *Dissertations* & les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli. Il mourut à Paris le 17 Mai 1740, à 59 ans. Il étoit d'une force de tempéramment singulière.

A toute la race à venir.
De rejoindre si-tôt ses frères,
Puisque rien ne l'a sçu parer,
Apprenez, estomachs vulgaires (*);
A trépasser sans murmurer.

Un autre vuide, une autre perte,
Je dirois presqu'une autre mort,
De votre demeure déserte
Avoit encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce Sage (**),
Qui, par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité

(*) Ces deux vers sont la parodie de ces deux de *Malherbe* sur la mort du *Duc d'Orléans*, second fils de la Reine *Marie de Médicis.*

Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

(**) Le P. *Brumoy*, si célèbre par son *Théâtre des Grecs.* Il demeuroit au Collège de Louis le Grand; il fut envoyé à la Maison Professe rue Saint Antoine, pour y travailler à l'*Histoire de l'Eglise Gallicane.* Il étoit, ainsi que le P. *Rouillé* qui habitoit le même Collège, un des amis intimes du P. *Bougeant.*

D'un génie heureux & vanté,
Les mœurs ſimples du premier âge,
Et l'heureuſe naïveté
Qui guidoit l'ame & le langage
De cette bonne Antiquité.
Quelle triſte fatalité
L'exile d'un libre hermitage,
Au pays de la Gravité !
Quoi, l'interprète d'*Euripide*,
D'*Eſchyle*, *Sophocle* & des Dieux,
Cet eſprit qui, d'un vol rapide,
Suivoit les aigles juſqu'aux Cieux,
Loin des Arts & de la lumière,
Compilateur infortuné,
Aux vieux parchemins condamné,
En va dévorer la pouſſière
En Bénédictin décharné !
Et ces pinceaux, faits pour la gloire,
Vont, dans une peſante hiſtoire,
Tracer des faits avanturés,
De Monacales anecdotes,
Et l'origine des Calottes,
Et l'*Iliade* des Curés !

Oui, dans ce sombre ministère,
Si peu fait pour son caractère,
Quand vous le trouvez enfoncé,
Vous le retrouvez trépassé.

Or, vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours, rendus plus sereins,
N'obscurcissez aucune aurore.
Dans l'antre noir où le Chagrin,
Parmi *Laerce* & *Métrodore*,
Et *Fonseque* & *Cassiodore*,
Tient les Ennuis en maroquin;
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux & charmant,
Dédaignant la voix misérable
De cette Envie inévitable,
Du Délateur & du Pédant,
Vivez; & si, chemin faisant,
Vous passez jusqu'au manoir sombre
Où gît *Brumoy* loin des vivans,
En mon nom offrez à son ombre
Des fleurs, ces vers & mon encens.

Lettre à l'auteur de ces Feuilles.

Nous risquons, Monsieur, de nous passer pendant quelque temps de nos chefs-d'œuvre tragiques. On dit que le *Commentateur de Corneille* arrive, & que, par ménagement pour ce grand homme, (le *Commentateur*) on ne jouera que lui pendant son séjour à Paris. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'entendis annoncer hier au soir pour Samedi *Adélaïde du Guesclin*, au lieu de *Sertorius* que j'avois lu sur l'affiche. La gloire de *Corneille* est sans doute indépendante de ces petits arrangemens. Son Héros *Sertorius* se consolera lui-même de se voir privé des honneurs du Théâtre François, s'il reparoît avec éclat sur celui du monde littéraire, ainsi que nous le promet le papier Anglois intitulé *Lloyd's Evening-Post*, du 11 de ce mois. On y lit que M. *Burns*, sçavant Anglois qui voyage, écrit de Rome à son ami M. *Kennicott* Docteur de Cambridge, (connu avantageusement lui-même

par plusieurs ouvrages) qu'il a trouvé au Vatican un manuscrit du deuxième siècle, échappé jusqu'ici aux recherches des Sçavans, lequel contient une partie du quatre-vingt onzième Livre de *Tite-Live*, l'un de ceux qui nous manquent. M. *Burns* ajoûte que ce morceau curieux traite de la guerre fameuse de *Sertorius*, & fait mention de plusieurs Peuples, Contrées & Villes dont les autres Écrivains n'ont point parlé.

Cette découverte vous paroîtra, Monsieur, assez intéressante pour en faire part aux amateurs de l'histoire ancienne & de ses précieux monumens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L****

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Novembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Essai sur la Tragédie ; par un Philosophe, un volume in-8°. de 447 pages.

J'Ai beau chercher, Monsieur, je ne puis découvrir dans quelle vue on a fait le Livre que je vous annonce. Il est imprimé sans nom de pays, de ville & de Libraire ; à la place de ces indications triviales, on lit au bas du frontispice, *cet ouvrage ne se vend nulle part.* Je sçais bien que nos Philosophes s'écartent volontiers des routes vulgaires ; mais leurs singularités ont toujours quelque motif, & je n'en vois point dans celle-ci. Elle me paroit même contredire ouvertement leur fu-

blime syſtême de bienfaiſance générale;
car enfin, le noble but qu'ils ſe propoſent eſt d'éclairer leur ſiècle, de détruire les préjugés & les erreurs qui déshonorent l'humanité, & de procurer au Monde une félicité qu'il n'a point connue, ni même ſoupçonnée juſqu'à préſent. Or, ſi cet ouvrage, compoſé par un PHILOSOPHE, ne ſe vend nulle part, comment ce grand Philoſophe veut il qu'on puiſſe profiter de ſes lumières ſupérieures? Pourquoi, d'ailleurs, s'eſt-il donné la peine d'écrire cet *Eſſai*? Eſt ce pour les Philoſophes comme lui? Ils n'en ont pas beſoin : c'eſt le peuple qu'il s'agit d'inſtruire. Si ce Volume ſe diſtribue *gratis*, à qui le donne-t-on? Eſt-ce encore aux Philoſophes? Cela n'eſt pas vraiſemblable : c'eſt ſans doute parmi les pauvres humains plongés dans l'ignorance qu'on le répand avec profuſion; dans ce cas, nous prions inſtamment l'Anonyme de nous apprendre où s'opère cette bonne œuvre philoſophique.

Il n'eſt pas moins difficile, Monſieur, de deviner quel eſt l'auteur de

cette production. Il n'avoit pas besoin de faire mettre en gros caractères, dans le titre, qu'il est PHILOSOPHE. On ne l'auroit vû que trop à la pompe de ses promesses & de ses paroles, à ce style guindé qui n'appartient qu'à la nouvelle Philosophie, à son enthousiasme effréné pour M. *de Voltaire* (*), &c, &c, &c, &c. Mais, après quelques pages, ce même auteur qui s'est fastueusement annoncé comme PHILOSOPHE, s'avise de nous dire que *la vraie Philosophie à ses yeux n'est que la Vertu sous les traits du Génie* : cette définition inattendue a dérouté toutes mes idées, & je suis réduit à penser que cet écrivain a voulu se couvrir de voiles impénétrables.

L'auteur de ce volume, quel qu'il soit, est certainement *Philosophe*; car

(*) Dès le premier Chapître, il assûre que la *Préface de Sémiramis* & quelques autres morceaux de M. *de Voltaire* sont des *chefs-d'œuvre que les jeunes Poëtes ne devroient lire qu'à genoux.*

il a beaucoup de prétention *à augmenter*, (ce sont ses termes) *la masse d'idées de génie adoptées par la Postérité* : cependant son ouvrage n'est par-tout qu'un réchauffé de ce qu'on a dit & qu'on ne cesse de dire tous les jours sur l'Art Dramatique & sur les écrivains célèbres qui l'ont cultivé. Il jette d'abord un coup-d'œil sur les Poëtiques les plus connues, soit en vers, soit en prose. Il nous apprend qu'*Aristote* est *un des plus beaux génies dont le genre humain s'honore ;* que *Dacier* & *Castelvetro* ne sont que des Commentateurs qui cherchent plus à discuter les mots que les principes ; que le Livre de l'Abbé d'*Aubignac* décèle une connoissance profonde de l'Antiquité, & que sa Tragédie en prose est froide ; que les Poëtiques d'*Horace*, de *Vida* & de *Despréaux* sont excellentes, ainsi que les observations de *Corneille* sur ses propres ouvrages, & celles de l'Académie Françoise sur le *Cid* ; que les Discours de M. de *la Mothe* sur la Tragédie, sont des apologies déguisées de ses pièces dramatiques, &c.

Toutes ces remarques ne vous paroiſſent ſans doute ni bien nouvelles, ni bien propres *à augmenter la maſſe des idées du génie* ; mais voici une réflexion qui réellement eſt neuve. Après avoir dit que M. *Marmontel* ſubſtitue la métaphyſique au ſentiment dans ſa *Poëtique* & qu'il y parle avec irrévérence de quelques grands eſprits dont le temps a conſacré la gloire, il obſerve que *de tels défauts annoncent de la pénétration, des talens & du courage.* Si cela s'appelle *du courage*, qu'on nous diſe donc ce qu'il faut appeller *audace* en fait de littérature. Que le Dieu du Goût nous préſerve de pareils *talens !* J'ai bien peur qu'avec cette ſublime *pénétration*, on ne nous conduiſe au comble de l'extravagance. Effectivement, Monſieur, pour admirer tout ſimplement, comme on l'a fait juſqu'ici, *Virgile*, *Boileau*, *Rouſſeau*, &c, il ne faut qu'un ſens droit & un jugement aſſez ordinaire ; mais pour déprimer ces grands écrivains, pour mettre *Lucain* au-deſſus de *Virgile*, il falloit une *fineſſe d'intelligence* que le Ciel n'a heureuſement départie

core inventée? C'est ce que les commentateurs n'ont jamais expliqué, & ce que l'auteur de cet *Essai* n'éclaircit pas davantage. Pour nous donner une idée du style des *Euménides* d'*Eschyle*, il nous traduit en vers la troisième scène du premier acte; mais, au lieu de nous apprendre comment écrivoit le Poëte Grec, il nous prouve sûrement, contre son intention, que lui-même ne se doute pas de ce que c'est qu'écrire en vers. Cette vérité acquiert une nouvelle force par un Acte d'*Euripide* qu'il a encore eu la manie de traduire en vers, & cet Acte est précisément un des plus beaux de l'Antiquité: c'est le cinquième de la Tragédie d'*Alceste*. Dans la traduction, *Admète* dit ces quatre vers *incroyables*, pour me servir d'une expression du PHILOSOPHE:

La tombe d'une épouse ouverte de ma main,
Sans doute dans mes sens jette assez de venin,
Sans qu'envers un ami je sois coupable encore

D'un dédain qui le blesse & qui le déshonore.

On ne sçauroit trop admirer l'harmonie & l'élégante tournure de ce passage, *sans qu'envers un ami, le venin que jette ta tombe* : tout cela est très-beau ; le reste de la scène ne l'est pas moins. Cependant, Monsieur, je vous avoue que je ne reviens point de ma surprise, quand je vois le PHILOSOPHE qui fait de pareils vers, nous assûrer que c'est le style qui fait vivre une Tragédie, se déchaîner contre la versification de l'immortel *Crébillon*, & nous dire que *les absurdités* de ce célèbre dramatique *fatiguent sa plume*.

Il nous reste peu de monumens de l'art tragique parmi les Romains. *Cicéron* parle d'une Tragédie d'*Oreste* estimée de son temps ; toute l'Antiquité retentit des applaudissemens donnés à l'*Œdipe* de *Jules César*, à la *Médée* d'*Ovide*, au *Thieste* de *Varius* : ces pièces sont perdues pour nous. *Sénèque* est le seul Poëte de Rome dont les

Tragédies se soient conservées. L'auteur nous en promet une traduction : j'ai bien peur qu'elle ne soit en vers.

Il examine si l'Opéra est en lui-même un spectacle monstrueux, & s'il le fut chez les Grecs. Ce morceau, quoique très-usé encore, est ce qu'il y a de moins mauvais dans cet ouvrage. « Il me semble, dit-il, que le » chant est dans la nature comme la » voix ; chez les peuples, dont la lan- » gue est fléxible & sonore, tout le » monde est musicien ; on chantoit en » Grèce jusqu'aux loix nationales ; & le » *Nomos*, si en usage dans *Homere*, si- » gnifie également une loi & une chan- » son. Je dis plus ; il y a des peuples » heureusement organisés chez qui la » langue harmonieuse est si bien ac- » centuée, qu'on ne peut guères par- » ler qu'en musique : telle est, à cer- » tains égards, la langue Chinoise ; » un seul mot déclamé de trente fa- » çons, signifie trente choses différen- » tes ; ainsi le meilleur discours des » Lettrés de Pékin, prononcé avec » la monotonie Angloise, ne pourroit

» s'entendre. Cet effet, que nous ne
» pouvons expliquer avec notre lan-
» gue Celtique & nos oreilles barba-
» res, étoit bien plus sensible enco-
» re chez les Grecs qu'à l'extrémité
» Orientale de l'Asie, parce que les sons
» de leur langue étoient soutenus & for-
» moient toujours entr'eux des interval-
» les appréciables ; leur déclamation
» étoit musicale, ou, si l'ont veut,
» leur musique étoit déclamatoire. Ce
» principe explique comment une Tra-
» gédie de *Sophocle* pouvoit être jouée
» avec un accompagnement de flûtes,
» sans paroître ridicule au goût sévère
» de la raison. Il explique comment
» un *Orphée* ou un *Arion* composoient
» & chantoient à la fois des airs pa-
» thétiques, comme les improvisateurs
» de l'Italie moderne font des Sonnets ;
» il suffisoit à ces Poëtes célèbres d'a-
» voir un organe fléxible, de con-
» noître leur langue, & de deviner les
» accens de la nature. Il explique com-
» ment tous les Poëmes anciens com-
» mencent par le mot *je chante*, usa-
» ge ridicule que nous avons adopté

» dans les nôtres. Nous n'avons pas
» observé que les Grecs chantoient
» l'*Iliade* en la déclamant, mais que
» pour nous, nous ne pouvons chanter ni le *Lutrin*, ni le *Ververt*. Les
» Latins se traînèrent avec peine sur
» les pas des Grecs; les Italiens se
» traînent quelquefois sur les pas des
» Latins; mais, pour les autres peuples de l'Europe moderne, avec leurs
» syllabes sourdes & muettes, leurs inflexions monotones & leur défaut de
» prosodie, il leur est impossible d'avoir
» comme à Athènes un Mélodrame qui
» leur soit donné par la nature. Je
» me lasse de conjecturer & voici une
» expérience faite dans mon cabinet en
» présence de M. *Helvétius*, & qui
» étonna singulièrement ce *Philosophe*;
» je priai un homme du monde, qui
» avoit un très-bel organe & qui jouoit
» parfaitement la Comédie, de déclamer, avec tout le feu dont il étoit
» capable, le Monologue d'*Armide*; il
» le fit, & jamais un Musicien célèbre, qui étoit devant lui, ne put
» parvenir à noter seulement le pre-

» mier vers de ce récitatif ; j'engageai
» ensuite un Grec, qui se faisoit ap-
» peller l'Archevêque de Tarse, de
» déclamer un fragment du cinquième
» acte de l'*Œdipe* de *Sophocle* : toutes
» les infléxions de ce morceau pathé-
» tique furent notées avec justesse par
» le Musicien, qui exécuta ensuite
» l'air sur son violon. Le Mélodrame
» ou l'Opéra, tel que je l'ai défini,
» est donc vraiment dans la nature ».

L'auteur propose des idées de réforme pour notre Opéra, & en général pour la musique Françoise. Il produit une prétendue lettre d'un compositeur d'Italie aux Directeurs de l'Académie Royale de Musique, & ces Directeurs y sont fort mal traités. Il voudroit que les sujets de nos Drames Lyriques fussent pris dans l'Histoire, que le Poëte fût Musicien, qu'on évitât les vers de sentence ; enfin, il préfère le genre de l'Opéra-Comique à celui du grand Opéra, tel qu'il est parmi nous. Vous en conclurez avec moi, que la dispute sur les deux Musiques est interminable, comme tant

d'autres. La préférence que toutes les autres nations donnent à la Musique Italienne doit peut-être faire pencher la balance en sa faveur. Mais cette Musique est-elle faite pour s'allier avec des paroles Françoises? C'est ce qui ne me paroît pas encore tout-à-fait décidé.

On suit dans cet *Essai* les progrès de l'Art Dramatique chez les autres nations. Les Drames Germaniques y sont assez bien appréciés: mais cet endroit est presque copié de la Préface du *Théâtre Allemand*. Le *Philosophe* ne rend point justice aux auteurs Espagnols. Vous vous rappellez le compte que je vous rendis l'année derniere du théâtre de cette nation, traduit par M. *Linguet*: ce théâtre prouve que *Lopez de Véga* & quelques autres, sur-tout le fameux *Calderon*, ont donné des Pièces, remarquables par l'adresse des intrigues & par une action intéressante. N'en croyez donc point, Monsieur, l'auteur des nouvelles réflexions qui ne vous inspireroit qu'un dédain philosophique pour les écrivains

Dramatiques qu'a produits l'Espagne. Viennent ensuite les auteurs Tragiques Anglois. *Sakespeare* est mieux traité que *Caldéron* ; on y convient que ses caractères sont soutenus & fortement dessinés, & l'on y condamne avec raison les bouffoneries & les attrocités dégoûtantes qui gâtent ses meilleures pièces. Après des réfléxions sur le *Caton* d'*Adisson* & quelques autres Tragiques Anglois, l'auteur conclut que ce seroit un grand mal si un peuple qui a des mœurs douces, s'avisoit de transporter chez lui ces spectacles d'échaffauds si en vogue parmi les Anglois, & qu'alors il courroit risque de perdre son caractère, sans perfectionner son Théâtre.

Enfin, le PHILOSOPHE en vient à la scène Françoise. Il réfute quelques paradoxes de *Fontenelle*, de l'Abbé d'*Olivet*, de M. de *Saint Lambert*, sur *Corneille* & *Racine*, & il répète à cette occasion ce qui a été dit un million de fois avant lui ; mais, ce que personne n'avoit dit encore, c'est que *Crébillon* manque de génie. Il n'y a

d'autre réponse à faire à une pareille assertion que de renvoyer le PHILOSOPHE à *Rhadamiste*, *Electre*, *Atrée* & *Pyrrhus*, & même souvent à *Catilina*. Il fait une distinction entre le talent & le génie ; il nous dit que M. *de Voltaire* a du *génie*, tandis que *Crébillon* n'avoit que du *talent*. Je crois précisément le contraire. La plupart des beautés des Tragédies de M. *de Voltaire* sont des choses de combinaison ; mais *Crébillon* avoit au suprême degré cet instinct involontaire, cette profondeur, cette inspiration qui décèle le génie. Il y a, au sujet de *Corneille*, un trait déja connu, mais qu'on ne sçauroit trop reproduire : c'est que ce grand homme refusa de vendre cent mille francs son *Cid* au Cardinal *de Richelieu*. Un autre sujet de louange pour ce créateur de notre Théâtre, c'est qu'il ne pouvoit flatter ses Souverains lors même que sa plume étoit obligée de les louer. Voyez dans le Prologue de la *Toison d'or*, la leçon que, par la bouche de la France, il donne à *Louis XIV*.

Pour fils, n'ai-je que des soldats ?

. . . .

Ils ne vont aux combats que pour me protéger,

Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager ;

S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,

Ils en prennent le droit de ronger mes entrailles ;

Leur retour me punit de mon trop de bonheur,

Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.

A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent ;

L'État est florissant, mais les Peuples gémissent ;

Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,

Et la gloire du Trône accable les sujets.

Il y a un peu de différence entre de pareils vers & les Prologues de *Quinault* ; aussi le Poëte courtisan lassa la générosité de *Louis XIV*, même à tant

dis que *Corneille*, pauvre & fier, n'emporta au tombeau que l'estime stérile des gens de bien. »

Cet *Essai* traite encore des sujets de Tragédies, des trois Unités, des mœurs Théâtrales, de l'action Dramatique ; &, à cet égard, le PHILOSOPHE n'ajoute rien *à la masse des idées du génie*. Cependant il réfute M. *Diderot* qui proscrit les contrastes dans les caractères : il démontre que les ouvrages de tous les Tragiques célèbres en sont pleins. Puis, il observe d'après mille autres observateurs qu'un Héros Philosophe seroit froid sur la Scène, & que les grands écrivains reculent les limites posées par les faiseurs de règles. Il s'élève contre l'abus des monologues, des tirades & des sentences, contre les Tragédies en prose, contre les vers blancs dont personne ne se sert en France ; &, ce qu'il y a de plaisant il dénature une scène de l'*Iphigénie* de *Racine*, pour montrer comme on l'écriroit aujourd'hui, comme elle seroit bien brillante, bien froide, bien applaudie du parterre.

Pour *froide*, il est certain qu'elle l'est terriblement de la manière dont le PHILOSOPHE a sçû l'arranger; mais, pour *brillante & applaudie*, il me permettra d'en douter.

Cet ouvrage finit par un *Mémoire* adressé aux Gentils-hommes de la Chambre sur la coutume de laisser les Comédiens juges des pièces de Théâtre. Ce *Mémoire* contient de fort bonnes réfléxions, qu'on a déja faites à la vérité depuis long-temps; mais elles n'en sont pas moins judicieuses; je vous citerai ce morceau.» Quel rapport y a-» t-il entre le grand-homme qui crée » les vers de *Cinna*, & la machine » bien ou mal organisée qui les dé-» clame? Le génie de l'Acteur s'allume-» t-il autrement qu'à la flamme du Poë-» te qui l'inspire? & *Vaucanson* doit-il » s'attendre à être jugé par ses Auto-» mates? Si du moins le grand Poëte » ne voyoit sa destinée qu'entre les » mains des grands Acteurs, la supé-» riorité du talent de *Roscius* feroit » moins appercevoir l'intervalle im-» mense qui sépare son Art de celui » de *Sophocle*; mais les grands talens

» ne jugent jamais ; c'est toujours l'hom-
» me obscur qui fait les cabales, qui
» siffle les Pièces, &, ce qui est en-
» core plus ignominieux, qui les pro-
» tège. Par la nature des usages de la
» Comédie Françoise, il est impossi-
» ble qu'un Poëte réussisse à faire jouer
» ses Drames, sans dévorer une mul-
» titude d'affrons & sans boire à longs
» traits dans la coupe du mépris : mais
» on vous le cache avec soin, Messei-
» gneurs, parce que vous avez assez
» de lumières pour juger d'indignes
» manœuvres, & assez de pouvoir pour
» les faire cesser. On nomme d'abord
» un ou deux Commissaires pour exami-
» ner si la pièce est digne d'être lue :
» c'est quelquefois le Souffleur de la
» Comédie ou l'Acteur qui joue *Pour-*
» *ceaugnac* : si par hazard le Com-
» missaire ne sçait pas lire le Manus-
» crit, l'ouvrage est impitoyablement
» refusé ; le Poëte se décourage, &
» la Nation peut être sur le point de
» perdre un second *Corneille*. Quand
» on a gagné sa cause à ce premier
» Tribunal, il faut encore aller plai-

» der à un autre : on comparoît à
» l'assemblée générale des Acteurs, &
» *Racine* ou *Crébilion* obtiennent la
» permission de lire leurs pièces de-
» vant la troupe mercénaire que leur
» génie fait exister. Il est difficile de
» retenir son indignation, quand on
» connoît de quelle manière se por-
» tent les Jugemens de ce nouvel
» Aréopage : si le Poëte n'est pas pro-
» tégé, si sa pièce n'est pas reçue
» avant qu'il en commence la lecture,
» un murmure confus qui s'élève de
» temps en temps lui annonce le mé-
» contentement de ses Juges : à me-
» sure que la victime déconcertée baisse
» la voix, la Critique élève la sienne ;
» l'un, occupé avec ses voisins d'un sou-
» per qu'il médite, fait répéter une Scène
» qu'il ne tenoit qu'à lui d'entendre ; un
» autre bâille & tout en bâillant refait
» la Pièce : le dernier Acte s'achève,
» écouté du seul homme qui en fait
» la lecture ; on va au scrutin pour la
» forme, la Pièce est refusée, & l'au-
» teur, déja à demi-mort, reçoit sa
» sentence. De quoi dépend souvent
» le refus d'une Pièce ? D'une lecture

» faite avec timidité ; de ce que l'au-
» teur a refusé de faire sa cour aux
» principaux membres de l'assemblée ;
» de ce qu'il a eu le courage de faire
» ses rôles pour sa Pièce, & non pour
» faire valoir ses Acteurs. *Racine*, l'im-
» mortel *Racine*, s'étoit déja apperçu
» de son temps, que le pouvoir que
» s'arrogeoient les Comédiens d'être
» les despotes de la Scène, pouvoit
» en amener la décadence ; aussi, dans
» l'occasion, sçavoit-il les faire ren-
» trer dans la poussière ; un jour qu'il
» faisoit une lecture & que *Baron*,
» semblable à ce pédant qui s'avisa
» autrefois de parler de Tactique de-
» vant *Annibal*, voulut lui faire des
» représentations sur la coupe de ses
» Scènes : *Baron*, lui dit ce grand
» homme, *ce ne sont pas vos conseils*
» *que je vous demande, je suis ici pour*
» *vous apprendre comment il faut réci-*
» *ter mes rôles*. Les dégoûts & les op-
» probres de ce genre se sont accu-
» mulés à un tel point, qu'une classe
» respectable de Gens de Lettres a
» pris le parti de faire imprimer ses
» Drames & non de les faire jouer :

dans cette classe sont Mrs. d'*Arm*...
» & *Dor*.... tous deux connus par
» l'honnêteté de leur ame autant que
» par leurs talens. Ces abus ont sub-
» sisté de tout temps : *Corneille*, le
» grand *Corneille*, irrité des humilia-
» tions qu'il recevoit d'une Troupe
» de Comédiens dont il avoit fait la
» fortune, abandonna la Scène ; &,
» sans *Fouquet*, nous n'aurions ni la
» belle exposition d'*Othon*, ni l'entre-
» vue admirable de *Pompée* & de *Ser-*
» *torius*. *Racine* ne fut plus heureux que
» parce que la *Champmêlé*, qui l'ai-
» moit, lui avoit fait un parti parmi les
» Acteurs. *Crébillon* a dévoré plus d'un
» affront, & les Comédiens couronnent
» aujourd'hui leur despotisme en per-
» sécutant sa cendre, & en refusant ;
» depuis un grand nombre d'années,
» de jouer ses Pièces. Les Auteurs de
» la *Pupile*, de *Didon* & de la *Mé-*
» *tromanie*, se sont plaint avec amer-
» tume du droit, que s'arrogeoient les
» Comédiens, de refuser leurs Pièces
» & de mutiler leurs chefs-d'œuvre.
» Qu'est-ce que ce tact aveugle que
» les hommes à préjugés accordent

» aux Acteurs, & qui, dit-on, leur
» fait apprécier les Pièces avec autant
» de sûreté que de goût? Ce tact est
» une qualité occulte qu'on ne devroit
» faire valoir que dans le siècle des
» *formes substantielles*, des *univer-*
» *saux* & des *quiddités*. Les Comé-
» diens, avec leur tact, se trompent
» tous les jours : le *Philosophe Marié*
» a resté trois ans dans leur porte-
» feuille sans qu'ils en soupçonnassent
» le mérite : *Mélanide*, qu'on revoit
» tous les jours avec plaisir, ne fut
» point d'abord acceptée : ils ont re-
» fusé *Œdipe* & *Mérope*, deux des
» chefs-d'œuvre de M. de *Voltaire* «. Il
faut que ce *Mémoire* ne soit pas du PHI-
LOSOPHE ; car on y loue *Crébillon*,
& quelques autres gens de Lettres qui
ne sont pas *Philosophes*. Quoiqu'il en soit,
si cet *Essai* n'étoit pas écrit avec tant de
prétention, si l'auteur nous eut fait
grâce de ses vers : s'il eût évité avec plus
de soin les expressions amphigouriques
ou recherchées, comme *sourire sur son*
siècle, *s'indigner du trouble de son ame*,
un Opéra d'accord avec mon cœur &
son

son Orchestre, &c, &c, &c ; s'il n'eût pas compilé ce que nous sçavons depuis long-temps, il auroit pu faire un ouvrage passable. Mais quel est donc l'auteur de cette belle production? A la fin, Monsieur, je crois l'avoir deviné. Autant que je puis me connoître en style, je parierois que c'est ce petit Rhéteur bouffi qui nous donna, il y a deux ou trois ans, une emphatique *Philosophie de la Nature*, & qui, à la suite d'une traduction de *Suetone*, c'est-à-dire, de l'Historien le plus sage & le plus simple, a mis les Notes les plus folles & les plus ampoulées.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1772.

LETTRE XI.

Catalogue de la Bibliothèque de Berne; avec des remarques critiques; par J. R. Sinner Bibliothécaire.

JE ne connoissois point, Monsieur, ce *Catalogue* curieux; mais j'en avois entendu parler avec éloge. Ces jours der-

niers, me trouvant à diner avec l'aimable & sçavant M. le Baron *de Zurlauben*, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce Livre ; il m'en dit beaucoup de bien ; je lui témoignai le desir que j'avois de le lire ; dès le lendemain il eut la bonté de m'en envoyer un exemplaire, d'après lequel je suis en état de vous en rendre compte.

Les Cabinets des Manuscrits ont été longtemps, dans les Bibliothèques, des Sanctuaires impénétrables. La curiosité, le sçavoir y ont enfin trouvé un accès facile ; & les Bibliothécaires se font une gloire de faire connoitre leurs trésors. A l'exemple du célèbre *Lambecius*, (*) ils ne se contentent pas de donner une nomenclature aride des richesses qu'ils possèdent ; ils entrent dans des détails qui instruisent &

(*) Mort à Vienne en Autriche en 1680, à 52 ans. Il étoit Bibliothécaire de l'Empereur. Entr'autres ouvrages très-estimés, il a laissé un Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Empereur, en huit volumes *in-folio*, en Latin.

qui mettent ſur les voies pour faire de nouvelles découvertes : travail d'autant plus eſtimable, qu'il eſt difficile & ſans attraits, mais d'une grande reſſource pour la perfection des Sciences, des Arts, ſurtout de l'Hiſtoire. Vous reconnoitrez, Monſieur, ces vues d'utilité publique dans le *Catalogue des Manuſcrits de la Bibliothèque de Berne* que je vous annonce. (*) Une grande partie de cette Bibliothèque, vient du ſçavant *Bongars*, (**) qui avoit

(*) Cet ouvrage a été imprimé à Berne en deux Volumes *in*-8°. Le premier Tome a paru en 1760, & contient 636 pages avec quatre Planches gravées qui repréſentent des modèles d'écriture depuis le ſixième ſiècle juſqu'au quatorzième. Le ſecond Volume a été imprimé en 1770 ; il a 630 pages.

(**) *Jacques Bongars*, Calviniſte, natif d'Orléans, Conſeiller de *Henri IV*, qui le chargea de pluſieurs négociations importantes. Il mourut à Paris le 29 Juillet 1612, âgé de 58 ans.

acheté avec *Paul Petau* * les Bibliothèques de *Daniel* & de *Cujas*. La Bibliothèque de *Paul Petau* a passé dans celle de la Reine *Christine* de Suède. Celle de *Bongars* n'a point été portée d'abord à Heidelberg, ni ensuite au Vatican, comme *Bayle* l'a écrit ; elle se conserve précieusement à Berne. Outre les papiers & les négociations de *Bongars*, que *Henri IV* employa dans les Cours d'Allemagne, on y trouve encore les Manuscrits qui ont servi aux grandes Collections des Historiens de Hongrie & des expédi-

* Il ne faut pas confondre ce *Paul Petau* avec le célèbre *Denys Petau* Jésuite; ils étoient tous deux de la même famille. *Paul*, habile Antiquaire & grand Jurisconsulte, fut Conseiller au Parlement de Paris. Il mourut dans cette Ville en 1614.

Pierre Daniel étoit un Avocat d'Orléans, & l'un des plus sçavans hommes du seizième siécle. Il rassembla une belle Bibliothèque de Manuscrits. Il mourut à Paris en 1603.

Tout le monde connoît *Cujas*, ce Jurisconsulte immortel.

tions des François dans la Terre Sainte, *Gesta Dei per Francos*, que *Bongars* a publiées.

Sans parler de ces ouvrages connus, je remarque, dans ce *Catalogue*, le bel exemplaire de la *Chronique d'Eusèbe*, écrit la cinquième année du Roi *Childebert*, lorsque Pâques tomboit le dix des Calendes, c'est-à-dire, l'an 699; M. *Sinner* marque l'année 700. Cette époque est fameuse dans nos fastes, parce qu'elle sert à régler la Chronologie, fort embrouillée, de nos Rois de la première race.

Le quatrième volume de la *Fleur des Histoires* présente des détails singuliers sur *Gérard de Roussillon*, un des Seigneurs les plus renommés sous la seconde race de nos Rois. On voit encore à Vézelay, & ailleurs, de vastes monumens de sa magnificence. Ses actions guerrières sont célébrées dans nos anciennes chansons. Il est fâcheux que son histoire ait été défigurée par des exagérations romanesques. Cependant, sous ces voiles & en rapprochant plusieurs monumens, on découvre quan-

tité de traits importans, qui ont échappé à nos écrivains les plus modernes de l'Histoire de Bourgogne.

Une *Description de la Terre Sainte*, faite par un Voyageur du douzième siècle nous apprend des particularités essentielles. » Cette terre, dit le Voyageur, l'emporte sur toutes les autres terres. Elle est extrêmement fertile en bled. On le cultive sans peine : deux bœufs suffisent pour les labours. La terre se remue si aisément qu'il n'est pas nécessaire d'employer les chevaux. Jamais je n'y ai vû mettre de fumier. Les champs sont couverts d'une grande quantité d'herbes, qui sortent naturellement du sein de la terre. Le fenouil, la sauge, la rue, les roses, croissent par-tout en abondance. On y élève tous les ans des plantes, dont les feuilles sont semblables à celles de la vigne. Ces plantes s'élèvent à la hauteur du genou ; elles poussent des follicules pleines d'une laine végétale, qu'on recueille vers la fête de Saint *Michel*. » On ne peut pas mé-

connoitre à ces traits les cotonniers. La culture des cannes à sucre n'est pas moins bien caractérisée. Le Voyageur les nomme des *cannes de miel*. » Elles croissent, dit-il, dans les lieux » qui leur sont propres. Elles ressem- » blent, à l'extérieur, aux cannes com- » munes ; mais elles sont beaucoup » plus grandes. L'intérieur contient » une substance poreuse, comme nos » branches de sureau. Quand les *can-* » *nes de miel* sont cueillies, on les coupe » en morceaux de la longueur d'une » demi-palme. On en exprime le suc » sous le pressoir : on le fait cuire » vigoureusement dans des chaudières » d'airain. L'écume, qu'on enlève, se » met dans des paniers d'osier. La sub- » stance la plus grossière reste dans ces » paniers ; ce qui dégoute se séche & » forme le sucre, qu'il nomme *Zucura*. » C'est le miel le plus excellent, & le » plus propre pour l'assaisonnement des » mets. » Il parle de la culture des *cannes de miel* ; & il dit » qu'on les » coupe en morceaux de la longueur » du doigt, ou un peu moins ; qu'on

» a l'attention qu'il se trouve un nœud » au milieu de chacun de ces morceaux ; ce qui n'est pas difficile » parce qu'il y a beaucoup de nœuds » dans chaque canne. Au Printemps » on met les morceaux en terre dans » des endroits où il y ait des canaux » & des conduits d'eau pour les arroser continuellement. De chacun de » ces morceaux, il sort deux cannes, » une de chaque côté du nœud. » Ce témoignage authentique d'un Voyageur du douzième siècle termine les disputes qu'on a renouvellées depuis peu sur l'antiquité du sucre. Je ne m'arrêterai pas à vous parler de ce qu'il dit des oranges, des limons & des autres fruits excellens de ce pays, dont on faisoit des compositions aromatiques & des électuaires fort estimés. Que devient après cela l'assertion de M. *de Voltaire* qui, de ce ton tranchant qui n'appartient qu'à lui & qui, presque toujours, est celui de l'ignorance, décide que la Terre-sainte est un pays misérable, dont le sol aride ne peut produire que de maigres

récoltes à force d'engrais & de labours.

Les notices que M. *Sinner* nous donne des Manuſcrits de l'*Hiſtoire de Froiſſard* & du *Voyage de Marc Pol*, ſont immenſes : elles prouvent que les exemplaires qui s'en conſervent dans la Bibliothèque de Berne, ſont plus corrects que ceux qui ont ſervi aux éditions que nous avons.

Les *Voyages de Ricul* & de *Guillaume de Triple* ſont moins importans. On trouve cependant avec plaiſir dans ceux de *Triple*, des traits qui caractériſent bien le fameux *Bibars*, ſi redouté des Princes Chrétiens. C'eſt le Soudan qui a le plus reſſemblé à *Saladin* par les grandes qualités, & qui a affermi le Trône des *Mamelus*. Les ſuccès l'avoient enorgueilli, & il avoit coutume de dire ; » *le Roy de France eſt venu* » *contre nous, le Roy d'Angleterre &* » *de Normandie & l'Empereur de Ro-* » *me ; mais ils ſont paſſés comme les* » *nues meuës par le vent. Viegne le Roy* » *Charles & le Greu & le Tartarin,* » *nous enrichirons du leur, & aurons*

» *gloire en batailles comme vainqueurs.* »
Le Roi *Charles*, le *Greu*, le *Tartarin*; c'est *Charles*, Roi de Sicile, l'Empereur de Constantinople, & le Mogol! . . Le Héros des Croisades, *Godefroi de Bouillon*, avant de partir pour la Terre-Sainte, avoit vendu son Duché de Bouillon à l'Église de Liége; mille marcs d'or, & quatorze cent marcs d'argent. Pour payer cette somme, on enleva l'or, l'argent, les pierres précieuses de la chasse de *Saint Lambert*, parce qu'il n'y avoit pas d'argent dans le pays. Ce trait, que M. *Sinner* tire de la Chronique manuscrite de Liége, fait connoître quelles étoient alors les richesses des Eglises & l'épuisement d'argent qu'occasionnoient les Croisades.

Dans ces temps éloignés, où la terre, inculte en grande partie, étoit couverte de lacs & de forêts, les phénomènes désastreux étoient plus fréquens que de nos jours. On en voit des exemples terribles dans le neuvième siècle, l'an 824 : » en Sessoigne, » (en Saxe) ot à icel tems un crolle

» de terre merveillos : 14 Villes i furent arses du feu du Ciel. Grands » foudres chairent en terre par l'espace » de 12 jors, & si estoit le Ciel bel » & cler & li tems seris. Plusor gens » & plusors bestes i furent occis. . . » L'an de grace 825, chai en France » à l'issue de May ovec la grelle une » pièce de glace, qui avoit 15 piés » de long, & 6 de las, & 2 de gros. » *Chronique universelle, en François du* » *treizième siècle.*

La Bibliothèque de Berne possède assez peu de Manuscrits Grecs. Il y en a un qui mérite attention. Cet ouvrage est une *Collection des Tactiques de l'Empereur Léon*, bien plus considérable par les fragmens des anciens auteurs qu'elle conserve, que par le titre auguste qu'elle porte. Elle est beaucoup plus ample dans le Manuscrit que dans les imprimés. On y trouve plusieurs pratiques connues dans les Écoles Vétérinaires des Anciens, pour former & pour guérir les chevaux. Ils avoient aussi fait des expériences singulières de Balistique. D'après plusieurs

essais, ils avoient conclu qu'une fléche, qui conserveroit sa même vélocité pendant vingt-quatre heures, parcourroit, dans cet espace de temps, deux cens mille stades. Le grand usage avoit donné aux Scythes & aux Parthes une dextérité incroyable à tirer les fléches. Dans les Cours mêmes des Princes, on ne négligeoit pas cet exercice. Un auteur, témoin oculaire, (on conjecture que c'est le célèbre *Arrien* qui a vécu sous *Trajan* & sous *Hadrien*) étant à la Cour d'*Abgar* Roi de l'Osrhoene, fut d'une partie de chasse avec *Mannus* fils du Roi. Lorsqu'ils furent dans la forêt, une ourse, qui parut tout-à-coup, effraya les chasseurs. *Mannus* les rassura, lança deux flèches, & perça les yeux de l'ourse. Mais rien n'égale la dextérité de *Bardesane*, Parthe d'origine. Les fléches étoient entre ses mains ce qu'est un léger pinceau dans celles du plus habile peintre. Pour prouver son talent, *Bardesane*, en présence d'une nombreuse assemblée, se fait amener un jeune homme de la figure la plus avan-

tageuse ; il lui fait poser son bouclier sur lequel il tire ses flèches avec tant d'art qu'il y dessine le contour de sa tête, l'anime par la régularité des yeux, l'harmonie des lèvres, les proportions des joues. Après avoir achevé la tête, il passe aux autres parties du corps & les rend avec la même vérité ; le jeune homme sort tout entier de ce nouveau genre de peinture, & laisse les spectateurs dans l'étonnement & dans l'admiration.

M. *Sinner* n'a encore donné que deux volumes du *Catalogue de la Bibliothèque de Berne*. Ils contiennent les Livres de Religion & d'Histoire. Il reste un troisième & dernier volume, qui rendra compte des Livres de Philosophie & de Littérature. Avec du choix & de la variété, cette partie ne peut manquer d'être intéressante. Les remarques de M. *Sinner* sur ses Manuscrits, sont ordinairement exactes ; & c'est moins par erreur que par méprise, qu'il a dit tome II. page 267, qu'en 1329 moururent *Mahaut* Comtesse d'Artois & sa fille *Jeanne*.

fille de *Philipe-le-Long* Roi de France. *Jeanne* étoit fille d'*Othon* Comte de Bourgogne, & femme de *Philippe-le-Long*.

Nouvelles Espagnole, traduites de différens auteurs; par M. Duffieux; 2 volumes in-12. de près de 400 pages chacune; à Paris, chez Ruault Libraire rue de la Harpe.

Ces *Nouvelles* sont très-courtes. Le premier volume en contient sept, & le second six : c'est vous annoncer, Monsieur, qu'il y a de la rapidité dans la narration. Je me borne à vous analyser le premier Conte; il suffira pour vous donner une idée favorable de tout l'ouvrage. « D'*Egremont*, cher d'*Egremont*, est-il au monde une amante » plus infortunée que la tienne? Main» tenant où es tu? Et ceux qui t'en» tourent te voient-ils insensible à mes » maux? Hélas, si notre tendresse est » égale, si un même lien nous enchaîne, se peut-il que ma peine te soit

» inconnue? D'*Egremont*, si tu m'ai-
» mes encore; si la foi que tu m'as
» jurée est inviolable, que ne viens-
» tu me secourir dans l'état où tu m'as
» réduite? Ne te souvient-il plus que
» pour toi j'ai abandonné la maison de
» mon père, je me suis soustraite aux
» leçons d'une mère tendre & vertueu-
» se? Quel désespoir dans ma famille!
» J'ai oublié le respect que je lui dois;
» j'ai rompu en apparence tous les liens
» de l'honnêteté, & cela, pour ne me
» pas séparer de toi. Je suis donc cri-
» minelle aux yeux de tout l'Univers?...
» Non... si tu respires encore, *Cécile* est
» innocente... Mais je me vois loin de
» toi, seule, loin de ma patrie, au mi-
» lieu d'un désert affreux, entourée
» de morts, sans consolation, sans es-
» poir... Hélas! » Une jeune Espa-
gnole, habillée en Page, adresse cette
plainte au Ciel & à son amant, dans
une cabane située au milieu des Pyré-
nées. Un Cavalier François qui reve-
noit d'Espagne, entre; frappé de la
figure & du langage de l'inconnu, il lui
propose de venir en France avec lui;

& le place, en qualité de Page chez la Marquise d'*Arville* sa sœur, qui ne tarda pas à être touchée des graces du jeune Espagnol. La passion avoit déja fait bien du ravage dans le cœur de la Marquise; elle s'étoit déja expliquée d'une façon si tendre & si précise, que *Cécile* crut qu'il étoit temps de déclarer son sexe. Madame d'*Arville*, étonnée, saute au cou de *Cecile* & sent l'amour dans son ame faire place à la plus vive amitié. Le Comte de *Calans*, qui avoit donné le Page à sa sœur, entre dans un de ces momens d'épanchement; il se retire très-scandalisé; ce fut bien pis le lendemain que s'étant introduit secrettement dans la chambre de la Marquise, il trouve le Page à ses côtés dans son lit. L'épée à la main il tombe sur l'Espagnol qu'il blesse légérement à la joue: on accourt, on désarme le Comte, & on lui dit le mot de l'égnime; l'amour dans son cœur succède à la vengeance.

Cécile, ayant repris les habits de son sexe, raconte à sa protectrice que le dessein de s'unir au Comte d'*Egremont*

lui avoit fait prendre ce déguisement de Page pour fuir la maison d'un père, qui, nommé à un Gouvernement en Amérique, alloit l'emmener pour toujours loin de son amant ; que d'*Egremont*, pour n'avoir pas l'air de tremper dans le complot, lui avoit conseillé de prendre les devants avec une femme qui étoit morte en chemin, & quelques hommes qui, au passage des Pyrénées, avoient été massacrés par des voleurs ; qu'elle seule avoit pu échapper au carnage. Elle ajoute que, n'ayant point depuis long-temps de nouvelles de d'*Egremont*, elle veut prendre le voile & entrer dans un Couvent. Après bien des remontrances & des retards, on se voit forcé de lui accorder sa demande. Dans sa nouvelle société, *Cécile* distingue une jeune Religieuse que l'assortiment de l'âge, des goûts & des qualités, lui attacha presque tout d'un coup. L'Espagnole lui ouvre son cœur. Au nom de d'*Egremont*, la jeune Cénobite lui apprendre que c'est son frère ; vous jugez dès-lors combien de fois ce nom fut répété dans leurs tendres entretiens.

Cependant d'*Egremont*, qu'une fièvre de mélancolie avoit retenu un an à Bordeaux, arrive à Paris, désolé d'avoir perdu son amante. *Claire*, c'est le nom de la sœur Religieuse, apprend son retour, l'appelle & lui fait voir la belle *Cécile*; mais malheureusement cette *Claire* découvre à son frère les mauvais traitemens du Comte de *Calans* & son amour pour *Cécile*; ils se battent au bois de Boulogne, *Calans* tombe mort, & d'*Egremont* dangereusement blessé expire peu de jours après. *Cécile*, à cette nouvelle, s'évanouit. Revenue de sa foiblesse, elle ouvre les yeux, serre contre son sein la main tremblante de son amie, profère le nom de son amant, & meurt.

Je desirerois que M. *Dussieux*, parmi les histoires amoureuses, en eût intercalé quelques-unes d'un genre différent, comme d'amour de la patrie, de tendresse filiale, &c; elles eussent répandu plus d'agrément & de variété dans cette production. Un style plus animé, plus pittoresque, & quelquefois une élocution plus noble, sont encore des avantages que l'Auteur a négligés de

temps en temps. Je suis persuadé, par exemple, qu'un moment de réfléxion de plus lui eût fait donner un autre ton à cette pensée que je crois très-vraie dans le fond. Il peint une fille honnête placée entre le sacrifice de son honneur ou celui de sa vie : « quelqu'horreur » qu'une fille ait pour le crime », *il n'y a jamais, dans ces occasions, deux à parier contre un, en faveur de la vertu.* L'auteur est jeune ; il peut se corriger ; il a certainement de l'esprit, de l'imagination, de la sensibilité, & je ne doute pas qu'il ne s'illustre un jour dans notre Littérature.

Lettres d'un Scyte franc & loyal sur le Voyage de Sibérie ; Brochure in-12 à Paris chez Durand Libraire rue Galande.

Il y a deux ou trois ans que feu M. l'Abbé *Chappe d'Auteroche*, de l'Académie Royale des Sciences, publia la Relation de son *Voyage en Sibérie*, fait par ordre du Roi en 1761. Cet ouvrage contient le tableau des mœurs & des usages des Russes, l'état actuel de cette puissance, la description géo-

graphique & le nivellement de la route de Paris à Tobolsk, l'histoire naturelle de la même route, des observations astronomiques & des expériences sur l'électricité naturelle : le tout enrichi de cartes, de plans, de profils du terrein & de gravures. Un Russe, homme d'esprit, & qui connoit bien sa patrie, indigné des fautes, des erreurs, des faussetés, des contradictions & de mille autres espèces de défauts dont *le Voyage en Sibérie* est rempli, a composé ces *Lettres* & vient de les faire imprimer sous le nom d'un *Scythe*. Après une première Lettre assez longue sur *le danger des préjugés nationnaux*, & dans laquelle je n'ai trouvé rien de neuf ni de saillant, le prétendu *Scythe* entre vivement en matière ; il mêle à la force des preuves & des réfutations, ce sel attique, cette fine plaisanterie qui assaisonne si bien un ouvrage polémique. Avant de prononcer sur le mérite de l'Histoire de Sibérie, l'auteur examine si l'Académicien François avoit les qualités d'un Historien ; c'est-à-dire, s'il étoit *Philosophe*, *Voyageur instruit*, *Observateur exact*, *Narrateur fidèle*. Un Phi-

losophe, reprend le *Schythe*, est un Cosmopolite humain, généreux, équitable, ami de tous les hommes, de toutes les sociétés, sans acception ni exception de personnes, de pays ni de lieux. Or, l'Abbé *Chappe* parle par-tout des Russes, ou avec partialité, ou avec haine, ou avec le plus souverain mépris. Il paroit même bien scandalisé que les autres nations de l'Europe en ayent une bonne idée & redoutent sa puissance : *c'est pour détruire cette bonne idée, pour rassurer ces Nations, qu'il écrit.* Considérant ensuite cet auteur comme Philosophe, le *Scythe* analyse un des endroits de sa Relation, » Il arrive bien avant dans la nuit » à *Maléchina*; il frappe à la première » porte; un Russe vient lui ouvrir, » tenant d'une main une *Louchine* ou » morceau de bois allumé, & son bon- » net de l'autre... Convenez, Mon- » sieur, que ce procédé de la part d'un » *Sauvage, dont on voyoit à peine le vi-* » *sage au milieu de ses cheveux hérissés* » *& d'une longue barbe qui lui descen-* » *doit sur la poitrine*, n'est pas si mal-

» honnête, sur-tout après avoir été » réveillé en sursaut par un inconnu » avec lequel il n'avoit rien à démê- » ler. Le second objet ridicule qui » frappe la vue de M. l'Abbé *fut une » vieille femme qui berçoit un enfant » suspendu dans un panier ; sa peau ridée » & rembrunie par la fumée, offroit un » spectacle désagréable* ; quelle sublime » remarque ! *Une grande-mère qui berce » son petit-fils, une peau ridée à 80 ans ;* » étonnent un Philosophe ! M. l'Abbé » n'auroit pas mal fait de lire en route » *la grande science des Chinois* ; l'hos- » pitalité, l'amour maternel, le res- » pect pour les ayeux, l'auroient em- » pêché de trouver *ces objets désagréa- » bles*. Cependant je dois être juste ; » chaque objet ne révolte pas M. l'Abbé ; » écoutons-le : » *On voyoit tout auprès » sur un banc une jeune femme plus » occupée à satisfaire sa curiosité qu'à » rajuster sa chemise qui formoit tout » son vêtement. Le désordre qui y re- » gnoit & son attitude laissoient à dé- » couvert les beautés de cet âge, & sa » peau de la plus grande blancheur* ». Alte-

» là, M. l'Abbé; vous anticipez sur
» votre mission; ce n'est qu'à *Tobolsk*
» que vous devez observer *Vénus*.

En examinant l'auteur de la Relation de Sibérie sous l'idée de *Voyageur* & de *Narrateur*, le *Scythe* ne le traite pas avec plus d'indulgence. « Le
» but des voyages, dit-il, étant, comme
» l'exprime *Montagne*, *de frotter &*
» *limer sa cervelle contre celle d'autrui*,
» il ne suffit pas aux Voyageurs de
» frotter & limer leurs poings contre
» les épaules de leurs conducteurs,
» comme l'a fait M. l'Abbé *Chappe*;
» qui s'en fait une espèce de mérite;
» sans doute parce que cet acte de
» violence a un faux air de courage.
» On doit être justement en garde con-
» tre les Voyageurs bilieux, prévenus,
» peu instruits, qui, ne se donnant pas
» la peine ou n'ayant pas le temps
» d'examiner, d'approfondir, de com-
» parer les loix, les usages, les coutu-
» mes, les mœurs d'un pays qu'ils
» parcourent précipitamment, ne s'ar-
» rêtent qu'à l'écorce des choses, ju-
» gent indiscrettement du caractère de

» toute une nation par des contes de
» *Bonnes*, par des aventures triviales »,
» dans une hôtellerie ou dans une cot-
» terie particulière de quelques artisans
» de cette nation ». Voyager en effet
de la sorte, c'est perdre son temps, son
argent, ses peines ; &, après avoir par-
couru bien des climats, on ne présente
que l'image de la *Malle* d'une Co-
médie de *Goldoni*, qui ne fait que pas-
ser de carosse en carosse, pour reve-
nir, usée ou fracassée, au point d'où elle
étoit partie.

Le docte Académicien, qui ne dai-
gne pas abaisser ses regards altiers sur
la Russie, a cependant eu la petite
mortification de trouver, au milieu des
déserts de la Sibérie, une simple ar-
tisanne qui l'a aidé à rectifier sa ma-
chine astronomique. Il avoit paru tout-
à-coup dans cette terre maudite &
ignorante avec une grande lunette de
19 pieds, pesant 240 livres, poids de
France. En voulant l'arranger, la lu-
nette de cuivre rouge se plie fort mal
à propos. Voilà l'Académicien décon-
certé & de fort mauvaise humeur ; il
ne

ne comprenoit pas même pourquoi sa lunette lui avoit joué ce tour affreux, lorsqu'une Ferblantière de Tobolsk s'avance & lui apprend *qu'un métal aussi pesant devoit se courber sur une pareille longueur*; elle fit plus: « elle fa» briqua une autre lunette de fer» blanc ».

M. l'Abbé *Chappe* défie de *nommer un seul Russe qui soit à citer dans l'Histoire des Sciences & des Arts*. Que M. l'Abbé lise l'état où se trouvoit la Russie quand *Pierre le Grand* parvint au Trône; qu'il mesure ensuite l'espace qu'elle a parcouru, depuis le point d'ignorance d'où ce Héros l'avoit tirée jusqu'à celui de lumiere & d'urbanité où elle est, de l'aveu même de ennemis; & on le *défie* de citer aucune nation dans l'Univers qui ait fait, en aussi peu de temps, autant de progrès dans l'ordre politique & moral; qui ait triomphé des préjugés qu'elle chérissoit depuis dix siècles, comme l'a fait la Russie. Et quand M. l'Abbé *Chappe* porte ce défi insultant à la nation, il n'en recueille qu'un démenti formel &

humiliant que lui donnent le Prince *Cantimir* le *Boileau* de la Russie ; l'Historien *Tatitcheff*, *Lomonosoff*, dont les différens ouvrages en vers & en prose sont remplis de feu, de génie & d'éloquence ; M. *Soumorokoff*, dont les Tragédies, les Comédies & les autres productions sont si estimées ; le Prince *Michel Scherbatof* qui vient de donner au Public le premier volume de l'Histoire de Russie, & vingt autres qu'on lui pourroit nommer.

A la fin de cette Brochure il y a quelques feuillets destinés à des observations apologétiques & critiques des *Mémoires de Russie* par le Général *Manstein*, dont je vous ai parlé il n'y a pas long-temps. Le *Scythe* justifie le Général Russe, accusé par les Journalistes de Bouillon d'avoir porté trop haut les forces militaires de sa nation. Il indique d'autres articles de ces *Mémoires*, où il prétend que ce Général s'est trompé. Il eut été plus *loyal* de faire paroître ces *Lettres* piquantes du vivant de M. l'Abbé *Chappe*, que la mort nous a enlevé il y a un an.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1772.

LETTRE XII.

On ne s'y attendoit pas ; 2 volumes in-12. d'environ 200 pages chacun ; à Paris chez Prault Libraire, rue de Tournon.

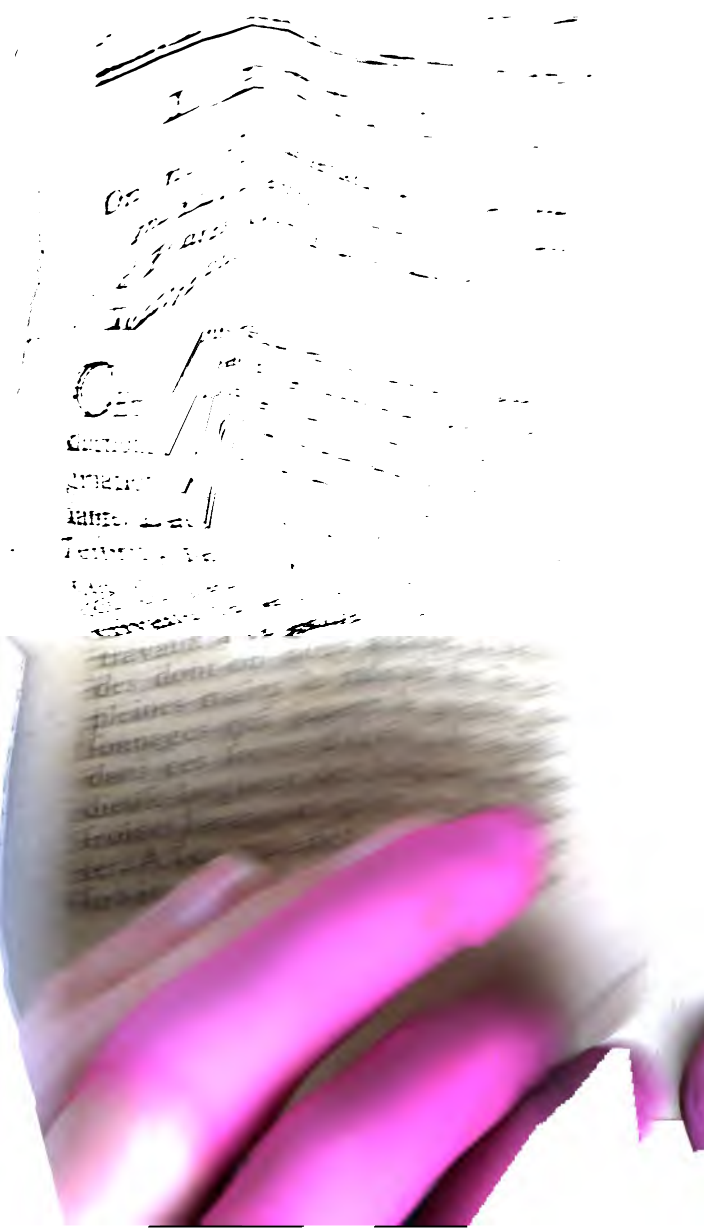
CET ouvrage est une de ces productions bizarres, tissues par une imagination folle, & quelquefois plaisante. L'auteur, qui certainement a de l'esprit, paroit n'avoir eû d'autre but que de guérir une certaine classe d'écrivains de la manie de consacrer leurs travaux à ce genre de Romans insipides dont on nous accable. Il verse à pleines mains le ridicule sur les personnages qui jouent le premier rôle dans ces sortes d'écrits, sur la fastidieuse langueur des soupirans, sur les froides harangues qu'on leur fait débiter. A l'exemple de *Cervantes*, qui, par son immortel *Dom Quichotte*, a fait tom-

humiliant que lui donnent le Prince *Cantimir* le *Boileau* de la Ruſſie ; l'Hiſtorien *Tatitcheff*, *Lomonoſoff*, dont les différens ouvrages en vers & en proſe ſont remplis de feu, de génie & d'éloquence ; M. *Soumorokoff*, dont les Tragédies, les Comédies & les autres productions ſont ſi eſtimées ; le Prince *Michel Scherbatof* qui vient de donner au Public le premier volume de l'Hiſtoire de Ruſſie, & vingt autres qu'on lui pourroit nommer.

A la fin de cette Brochure il y a quelques feuillets deſtinés à des obſervations apologétiques & critiques des *Memoires de Ruſſie* par le Général *Manſtein*, dont je vous ai parlé il n'y a pas long-temps. Le *Scythe* juſtifie le Général Ruſſe, accuſé par les Journaliſtes de Bouillon d'avoir porté trop haut les forces militaires de ſa nation. Il indique d'autres articles de ces *Mémoires*, où il prétend que ce Général s'eſt trompé. Il eut été plus *loyal* de faire paroître ces *Lettres* piquantes du vivant de M. l'Abbé *Chappe*, que la mort nous a enlevé il y a un an.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Novem[illegible]



ber en Eſpagne le goût d'une Chevalerie extravagante, l'auteur d'*On on ne s'y attendoit pas* promène ſon Héros d'événemens en événemens, tous plus ſinguliers, plus extraordinaires, plus incroyables les uns que les autres: tantôt ſon heureuſe étoile le tire du plus grand danger pour le porter au faîte de la gloire; tantôt une influence ſiniſtre le renverſe dans la pouſſière d'où il avoit pris ſon eſſor. Chemin faiſant, l'anonyme fait paroître ſur la ſcène des hommes de tous les états, Sacrificateurs, Courtiſans, Magiſtrats, Médecins, &c. qu'il ne montre qu'avec les défauts, ou inhérents à leur condition, ou qu'on ſuppoſe en être l'appanage ordinaire. Les vices de nos mœurs & de notre civiliſation, que nous regardons comme ſi parfaite, n'y ſont pas épargnés. L'auteur attaque particulièrement cette éducation ſuperficielle, qui, plus curieuſe de polir l'extérieur que de former le caractère & d'enrichir l'eſprit de connoiſſances utiles, ne produira qu'une génération ignorante, un ſiècle de petits Maîtres

élégans, de Citoyens aussi peu attachés à la patrie qu'incapables de la servir.

Je crains que quelques Lecteurs, faute de saisir ce point de vue, n'accueillent pas favorablement cet ouvrage. Peut-être y blâmeront-il aussi certains morceaux pompeux & philosophiques, certaines expressions ampoulées ou précieuses, quelques transitions forcées, des tableaux un tantsoit peu ressemblans à ceux du *Sopha* & qu'on appelloit autrefois *cyniques*; mais il faut croire que tout cela s'y trouve pour en faire sentir l'indécence ou la puérilité, & pour nous dégoûter, s'il est possible, du genre romanesque. Quoiqu'il en soit, voici, Monsieur, le plan ou la fable de ce nouvel ouvrage, dont la scène est dans un pays que vous chercheriez inutilement dans toutes les Géographies, & que l'auteur, pour être plus à son aise, prétend avoir traduit du *Russe*.

Le Roi d'*Uresspsa*, dont les mœurs & l'équipage ne ressemblent pas mal au bon Roi *Evandre* dans l'*Enéide*, en rencontre, en chassant, un animal in-

connu, dont l'approche l'effraye. « Cet
» être étoit couvert d'un vêtement
» qui lui pinçoit la taille de deux
» canons de chausses fort étroites ; le
» tout d'une étoffe verte très-déliée,
» avec un petit couvre-chef. Il alloit
» allégrement par un temps rigoureux,
» &, quoi qu'il fût chargé de tout son
» *avoir*, il ne paroissoit pas qu'il eût
» sué de la matinée. A l'allure, aux
» tours de tête, à l'air assuré du
» voyageur, *Kediferca*, (c'est le nom
» du Roi) soutenoit que ce n'étoit
» point un homme ; mais une longue
» lame d'un métal étincelant qu'il tira
» d'un étui, & dont un des bouts sem-
» bloit orné, pour la parure, l'au-
» tre acéré pour le meurtre, fit croire
» aux chasseurs que du moins c'étoit
» un animal dangereux. Il est vrai que
» le caractère de jeunesse, d'enfance
» même, que les cheveux blancs,
» (poudrés) que la presque nudité de
» *Xalem-Heubru*, (ainsi s'appelle le
» Héros de la pièce) que la forme &
» l'éclat de ses habits sur lesquels
» on voyoit briller des paillettes de
» diverses couleurs, formoient aux

» yeux des *Urespsayens*, le plus rare
» individu. C'est un homme, disoit
» l'un, c'est un mixte, disoit l'autre;
» en effet, dit le Roi, il marche com-
» me un dindon, plie les genoux com-
» me un singe, & se voûte comme un
» chameau; son minois, ajoûta-t-il,
» tient assez de celui de nos femmes;
» mais le poil de sa tête approche plus
» de celui de mon caniche. Mais...
» nous sommes bien fous de nous amu-
» ser à deviner; vérifions : Gardes,
» qu'on l'arrête, & les Gardes de cou-
» rir; & *Kalem* d'être arrêté ».

Kalem, examiné par tous les Corps Sçavans, de l'État, est condamné à être enfermé dans la Ménagerie, parce que, dit un vieux Médecin d'après les préjugés des *Urespsayens* ou ambidextres, cet être ne se sert jamais que du bras gauche; ce n'est donc pas un homme. Les Sacrificateurs le jugent digne du feu, parce que, l'ayant conduit au Temple de la *Taupe*, que *Kalem* refusa de recevoir dans son sein, ils lui lurent ce passage du Code Religieux : *celui qui aura frayeur de la Taupe noire, sera ars; car, s'il ne peut souffrir sans crainte*

la présence d'un animal qui ne voit point; comment pourra-t il soutenir la vue du grand ALCOCODROME *qui a toujours neuf cens yeux ouverts.* Les Sénateurs ayant obligé l'Hiérophante de leur livrer *Kalem*, ordonnèrent qu'il seroit mis en prison, & qu'un membre de l'auguste Aréopage iroit le voir de temps à autre pour rendre compte de ce qu'il auroit remarqué. *Rediferca* parut & le condamna à végéter dans ses écuries.

L'infortuné voyageur, du fond de cet indigne asyle, fait connoissance avec la fille du grand Écuyer de Sa Majesté, jeune personne de quinze ans, tendre & compatissante. *Ernelinde* se charge d'apprendre la langue du pays à ce malheureux, dont l'air & les manières avoient touché son cœur. *Kalem* de son côté devient le précepteur de l'amour. On devine aisément qu'après quelques entrevues & quelques leçons réciproques, l'épisode finit, comme dans tous les Romans, à l'exception que les perpléxités, les embarras, les agitations de la jeune Héroïne, sont peintes plus naturellement que dans la plupart des autres. « Mais la progres-

» sion des plaisirs d'*Ernelinde* s'accroît
» & se manifeste de plus en plus. Ni
» l'entrave d'un corps qu'une Confi-
» dente resserre avec violence, ni la
» roideur des buscs, ne sont plus ca-
» pables de contraindre la nature ; le
» teint de l'Infante, naguère de lys
» & de roses, & maintenant altéré,
» décèle qu'un être étranger dévore
» une partie de la nourriture qu'elle
» prend. Son sein qui se dilate indique
» qu'il n'est pas arrondi pour le seul
» plaisir des yeux : en un mot, tout
» annonce en elle l'auguste, le sacré
» caractère de mère. *Ernelinde* n'est
» plus une fille ; elle n'est plus cet in-
» dividu isolé, dont l'existence ne tient
» qu'à soi ; la voilà le plus respecta-
» ble membre de la société qu'elle
» féconde, & l'inviolable dépositaire
» du précieux trésor de la nature &
» de l'amour. Il ne lui manque que
» d'être femme pour mériter toute
» notre vénération ». Malgré sa pu-
deur, elle prend le bon parti ; la sévé-
rité de son père achève de la détermi-
ner. Elle demande audience au bon
Roi *Ricimera*, lui avoue son état ; le

conjure de faire entendre raiſon à ſon grand Écuyer, en lui apprenant que les amans du pays de *Kalem* commencent par obtenir les faveurs d'une Demoiſelle qu'ils veulent épouſer, & que, ſi elle devient groſſe, ils lui tiennent parole; qu'elle n'a pu réſiſter aux empreſſemens de cet être que l'on prend pour un monſtre, & qui eſt au fond un très-aimable Cavalier. Le Prince, touché de cette confeſſion, mande ſon Écuyer & lui conte ſérieuſement toute l'affaire, en ajoûtant que X*ulem*, homme de la plus grande naiſſance, étoit venu exprès du bout du monde pour épouſer ſa fille, ayant été inſtruit des hautes qualités & de l'antique race des *Kalkutifers*; c'eſt le nom de l'Écuyer. Celui-ci, enchanté d'un gendre qui prenoit ſon Souverain pour négociateur, conſent à tout; il fournit abondamment aux équipages & à la dépenſe du futur époux qui fait une entrée ſuperbe dans la Capitale, & qui eſt reçu du beau-père avec la pompe & la dignité romaneſque dont l'auteur fait une deſcription très-comique.

Cependant, au Conſeil Privé de *Re*-

diferca, on conclut qu'avant la cérémonie de cet illustre hymen, il est de toute nécessité que *Kalem* se distingue par quelqu'action d'éclat qui, le couvrant de gloire, mette le Prince dans le cas de le combler d'honneurs & le rende de plus en plus digne du sang des *Kalkutifers*. Précisément on alloit faire la guerre; l'étranger part pour l'armée en qualité de volontaire; le Général, fidèle aux ordres du Roi, lui donne un Détachement considérable avec des instructions. *Kalem* fait le contraire de ce qu'on lui avoit recommandé; il est battu à platte couture. La Campagne suivante, il réussit un peu mieux; il force un poste important; l'ennemi délogé revient en force & surprend les troupes de *Rediferca* & le Commandant qui, dans ce moment, cherchoit à séduire une jeune villageoise; il n'a que le temps de se sauver, en laissant néamoins une oreille sur le champ de bataille. *Ernelinde* ayant donné le jour à un jeune Prince, on convint d'unir les deux amans. La cérémonie se fit sans éclat: » on » se contenta de quelques repas de fa-

» mille, d'une course dans laquelle un
» Chevalier perdit un œil, & d'un bal
» qui occasionna trois fausses-couches
» & une demi-douzaine de pleurésies. »

Le mariage est la fin de tous les Romans. L'anonyme ne s'arrête pas là; il peint *Kalem*, oubliant le cœur & les bienfaits de son épouse, & se livrant à des projets de politique insensée, dont il présente les plans au Roi, & qui, après lui avoir attiré son indignation, occasionnent la rupture civile & légale de son mariage, avec l'adoucissement d'une pension honnête. *Kalem*, désespéré, pense à retourner dans sa patrie pour y vivre des bienfaits de *Rediferca* & de ses épargnes; il est volé, & obligé, pour subsister, d'entrer dans une troupe de Comédiens, où n'ayant pu se soutenir, il alla mourir à l'Hôpital en détestant l'éducation frivole & pernicieuse qu'il avoit reçue & à laquelle il attribuoit toutes ses infortunes. Cette étrange catastrophe est sans doute l'explication du titre, *On ne s'y attendoit pas.*

J'aurois voulu que, des deux volumes, l'auteur n'en eût fait qu'un; la

leçon en eut été plus courte & par conséquent plus frappante. Cette réduction eut été très aisée, en retranchant beaucoup de réfléxions Philosophiques, beaucoup de moralités prolixes; je suis persuadé que l'auteur en a rempli son ouvrage pour en inspirer plus sûrement le dégoût; mais, outre que cette profusion ennuye, ne pourroit-on pas lui dire qu'il tombe lui-même dans les défauts qu'il reproche aux autres, & qu'on est tenté de lui demander, comme le neveu à son oncle dans la *Métromanie*,

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Au reste, je prête peut-être à l'anonyme un dessein qu'il n'a pas eu. Si son ouvrage a une autre clef, je ne la trouve pas, & je me garderai bien de perdre mon temps à la chercher. Mais, supposé que son but ait été réellement de rendre ridicules nos compositions romanesques, cette idée, quoique bonne, n'est pas neuve; elle a été employée il y a plus de quarante ans avec succès par le célèbre P. Bougeant, dans le *Prince Fonférédin*.

Epître à Horace, par M. de Voltaire ; Brochure in-8°. ; à Paris chez des Copistes.

Cette Épître, de près de 200 vers, est, à la fois, très-digne & très indigne du grand Poëte dont elle porte le nom ; très-digne de lui par un ou deux morceaux où sa Muse est reconnoissable, par le désordre de ses idées disparates ou *incohérenttes* comme s'expriment nos sublimes Philosophes, par le délire de son impiété, par son égoïsme fastidieux, par son éternel rabachage, par sa fièvre continue de sa haine contre quelques hommes de Lettres qu'il estime, quoiqu'il en dise, mais qu'il n'aime pas ; & qui, je vous assûre, n'ambitionnent ni son amitié, ni même son suffrage : très-indigne de ce Dieu du Parnasse François, par la foiblesse de sa versification prosaïque, lâche & terne. Voici le début de cette belle Épître :

Toujours ami des vers & du Diable poussé,
Au rigoureux *Boileau* j'écrivis l'an passé ;

Je ne sçais si ma Lettre aura pû lui déplaire:
Mais il m'a répondu par un plat Sécretaire,
Dont l'écrit froid & long, déja mis en oubli,
Ne fut jamais prôné que par l'Abbé *Mabli*.

Assurément il ne faut être ni *poussé*, ni possédé *du Diable*, ni se donner à lui, pour composer de pareils vers; &, si l'on ne craignoit de faire une très-mauvaise plaisanterie, que se permettroit pourtant M. de *Voltaire* si elle lui venoit (car le bon-homme aime assez les jeux de mots & les quolibets) on pourroit dire que ce sont-là *des vers à la Diable*. Le *plat Sécrétaire* est le très-inclément M. *Clément*, auteur de la bonne *Réponse de Boileau* qui parut l'année dernière & que le Public ne jugea pas aussi *platte* qu'elle a dû paroître au Poëte à qui elle étoit adressée. Quant à M. l'Abbé *Mabli*, je ne sçais à quel propos il se trouve là. C'est un homme du plus grand mérite, qui nous a donné de bons ouvrages d'Histoire, de Politique & de Morale; il n'est pas besoin, pour le faire valoir, de dire qu'il est frère de M. l'Abbé *de Condillac* de l'Académie;

Françoise. Il eſt vrai qu'il a un tort affreux que je ne puis diſſimuler : il n'eſt pas *Philoſophe.*

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux *Horace*,
A toi qui reſpiras la tendreſſe & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours,
Chantas l'oiſiveté, le vin & les amours.

On dit bien que des vers *reſpirent la tendreſſe* : peut-on le dire d'un homme ? On répondra ſans doute qu'on entend ici l'auteur, & non pas l'homme ; dans ce cas, il falloit mettre *qui reſpires* ; de plus *reſpirer la grace* eſt-il bien François ? Je me rappelle que M. de *Voltaire*, dans une Epître au Cardinal *Quirini*, a dit, par la plus ingénieuſe des antithèſes, que ce Prélat ſçavoit allier *Horace* & Saint *Auguſtin*,

Et la grace de *Jéſus-Christ*
Avec les trois Graces d'*Homère*.

J'entends à merveille & j'admire ſincérement ce joli calembour ; mais quelqu'un *qui reſpire la grace*, je ne ſçais ce que cela veut dire. *Et gai dans tes diſcours* : eſt-ce que M. *de Voltaire* a jamais cauſé avec *Horace*, pour juger

des charmes de sa conversation ? A-t-il voulu rendre par *discours* le mot *sermones* qui est à la tête des Satires d'*Horace* ? Ce seroit assez mal s'exprimer.

L'auteur fait une peinture agréable des soupers du Roi de Prusse, où il avoit l'honneur d'être admis :

Maupertuis gâta tout : l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique ;
Le Plaisir s'envola, je partis avec lui.

Est-ce bien M. *de Maupertuis*, n'est-ce pas plutôt M. *de Voltaire* qui *gâta tout* ? N'est ce pas l'orgueil *poëtique* & non l'orgueil *philosophique* qui *aigrit la douceur pacifique de ces beaux jours* ? M. *de Voltaire* se flatte envain d'en imposer à son siècle qui est instruit de cette querelle célèbre, & qui sçait de quel côté étoient l'orgueil & la méchanceté. *Le Plaisir part avec M. de Voltaire.* Voilà donc *l'esprit*, *le goût délicat*, *les bons mots* du Roi de Prusse, toute la gaîté, tous les agrémens de sa Cour, qui disparoissent avec M. *de Voltaire* !

Le Plaisir monte en croupe & galope avec lui.

Cependant, si l'on en croit des relations assez fidelles, le *Plaisir* ne s'avisa pas d'être le compagnon de son triste voyage. Ses plaintes, ses lettres, ses regrets, ses protestations à Francfort, prouvent qu'il ne songeoit à rien moins qu'à se livrer au *Plaisir*.

M. *de Voltaire* félicite *Horace* sur sa charmante solitude de Tibur; il lui parle ensuite de la sienne; car il ne se perd jamais de vûe; mais la description qu'il fait de sa retraite est ce qu'il y a de mieux dans son Épître.

Je crois Ferney plus beau: les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes, au loin se cachant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment les côteaux,
Où le pampre en festons vit parmi les ormeaux.
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée;
Je vois de ma terrasse en équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ses impôts;
Des riches Génevois les campagnes riantes;
Du Bernois valeureux les côtes florissantes;
Enfin cette Comté, &c.

Après ces vers, l'auteur nous dit ce qu'il nous a dit mille fois, & que personne ne veut croire : c'est qu'il est *heureux*. Mais est-on *heureux* lorsqu'on est consumé de jalousie, dévoré de fiel, toujours en guerre avec les autres & plus encore avec soi-même ; lorsqu'on déclame contre sa Patrie & qu'on brûle d'y revenir pour y être couronné en plein Théâtre ; lorsqu'on est insatiable de gloire & qu'on se laisse abattre par les critiques les plus légères; lorsque, &c ? Est-on *heureux* enfin, lorsqu'on se vante tant de l'être ? Quoiqu'il en soit, M. *de Voltaire* en prend occasion de se déchaîner contre un Pasteur respectable, le digne successeur de St. *François de Sales*, l'Evêque de Genève, ou, pour mieux dire, d'Annecy. C'est quelque chose d'inconcevable & de bien révoltant que l'indécence avec laquelle il traite ce vertueux Prélat ; mais j'ai tort ; les infâmies de cet Écrivain n'excitent plus, depuis long-temps, la surprise & l'indignation ; le mépris & la pitié sont les seuls sentimens qu'éprouvent ceux qui les lisent.

Du pédant d'Annecy j'ai confondu la rage ;
J'ai ri de sa sottise, &, quand mon hermitage
Voyoit dans son enceinte arriver à grands flots,
De cent pays divers, les Belles, les Héros,
Des Rimeurs, des Savans, des Têtes couronnées,
Je laissois du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.

Vous ignorez peut-être, ou vous ne vous rappellez pas, Monsieur, quel est le noble motif de cette belle haine de M. *de Voltaire* contre M. l'Evêque d'Annecy. M. *de Voltaire* s'avisa un jour de monter en chaire dans l'Église de son Village, & de prêcher ses Paisans. M. l'Evêque d'Annecy crut devoir lui remontrer sa folie, & le fit avec beaucoup de douceur & de dignité. Ceux qui ne sont pas instruits de cette anecdote la trouveront détaillée dans le recueil imprimé de toutes les pièces concernant la prétendue conversion de M. *de Voltaire*. Vous reconnoissez, Monsieur, sa risible vanité dans l'étalage qu'il fait des personnes qui l'ont été voir. Je crois bien qu'il a pu re-

cevoir les visites de quelques *Belles*, parce qu'elles sont curieuses; des *rimeurs*, il y en a eu beaucoup; des *Sçavants*, très-peu; pour des *Héros* & des *Têtes couronnées*, cela est fort: pourquoi M. *de Voltaire* ne les nomme-t-il pas, lui qui cite toujours avec tant de complaisance les personnages illustres (sur-tout ceux qui sont morts) qui lui ont parlé, qui lui ont écrit, avec lesquels il a vécu dans la plus grande familiarité? Mais peut-être met-il au rang des *Héros* & des *Têtes couronnées* ceux qui les représentent quelquefois sur le Théâtre. Des *fureurs acharnées qui hurlent d'une voix rauque au bruit des plaisirs de M. de Voltaire!* La magnifique image & les belles expressions! Les plaisirs de ce Poëte sont donc bien *bruyan*! Il revient encore dans cette *Épître* au soin qu'il a pris de faire fleurir dans son hameau l'agriculture & les métiers. Qu'il sache une bonne fois qu'il n'y a pas de petit Bourgeois, pas de Financier, qui n'en fasse beaucoup plus dans son Village; & cela est si commun qu'ils n'ont pas la manie de s'en applaudir & de le prôner sans cesse avec emphase.

L'auteur parle avec dérision du Pape regnant, de Saint *Ignace* qu'il confond avec *Calvin*, des Confesseurs, &c. Il en veut sur-tout au P. *Nonotte*. Il faut que ce *Nonotte* ait fait une plaie bien profonde dans le cœur de ce grand Philosophe; il se trouve toujours au bout de sa plume dans sa prose & dans ses vers. Il est vrai que l'excellent Livre des *Erreurs de Voltaire* qu'a composé ce *Nonotte*, Livre qui a déja eu quatre Editions & qu'on imprime actuellement encore, doit furieusement empoisonner la félicité pure dont jouit l'heureux Seigneur de *Fernéy*.

Il prétend que tout ce qu'on lui reproche n'est qu'imposture & calomnie:

L'un dit que mes écrits, à *Cramer* bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.

On a grand tort assurément de dire cela. M. *de Voltaire* a toujours donné ses ouvrages pour rien, & c'est en les donnant ainsi qu'il s'est fait cent mille livres de rente.

L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le Diable.

Autre injustice affreuse; il n'y a, pour

s'en convaincre, qu'à lire le *Dictionnaire Philosophique*, *la Philosophie de l'Histoire*, &c, &c, &c.

Soudain *Fréron* l'imprime; & l'Avocat *Marchand*
M'assiste au lit de mort, & fait mon Testament.

Je ne crois pas avoir jamais imprimé que M. *de Voltaire* craignît le Diable; je pense, en effet, qu'il en a moins peur que de *Nonotte* & de moi: pardon, Monsieur, l'égoïsme me gagne; M. *de Voltaire* en donne un si bel exemple! A l'égard de M. *Marchand*, j'ignorois que *le Testament de M. de Voltaire* fût de lui. Cet ouvrage au reste, ne peut que lui faire honneur.

Le Poëte termine brusquement sa longue *Epître* par une demi-douzaine de vers sur la rime; il dit à *Horace* qu'elle est nécessaire à la versification Françoise. En vérité, Monsieur, il y a si peu de fond dans cet ouvrage, si peu d'ordre dans les idées, si peu de rapport entre les parties qui le composent, qu'on ne peut deviner quel a été le but de l'écrivain. Ce qu'on y voit clairement, c'est qu'il a voulu dire beaucoup de bien de lui & beau-

coup de mal de quelques auteurs qu'il redoute. Eſt-ce donc avec cette déraiſon, ce perſiflage, cette irréligion, qu'il falloit écrire à *Horace*, à un Poëte d'un ſi grand ſens, à un Philoſophe ſage autant qu'éclairé, qui reſpecta toujours les Dieux, ſa patrie & ſon Souverain. Je m'imaginois que, dans une *Epître* qu'on oſoit lui adreſſer, il ſeroit queſtion de quelque point important de Littérature ou de Morale; & l'on n'y trouve que des impiétés rebattues, des invectives groſſières & des élans ridicules d'amour-propre. Eh, qu'a beſoin *Horace* de toutes ces miſérables querelles littéraires & de toutes ces jactances puériles dont l'entretient l'auteur! Ne voilà-t-il pas quelque choſe de bien curieux que M. *de Voltaire* a cru devoir lui apprendre, en lui écrivant qu'il fait travailler ſes vaſſaux à Ferney; que des femmes & des rimailleurs l'ont été voir; qu'il n'aime ni ſon Évêque, ni M. *Clément*, ni M. l'Abbé *Mabli*, ni M. *Marchand*, ni le P. *Nonotte*, ni &c, &c, &c, &c!

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Anecdotes Arabes & Musulmanes, depuis l'an de J. C. 614, époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie par le faux Prophète Mahomet, jusqu'à l'extinction totale du Califat en 1538; un Volume in-8° de 733 pages; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

AUX *Anecdotes* des différens états de l'Europe, qu'on a publiées depuis peu, il manquoit celles qui paroissent aujourd'hui. L'histoire de *Mahomet* & de ses successeurs occupe une des premières places dans les fastes du

monde, & principalement dans ceux de l'Asie. C'est un champ fécond où il est aisé de cueillir une moisson abondante de faits intéressans & curieux qui sont répandus dans les annales Turques. On verra dans ce volume les traits abrégés & principaux qui remontent à l'époque de l'établissement du Califat, & qui en font voir les accroissemens, les progrès & la décadence. Pour juger de l'intérêt & du mérite de ce choix d'*Anecdotes*, il suffit de se rappeller qu'après l'Empire Romain, il n'en est aucun dont l'étendue puisse être comparée à celui de *Mahomet*. Il embrassa long-temps les trois quarts de l'Asie & une grande partie de l'Afrique & de l'Europe ; & telle fut sa puissance, prodigieuse, que de ses débris mêmes, on a vu se former des Royaumes & des Empires formidables. Une autre idée plus avantageuse encore en faveur des *Anecdotes Musulmanes*, c'est que, dans l'esquisse qu'on nous présente du regne des Califes ou Pontifes-Rois, successeurs du législateur Arabe, il en est plusieurs qui ont relevé l'éclat

de la thiare & du diadême réunis sur leur tête par les vertus paisibles & bienfaisantes qui caractérisent les pères du peuple; d'autres, par les talens supérieurs & les qualités éminentes qui constituent les héros; ceux-ci, par leur amour pour les sciences; ceux-là, par leur respect pour la religion; presque tous, par des traits brillans & singuliers. Le fanatisme des peuples & l'ambition de quelques sujets ayant dans la suite démembré le Califat, l'Auteur a cru devoir faire marcher de front les différentes familles qui se sont maintenues dans la possession ou dans l'usurpation de l'autel & de l'épée de *Mahomet*; telles furent entr'autres les *Ommiades*, les *Fathimites* & les *Abbassides*. Quoique l'histoire des Sarrasins ou Mahométans d'Espagne soit intimément liée avec celle de cette Monarchie, l'Auteur se réserve de satisfaire la curiosité des lecteurs sur cette matière importante dans le recueil des *Anecdotes Espagnoles* qui ne tarderont point à paroître.

Parmi celles qui composent le volume que je vous annonce, Monsieur,

j'en choisirai quelques-unes des plus intéressantes. Je ne vous parlerai presque point du fondateur ; son histoire particulière est trop connue. Il suffira de vous offrir quelques traits de sa conduite, les plus propres à le peindre & à donner l'esprit de sa législation & de la rapidité de ses conquêtes. A l'âge de 44 ans, *Mahomet* se déclare publiquement Prophète, Envoyé de Dieu, pour rappeller l'univers à son véritable culte. Il n'avoit encore que neuf prosélites. Pour en augmenter le nombre, il fit assembler toute sa famille, &, au milieu d'un repas, prenant le ton d'un Ambassadeur du Tout-Puissant : » O Mes frères, s'écria-t-il, qui peut » apporter aux Arabes un bien plus » précieux que celui que je leur ap» porte en ce jour ? Je vous présente » les trésors de cette vie & le bonheur » du Ciel. Le Très-Haut vous appelle » à lui par ma bouche. O mes frères, » qui d'entre vous veut être mon Visir » dans cette grande entreprise ? Qui » veut partager avec moi la peine & » le fardeau, & devenir mon frère, » mon envoyé, mon lieutenant? » A

ce discours inattendu, les convives demeurent interdits; on se regarde; un silence profond marquoit l'étonnement de l'assemblée, lorsque le jeune *Ali*, cousin de l'enthousiaste, se lève & s'écrie : « c'est moi, divin » Prophète, c'est moi qui veux faire » ce que tu demandes : si quelqu'un » s'oppose à toi, je lui casserai les » dents, je lui arracherai les yeux, » je lui fendrai le ventre, je lui » romperai les jambes. C'est moi, » digne ami du Très-Haut, c'est moi » qui veux être ton Visir sur ces peu» ples ». A ces mots, *Mahomet* se jette au cou d'*Ali*, l'embrasse avec transport, & dit aux spectateurs tremblans : « voici mon frère, voici mon » envoyé & mon lieutenant; soumet» tez-vous à lui & rendez-lui une » aveugle obéissance ». Le ton avec lequel il prononça cet ordre, & plus encore les menaces & l'exemple d'*Ali*, firent sur toute l'assemblée une vive impression; plusieurs embrassèrent sur le champ la nouvelle religion, & les autres, déja ébranlés, ne différèrent que de quelques jours. Un très petit

nombre s'apperçut de l'ambition de *Mahomet* & résolut d'y mettre un frein. Leur résistance ne fit qu'accroître sa gloire & son autorité. Après sa mort, on creusa la terre dans la maison d'*Aischah* son épouse chérie, sous le lit même où il avoit rendu le dernier soupir, & ce fut là qu'on lui dressa un tombeau; c'est en ce même endroit qu'il repose encore aujourd'hui, sans coffre de fer suspendu en l'air par la force des pierres d'aimant, comme on l'a ridiculement débité & cru si long-temps.

Ce fut sous le regne d'*Omar II*, successeur de *Mahomet*, que Jérusalem tomba pour jamais entre les mains des ennemis du nom Chrétien. L'acte qui leur asservit cette ville mérite d'être rapporté : » Au nom du Dieu des » miséricordes, *Omar*, Commandant » des Fidèles, aux citoyens de Jéru- » salem. Ils seront protégés; ils con- » serveront la vie & leurs biens; leurs » églises ne seront pas démolies; eux » seuls en auront l'usage; mais ils » n'empêcheront pas les Musulmans » d'y entrer ni jour ni nuit; ils en ou-

» vriront les portes aux passans & aux
» voyageurs ; ils n'érigeront point de
» croix au-dessus ; ils ne sonneront
» point les cloches & se contenteront
» de tinter ; ils ne bâtiront de nou-
» velles églises ni dans la ville ni dans
» son territoire. Si quelque voyageur
» Musulman passe par leur ville, ils
» seront obligés de le loger & de le
» nourrir gratuitement pendant trois
» jours. On ne les obligera point
» d'enseigner l'Alcoran à leurs enfans ;
» mais ils ne parleront point ouver-
» tement de leur religion aux Musul-
» mans ; ils ne solliciteront personne
» à l'embrasser ; ils n'empêcheront
» point leurs parens de la quitter
» pour faire profession du Musulma-
» nisme ; ils ne montreront pas publi-
» quement dans les rues leurs croix &
» leurs livres ; ils témoigneront du
» respect aux Musulmans, & céderont
» leurs places lorsque ceux-ci voudront
» s'asseoir. Ils ne seront pas vêtus
» comme eux ; ils ne porteront ni
» leurs bonnets, ni leurs turbans, ni
» leurs chaussures : ils garderont par-
» tout un habillement distinctif & ne

» quitteront jamais la ceinture ; ils
» ne partageront pas leurs cheveux
» comme les vrais Fidèles ; ils ne
» parleront pas la même langue, ne
» prendront pas les mêmes noms &
» ne se serviront pas de la langue
» Arabe dans les devises de leurs
» cachets. Ils n'iront point à cheval
» avec des selles ; ils ne porteront au-
» cune sorte d'armes ; ils ne vendront
» point de vin ; ils ne prendront chez
» eux aucun domestique qui ait servi
» un Musulman ; ils payeront ponc-
» tuellement le tribut ; ils reconnoî-
» tront le Calife pour leur Souverain,
» & ne feront jamais, ni directement
» ni indirectement, rien de contraire
» à son service. » Cet *Omar* retraçoit dans ses mœurs la simplicité des premiers Héros de Rome ; sa tente n'étoit que de poil ; il n'avoit d'autre siége que la terre ; ses habits étoient souvent très-mal en ordre. Ce fut dans cet équipage qu'il donna audience aux Députés de Jérusalem, & que d'un mot il fixa leur sort.

Moutaser-Billah, qui regna en 861, mériteroit, par ses qualités, d'être

mis au nombre des grands Princes, s'il n'eût souillé du sang de son propre père la route qui le conduisit au Trône. Malgré la férocité naturelle que suppose cette atrocité, l'Histoire rapporte de ce Calife un trait qui doit intéresser toutes les ames sensibles. Un Officier que *Moutaser* avoit chargé d'aller régler les affaires de l'Egypte, s'étoit parfaitement bien acquitté de cette commission difficile. A son retour, le Souverain l'ayant prié de lui raconter les aventures de son voyages : » Seigneur, lui dit-il, je suis re-» venu de cette Province victime de » l'amour, une Esclave, semblable à » ces Vierges sacrées qui feront dans » le Ciel le partage des Elus, a plongé » mon ame dans la plus profonde » tristesse. Je voulus l'acheter ; mais » ses charmes divins, sa voix céleste, » furent mis à un prix si haut, que, » n'ayant point assez d'argent pour la » payer, je fus contraint d'abandon-» ner ce trésor à un mortel plus for-» tuné. Hélas, si vous conceviez les » tourmens que j'endure depuis cet » instant funeste ! L'amour me dévore,

» je ne vis plus. » Le Monarque l'écouta sans rien dire, &, voulant récompenser son service & son zèle, il donna secrettement ordre au Gouverneur d'Egypte d'acheter cette Esclave, à quelque prix que ce fût, & de l'envoyer promptement à son serrail. Dès qu'elle fut arrivée, on la conduisit au Prince qui, deux ou trois jours après, fit venir l'Officier. A peine fut-il en présence du Calife, qu'il entendit la voix de celle qu'il aimoit dans un appartement voisin; ce qui le troubla & le mit tout hors de lui-même. Le Prince lui demanda la cause de son émotion & s'il connoissoit la voix de la personne qui chantoit: l'Officier lui avoua qu'il la prenoit pour celle de l'Esclave dont il lui avoit parlé. » L'aimez-vous en» core ? — Seigneur, je dois respec» ter votre goût; ma passion est plus » vive que jamais; mais je dois l'é» touffer pour ne point allarmer la » vôtre. — Mon ami, je le jure par » le grand Prophète, cette belle Es» clave n'a été achetée que pour vous » seul, &, depuis qu'elle est arrivée » dans mon Palais, je n'ai jetté qu'un

» seul regard sur elle ; prenez-la, c'est » le prix que je dois à votre obéissan» ce. » En finissant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de son amant, parée de tous les diamans qu'il lui avoit donnés pour relever la grandeur du présent.

Ce n'est pas seulement le portrait des Souverains & des grands Officiers de l'Empire Mahométan que présentent ces *Anecdotes* ; on y voit aussi figurer, avec plaisir, les gens de Lettres & les Artistes célèbres. En 768, *Almanzor*, ayant recouvré la santé par les soins & l'habileté d'un Medecin Chrétien, ce Prince le combla de graces, l'attacha à son service, & lui assigna un appartement au Palais. Le Calife, apprenant un jour que le Docteur n'avoit pour toute épouse qu'une vieille femme fort infirme, fit conduire dans sa chambre trois jeunes Grecques de la plus grande beauté. Chacune portoit dans une corbeille la somme de mille piéces d'or que le Prince leur avoit donnée comme pour leur servir de dot auprès de leur nouvel époux. A son retour, le Mé-

decin fut fort étonné de voir de pareils objets dans son appartement. Le premier mouvement fut peut-être pour ces belles personnes ; mais, rappellant aussi-tôt l'amour austère de ses devoirs : » Allez, mes enfans, » dit le bon Médecin, je vous donne » l'or que vous m'apportez ; qu'il vous » serve à trouver des époux qui vau» dront mieux que moi «. *Almanzor* n'apprit qu'avec surprise une conduite si peu conforme à ses principes ; il en demanda la raison : » Seigneur, » répondit le Medecin, je suis Chré» tien, & ma religion me défend la » pluralité des femmes «. Ce désintéressement héroïque augmenta la considération du Calife, qui s'attacha de plus en plus un homme si constant dans la pratique des vertus.

En 1173, *Mohamed*, fameux Poëte Persan, finit à Samarcande une carrière de quatre-vingts ans. Né avec un esprit vif & enjoué, il se fit rechercher dès sa plus tendre jeunesse. Il n'y avoit point de Musulmans riches qui ne l'admissent à leurs parties de plaisir qu'il animoit par des plaisanteries.

» Seigneur, disoit-il à un certain âge, » en déplorant les égaremens de sa » jeunesse, j'offre à ta majesté sou» veraine quatre choses qui ne se » trouvent point dans tes trésors : le » néant, l'indigence, le péché & le » regret «. Cet élève des Muses Musulmanes avoit le talent singulier des reparties soudaines, que ses contemporains estimoient beaucoup. Un de ses rivaux, très-disgracié de la nature, avec lequel il venoit d'avoir une contestation fort vive, ayant remarqué le coloris enflammé de son visage & regardant cette rougeur comme un préjugé favorable à l'opinion qu'il avoit soutenue, le pressa de lui en dire la raison : » Je crains, dit *Moha-» med*, que Dieu, pour me punir de » mes crimes, ne me fasse aussi laid » que vous «. Un autre Versificateur, dont le nez étoit fort long, se plaignit de ce qu'il l'avoit désigné dans un de ses ouvrages par une épithéte aussi injurieuse : » Au reste, ajouta-» t-il ; je ne suis point vindicatif, & » je sçais supporter les outrages sans » ressentiment. On le voit bien, répon-

» dit *Mohamed*, puiſque depuis qua-
» rante ans vous ſupportez ſans mur-
» mure un nez auſſi long & auſſi in-
» commode que le vôtre ». Ce Poëte tiroit ſon origine d'un des premiers compaguons de *Mahomet*.

Ce choix d'*Anecdotes* offre une lecture très-agréable & très-variée ; c'eſt l'hiſtoire abrégée de la Religion, du gouvernement, des paſſions, des Lettres & des Arts chez les Mahométans, & ce plan bien conçu eſt heureuſement rempli. L'auteur a raſſemblé avec plaiſir les traits d'héroïſme ou de vertu les plus propres à inſpipirer des ſentimens nobles & généreux. Cette attention fait beaucoup d'honneur à ſon eſprit & à ſon cœur.

Le Volume qui doit ſuivre immédiatement celui-ci, ſous le titre *d'Anecdotes Orientales, Première Partie*, ſervira tout-à-la-fois d'introduction & de ſuite à l'Hiſtoire des Califes. On y trouvera toutes les dynaſties connues, qui, depuis la naiſſance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Aſie, & dont les Puiſſances réunies ont formé le vaſte

Empire des Musulmans. Après l'extinction & sur les débris du Califat, d'autres Puissances se formèrent à leur tour ; on en lira l'histoire dans ce même Volume & dans le suivant, qui contiendra les Sophis ou Shahs de Perse, les Ottomans & les Mogols.

Réflexions Philosophiques sur LE SYSTÈME DE LA NATURE; *par M.* HOLLAND; *deux Volumes in-12; à Paris chez Valade, Libraire rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins.*

Si le front de l'auteur du *Systême de la Nature* est susceptible de la modification qui (selon lui) forme la *honte*, j'ose vous dire, Monsieur, qu'il l'éprouvera plus d'une fois en lisant l'excellent Ouvrage que je vous annonce. Quel homme que ce M. *Holland!** On croit voir un vigoureux

* Il est Précepteur des jeunes Princes de Wirtemberg, qui font leurs études à Lausanne.

Athléte, qui se joue de son adversaire, qui le balotte, l'étend, le roule sur la poussière, lui permet de se relever, lui ôte la respiration, la lui laisse reprendre, enfin se retire en jettant sur lui un regard dédaigneux, & le livrant aux huées des spectateurs. Dans l'impossibilité de vous montrer M. *Holland* aux prises avec l'auteur qu'il combat, sur tous les paradoxes que celui-ci a osé avancer dans le *Systême de la Nature*, je me réduirai à vous rapporter quelques-unes de ses *Remarques* sur deux points capitaux, l'*Ame* & l'*Existence de Dieu*. Vous sçavez, Monsieur, que l'auteur du *Systême de la Nature* prétend que l'*ame fait partie de notre corps*, ou plutôt, que *c'est le corps lui-même, considéré relativement à quelques-unes des fonctions dont il est susceptible*. Les preuves qu'il en donne se réduisent à celles-ci : 1°. On ne sçauroit se former aucune idée d'un être immatériel. 2°. Un esprit ne peut pas agir sur la matière. 3°. L'ame subit les mêmes changemens que le corps. 4°. Le dogme de la spiritualité de l'ame est

une production récente de l'imagination.

PREMIÈRE PREUVE. *On ne sçauroit se former aucune idée d'un être immatériel.* REMARQUES. On ne doit pas confondre les idées de l'entendement avec les phantômes de l'imagination. Il n'est pas possible de *peindre* à soi-même ce que c'est qu'une substance immatérielle, vû qu'elle n'a ni figure, ni couleur, ni qualités sensibles. Mais l'entendement peut se convaincre, par de fortes preuves, qu'un être pensant n'a point de parties, & que l'ame ne peut être matérielle. Quelle logique, d'ailleurs, que de nier la possibilité d'un être immatériel, parce qu'on ne peut se le représenter sous la forme d'un être matériel!—Nous ne concevons pas plus nettement la nature de la matière que celle de l'esprit. En conclurez-vous qu'il n'y a point de matière? L'idéaliste, qui spiritualise tout, traite d'illusion tout ce que les sens déposent en faveur de la matière. Le matérialiste, qui veut que tout soit matière, appelle chimériques toutes les idées que la raison se forme de la

ſpiritualité. La vérité eſt que nous ne connoiſſons ni l'eſſence de l'eſprit, ni celle de la matière; nous connoiſſons ſeulement quelques-unes de leurs qualités.

SECONDE PREUVE. *Il eſt impoſſible qu'un eſprit agiſſe ſur la matière.* REMARQUES. Je dirois, avec autant de raiſon, qu'un corps ne peut agir ſur un autre corps, parce que j'ignore, avec tout le monde, comment ſe fait cette action. Il eſt téméraire de décider qu'une ſubſtance ne peut agir ſur une autre, tandis que nous ne ſçavons pas ce que c'eſt qu'agir, ni en quoi conſiſte l'application d'une force, ni même ce que c'eſt qu'une force. Ce ſeroit perdre ſon temps que de vouloir rapporter toutes les hypothèſes des Spéculateurs de nos jours, touchant l'union & l'action réciproque des deux ſubſtances. Quand je dis que le corps influe ſur l'ame & l'ame ſur le corps, je parle auſſi clairement que lorſque je dis qu'un corps agit ſur un autre corps. Je déſigne par là certains faits dont je ſuis inſtruit par l'expérience, mais dont je ne comprends ni la raiſon ni la manière.

TROISIEME PREUVE. *L'ame n'est pas distincte du corps, puisqu'elle subit les mêmes changemens.* REMARQUES. Il n'est pas douteux qu'à certains changemens dans le corps répondent certains changemens dans l'ame. Cette correspondance est réglée par des loix invariables; mais ces changemens sont analogues sans être semblables. D'ailleurs, s'il est sûr que mon ame est souvent modifiée par mon corps, il ne l'est pas moins que mon corps est souvent modifié par mon ame. Si l'un semble prouver que l'homme est tout corps, l'autre prouve également que l'homme est tout esprit. Mais le vrai est qu'il y a une dépendance mutuelle entre le corps & l'esprit, & que c'est déraisonner que de conclure de la dépendance de deux choses, que ces deux choses sont identiques. De plus, il est impossible d'expliquer, par des règles méchaniques, les changemens du corps & de l'ame qui se répondent exactement. Un mot insultant, un regard de mépris, peuvent mettre un homme en colère au point de le rendre furieux. Quelle liaison

y a-t-il alors entre l'effet & ce qui le cause ? S'il est vrai que la gaîté soit l'effet méchanique d'un sang qui coule facilement, il faudra donc définir la joie, *une matière fluide, composée de petites bulles rouges, lesquelles passent avec célérité dans les canaux qui la renferment.* Il faudra définir la colère, *une humeur jaune & âcre, que le sang dépose dans une petite vessie au-dessous du foie.*

QUATRIÉME PREUVE. *Le dogme de la spiritualité de l'ame est une production récente de l'imagination.* REMARQUES. On sçait à quelles étranges opinions se sont livrés les anciens Philosophes, sur la nature des esprits & des corps. Les premiers Pères de l'Eglise, imbus des idées de la Philosophie Grecque, ne sont pas allés plus loin sur ce même sujet. On peut même convenir que la théorie de l'ame n'a été bien dévéloppée que par *Descartes*, qui, le premier, a tenté de ramener l'évidence dans la Philosophie. Mais ne seroit-il pas absurde d'en conclure que c'est-là une doctrine nouvelle ? De tout tems on a entrevu & même reconnu l'op-

position remarquable qui est entre la matière & la faculté de penser. Les Philosophes se tournèrent de tous les côtés imaginables pour se tirer d'embarras; mais, faute de principes clairs & lumineux, ils ôtoient souvent d'une main ce qu'ils posoient de l'autre. Lorsque *Descartes* démontra la spiritualité de l'ame, il ne surprit point le monde par une découverte nouvelle; il ne fit que réduire à des idées précises ce qu'on n'avoit vû & exprimé jusqu'alors que d'une manière confuse, quoique la question eût été agitée de temps immémorial. Au reste, en établissant la théorie des êtres spirituels, on n'a proprement qu'un seul ennemi à combattre; cet ennemi c'est *l'imagination*, qui se révolte contre l'idée d'un être privé d'étendue. Et loin que le dogme de la spiritualité soit une *production de l'imagination*, comme le veut l'auteur, c'est au contraire un monument de la victoire que l'entendement remporte sur elle. J'ai abrégé, Monsieur, les raisonnemens du Réfutateur du *Systême de la Nature*; mais ce que je viens de vous

expoſer ſuffit pour vous faire connoître ſa manière de penſer & d'écrire. Je paſſe à ce qui concerne l'*Exiſtence de Dieu.*

L'auteur du *Syſtême de la Nature*, après avoir montré que *le mal eſt néceſſaire à l'homme, parce que ſans lui il ne maintiendroit pas ſon être & ne différeroit en rien d'une machine inſenſible, ſemblable aux végétaux & incapable comme eux de ſe conſerver*, prétend que, *s'il n'exiſtoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais ſongé à la Divinité.* Cette propoſition, dit M. *Holland*, combinée avec ce qui précède, ne préſente aucun ſens. On vient de nous dire que, ſans le mal, l'homme ſeroit un automate inſenſible, incapable de penſer, de vouloir & d'agir. On nous aſſure encore ici, *que, ſi l'homme étoit incapable de penſer, il n'auroit jamais penſé à la Divinité.* Sans doute; mais cela valoit-il la peine d'être remarqué? Apparemment l'auteur a voulu dire, que, dans ce mêlange de biens & de maux que l'homme éprouve dans cette vie, il n'y a que les ſenſations fâcheuſes qui

ont fait naître dans son esprit l'idée de la Divinité. Cependant, quelques pages plus bas, il contredit ce même sentiment sur lequel il fonde toute sa conjecture. » Dès qu'une cause visible » ou supposée affecte l'homme d'une » façon agréable, il la juge bonne & » bien intentionnée pour lui...... » D'après ces idées, il aime ou craint » les objets qui l'ont affecté; il s'en » approche avec confiance ou avec » crainte; bien-tôt il leur parle, » il les invoque, &c. » Il n'est donc pas vrai que ç'ait été toujours dans l'attelier de la tristesse que l'homme malheureux a façonné la Divinité. Les biens, dont l'homme jouit dans ce monde, ont donc autant contribué à faire naître l'idée d'un agent inconnu & de son culte que les maux dont il est affligé. L'amour a, par conséquent, autant de part à l'origine de la Religion que la crainte. C'est-là, Monsieur, une des innombrables contradictions que M. *Holland* relève dans le *Système de la Nature*. Il démontre ensuite la fausseté de cette assertion : » L'idée d'une Divinité ré-

» veille toujours des idées affligean-
» tes.«. On sçait, dit M. *Holland*, que presque tous les Dieux nationnaux des Egyptiens, des Grecs & des Romains, furent des hommes, dont l'apothéose, au lieu d'être l'ouvrage de la frayeur, a été le fruit de l'admiration & de la reconnoissance. Dans toutes les superstitions dont nous avons connoissance, la plupart des Divinités ne sont que des Génies bienfaisans, &, loin d'en faire les ennemis de la félicité humaine, on se met sous leur protection contre les injures de la nature; on les regarde comme la source de tous les bons succès. Il est très-faux que l'idée de tous ces agens ait été associée à celle de la terreur. Quelle frayeur excita, par exemple, l'idée de *Cérès*, de *Vénus*, de *Bacchus*, de *Minerve*, &c, &c? Quand l'auteur dit que la notion de Dieu réveille toujours dans l'homme des idées affligeantes, il parle apparemment d'après sa propre expérience. Il est naturel que cette idée, lorsqu'on veut la bannir absolument, incommode beaucoup par ses fréquens retours.

tours. On peut présumer que l'Athée, tout en rassurant les autres, craint, de temps en temps, malgré ses sophismes, que la Divinité n'existe; & ce conflit de pensées ne peut être qu'affligeant. Quoi qu'il en soit, il y a une infinité de personnes qui prétendent trouver dans l'idée de Dieu l'unique source de leur consolation & de leur joie, & qui, sans cette idée, n'éprouveroient qu'un vuide affreux. De quel droit l'auteur peut-il révoquer en doute les sentimens des autres? Sur quel fondement prête-t-il les siens à tout le genre humain?

Suivant cet auteur, (c'est toujours M. *Holland* qui parle) les hommes maltraités de la nature, & ne pouvant la soupçonner d'être l'auteur de ses propres désordres, portèrent vers le Ciel leurs yeux baignés de larmes, & leur imagination y trouva des Agens assez puissans & assez malins pour troubler la félicité des mortels. C'est-là, dit l'auteur du *Système de la Nature*, l'origine des Dieux. Peu après, il ajoute » que la première Théologie de l'homme lui fit craindre &

» adorer les Elémens mêmes, des ob-
» jets matériels & grossiers «. Il est évident que cette seconde hypothèse est incompatible avec la première, suivant laquelle la première Théologie de l'homme a été d'adorer des *Agens inconnus*, *invisibles & placés hors de la Nature.* A présent on nous dit tout le contraire ; on veut que l'homme ait rendu le premier culte à des *Agens connus*, aux Elémens, à des objets visibles, matériels & grossiers, qui sont partie de la Nature, ou qui sont la Nature elle-même. Au reste, cette nouvelle supposition est aussi peu croyable que la première. Il est impossible de se figurer l'homme assez stupide pour assigner à des objets insensibles, de la puissance, de l'intelligence & des qualités morales, semblables à celles qu'il trouve en lui-même. Dès qu'il les croit animés, ce n'est plus à eux que s'adresse son culte ; c'est aux causes secrettes qui les mettent en jeu, ou aux Génies qui les président.

Si l'auteur du *Systême de la Nature* avoit voulu faire attention à la mar-

che naturelle de l'esprit humain, il auroit facilement trouvé la véritable origine de nos idées sur la Divinité. Il auroit vu que l'homme ne peut pas se défendre de juger qu'un arrangement est fait à dessein, lorsqu'il y trouve de l'ordre, de l'harmonie, de la constance, des rapports directs & manifestes. Il faut à l'Athée de grands efforts de Métaphysique pour s'opposer à cette voix de la Nature, qui se fait également entendre à l'homme du Peuple & au Philosophe. La même disposition naturelle de l'esprit, d'après laquelle la maison annonce un Architecte, le tableau un Peintre, la montre un Horloger, indique à l'homme, frappé du spectacle de l'Univers, l'existence d'une cause première, intelligente, sage & libre. Mais, me dira-t-on, l'auteur du *Système de la Nature*, qui n'est pas moins homme que nous, ne prouve-t-il pas, par son exemple, qu'on peut voir l'ordre de l'Univers & prétendre qu'il est sans auteur, qu'on peut croire que les yeux ne sont pas faits pour voir, l'estomac pour digérer, &c.? Je ré-

pons que cet auteur se persuade faussement de croire ce qu'il avance; & j'en ai son propre Livre pour garant. Dès les premières pages il a personnifié la Nature & l'a peu à peu revêtue des attributs d'un Etre intelligent. Il a beau nous prévenir qu'il ne le fait que pour abréger ses expressions; j'ose lui dire que ce n'en est point là la véritable raison. Effacez dans tout son Livre le mot *Nature*, & substituez-y *la matière*, *les combinaisons & les mouvemens que nous voyons dans l'Univers*, & vous verrez que tout l'ouvrage ne sera qu'un *non-sens* perpétuel, & qu'il ressemblera plutôt aux rêves d'un homme malade qu'aux raisonnemens d'un Philosophe. L'auteur a dû le sentir dès le premier pas. Il lui a fallu d'abord *une personne* pour dire quelque chose d'intelligible sur les matières qu'il traitoit, ou pour parler un langage humain. En niant l'existence de Dieu, il divinise la Nature, il lui attribue des intentions, de la bonté, de l'impartialité, &c. Il lui adresse même de ferventes prières.

Je regretterois, Monsieur, de ne

pouvoir entrer dans de plus grands détails sur cet excellent ouvrage, si je n'étois persuadé que j'en ai dit assez pour vous engager à le lire d'un bout à l'autre. Par-tout vous trouverez la même force de raisonnement, en même-tems que vous admirerez d'autant plus la modération de l'auteur, que celui qu'il réfute ne lui en avoit pas donné l'exemple, & qu'il est bien difficile de ne pas s'échauffer en lisant un ouvrage aussi propre que l'est le *Systême de la Nature*, à révolter également & le coeur & la raison.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Décembre 1772.

LETTRE XIV.

Réponse d'Horace à M. de Voltaire; Brochure in-8° de 14 pages; à Paris sur les Parapets des Quais & du Pont-Neuf.

QUAND vous avez lû, Monsieur, l'*Epître* de M. *de Voltaire à Horace*, vous est-il tombé dans l'esprit que quel-

qu'un oseroit donner une *Réponse* sous le nom de ce grand Poëte, j'entends *Horace*? Si, dans le dernier siècle, on eût proposé à *Boileau*, à *la Fontaine*, à *Racine*, &c, de s'en charger, croyez-vous qu'ils eussent accepté cette tâche délicate? De nos jours on est moins pusillanime. Mais quel est donc le nouvel *Horace*? Seroit-ce M. *de Voltaire* lui-même, ou l'illustre auteur de la belle Tragédie de *Didon*, ou le Chantre aimable de *Ververt*, ou l'interprète harmonieux & touchant de la tendre *Héloïse*? Non, Monsieur, c'est un Poëte d'une toute autre espèce; c'est le sublime auteur de *Pharamond*, de *Timoléon*, de *Gustave*, &c; en un mot, c'est le modeste M. *de la Harpe*. Mais quelque chose de plus extraordinaire, est l'évènement qui vient de se passer à cette occasion. M. *de la Harpe* relisoit seul dans son cabinet, à huit heures du soir, son Epître à voix haute & avec enthousiasme, lorqu'*Horace* lui-même lui est apparu & s'est fait connoître. Vous allez sans doute me prendre pour un visionnaire; cependant rien de plus réel;

tout Paris est instruit de ce prodige, & l'on ne parle que de cela depuis cinq ou six jours. M. *de la Harpe*, d'abord effrayé, ensuite flatté de cette visite inattendue, s'est mis à crier, *c'est Horace, Horace qui vient me voir!* Aussitôt le bruit de cette apparition s'est répandu dans le quartier; un peuple immense, attiré par la curiosité, est venu assiéger la demeure de M. *de la Harpe*. On se disoit l'un à l'autre, *il y a un esprit chez M. de la Harpe;* bien des gens n'en vouloient rien croire. La foule s'est grossie à un tel point, qu'on a été obligé d'appeller la Garde à pied & à cheval; elle a écarté la multitude. Un homme de Lettres de ma connoissance, qui se trouvoit là par hazard, s'est glissé, à la faveur du désordre, dans la maison, puis dans le cabinet de M. *de la Harpe*, où il s'est caché derrière un tas de *Mercures*. Rentré chez lui, il a mis par écrit tout ce qu'il avoit entendu; & le lendemain, de grand matin, il est venu m'apporter sa relation, que je vous envoie.

Horace, après avoir décliné son nom, a continué dans ces termes : » un François, arrivé hier » de Paris aux Champs Elyſées, a » demandé avec empreſſement à me » voir, à me parler : c'étoit pour » m'apprendre que tu préparois ſous » mon nom une *Réponſe* à l'*Epître* que » j'ai reçue de *Voltaire*. Comme, dans » le temps que je vivois à Rome, » quelques ſots auteurs m'ont fait » parler aſſez mal ; j'ai craint, je te » l'avoue, que ta plume ne me ren» dît après ma mort le même office, » & j'ai voulu juger par moi-même » de ton ouvrage, que je te prie de » me lire. Au reſte, ne t'étonne » pas ſi je parois devant toi. Puiſ» qu'on m'écrit des lettres & qu'on » m'y fait répondre, il n'eſt pas plus » merveilleux que je m'offre à tes re» gards, ſur-tout dans une circonſtan» ce où ma gloire eſt intéreſſée ; tu » ſçais combien les Poëtes en ſont » jaloux. Mille pardons auſſi de la li» berté que je prends de te tutoyer. » Depuis un grand nombre d'années » que je vis avec les plus célèbres » écrivains de ta Nation, j'ai appris

» leur langue & j'en connois toutes » les délicatesses ; mais, dans la Capi» tale du monde, je tutoyois les » Dieux, les Belles, les *Césars* & les » plus illustres Romains ; je n'ai pu » me défaire de cette ancienne habi» tude ; je tutoye encore là-bas *Cor» neille*, *Racine*, *Molière*, &c ; ils ne » s'en formalisent point ; j'espère, » qu'à l'exemple de ces grands hom» mes, tu voudras bien me passer » cette petite familiarité. Voyons » ton chef-d'œuvre. »

M. *de la Harpe* s'est mis à lire :

Tous nos morts beaux-esprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Epître charmante,
Du feu de ton printemps encore étincelante ;
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elysée aussi-bien que Paris.
Nous avons admiré ta Muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à ton déclin,
D'être au soir de tes ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout. *Lachésis* étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,

Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devroit pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.

Dès ce début, *Horace* s'eſt mis en colère. » Qu'eſt-ce, a-t-il dit, que » cette proſe lâche, diffuſe & ram» pante? Où eſt la préciſion que j'ai » tant aimée? *Tous ces morts beaux-» eſprits, hier en grand concours!* Quelle » âpreté, quelle dureté! Qu'eſt-ce » qu'une *Epître charmante, étincelante du » feu d'un printemps?* Et puis, qui t'a dit » que tous les ouvrages de *Voltaire* » charment l'Elyſée? Il n'en eſt rien; je » t'aſſûre; nous applaudiſſons à quel» ques-uns de ſes écrits; mais les trois » quarts n'ont jamais eu & n'obtien» dront jamais notre eſtime. Où prends» tu encore que *Voltaire croît à ſon » déclin?* Veux-tu qu'il aille penſer » que je me moque de lui? Ne vois» tu pas que c'eſt me faire dire que » *Zulime*, *Olympie*, *le Droit du Sei» gneur*, les *Guèbres*, les *Pélopides*, le » *Dépoſitaire*, &c, &c, &c, valent » mieux que *Zaïre*, *Alzire* & *Mérope*? » La bévûe eſt-elle aſſez lourde?

D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au mati

» *Le soir de ses ans ! le matin de ses ans !*
» Je n'ai jamais écrit comme cela ;
» garde pour toi ton bel esprit ;
» moins d'antithèses & plus de logi-
» que ; car, si *Voltaire croît à son*
» *déclin*, il est donc plus grand encore
» le *soir* que le *matin de ses ans*. Tu
» vois bien que tu ne sçais pas toi-
» même ce que tu dis. Qu'est-ce encore
» qu'un *brillant tissu de jours, dont l'or*
» *devroit pâlir, & qui, rajeuni sous les*
» *doigts de Lachésis, s'étend & s'embellit ?*
» Quel style ! Quel jargon ! Continue.

Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur fléxible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis, &c.

» *Des organes durs qui ne sont plus*
» *avertis par un sentiment prompt !* Mais
» où prends-tu donc tout ce gali-
» matias ? Pourquoi parler de cela à
» *Voltaire ?* Efface-moi toutes ces
» idées affligeantes ; sois plus poli.

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta Muse inépuisable,

» Comment *nous en avions grand be-* » *soin !* Je te proteste que nous nous » en serions très-bien passés. *Que* » *nous daigne envoyer ta Muse inépui-* » *sable !* Quelle élégance ! Et pourquoi » exalter dans *Voltaire* précisément ce » qu'il a de répréhensible ? Pourquoi » louer cette ridicule manie d'assom- » mer les vivans & les morts des » foibles productions de sa vieille en- » fance ? Aye donc un peu plus d'a- » dresse. Quand on veut faire des » complimens à quelqu'un, on évite » avec soin de lui rappeller ses dé- » fauts. Apprends que l'*Epître* de *Vol-* » *taire*, à l'exception d'une douzaine » de vers, a été trouvée généralement » mauvaise par tous tant que nous » sommes de bons Juges dans l'autre » monde, & que j'ai rougi qu'il m'eût » adressé une si platte facétie.

Des soupers du Sophi l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son cynisme bur-
lesque,
Insulte *Montesquieu*, dénigre *Cicéron* :
On écrit à *Racine* en style de *Pradon*.
Des dogmes de *Quesnel* un triste Prosél[illegible]

En Bourgeois du Marais a fait parler *Tacite*.
La Fontaine se plaint que, rêvant un beau jour,
Aubert près de *Psyché* crut remplacer l'Amour.

» Je vois bien que tu en veux à *Linguet*, qui a plus de génie que toi; » à *Blin de Saint-More* qui a fait une » *Épître à Racine*, dont je sçais que » ce dernier a été content; à l'Abbé » *de la Bletterie* qui nous est venu » joindre depuis quelque temps, & » qui, ne t'en déplaise, a mieux traduit *Tacite* que tu ne traduiras jamais » aucun auteur Latin; à l'Abbé *Aubert*, » que je connois par des fables charmantes, que *la Fontaine* lui-même a » lües avec plaisir. Mais à quoi bon » tout ce monde là? Quels rapports à » *Voltaire*, à moi? Ce sont mes ennemis, diras-tu? La jalousie qui les dévore...... Quoi, tu as des ennemis! » Toi! Je ne m'en serois pas douté. Eh, » quel est donc l'objet de cette grande » jalousie? Ta versification! Cela n'est » pas vraisemblable. De mon temps » personne n'envioit les *Bavius*, les » *Mævius*, les *Crispinus*, &c. Cependant

» j'entrevois ton projet. Tous ceux » que tu viens de nommer, sont apparemment coupables de n'avoir pas » admiré tes beaux écrits, peut-être de » s'en être moqués ; &c, comme tu te » doutes bien que, sous ton nom, » personne n'y feroit attention, tu » prends le mien pour servir ton ressentiment. Le procédé est honnête ! » Mais, en bonne foi, crois-tu que » quelqu'un en soit la dupe ? Tu de- » vois donc au moins cacher un peu » mieux ces bouts d'oreilles qui soulèvent à chaque instant ton bonnet. » *Cotin* attribuoit ses vers à *Boileau*. » Personne ne s'y méprenoit ; tu me » joues le même tour ; tu écris comme » lui ; tu seras sifflé comme lui.

Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A sçu qu'*Aliboron* l'osoit nommer son maître ;
Il ne s'attendoit pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément, très-mal-adroit faussaire.

A ce mot d'*Aliboron*, il y avoit une note que M. *de la Harpe* ne manqua pas de lire à *Horace;* la voici: » M. *Fré-* » *ron*, qui aime beaucoup les figures » de Rhétorique, quoiqu'il n'ait été » que Régent de Sixième, répète sou- » vent dans ses Feuilles, *Mânes de* » *Despréaux! ô mon Maître!* &c. » En cet endroit *Horace* se fâcha très-sérieusement. » Que signifie, dit-il, » cette prose rimaillée? Où trouves-tu » qu'il soit *familier* d'appeller quel- » qu'un son *Maître*? On voit bien à » tes vers que tu n'as pas été l'écolier » de *Despréaux*, & que tu aurois » grand tort de l'appeller ton *Maître*. » Mais pourquoi ce déchaînement » contre *Fréron?* Pourquoi cette qua- » lification usée d'*Aliboron* que tu ré- » pétailles après mille autres écrivail- » leurs comme toi? Vous avez tous » beau dire: ce *Fréron* n'est pas si » *Aliboron* que vous souhaiteriez qu'il » le fût. Une chose certaine, c'est que, » s'il vouloit faire des vers, il en fe- » roit de moins mauvais que les tiens; » ce qui ne lui seroit pas fort difficile. » Ses Feuilles nous divertissent aussi » quelquefois; par exemple, le compte

» qu'il rendit il y a deux ans de ta
» ridicule version des douze *Césars* ;
» nous amusa beaucoup ; & nous rî-
» mes bien, *Suétone* & moi, de ta
» *plaine étoilée*, de ces *Magistrats* dont
» tu fais des *Couriers*, de ce *gâteau de*
» *miel*, qui, selon toi, couta huit
» cens mille livres, argent de France,
» de ces Spectateurs qui, *feignant d'être*
» *morts*, *sortoient & se mettoient en che-*
» *min pour aller se faire enterrer*, & sur-
» tout de ce malheureux *Domitien*,
» dont tu changes la bouche en bec de
» cicogne, pour lui faire *manger tous*
» *les soirs une soupe dans une phiole*, &c,
» &c, &c. Allons, allons, mon pau-
» vre petit *Bébé*, sois juste au moins :
» quel est l'*Aliboron*, ou du Traduc-
» teur qui écrit de pareilles inepties,
» ou du Critique qui les relève ?

* J'ajoute un mot à ce qu'*Horace* dit ici : M. *de la Harpe* avance que *je répète souvent dans mes Feuilles*, *Mânes de Despréaux*, *ô mon Maître*. Je n'ai fait qu'une seule fois cette apostrophe, & on la trouva bien placée, à l'occasion d'une Épître de M. *Marmontel*, dont personne ne se souvient plus, qui fut couronnée par l'Académie Françoise il y a treize ou quatorze ans, & dans laquelle

» A l'égard de *Clément*, qui a fait la
» *Réponse de Boileau*, il n'est pas non
» plus si *plat* que tu voudrois le faire
» croire d'après *Arouet* ton oracle, &
» je t'assûre que *Despréaux* est plus
» heureux que moi en *Secrétaire*. »

Quant à Monsieur *Fréron*, il nous est plus connu :

Au *Bedlam* de *Pluton* *, fustigés par *Mégère*,
Visé, *Gâcon*, *Zoïle*, attendent leur confrère.

» Tu en veux furieusement à ce *Fré-*
» *ron*. En effet, c'est un terrible homme
» pour les mauvais écrivains. Mais à
» quel propos rappelles-tu là *Visé* &
» *Gâcon* ? Ignores-tu que ce *Visé* étoit
» un homme de beaucoup d'esprit,
» & que nous nous faisons un plaisir
» de converser souvent avec lui ? Il

Despréaux, l'immortel honneur de cette Académie, étoit traité à peu-près comme je le suis par M. *de la Harpe*. Je défie ce dernier de trouver deux fois dans mes Feuilles la même apostrophe. Il paroît au reste que M. *de la Harpe* n'aime pas les fleurs de Rhétorique. En effet, sa versification est d'un simple, d'un uni, d'un plat, qui charme tous ses Lecteurs.

* Nom de l'*Hôpital des Fous* de Londres.

» eſt vrai qu'il a fait de mauvaiſes
» Comédies qu'on ne joue & qu'on
» ne lit plus ; eh bien, crois-tu qu'on
» joue & qu'on liſe davantage tes Tra-
» gédies ? Ce *Viſé*, d'ailleurs, mérite
» toute ta reconnoiſſance ; c'eſt lui qui
» le premier imagina, il y a cent ans, ce
» *Mercure de France* où tu t'eſcrimes
» tous les mois avec tant d'eſprit, de
» ſel & d'urbanité ; il y a de l'ingra-
» titude à dénigrer ainſi ſon bien-
» faiteur. *Gâcon* eut tort de ſe déchaî-
» ner contre *Rouſſeau* l'héritier de ma
» lyre & mon ami, avec qui je paſſe
» les plus doux momens dans l'Elyſée.
» Mais ce *Gâcon* a fait une traduction
» en vers des Poëſies d'*Anacréon*, &
» cette traduction n'eſt pas mépriſa-
» ble ; tâche de verſifier auſſi paſſable-
» ment que lui, quand tu te mêleras
» de me traduire. Pour *Zoïle*, je te
» l'abandonne. Au reſte, je ne ſçais ſi
» dans l'autre vie tu ſeras *fuſtigé par*
» *Megère* ; mais, à la place de *Fréron*,
» je dirois que l'on mérite d'être fuſ-
» tigé dans celle-ci juſqu'au ſang,
» quand on fait des vers auſſi miſé-
» bles que ceux que tu viens de

» me lire. Je te dispense de me ré-
» citer le reste de ta pièce ; je n'en
» ai que trop entendu. Je te défends
» de prononcer désormais mon nom,
» dont tu fais un si indigne usage ; ce-
» pendant j'ai pitié de toi ; donne
» moi ton manuscrit ; de retour sur
» les bords du fleuve *Léthé*, je l'y plon-
» gerai, en attendant que tu y viennes
» toi-même ; c'est un service essentiel
» que je te rendrai..... Tu ne le veux
» pas ; tu t'en repentiras. Adieu «.
A ces mots, *Horace* disparut, & laissa
M. *de la Harpe* dans la rage & le déses-
poir. Malgré le sage conseil d'*Horace*,
il a fait imprimer sa *Réponse* ; mais
l'arrêt du Lyrique Romain s'exécute.
Depuis cinq ou six jours que paroît
cette pièce, c'est à qui baffouera da-
vantage & l'écrit & l'auteur. Un
Nain a beau prendre le masque d'un
Géant, on le distingue toujours à sa
taille. Pour moi, j'aurois reconnu M.
de la Harpe au froid seul qui regne
dans cette Epître. Il n'y a pas en Fran-
ce deux Rimeurs qui glacent à ce
degré de congélation ceux qui ont le
malheur de les lire.

Préceptes de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé, contenant les moyens de corriger les vices de son tempérament & de le fortifier par le seul secours du régime & de l'exercice, &c ; à Paris chez Vincent rue des Mathurins.

IL en est, Monsieur, à peu-près des bons Livres comme des grands Seigneurs qui, dans certaines cérémonies où seuls ils ont droit de paroître, se font précéder & suivre par un nombre de personnes qui passent à leur faveur & sous leur nom. Il arrive souvent que, dès qu'un Livre a quelque succès, nous voyons paroître à sa suite une foule de productions, dont tout le mérite est de partager avec lui le même titre. Loin de vous en plaindre dans cette occasion, vous sçaurez gré sûrement au Libraire d'avoir completté le *Dictionnaire de Santé*, l'un des meilleurs Traités de Médecine Pratique que nous ayons. Il y a quelque temps que je vous en annonçai une quatrième édition : le Public ayant paru desirer d'y trouver

les opérations Chirurgicales, on y a joint un troisième volume, dont je me suis hâté pareillement de vous rendre compte. Aujourd'hui l'on nous en donne un quatrième, pour lui servir d'introduction. Ce sont les *Préceptes de Santé.* L'auteur, qui me paroît être un habile Médecin, n'a pas oublié de consacrer un des premiers Chapitres de son ouvrage à la Beauté : de ce sujet intéressant, il passe à d'autres qui ne le sont pas moins, tels que la force des individus destinés au mariage, les saisons les plus convenables pour unir les deux sèxes, les différens systèmes de la génération, la grossesse, l'accouchement & ses suites. L'éducation physique des enfans conduit l'auteur au dévéloppement des différens tempéramens. Il vient ensuite aux maladies des différens âges, tant de l'homme que de la femme, & aux maladies des différentes conditions ; il indique sur tous ces objets les précautions qu'il faut prendre pour se bien porter. Quant aux ressources de l'Art, il renvoye le lecteur au *Dictionnaire de Santé*, dont

il rend, par ce moyen, l'acquiſition néceſſaire & indiſpenſable. Les derniers Chapîtres de cette *Introduction* traitent, dans l'ordre ſuivant, des dangers qu'il y a de faire des remèdes en ſanté; des bains, des alimens, des eaux minérales, des ſignes de la ſanté, des moyens de prévenir les maladies, des indications qui annoncent la longueur de la vie, des précautions que l'on doit prendre dans la façon de s'habiller (ce Chapître eſt fort détaillé;) enfin, des avantages du régime & de la ſobriété. Vous jugerez, Monſieur, du zèle qui anime l'auteur, par ces paroles qui terminent ſa *Préface* » Heureux, ſi les ſoins » que nous nous ſommes donnés ré» pondent à nos vûes, & ſi l'homme, » plus attentif à ſon exiſtence, peut, » par nos préceptes, regagner ſa » ſplendeur & ne plus contribuer à ſa » dégradation, à la brieveté de ſes » jours & de ceux de ſes ſucceſſeurs. »

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Décembre 1772.

LETTRE XV.

Essai sur les Barreaux Grec, Romain & François, & sur les moyens de donner du lustre à ce dernier; un Volume in-8° de 200 pages; à Paris chez Grangé, Imprimeur-Libraire au Cabinet Littéraire Pont Notre-Dame.

Le titre d'un ouvrage nouveau n'en impose que pour quelque temps & l'ouvrage en lui-même n'a pas toujours droit à nos éloges. Celui que je vous annonce, Monsieur, est dans le cas de les mériter, & l'on ne pourroit sans injustice les refuser à l'auteur. Un plan intéressant, des vues dignes d'un citoyen zélé, des portraits tracés de main de maître, une diction pure, un style élégant & fleuri, une ame honnête qui se plaît à peindre des hommes vertueux : c'est ce que vous reconnoîtrez en lisant cet *Essai*. On regrette qu'un fond si riche ne soit pas traité plus en grand, & le Public

desirera sans doute avec nous que l'auteur entreprenne de remplir une carrière dans laquelle il ne peut manquer de réussir.

L'auteur annonce dans sa *Préface* que son ouvrage n'est qu'une galerie de tableaux, où l'on trouvera les portraits des principaux orateurs qui ont brillé dans les trois Barreaux dont il s'agit. Après avoir fait découler de la forme des jugemens, les différentes constitutions politiques, il passe à l'établissement des orateurs & à la description du Barreau d'Athènes. Il y peint *Pisistrate*, *Périclès*, *Lysias*, *Isée* & *Démosthènes*. On sçait que ce dernier eut les plus grands obstacles à surmonter pour parvenir à ce degré d'éloquence sublime où il s'éleva; mais enfin, dit l'auteur, » il éclipsa la ré» putation de ses prédécesseurs, de» vint un modèle désespérant pour » ceux qui le suivirent, & ne vit qu'un » seul de ses contemporains digne de » parler aux hommes qui l'avoient » écouté. Cet homme unique fut » *Phocion*. *Démosthènes*, qui regardoit » auprès de lui les autres orateurs » comme

» comme des enfans qui bégayoient à
» peine, ne voyoit qu'en tremblant
» *Phocion* se lever pour *hacher ses ha-*
» *rangues:* c'est ainsi qu'il s'exprimoit.
» Mais ce *Phocion*, plus éloquent que
» *Démosthènes*, étoit encore plus
» homme de bien qu'éloquent; aussi
» a-t-on oublié qu'il fut le plus grand
» Orateur entre les Grecs, pour se
» souvenir qu'il en fut le plus juste &
» le plus respectable: tant la gloire de
» la vertu est au-dessus de toute
» autre gloire. » Vous lirez avec autant
de plaisir, Monsieur, les caractères de quelques autres Orateurs célèbres. *Démétrius de Phalères* prépara la décadence du Barreau d'Athènes, dont l'éclat & la gloire s'évanouirent avec la liberté.

Le Barreau de Rome est traité plus au long. Il renferme la partie abrégée des Jurisconsultes, de *Papirius*, d'*Appius Claudius*, des *Coruncanus*, de *Fabius*, & de ce *Rutilius*, qui, sollicité par un ami de lui accorder une chose injuste, eut le courage de la lui refuser; & comme cet ami insistant lui disoit: *si mes prières ne peuvent rien obtenir de vous, à quoi me*

sert donc votre amitié? Et la vôtre, reprit-il, *à quoi me sert-elle*, *puisqu'elle ne vous empêche pas de me demander une chose qui me déshonore?* Vient ensuite l'histoire des Orateurs avec les portraits des principaux. Voici celui d'*Hortensius*, si célèbre par l'honneur qu'il eut d'être le rival de *Cicéron*. » *Hortensius* » triompha dans la prononciation ; » elle s'allioit avec sa composition » élégante & facile. On étoit flatté de » l'entendre, mais on étoit charmé de » le voir. *Esope* & *Roscius*, les deux » premiers Acteurs de Rome, venoient, en l'écoutant, prendre, s'il » est permis de s'exprimer ainsi, la » belle nature sur le fait. Ils imitoient » son ton plein de chaleur & de » vérité, & tâchoient de reporter » sur la scène son maintien noble & » ses graces décentes. » Il faut lire dans l'original même le portrait de *Cicéron*, & le parallèle de son éloquence avec celle de *Démosthènes*. Cet endroit n'est sûrement pas inférieur aux autres.

Le changement de Gouvernement fit aussi changer de face au Barreau

Romain ; sous les Empereurs, les Orateurs ne furent plus que des Avocats. On trouve dans l'ouvrage les noms des plus fameux, avec des traits sur chacun. On distingue *Pline* » qui fut l'ornement du Barreau de » son siècle. On ne remarque pas » dans ses écrits ce noble enthou- » siasme, cette touche vigoureuse des » auteurs du siècle d'*Auguste* ; mais il est » impossible d'avoir autant d'esprit, » d'élégance & de finesse. Il ne cher- » che pas à remuer l'ame, à exciter » de grands mouvemens ; il songe à » plaire, & il plaît. » Quand enfin l'Empire fut entièrement affoibli, les Avocats ne méritèrent plus que leurs noms nous fussent conservés ; aussi ce qui regarde le Barreau de Rome finit-il à l'époque du regne de *Justinien*.

La manière dont les loix furent d'abord établies en France, l'état des Avocats sous la première & seconde Race & jusqu'à la création du Parlement en 1302, une liste rapide de ceux qui écrivirent d'abord sur le Droit, avec les caractères de nos Avo-

cats les plus connus, sont là matière de cette troisième Partie, où l'auteur a bien moins de grands Orateurs à nous peindre. Il y remarque cependant comme un trait d'éloquence sublime ce que dit *Juvénal des Ursins à Charles VI*, au milieu du Tribunal de la Nation. Le *Duc de Lorraine*, quoique banni du Royaume pour crime de félonie, osa y reparoître, & sous la sauve-garde du *Duc de Bourgogne*, venir braver le Roi jusques dans son Parlement. *Des Ursins* se jette aux genoux de *Charles*, le conjure de ne pas permettre qu'on méprise ainsi les Ordonnances de sa Cour. . . . & voyant le *Duc de Bourgogne* s'avancer en courroux, tenant celui de *Lorraine* par la main, il se lève & dit à haute » voix : » De par le Roi, que tous » ses bons & loyaux serviteurs se rangent de son côté, & que tous les » ennemis du repos & du bien public » se joignent au *Duc de Lorraine*. » Ce mot fut un coup de foudre; tous les Seigneurs passèrent auprès du Roi; le *Duc de Bourgogne* lui-même, entraîné par l'exemple, quittant la main de

son protégé, fit comme les autres ; & le *Duc de Lorraine*, resté seul, fut obligé d'avoir recours aux larmes & aux protestations pour obtenir son pardon de Sa Majesté.

L'auteur assigne deux causes qui se sont opposées aux progrès de l'Eloquence parmi nous. L'une est l'érection des Procureurs en charge, & la seconde la vénalité des Offices. Il propose, pour rétablir notre Barreau dans tout son lustre, la création d'une sorte de Tribunal où les jeunes aspirans à la profession d'Avocat se rendroient dignes de porter ce nom, la rédaction d'un Code François & l'abolition de la vénalité. Il voudroit que le talent seul pût espérer de parvenir aux grandes charges. » Qu'on » n'en doute pas, dit-il, notre Bar» reau eût égalé ceux des Grecs & » des Romains sous *Louis-le-Grand*, » sans l'hydre de la vénalité. Si *Cor» neille* eût pu se flatter de devenir » un jour Premier Président, il n'au» roit pas abandonné le Barreau, & » nous pourrions opposer un rival à » *Demosthènes*. M. *de Voltaire*, qui s'est

» repenti de n'avoir pas embrassé
» cette profession (comme il le témoi-
» gne dans une Lettre qu'on a mise à
» la fin de cet ouvrage), l'auroit suivie
» sans doute, s'il eût pu voir dans le
» lointain les Sceaux du Roi de Fran-
» ce réservés à ses mains brillantes
» & fécondes : & s'il n'eût pas, du
» haut d'un nuage, lancé la foudre
» comme *Périclès*, on eût au moins
» vu dans ses discours éclorre de tou-
» tes parts les fleurs d'*Hypéride*. »
Peut-être, Monsieur, ne vous rap-
pellez-vous pas cet Orateur Grec. Il
fut disciple de *Platon* & d'*Isocrate*,
& gouverna la République d'Athènes ;
il n'excelloit, dit-on, que dans les
petites causes. Voici ce qu'en dit lui-
même l'auteur de l'ouvrage que j'ana-
lyse. » *Hypéride* excelle à peindre les
» moeurs ; il est varié, fleuri, plein
» de douceur & de graces ; il conte
» bien ; il raille finement : mais on ne
» trouve chez lui aucun de ces traits
» de feu qui ravissent l'ame ; toujours
» tranquille, il ne connoît ni les élans
» du génie, ni son ivresse victo-
» rieuse ; on le lit sans ennui, mais

» ſans tranſport; &, ſi on le prend
» avec plaiſir, on le quitte ſans au-
» cune peine. » Je ne ſçais ſi M. *de Voltaire* ſera bien flatté de la compa-
raiſon. Quoi qu'il en ſoit, M. *de Vol-
taire Garde des Sceaux*, eſt une idée
aſſez divertiſſante. S'il le devenoit, je
vous réponds, Monſieur, qu'il n'y
auroit jamais de *Privilége* pour qui-
conque s'aviſeroit de le critiquer. Mais
quelque choſe de plus plaiſant, eſt la
Lettre de cet écrivain célèbre, qui
eſt imprimée à la fin des trois *Barreaux*,
& que l'auteur de cet *Eſſai* rapporte
comme une preuve de la haute conſi-
dération dont M. *de Voltaire* honore
l'Ordre des Avocats. Cette Lettre
mérite d'être miſe toute entière ſous
vos yeux.

*Lettre de M. de Voltaire à M***; à Crécy le 5 Février 1739.*

» Je reconnois, Monſieur, l'ancien
» ami de mon père & de toute ma
» famille, à la bonté avec laquelle
» vous vous intéreſſez en ma faveur
» au ſujet de cet infâme libelle de

» l'Abbé *Desfontaines*. Je suis bien loin
» de demander ni acte pardevant No-
» taire, ni mention dans les registres
» des Avocats, ni rien d'approchant.
» Mais il seroit infiniment flatteur pour
» moi que je pusse obtenir seulement
» une lettre de votre Bâtonnier & de
» quelques anciens, par laquelle on
» marqueroit qu'après s'être informé à
» tous les Avocats de Paris, ils avoient
» tous répondu qu'il n'y en avoit au-
» cun capable de faire un si infâme
» libelle; si on pouvoit ajouter un
» mot en ma faveur, j'en serois plus
» honoré mille fois que je ne suis
» affligé des insultes d'un *scélérat* com-
» me *Desfontaines* : au reste, l'hon-
» neur qu'on daigneroit me faire ne
» tomberoit, Monsieur, *que sur un*
» *homme pénétré d'estime & de respect*
» *pour votre profession, & qui se repent*
» *tous les jours de ne l'avoir point em-*
» *brassée :* mais, Monsieur, dans cette
» profession, il n'y a personne que
» j'honore plus que vous, & dont
» j'ambitionne plus l'amitié & le suf-
» frage. Je suis, Monsieur, avec une
» estime infinie, &c.

» *P. S.* Ne pourrai-je point, par » le moyen de quelques Conseillers » au Parlement de mes amis, demander » qu'on fasse brûler le libelle? Le Bâ- » tonnier ne pourroit-il pas le requérir » lui-même? Il me semble qu'il y en » a des exemples, & qu'on pourroit, » au nom du corps des Avocats, en » requérir le châtiment comme d'un » libelle scandaleux imputé aux Avo- » cats. »

Je suis assez étonné qu'on cite cette Lettre comme un monument de l'*estime & du respect de M. de Voltaire pour la profession d'Avocat.* Il faut que l'auteur de l'*Essai* soit jeune, & qu'il ne connoisse guères le galant homme qu'il croit enthousiasmé de son état. Si, pour nuire à l'Abbé *Desfontaines*, M. *de Voltaire* avoit cru devoir écrire à un Procureur, à un Chirurgien, à un Capucin même, il n'auroit pas manqué de l'assurer qu'il étoit *pénétré d'estime & de respect pour sa profession, & qu'il se repentoit tous les jours de ne l'avoir point embrassée.* Une autre surprise de ma part, c'est que l'auteur de l'*Essai* ait pris sur lui de publier, à la suite

d'un ouvrage honnête, une Lettre aussi abominable. Si l'Abbé *Desfontaines* vivoit encore, il n'auroit pas osé la faire paroître : eh quoi, parce qu'il est mort, il se permet d'outrager sa mémoire & d'imprimer les injures de son plus cruel ennemi! Au reste, l'ame de M. *de Voltaire* est bien à découvert dans cette Lettre. Quel plaisir il auroit eu, s'il avoit pu voir brûler par la main du Bourreau le libelle en question! Mais quel est donc ce libelle? Vous l'ignorez peut-être, Monsieur : c'est la *Voltairomanie*, brochure excellente que l'Abbé *Desfontaines* composa sous le nom d'un jeune Avocat, pour répondre à un véritable libelle de M. *de Voltaire* contre ce Critique, intitulé *le Préservatif*.

Almanach Encyclopédique de l'Histoire de France, où les principaux événemens de notre Histoire se trouvent rangés, suivant leurs dates, sous chacun des jours de l'année. Année 1773; à Paris chez Vincent Impri-

meur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

EN jettant un coup d'œil sur ce petit ouvrage, qui parut pour la première fois en 1771, vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'a que le nom de commun avec ce que nous appellons Almanachs. C'est tout à la fois un tableau Chronologique fort curieux des évènemens de l'Histoire de France & un Recueil intéressant des monumens les plus célèbres qui décorent la Capitale & les grandes Villes. Deux traits, pris au hasard, vous feront juger de ce double objet d'utilité.

3. JUILLET. *Marie de Médicis*, veuve de *Henri IV*, meurt à Cologne dans la dernière misère. On montre encore le grenier où expira cette Reine, qui avoit fait bâtir le magnifique Palais du Luxembourg. 1642.

7. SEPTEMBRE. Arrêt du Conseil pour la construction d'un Boulevart à Paris, depuis la Porte Saint Antoine, jusqu'à la Porte Saint Martin. Il est de douze cens toises de long. 1670.

Tous les articles de cet Almanach sont écrits dans ce goût, & se présentent souvent d'une manière très-piquante.

Dictionnaire Historique des saints Personnages, où l'on peut prendre une notion exacte & suffisante de la vie & des actions mémorables des Héros du Christianisme, des Apôtres, des Pontifes, des Patriarches, des Evêques, des Solitaires fameux de l'Orient & de l'Occident, des Vierges, des Martyrs, de Confesseurs, de tous ceux enfin dont les Eglises Grecque & Latine ont conservé le nom dans leurs fastes, ou consacré la mémoire par un culte public; deux volumes in 8°. de plus de 700 pages chacun; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.

CET Ouvrage ne présente rien de nouveau : tous les Héros, dont l'auteur rappelle les noms, sont connus par les histoires générales & particulières de l'Eglise; mais les traits remarquables qui les caractérisent sont

disperſés dans un recueil immenſe de volumes ; d'ailleurs, la plûpart des livres connus ſous le nom de *Vies des Saints*, préſentent le même inconvénient que les collections hiſtoriques ; ils ſont auſſi volumineux, & non moins dégoûtans par l'inſipidité du ſtyle, le peu de ſagacité des écrivains ; il n'en eſt pas ainſi du *Dictionnaire* que je vous annonce, Monſieur ; il eſt d'un format plus agréable ; la diction en eſt plus châtiée, la narration toujours ſuccinte & agréable ; quand on ne le regarderoit que comme faiſant partie de cette nombreuſe lexicographie, dont on a, depuis quelques années, enrichi la Littérature, il mériteroit des éloges. Tous les articles de ce répertoire ſont courts ; c'eſt un mérite de plus dont on doit ſçavoir gré au rédacteur.

Je vais mettre ſous vos yeux quelques traits moins connus de ces ſaints Perſonnages. On vante l'action de ce fameux Romain qui, pour ſe punir de n'avoir tué que le Secrétaire de *Porſenna*, tandis qu'il croyoit avoir verſé le ſang du Roi d'Etrurie lui-

même, laissa froidement sa main se consumer sur un brasier. En supposant que ce fait soit vrai dans toutes ses circonstances, celui du Martyr *Barlaam* est-il moins héroïque ? Le Juge qui vouloit qu'il sacrifiât aux idoles, n'ayant pu l'y engager par ses promesses & par ses menaces, prit le parti de lui faire étendre par force la main pleine d'encens sur l'autel allumé, dans l'espérance que la douleur l'obligeroit à secouer la main & à brûler l'encens. *Barlaam* souffrit en silence que les charbons lui brûlassent toute la main.

L'histoire de la captivité & de la persécution de sainte *Perpetue* fut écrite par elle-même avec une naïveté touchante, qui intéresseroit le cœur le plus farouche ; en voici quelques traits. . . . . . » Le lendemain, comme » nous dînions, on vint tout à coup » nous enlever pour être interrogés, » & nous arrivâmes à la place ; il » s'amassa un peuple infini, nous montâmes sur l'échaffaud. . . . . On vint » aussi à moi, & mon père parut à

» l'inſtant avec mon fils ; il me tira de
» ma place en me conjurant d'avoir
» pitié de mon enfant...... Le Pro-
» curateur *Hilarien* .... me dit ; épar-
» gnez la vieilleſſe de votre père ;
» l'enfance de votre fils ; ſacrifiez pour
» la proſpérité des Empereurs, — je
» n'en ferai rien, répondis-je —.
» Etes-vous Chrétienne, me dit-il ?
» & je lui répondis je ſuis Chrétienne.
» Comme mon père s'efforçoit de me
» retirer de deſſus l'échaffaud, *Hila-*
» *rien* commanda qu'on l'en chaſſât &
» il reçut un coup de baguette ; je le
» ſentis comme ſi j'euſſe été frappée
» moi-même, tant je fus affligée de
» voir mon père maltraité dans ſa
» vieilleſſe. Alors *Hilarien* prononça
» notre Sentence & nous condamna
» tous à être expoſés aux bêtes. Nous
» retournâmes joyeux à la priſon.
» Comme mon enfant avoit accou-
» tumé de me tetter & de demeurer
» avec moi dans la priſon, j'envoiai
» auſſi-tôt le Diacre *Pompone* pour le
» demander à mon père ; mais il ne le
» voulut pas donner, & Dieu permit

» que l'enfant ne demanda plus à tetter » & que mon lait ne m'incommodât » plus «. *Perpetue*, après avoir été horriblement mutilée par une vache furieuse, fut conduite au *Spoliaire*; c'étoit le lieu de l'Amphithéatre où l'on avoit coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avoient pas tués. La Sainte tomba entre les mains d'un Gladiateur maladroit, qui lui enfonça l'épée dans une côte, & la fit crier. Elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau, & finit ainsi son martyre.

Malgré la décision tranchante de M. de *Voltaire*, qui assure que l'esprit du Sénat & de l'Empire Romain ne fut jamais persécuteur, il est prouvé par les monumens les plus authentiques & les plus incontestables, que pendant plusieurs siècles les prétoires & les arènes furent inondés du sang des Chrétiens, à qui l'on ne put jamais reprocher que leur attachement à la nouvelle religion. Ce qui fit l'étonnement & l'admiration des Payens fut non-seulement de voir des hom-

mes & des Vierges foibles défier sans pâlir la fureur des bêtes féroces, mais de voir ces animaux pleins de rage respecter souvent les victimes innocentes qu'on leur offroit. C'est ce dont fut témoin le Tyran *Maxime* & toute sa Cour. Il avoit fait exposer dans l'amphithéatre une troupe d'illustres Confesseurs; on lâcha plusieurs bêtes qui ne les touchèrent point. L'Empereur se mit en colère, appella le Gouverneur, le fit fouetter, & lui dit, avec les plus terribles menaces, *si tu as quelque bête furieuse, lâche la promptement contre ces criminels.* Celui-ci tout tremblant, lâcha une ourse, qui ce jour même avoit tué trois hommes. Quand elle fut proche, elle passa par-dessus les autres & courut à *Andronic*, puis elle s'assit auprès de lui & lêcha ses plaies: le Martyr s'efforça envain de l'irriter; l'animal demeura couché à ses pieds, où *Maxime* outré de désespoir le fit égorger. Le Pontife *Térentien*, craignant que l'Empereur ne s'en prît à lui-même, commanda de lâcher une lionne,

qu'*Hérode*, Pontife d'Antioche lui avoit envoyée. Quand elle parut, elle fit trembler tous les spectateurs par son rugissement & par ses grincemens de dents ; & voyant les Martyrs étendus par terre, elle vint à *Taraque*, se baissa & se prosterna à ses pieds. *Taraque* étendit la main, & la prenant par les oreilles l'attiroit à lui ; elle se laissa manier comme un mouton sans faire la moindre résistance, puis elle secoua la main du Martyr & s'en retourna vers la porte sans s'arrêter à *Probus* ni à *Andronic*. Le Tyran défendit qu'on lui ouvrît, & la lionne prenant les planches avec les dents, s'efforçoit de les rompre ; en sorte que le peuple épouvanté, cria qu'on lui ouvrît. *Maxime*, indigné, ordonna de faire entrer les Gladiateurs, qui terminèrent cette scène attendrissante & barbare.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Décembre 1772.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIEME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.

Fin de la Table des Matières de ce septième Volume de l'Année Littéraire 1772.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. Mart.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,
Chez le Jay, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Histoire du Regne de l'Empereur Charles-Quint, par M. Robertson, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse; Ouvrage traduit de l'Anglois; à Paris chez Saillant & Nyon, rue Saint Jean-de-Beauvais, Pissot, Quai de Conti, Desaint rue du Foin-Saint-Jacques, Pankoucke rue des Poitevins; quatre Volumes in-12 d'environ 500 pages chacun, sans compter l'*INTRODUCTION.

L'OBJET de M. *Robertson*, en publiant cet ouvrage, n'a pas été de nous donner la vie privée de *Charles-Quint*, mais l'histoire générale du re-

gne de cet Empereur. Je vais, Monſieur, parcourir avec vous quelques-uns des principaux évènemens qu'il décrit; mais je paſſerai tout ce qui regarde la rivalité de ce Prince & de *François I.* L'Hiſtoire de ce dernier Monarque a été traitée tant de fois, qu'il ſeroit inutile de s'arrêter ſur des faits qui ſont ou qui doivent être connus de tout le monde.

Charles-Quint nâquit à Gand au commencement du ſeizième ſiècle, le 24 Février 1500. A ſeize ans, ce Prince ſe trouva l'héritier de domaines plus étendus qu'aucun Monarque n'en avoit poſſédés depuis *Charlemagne.* Juſqu'à cet âge il avoit réſidé dans les Pays-Bas, dont ſon père lui avoit laiſſé la Souveraineté. De tous les Etats qu'il eut à régir, le Gouvernement des Royaumes d'Eſpagne étoit alors le plus difficile. Les coutumes féodales y dominoient encore; & l'autorité Royale circonſcrite par les prérogatives de la Nobleſſe & par les prétentions du Peuple, y étoit reſſerrée dans des bornes étroites. *Ferdinand*, ayeul de *Charles-Quint*,

avoit eu la précaution de nommer *Ximénès* Archevêque de Tolède, pour être seul Régent de la Castille jusqu'à l'arrivée de son petit-fils. Ce fut à l'administration de ce Prélat que *Charles* dût l'affermissement de sa puissance en Espagne, & peut-être la conservation de ce Royaume. Le Cardinal *Ximénès* est, sans contredit, un des hommes les plus extraordinaires de ce siècle, si fécond en grands hommes. Religieux austère sous l'habit de Cordelier, il avoit conservé toute la vigueur de son ame. » Sa réputation de sainteté lui procura bien-tôt la place de Confesseur de la Reine *Isabelle*, place qu'il n'accepta qu'avec la plus grande répugnance. Il porta à la Cour la sévérité de mœurs par laquelle il s'étoit distingué dans le cloître : il continuoit de faire tous ses voyages à pied; il ne vivoit que d'aumônes; il s'imposoit des mortifications pénibles & des pénitences aussi rigoureuses qu'auparavant. *Isabelle* fut si contente du choix qu'elle avoit fait, qu'elle ne tarda pas à conférer à

» Ximénès l'Archevêché de Tolède ;
» qui, après la Papauté, étoit la plus
» riche dignité qu'il y eût dans l'Eglise
» Romaine. Il refusa d'abord cet hon-
» neur avec une fermeté modeste, &
» ne céda qu'à l'ordre exprès qu'il re-
» çut du Pape de l'accepter : mais son
» élévation ne changea rien à ses
» mœurs ; obligé d'étaler en public la
» magnificence qui convenoit à son
» rang, il ne se relâcha jamais de la
» sévérité monastique. On le vit por-
» ter constamment sous ses habits pon-
» tificaux le froc grossier de Saint *Fran-
» çois*, qu'il raccommodoit de ses pro-
» pres mains lorsqu'il étoit déchiré.
» Jamais il ne porta de linge ; il se cou-
» choit toujours avec son habit, sou-
» vent sur la terre ou sur des planches,
» rarement dans un lit. Il ne goûtoit
» aucun des mets délicats qu'on ser-
» voit sur sa table, & se contentoit
» de la nourriture simple & frugale
» que prescrivoit la règle de son Or-
» dre. Malgré ces singularités, il avoit
» une profonde connoissance des
» affaires ; &, dès qu'il fut appellé à
» l'administration par sa place & par

» l'opinion que *Ferdinand* & *Isabelle*
» avoient conçue de lui, il déploya des
» talens qui rendirent la réputation
» de son génie égale à celle de sa piété.
» Toutes ses vues étoient neuves &
» hardies ; sa conduite politique par-
» ticipoit aux vertus & aux défauts
» de son caractère ; son génie étendu
» enfantoit des plans vastes & magni-
» fiques, & le sentiment de ses bon-
» nes intentions lui faisoit poursuivre
» l'exécution de ses projets avec une
» constance infléxible & infatigable.
» Accoutumé dès l'enfance à dompter
» ses passions, il avoit peu d'indulgence
» pour celles des autres ; &, comme
» il avoit appris de sa religion à répri-
» mer les desirs même les plus inno-
» cens, il étoit ennemi de tout ce qui
» avoit un air de recherche & de
» plaisir. Sans être accusé de cruauté,
» il porta constamment dans le monde
» une rudesse & une infléxibilité de
» caractère qui appartenoient à l'état
» monastique & qu'on a peine à con-
» cevoir dans les pays où ce genre de
» vie est inconnu. »

Plusieurs Nobles, s'imaginant que le

temps étoit favorable à leurs desseins, commencèrent à rassembler leurs Vassaux & se disposèrent à soutenir leurs anciennes prétentions par la voie des armes. Mais le Cardinal, qui avoit pris à sa solde un corps de Troupes considérable, sçut arrêter leurs entreprises. Sous prétexte d'avoir des troupes toujours prêtes pour repousser les incursions des Maures d'Afrique, il fit publier une Ordonnance, par laquelle il fut enjoint à chaque ville de Castille d'enrôler un certain nombre de Bourgeois qui seroient exercés les jours de fêtes, & payés sur les fonds publics. Suivant le systême féodal, tout le pouvoir militaire étoit entre les mains de la Noblesse. Par cette nouvelle institution, *Ximénès* avoit en vûe d'assurer au Roi un corps de Troupes indépendant des Barons, & qui pût servir à contrebalancer leur pouvoir. Pendant les troubles des regnes précédens, les Nobles s'étoient emparés, par force ou par adresse, d'une grande partie des domaines de la Couronne : *Ximénès* entreprit de les reprendre ; il borna ses recherches au dernier regne, & retira,

par un ſeul Acte, toutes les terres que *Ferdinand* avoit aliénées. » La Nobleſ-» ſe, allarmée de ces entrepriſes ré-» pétées, ſentit la néceſſité de pren-» dre des précautions pour ſa propre » ſûreté. On vit pluſieurs cabales ſe » former ; des plaintes ſe firent enten-» dre de toutes parts; quelques Nobles » prirent les réſolutions les plus vio-» lentes ; mais, avant que d'en venir » aux dernières extrêmités, ils nom-» mèrent quelques-uns d'entr'eux » pour examiner les pouvoirs en » vertu deſquels *Ximénès* exerçoit de » ſemblables actes d'autorité. L'A-» miral de Caſtille, le Duc *d'Infan-» tado* & le Comte *de Bènevent*, fu-» rent chargés de cette commiſſion ; » ils ſe rendirent auprès du Cardinal, » qui les reçut avec une politeſſe froi-» de, & ne répondit à leur demande » qu'en produiſant le teſtament de » *Ferdinand*, qui le déclaroit Régent, » & la ratification de ce teſtament » par *Charles* lui-même. Ils attaquè-» rent la validité de ces deux Actes, » & le Cardinal la défendit. Comme » la converſation s'échauffoit, il les

» conduisit insensiblement vers un bal-
» con, d'où l'on découvroit un corps
» considérable de Troupes sous les
» armes, avec un train formidable
» d'artillerie : *Ximénès* les montrant
» aux Députés, leur dit alors, en éle-
» vant la voix : Voilà les pouvoirs
» que j'ai reçus ; avec ce secours, je
» gouverne la Castille, & la gouver-
» nerai jusqu'à ce que le Roi votre
» maître & le mien vienne prendre
» possession de son Royaume. Une
» déclaration si fière & si hardie im-
» posa silence aux Députés. » Les ser-
vices de ce grand homme furent payés
d'ingratitude : âgé de près de quatre-
vingt ans, épuisé de travaux & d'aus-
térités, attaqué tout à coup d'un mal
violent, il demande une entrevûe
avec son Souverain. Les Ministres
Flamands, qui obsédoient ce Prince,
emploient toute leur adresse pour l'en
éloigner, & font éprouver au Cardi-
nal les mortifications les plus sensi-
bles. » *Ximénès* ne soutint pas ce
» traitement avec son courage ordi-
» naire : le sentiment qu'il avoit de son
» intégrité & de ses talens lui faisoit

» espérer plus de reconnoissance de la
» part d'un Prince à qui il remettoit
» un Royaume plus florissant qu'il ne
» l'avoit jamais été & une autorité
» plus étendue & mieux établie que
» celle dont avoient joui les plus illus-
» tres de ses prédécesseurs. Le Cardi-
» nal ne put s'empêcher de laisser en
» plusieurs occasions éclater son indi-
» gnation & ses plaintes. Il déplora le
» destin de sa patrie & prédit toutes
» les calamités auxquelles elle alloit
» être livrée par l'insolence, la rapa-
» cité & l'ignorance des étrangers.
» Tandis que son esprit étoit agité
» de ces inquiétudes, il reçut une
» lettre de *Charles*, qui, après quel-
» ques froides expressions d'estime,
» lui permettoit de se retirer dans son
» Diocèse, pour y achever dans le re-
» pos les restes d'une vie si laborieuse.
» Ce message accabla *Ximénès* : il
» avoit l'ame trop fière sans doute
» pour survivre à la disgrace : peut-
» être aussi que son cœur généreux ne
» put supporter l'idée des maux qui
» alloient fondre sur son pays. Quoi
» qu'il en soit, il est certain qu'il ex-

» pira quelques heures après avoir lû
» la lettre du Roi. »

Cependant la mort de *Maximilien* laiſſe l'Empire vacant. Pluſieurs concurrens ſe préſentent; entr'autres, *Charles* & *François I.* Les Electeurs, craignant l'élévation d'un Prince trop puiſſant, offrent la Couronne Impériale à *Frédéric*, Duc de Saxe. Celui-ci, par une générosité preſque ſans exemple, la refuſe; il expoſe que les circonſtances demandent un Prince en état de défendre l'Allemagne contre un Sultan enhardi par ſes victoires, & déſigne *Charles-Quint* qui étoit Membre de l'Empire, & dont les domaines bordoient la frontière la plus expoſée aux incurſions des Turcs. *Charles* eſt élu; il vient à bout d'appaiſer les troubles qui s'étoient élevés en Caſtille. Il obtient de nouveaux ſubſides, nomme Régent le Cardinal *Adrien* ſon ancien Précepteur, &, malgré la fermentation du Peuple & de la Nobleſſe, précipite ſon départ pour aller recevoir la nouvelle Couronne qu'il venoit d'obtenir. Ici l'Hiſtorien s'interrompt pour raconter lon-

guement la naissance & les progrès de la Religion prétendue Réformée & les entreprises du fameux *Luther*. Il s'étend même, avec un peu trop de complaisance, sur cette matière dans tout le cours de son ouvrage. La raison en est simple ; il est lui-même Protestant, & l'on se doute bien que son récit, tout modéré qu'il paroît, est favorable à ce parti. C'est dans le même esprit, qu'en parlant de la fondation des Jésuites par Saint *Ignace*, il donne un morceau fort étendu sur le caractère de cette Société & sur sa destruction. Les auteurs qu'il a suivis, sont M. *de la Chalotais*, M. *de Monclar* & M. *d'Alembert*. D'après cela, il est facile d'imaginer sous quel aspect il fait envisager à ses lecteurs cet Ordre célèbre.

La fermentation n'étoit pas éteinte en Espagne. Le Peuple, voyant qu'on avoit eu peu d'égards pour ses priviléges & ses remontrances, se soulève, prend les armes, & met à sa tête Dom *Juan de Padilla*, fils aîné du Commandeur de Castille, jeune homme plein de talens & de courage. Il

ſe forme une confédération redoutable, ſous le nom de *la Sainte-Junte*; mais la diviſion ſe met entre les Communes & la Nobleſſe; *Padilla* eſt battu & ſon armée miſe en déroute. Ce jeune Guerrier mourut avec la joie & les tranſports que reſſent un homme qui ſe croit le martyr de la liberté de ſon pays. La lettre qu'il écrivit à ſa femme, eſt remarquable par l'éloquence & le ton de nobleſſe qui la caractériſe. » Madame, » ſi vos peines ne m'affligeoient pas » plus que ma mort, je me trouve» rois parfaitement heureux. Il faut » ceſſer de vivre; c'eſt une néceſſité » commune à tous les hommes; mais » je regarde comme une faveur diſtin» guée du Tout-Puiſſant, une mort » comme la mienne, qui ne peut man» quer de lui plaire, quoiqu'elle pa» roiſſe déplorable aux hommes. Il » me faudroit plus de temps que je » n'en ai pour vous écrire des choſes » qui puiſſent vous conſoler: mes en» nemis ne me l'accorderoient pas, » & je ne veux pas différer de méri» ter la couronne que j'eſpère. Pleu-

» rez la perte que vous faites, mais
» ne pleurez pas ma mort; elle est
» trop honorable pour exciter des
» regrets. Je vous lègue mon ame;
» c'est le seul bien qui me reste, &
» vous le recevrez comme la chose
» que vous estimiez le plus dans ce
» monde. Je n'écris point à mon père
» *Pero Lopez*, je n'ose le faire; car,
» quoique je me fusse montré digne
» d'être son fils, en sacrifiant ma vie,
» je n'ai pas hérité de sa bonne for-
» tune. Je n'ajouterai rien de plus; je
» ne veux pas fatiguer la patience du
» Bourreau qui m'attend, ni me faire
» soupçonner d'allonger ma lettre
» pour prolonger ma vie. Mon domes-
» tique *Soffa*, témoin oculaire de
» tout, & à qui j'ai confié mes
» plus secrettes pensées, vous dira ce
» que je ne peux vous écrire. C'est
» dans ces sentimens que j'attends le
» coup qui va vous affliger & me dé-
» livrer. » La veuve de *Padilla* ne
montre pas moins de résolution que
son mari: elle s'enferme dans Tolède,
marche dans les rues, montrant son
fils encore enfant, vêtu d'habits de

deuil, monté fur une mule, précédé d'une Enfeigne où étoit peint le fupplice de fon père : fes Troupes battent les Royaliftes dans plufieurs forties. Enfin, obligée de fe retirer dans la citadelle, elle la défend quatre mois entiers avec un courage étonnant, &, réduite à la dernière extrémité, s'échappe à la faveur d'un déguifement, & fe réfugie en Portugal.

Au fujet du combat fingulier qui fut propofé par *François I* à *Charles-Quint*, M. *Robertfon* fait des remarques très-judicieufes. » D'abord, dit-il, ces for-» tes de combats étoient regardés » comme des appels folemnels faits » à la Juftice & à la Toute-Puiffance » de l'Être-Suprême; la loi ne les au-» torifoit que dans les caufes publi-» ques, & fixoit des formes juridiques » pour y procéder. Les hommes, ac-» coutumés à voir employer cette » méthode de juger par les Cours de » Juftice, ne tardèrent pas à l'em-» ployer auffi dans leurs querelles par-» ticulières & perfonnelles, & ce » fecond pas ne fut pas éloigné du » premier. Dès-lors les duels, qui

» d'abord ne pouvoient avoir lieu que
» par l'ordonnance du Magistrat civil,
» s'engagèrent bien-tôt sans l'inter-
» vention de ce Magistrat, & s'éten-
» dirent à plusieurs cas que la loi
» n'avoit pas marqués. Ce qui venoit
» de se passer entre *Charles* & *François*,
» accrédita singulièrement cette pra-
» tique. Au premier affront, à la
» moindre insulte qui touchoit l'hon-
» neur, un Gentilhomme se croyoit
» en droit de tirer l'épée & d'appeller
» son adversaire en duel pour lui faire
» raison. Une pareille opinion, intro-
» duite parmi des peuples qui joi-
» gnoient le courage & la fierté à des
» mœurs grossières & féroces, chez
» qui les insultes étoient fréquentes
» & le ressentiment actif, ne pouvoit
» manquer de produire les effets les
» plus funestes; le plus beau sang de
» l'Europe fut versé dans les duels;
» mille vies utiles furent sacrifiées, &
» il y eut des temps où ces querelles
» d'honneur furent plus destructives
» que les guerres nationales. »

Charles avoit besoin de nouveaux subsides; il convoque les *Cortès* ou

Etats Généraux de Castille. Les Nobles s'opposent à sa demande. Depuis cette époque, les Nobles n'ont plus été appellés à ces Etats, où l'on n'admet que les représentans des villes ; ce qui forme une assemblée qui n'a plus rien du pouvoir, de la dignité & de l'indépendance des anciens *Cortès*, & qui est entièrement devouée à la Cour.
» Cependant il restoit encore aux
» Grands d'Espagne des privilèges ex-
» traordinaires qu'ils exerçoient &
» qu'ils défendoient avec la hauteur
» qui leur étoit propre. L'Empereur
» lui-même en fit une épreuve morti-
» fiante pendant la tenue des Etats à
» Tolède. Un jour qu'il revenoit d'un
» Tournoi, accompagné de la plus
» grande partie de la Noblesse, un des
» Sergens de la Cour, animé par un zèle
» trop officieux, pour faire ouvrir le
» passage à l'Empereur, frappa de son
» bâton le cheval du Duc *d'Infantado* ;
» le Duc hautain s'en offensa, tira son
» épée & blessa l'Officier. *Charles*, in-
» digné de cette violence commise
» sous ses yeux & sans respect pour sa
» présence, ordonna à *Ronquillo* ,

» Page de la Cour, d'arrêter le Duc
» ſur le champ ; *Ronquillo* s'avançoit
» pour exécuter cet ordre, lorſque le
» Connétable de la ville s'y oppoſa,
» l'arrêta lui-même, réclama, comme
» un privilège de ſa charge, le droit
» de juriſdiction qu'il avoit ſur un
» Grand d'Eſpagne, & conduiſit *Infan-*
» *tado* dans ſon propre appartement.
» Ceux des Nobles qui étoient préſens
» furent ſi ſatisfaits de ce zèle coura-
» geux pour les priviléges de leur
» ordre, qu'ils abandonnèrent l'Empe-
» reur, & accompagnèrent le Conné-
» table jusqu'à ſon palais avec des
» acclamations réitérées ; *Charles* fut
» obligé de s'en retourner, n'ayant
» avec lui que le ſeul Cardinal *Tavera*.
» Quelque ſenſible que fût l'Empe-
» reur à cet affront, il ſentit tout le
» danger qu'il y auroit à pouſſer à bout
» un corps ſi jaloux & ſi fier, que l'of-
» fenſe la plus légère pourroit porter
» aux plus grandes extrêmités. Au lieu
» de faire valoir ſes droits avec une ri-
» gueur hors de ſaiſon, il ferma pru-
» demment les yeux ſur l'arrogance de
» ce corps trop puiſſant, qu'il ne pour-

» voit réprimer sans danger, & en-
» voya le lendemain matin chez le
» Duc *d'Infantado* à qui il fit offrir de
» faire punir à son gré le Sergent qui
» l'avoit insulté. Le Duc regarda cette
» démarche comme une pleine répa-
» ration faite à son honneur, par-
» donna sur le champ à l'Officier, &
» lui fit même un présent considé-
» rable, en indemnité de sa blessure. »

Un des principaux évènemens du regne de *Charles-Quint* est la guerre qu'il fit aux Princes Protestans d'Allemagne, & le projet qu'il avoit formé d'établir sa puissance dans ce pays sur les ruines de la liberté Germanique. Dès que ses troupes Flamandes sont arrivées, il profite de la mort de *François I* pour exécuter ses desseins, marche contre *Frédéric*, Electeur de Saxe, chef du parti Protestant, défait son armée à Mulhausen, & fait l'Electeur prisonnier. Il met le siége devant Wittemberg qui seule restoit à réduire, & où s'étoit renfermée *Sibille de Clèves* femme de *Frédéric*. Cet infortuné Prince étoit entre ses mains : il fut assez cruel & assez peu généreux

pour tirer parti de cette circonstance en essayant d'allarmer la tendresse de l'épouse pour son mari & la piété des enfans envers leur père. « Dans cette » vue, il somma une seconde fois » *Sibille* d'ouvrir les portes de la ville, » en lui faisant sçavoir que, si elle re- » fusoit d'obéir, l'Electeur payeroit de » sa tête son obstination ; &, pour la » convaincre que ce n'étoit pas une » menace frivole, il fit faire sur le » champ le procès au prisonnier. La » procédure fut aussi irrégulière que » le stratagême étoit barbare. Au lieu » de consulter les Etats de l'Empire » ou de remettre la cause à quelque » tribunal, qui, selon la constitution » Germanique, pût légalement pren- » dre connoissance du crime, *Charles* » soumit le plus grand Prince de l'Em- » pire à la jurisdiction d'un Conseil de » Guerre, composé d'Officiers Espa- » gnols & Italiens, & auquel prési- » doit l'impitoyable Duc *d'Albe*, ins- » trument toujours prêt à servir à un » acte de violence. Cet étrange tribu- » nal fondoit sa charge sur le ban de » l'Empire décerné contre le prison-

» nier : ſentence prononcée par la
» ſeule autorité de l'Empereur, & dé-
» nuée de toutes les formalités légales
» qui pouvoient lui donner de la va-
» lidité ; mais le Conſeil de Guerre,
» regardant l'Electeur comme con-
» vaincu, par cette ſentence, de tra-
» hiſon & de rébellion, le condamna
» à être décapité. Cet arrêt fut ſignifié
» à l'Electeur tandis qu'il s'amuſoit à
» jouer aux échets avec *Erneſt de Brunſ-*
» *wich* qui étoit priſonnier avec lui ;
» l'Electeur garda un moment le ſi-
» lence, mais ſans laiſſer échapper au-
» cun mouvement de trouble ni de
» terreur ; puis, obſervant l'irrégularité
» ainſi que l'injuſtice du procédé de
» l'Empereur : il eſt aiſé, dit-il, de de-
» viner ſon plan ; il faut que je meure,
» parce que Wittemberg ne veut pas
» ſe rendre ; mais je donnerai ma vie
» avec plaiſir, ſi, par ce ſacrifice, je
» puis conſerver la dignité de ma mai-
» ſon, & tranſmettre à mes deſcen-
» dans l'héritage qui leur appartient.
» Plaiſe au ciel que cette ſentence n'af-
» flige pas ma femme & mes enfans
» plus qu'elle ne m'intimide, & que,

» dans l'espérance d'ajouter quelques » jours à une vie déja trop longue, » ils ne renoncent pas aux titres & » aux possessions auxquels leur naissance les a destinés ! Se tournant ensuite vers le Prince *de Brunswick*, » l'Electeur lui proposa de continuer » la partie. Il joua avec le même degré » d'attention & d'intérêt, & ayant » gagné la partie, il en témoigna toute la satisfaction qu'il eût pu éprou- » ver dans un autre moment. Il se » retira ensuite dans son appartement » pour y employer ses derniers instans » aux exercices de piété qu'exigeoit sa » situation ». L'épouse de l'Electeur & ses enfans ne purent tenir contre de pareilles allarmes ; ils traitèrent avec l'Empereur, & lui cédèrent l'Electorat pour sauver la vie d'un époux & d'un père. *Charles* fit présent de l'Electorat à *Maurice* de Saxe pour le récompenser d'avoir abandonné la cause Protestante. Le Landgrave *de Hesse*, autre chef des Protestans, ne fut pas mieux traité par l'Empereur. Malgré la confiance avec laquelle il s'étoit remis entre ses mains, malgré la garantie de *Maurice* & de l'Electeur de

Brandebourg, *Charles* le retient prisonnier, & le conduit en triomphe de ville en ville, ainsi que le malheureux Electeur de Saxe.

L'Empereur, abusant de ses victoires, fait des exactions cruelles en Allemagne. Dès ce moment, il pensa que tout lui étoit possible; il crut pouvoir subjuguer jusqu'aux opinions, & dressa un systême de doctrine qu'il voulut faire recevoir par force dans toute l'Allemagne en attendant la décision d'un Concile. Cette nouvelle règle de foi, qui s'appelloit l'*Interim*, déplut également aux Protestans & aux Catholiques. Il oblige Ausbourg, Ulm, Strasbourg & Constance, à s'y conformer, & charge *Maurice* du siége de Magdebourg qui refusoit de le recevoir. Ce Prince, qui avoit des vues secretes pour arrêter les progrès de l'Empereur & relever le parti Protestant, s'entend avec les habitans de cette ville, reçoit leur capitulation, & se fait élire Burgrave sans donner aucun soupçon à *Charles-Quint*; il a l'adresse d'amuser ce Prince, de paroître licentier ses troupes, tandis

dis qu'il les retient sous le nom du Duc *de Mékclembourg* ; il fait un Traité secret avec *Henri II* Roi de France, pourvoit à la sûreté de la Saxe, achève ses préparatifs, publie un Manifeste, se saisit d'Ausbourg, est sur le point de surprendre à Inspruck l'Empereur lui-même qui s'enfuit la nuit dans le plus grand désordre, tandis que le Roi de France de son côté entre en Lorraine & s'empare de Metz, Toul & Verdun. Cette guerre finit par le Traité de Passau qui sauva la liberté Germanique & le Parti Protestant.

L'Empereur, pour se venger de la France, vient assiéger Metz. Le Duc *de Guise* se rend célèbre par la défense de cette ville, & force l'armée Impériale à lever honteusement le siége. Cette époque fera éternellement honneur à la générosité Françoise. Les Impériaux se trouvoient dans une situation si déplorable, qu'on pouvoit les attaquer sans risque, & leur tuer beaucoup de monde. » Mais, au mo» ment que les François sortoient de » la ville, le spectacle le plus affreux » changea toute leur furie en sentimens

» de compassion. Le camp étoit couvert
» de malades, de blessés, de morts &
» de mourans. On voyoit toutes les
» routes jonchées de malheureux qui,
» ayant fait de vains efforts pour s'é-
» chapper, étoient retombés de foi-
» blesse & périssoient faute de secours.
» Ils reçurent de leurs ennemis tous
» les bons offices que leurs amis ne
» pouvoient leur rendre. Le Duc en-
» voya des vivres pour ceux qui
» étoient tourmentés de la faim ; il
» chargea des Chirurgiens de prendre
» soin des malades & des blessés. Les
» uns furent conduits dans les vil-
» lages d'alentour, & les autres, hors
» d'état d'être transportés si loin, fu-
» rent mis dans les hôpitaux de la
» ville, préparés pour ses soldats. A
» mesure qu'ils se rétablissoient, il les
» renvoyoit chez eux sous une bonne
» escorte, avec de l'argent pour les
» frais de leur voyage. Ces actes d'hu-
» manité, si rares dans un siècle où la
» guerre se faisoit avec plus d'achar-
» nement & de férocité que de nos
» jours, mirent le comble à la réputa-
» tion que le Duc *de Guise* avoit si bien
» méritée dans la glorieuse défense de

» Metz, & les vaincus eux-mêmes
» exaltèrent ce Héros, à l'envi de ses
» compatriotes. »

Après quelques autres opérations, l'Empereur fait la paix avec le Pape & le Roi de France, &, à l'age de 56 ans, abdique ses Etats en faveur de *Philippe II* son fils. *Charles* éprouva de la part de ce fils presque la même ingratitude qu'il avoit fait essuyer à *Ximénès*. *Philippe* l'obligea de rester en chemin quelques semaines avant de lui faire payer la première moitié d'une pension modique qu'il s'étoit réservée. *Charles* continua sa route vers Plaisance dans l'Estramadure. « Il avoit
» autrefois passé par cette ville, &
» avoit été singulièrement frappé de
» la belle situation du monastère de
» Saint *Just*, appartenant à l'Ordre de
» Saint *Jérôme*, & éloigné de quel-
» ques milles de Plaisance; il avoit
» même dit à quelques personnes de
» sa suite que c'étoit un lieu où *Dio-*
» *clétien* auroit aimé à se retirer. Cette
» impression s'étoit gravée si profon-
» dément dans son esprit, qu'il se dé-
» cida à faire du Couvent de Saint

» *Just* le séjour de sa retraite. Ce couvent étoit situé dans une vallée peu étendue, arrosée par un petit ruisseau, environnée de collines & ombragée d'arbres élevés & touffus. Par la nature du sol & par la température du climat, c'étoit la situation la plus salubre & la plus délicieuse de l'Espagne. Quelques mois avant son abdication, *Charles* y avoit envoyé un Architecte pour faire construire dans le Monastère un appartement à son usage. Mais il ordonna expressément que le goût de ce nouveau bâtiment fût proportionné, non à son ancienne dignité, mais à l'état simple qu'il vouloit embrasser. On construisit seulement six chambres, dont quatre avoient la forme des cellules des Moines, avec des murailles toutes nues ; les deux autres, de vingt pieds en quarré, étoient tapissées d'une étoffe brune & meublées de la manière la plus simple. Ce petit bâtiment, de niveau avec le terrein, avoit d'un côté une porte sur un jardin dont *Charles* avoit donné lui-même le plan ; & il

» l'avoit rempli de différentes plantes
» qu'il vouloit cultiver de ses propres
» mains. Il y avoit de l'autre côté une
» communication avec la chapelle du
» Couvent, dans laquelle il se propo-
» soit de faire ses exercices de dévo-
» tion. Ce fut dans cette humble re-
» traite, à peine suffisante pour loger
» commodément un simple particu-
» lier, que *Charles* entra, accompagné
» seulement de douze domestiques. Il
» y ensevelit, dans la solitude & le
» silence, sa grandeur, son ambition &
» tous ces vastes projets qui, pendant
» la moitié d'un siècle, avoient rempli
» l'Europe d'allarmes & d'agitation, &
» inspiré successivement à tous les
» peuples la terreur de ses armes & la
» crainte de se voir subjugués par sa
» puissance ».

En entrant dans cette retraite, il prit un genre de vie qui auroit convenu à un simple Gentilhomme d'une fortune médiocre; sa table étoit servie avec simplicité; il n'avoit qu'un petit nombre de domestiques & vivoit avec eux. Il avoit entièrement aboli, pour le service de sa personne, toute sorte

d'étiquette & de cérémonie gênante; les idées ambitieuses qui l'avoient si long-temps occupé s'étoient effacées de son esprit, &, loin de prendre intérêt aux événemens politiques de l'Europe, il n'avoit pas même la curiosité de s'en informer. Il s'occupa d'abord à des ouvrages de méchanique, science pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de penchant & de disposition; mais la goutte l'attaqua avec tant de violence qu'elle affoiblit également son ame & son corps; il perdit le goût de toute espece d'amusement, & s'assujettit à toutes les pratiques de la vie monastique. Enfin il s'arrêta à une des idées les plus étranges & les plus bisarres que la superstition ait jamais enfantées. « Il » résolut de célébrer ses propres ob- » sèques avant sa mort. En consé- » quence il se fit élever un tombeau » dans la chapelle du Couvent. Ses » domestiques y allèrent en proces- » sion funéraire, tenant des cierges » noirs dans leurs mains, & lui-même » il suivoit enveloppé d'un linceul. » On l'étendit dans un cercueil avec

» beaucoup de solemnité. On chanta
» l'Office des Morts ; *Charles* joignoit
» sa voix aux prières qu'on récita
» pour le repos de son ame, & mêloit
» ses larmes avec celles que répan-
» doient les assistans, comme s'ils
» avoient célébré de véritables funé-
» railles. La cérémonie se termina par
» jetter, suivant l'usage, de l'eau bénite
» sur le cercueil ; & tout le monde
» s'étant retiré, les portes de la cha-
» pelle furent fermées. *Charles* sortit
» alors du cercueil & se retira dans son
» appartement, plein des idées lugu-
» bres que cette solemnité ne pouvoit
» manquer d'inspirer. Soit que la lon-
» gueur de la cérémonie l'eût fatigué,
» soit que cette image de mort eût
» fait sur son esprit une impression trop
» forte, il fut saisi de la fièvre le
» lendemain. Son corps exténué ne
» put résister à la violence de l'accès,
» & il expira le 21 Septembre 1758,
» âgé de cinquante-huit ans six mois
» & vingt-cinq jours. »

Cette Histoire finit par un portrait bien tracé de ce fameux Empereur, & par un précis rapide des change-

mens remarquables qui se firent de son temps dans les différens Etats de l'Europe. Si l'on résume les principaux évènemens de ce regne, on trouvera que *Charles-Quint* a été un des Princes les plus habiles, les plus puissans & les plus heureux qui aient jamais existé. Il est peut-être le seul qui, dans le cours de sa vie, ait eu quatre Souverains pour prisonniers. Ferme, appliqué, plein de sagacité & de réserve dans le Conseil, d'activité & de ressources dans l'exécution, guerrier dès qu'il voulut l'être, il posséda au plus haut degré la science la plus importante pour un Roi, celle de bien connoître les hommes & de les mettre à leur place. Mais son ambition insatiable ternit tant de hautes qualités, & l'entraîna trop souvent dans de bas artifices indignes d'un grand Monarque, & la Postérité lui reprochera éternellement les procédés durs & le peu de générosité qu'il eut envers les Princes que le sort de la guerre fit tomber entre ses mains.

Au reste, Monsieur, cette Histoire de *Charles-Quint* ne me paroît pas, à

beaucoup près, aussi supérieure dans son genre que le Tableau qui la précède & dont je vous ai rendu compte. Il y a beaucoup de morceaux bien traités séparément : mais en général, l'Historien n'est pas assez adroit dans l'art de disposer sa matière, de glisser légèrement sur les époques les moins importantes, de ne présenter en détail que les faits les plus intéressans. La partie Politique est peu approfondie. Après une *Introduction*, telle que celle de M. *Robertson*, le Lecteur devient difficile ; il s'accoutume à ne rien lire que d'excellent, & la dernière Partie de cet ouvrage ne s'élève guères au-dessus des Histoires ordinaires.

Quant à la traduction, elle est tantôt lourde, tantôt négligée, toujours écrite d'un style très-inégal. Il est presqu'impossible de ne pas s'appercevoir qu'elle est de plusieurs mains. On y trouve quelquefois des quatre ou cinq *mais* en une seule page ; & puis des expressions incorrectes, comme, *avoir le sentiment de son prix ; le nom de Protestant qui est devenu bien mieux connu ; s'opposer seul à une mesure que*

toute l'Europe croyoit utile; des vaisseaux qui commettent des outrages, &c, &c. M. *Robertson* passe pour un des Ecrivains les plus élégans de l'Angleterre: il ne doit pas se reconnoître dans une pareille traduction.

Je suis, &c.

A Paris ce 8 Décembre 1772.

LETTRE II.

Adèle de Ponthieu, Tragédie en trois Actes, représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le mardi premier Décembre 1772. Le Poëme est de M. de Saint-Marc; la Musique de M. de la Borde Premier Valet-de-Chambre du Roi, & de M. Berton Maître de la Musique de Sa Majesté, & l'un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique.

L'IDÉE de réaliser sur notre scène lyrique le spectacle galant & guerrier de l'ancienne Chevalerie, est très-

heureuse, Monsieur; elle n'a pu être conçue que par une imagination noble & par une ame sensible. *Adèle* est vraiment un Opéra national; il nous retrace les mœurs héroïques de nos ancêtres, & devient, en quelque sorte, la satire des nôtres. Sans le secours usé de la Fable & de la Féerie, le spectable y est de la plus grande magnificence, & toujours produit par le sujet; les Fêtes y sont amenées avec adresse, &, pour ainsi dire, une suite de l'action; tout s'enchaîne, tout se tient, tout est lié, sans que cette exactitude nuise à la chaleur de l'ensemble. Voici quel est le sujet.

Adèle, fille de *Guillaume*, *Comte de Ponthieu*, est promise par son père à *Alphonse*, Chevalier étranger, homme jaloux, emporté, mais brave; le Prince de *Hainault* dont elle est aimée en secret, est surpris à ses genoux par *Alphonse* lui-même, au moment qu'il part désespéré & qu'il la prie d'entendre ses adieux. *Alphonse*, dans la première chaleur de son emportement, accuse *Adèle* de le trahir & de résister aux vœux du *Comte de*

Ponthieu ſon père. La Princeſſe ne ſe permet que d'en gémir ; elle eſt réſolue d'obéir au *Comte* ; mais ſon obéiſſance fera ſon malheur ; elle aime *Raimond de Mayenne*, dont elle eſt adorée. Le *Comte* ignore leur amour & l'infortune de ſa fille ; cependant les plaintes d'*Alphonſe* ſe renouvellent ; ce Chevalier qui ſe repent, pour un moment, à qui l'on pardonne, mais qu'on ne peut aimer, eſt de nouveau entraîné par ſa jalouſie. Il ſoupçonne *Adèle*, l'outrage, la calomnie ; l'amour furieux oſe flétrir l'innocence. *Raimond* vient demander raiſon à ſon rival d'une pareille injure ; il n'eſt point Chevalier, mais il eſt digne de l'être ; il en connoît les devoirs ; il avoue ſon amour avec l'orgueil d'un amant préféré & toute l'audace d'un vengeur ; cet aveu irrite *Alphonſe* ; il ordonne qu'on ouvre la barrière ; il fait grace au rang de *Raimond*, & accepte le combat. *Adèle* apprend le nouveau crime d'*Alphonſe*, & tremble, quand on lui nomme ſon défenſeur. *Raimond* vient lui montrer toute ſa joie & n'aſpire

qu'à l'honneur de combattre pour elle ; il obtiendra du *Comte* le rang qui va lui donner le droit d'entrer dans la carrière ; plus il est touché des craintes flatteuses d'*Adèle*, plus il brûle de la venger ; mais il se décide à taire au *Comte* le secret de son cœur, jusqu'à ce qu'il en ait reçu le titre qu'il desire. Le *Comte* arrive ; c'est lui qui veut combattre ; *Raimond* lui représente tout ce qui peut l'en détourner ; ce veillard généreux, indigné de l'affront qu'on fait à sa fille, n'écoute d'abord que l'honneur & son courage ; mais enfin, la gloire d'*Adèle* lui est si chère qu'il craint que l'âge ne trahisse son bras & ne trompe sa valeur ; il remet sa querelle à *Raimond* & consent à l'admettre au rang de Chevalier. Tout se prépare pour cette auguste cérémonie ; des Ecuyers, précédés des Dames de la Cour, apportent au fond du théâtre les pièces de l'armure ; *Raimond* à genoux prête le serment sur l'épée ; il la reçoit des mains d'*Adèle*, est paré de ses couleurs, & ne doute plus de la victoire. On voit, au troisième Acte, les pré-

paratifs du combat; la lice eſt ouverte; aux deux côtés ſont des loges & des gradins couverts de riches tapis. *Adèle*, dans un monologue éloquent, exprime ſa douleur & le trouble affreux dont elle eſt agitée. Le *Comte* ſurvient; elle va ſe jetter dans ſon ſein & y dépoſe l'aveu de ſon amour. Les quatre Juges paroiſſent en face, placés ſur un gradin; les combattans ſont à genoux devant eux; les Chevaliers parrains, le Roi d'Armes, les Héraults, ainſi que les autres Officiers, ſont rangés & debout, à leur droite & à leur gauche; le Peuple eſt placé, des deux côtés du Théâtre, au bas des gradins; les Dames de la Cour ſont au-deſſus; le *Comte*, *Adèle* & *Aliſe* ſa confidente ſont ſur le devant de la ſcène; le Théâtre eſt terminé par un côteau où l'on voit des Pâtres & des Paſtourelles qui deſcendent, & d'autres qui y forment différens grouppes. Les trompettes donnent le ſignal du combat. *Adèle* s'évanouit; le *Comte* la reçoit dans ſes bras; *Raimond* & *Alphonſe* combattent; *Raimond* eſt frappé ſur la tête & chancelle un moment; mais

bien-tôt il se remet en défense, fond sur *Alphonse*, le blesse & le renverse. Le Chœur jette un cri de joie & chante le vainqueur : aux acclamations, aux chants de victoire qui retentissent de toutes parts, *Adèle* revient de son évanouissement, & ses yeux, en s'ouvrant, rencontrent ceux de son père & de son Amant. Le *Comte* les unit & l'on célèbre leur hymen.

Vous conviendrez, Monsieur, qu'il est difficile d'attacher l'ame & les yeux par des tableaux plus simples & plus grands à la fois : l'action est naturelle, bien exposée, bien conduite, & terminée par un dénoûment heureux ; c'est la marche majestueuse de la Tragédie, & non les mouvemens contraints, les ressorts gigantesques de la foule de nos drames lyriques, où tout se trouve, hors l'intérêt & la vérité. Le style de cet Opéra ne ressemble point non plus à celui de tant d'autres, où l'on remarque une indigente profusion de mots, & une triste disette d'idées : ici, la Poësie n'est point mollement langoureuse ; elle n'est point affadie par ces images rebatues qui ne disent rien à

l'ame, ne peignent plus rien à l'esprit, & servent seulement de texte au Musicien; la diction y est pure, élégante, facile, mais un peu févère & dans la couleur du sujet. Je vais mettre sous vos yeux la scène du dépit des deux Chevaliers.

RAIMOND, *entrant par le côté opposé à celui par lequel* ALPHONSE *est prêt à sortir.*

Vous fuyez envain ma présence.
D'un sèxe respectable indigne Chevalier,
Quoi, loin de vous sacrifier
Pour sa gloire & pour sa défense,
Vous osez accuser & flétrir l'innocence!

ALPHONSE.

Et de quel droit, *Raimond*, ainsi me parles-tu?

RAIMOND.

Vous me le demandez, quand il s'agit d'*Adèle*?
Le sang qui nous unit, la gloire, la vertu,
Tout à mon cœur parle aujourd'hui pour elle.
Le rang de Chevalier fut promis à mon zèle:
Je connois ses devoirs sacrés.

ALPHONSE.

Peut-être auſſi vous me les apprendrez?

RAIMOND.

Tout Chevalier doit avoir en partage
La Bonté, l'Honneur, l'Equité;
Protéger la Vertu, défendre avec courage
Le Foible, la Patrie, & ſur-tout la Beauté:
Vous reconnoiſſez-vous à ces traits?

ALPHONSE, *mettant vivement la main ſur ſon épée.*

Quel outrage!
Mon rang retient ſeul mon couroux.
Tu veux venger *Adèle*, ou du moins la dé-
fendre;
L'honneur eſt grand pour toi, quand tu bra-
ves mes coups:
Mais un motif plus cher te porte à l'entre-
prendre.

RAIMOND.

En faut-il donc un autre que l'honneur?
Et, quand un intérêt plus tendre,
Quand l'amour même animeroit mon
cœur.....

ALPHONSE.

Ah, si je le croyois !

RAIMOND.

Eh bien, j'adore *Adèle*,
A la gloire, à l'amour, à la vertu fidèle,
Je vais, peut-être, armer un bras vengeur.

ALPHONSE.

Il l'aime !.....il est aimé.

(à l'Écuyer, qui est au fond du théâtre.)

Qu'on ouvre la barrière.

Allons, audacieux Guerrier ;
Je fais grace à ton rang ; entrons dans la carrière.

RAIMOND.

Allons, perfide Chevalier :
Mon bras attend du Ciel une faveur entière.

ALPHONSE.

Tremble, frémis de ton danger.

RAIMOND.

Frémissez de le partager.

ALPHONSE.

En te privant de la lumière,
Ce fer bien-tôt va régler notre sort.

RAIMOND.

Entrons; volons dans la carrière,
Où vous attend & la honte & la mort.

Je ne sçais, Monsieur, si vous penserez comme moi; mais il me semble qu'un pareil style prête plus à la Musique, que l'assoupissante répétition des mots *vole*, *chaîne*, *triomphe*, *ramage*, *murmure*, &c, jargon pitoyable, dont il ne résultera jamais que des sons monotones. Dans tous les [illegible] il faut que l'ame soit échauffée pour être créatrice; & comment le feroit-elle par les niaiseries soi-disant lyriques, sur lesquelles s'exerce depuis si long-temps le talent de nos *Orphées*? L'expression des sentimens élevés, énergiques ou voluptueux: voilà ce qui doit plaire à un Musicien qui ne veut point se traîner sur les traces des autres; & l'Opéra est peut-être encore dans son enfance, quant aux effets de la véri-

table harmonie ; mais cette idée me mèneroit trop loin. Il paroît que M. *de Saint-Marc* l'a sentie ; son style en est la preuve. Je pourrois vous citer encore des Scènes qui vous feroient le plus grand plaisir, même à la lecture, entr'autres la Scène quatrième du second Acte, entre le *Comte* & *Raimond*, dans laquelle les mouvemens d'un père désespéré & ceux d'un brave Chevalier présentent un contraste attendrissant. La situation qui commence le troisième Acte ne vous paroîtra pas moins belle ; c'est *Adèle* qui est forcée d'être témoin d'un combat, où son amant va exposer sa vie pour lui sauver l'honneur ; les apprêts formidables qui précèdent ce moment, la dignité du costume, les terreurs d'une amante sensible, celles d'un Père qui tremble & pour sa Fille & pour son Chevalier, les éclats d'une Musique guerrière : tout cela, Monsieur, a je ne sçais quoi d'auguste, d'imposant & de terrible, qui plaît à l'ame, en la faisant frémir.

Il ne faut pas croire cependant que M. *de Saint-Marc* se soit borné à un

seul ton ; à travers les nuances fortes qui caractérisent son ouvrage, il en laisse ressortir de plus douces ; elles produisent ces ombres délicates, ces dégradations légères qui décèlent l'art du Peintre, & fixent le prix du Tableau. Rien de plus agréable, par exemple, que ces paroles adressées à *Raimond* par le Choeur des Femmes de la Cour :

Volez à la voix de l'Honneur ;
Venez, couronné par la gloire,
Recevoir, après la victoire,
Un prix plus doux pour votre cœur.
Le Guerrier, qui revient vainqueur,
Est charmant aux yeux d'une Belle ;
Son triomphe se renouvelle
Dans le sein même du bonheur.

La partie des Ballets n'est pas plus négligée que les autres : le Divertissement du premier Acte offre une image vive & gaie des plaisirs champêtres. C'est un mérite bien rare, que d'avoir, dans le second Acte, lié la Danse à l'Action, lorsque *Raimond* est armé Chevalier. La dernière Fête est ma-

jestueuse, & terminée par une Entrée de Jongleurs, qui achéve l'illusion, & nous transporte au temps que l'auteur a choisi pour époque. Je ne répéterai point les éloges que l'on doit toujours aux graces légères & voluptueuses de Mademoiselle *Guimard*, à l'agilité sçavante des *Peslins*, des *Allards* & des *d'Aubervals*, à la Danse mâle, exacte & vigoureuse du sieur *Gardel*, & à l'étonnante perfection de Mademoiselle *Heinel*.

Il ne me reste, Monsieur, à vous parler que de la Musique d'*Adèle*, à laquelle peut-être on n'a pas rendu assez de justice, quoiqu'elle soit pleine de beautés, qui seront de plus en plus senties par les connoisseurs. Le Récitatif, qu'en général on a trouvé traînant, m'a rappellé quelquefois la déclamation mesurée & touchante de ce *Lulli*, depuis lequel on n'a peut-être point fait un pas dont on doive s'applaudir; de ce *Lulli*, qui est à la fois inventeur & modèle. Le Chœur, qui finit le premier Acte, m'a paru d'un bel effet, ainsi que le Monologue d'*Alphonse*; *envain ma fierté s'humi-*

lie, &c; le *Duo* des deux Chevaliers; l'Air que chante le sieur *le Gros*, *Chevalier & François*, &c, & le beau Monologue, si supérieurement rendu par Mademoiselle *Arnould* au commencement du troisième Acte: ces différens morceaux sont dignes des grands Maîtres. Le principal reproche qu'on pourroit faire à la partie musicale de cet ouvrage, c'est de n'être point adaptée assez adroitement au Sujet, & au temps qu'on a voulu peindre; c'est d'émouvoir rarement, & d'offrir peut-être quelques inégalités; ce défaut tient sur-tout à l'inconvénient sensible de deux manières réunies; elles ne peuvent jamais s'accorder assez bien, pour arriver à cet ensemble qui satisfait & produit par l'unité cet enthousiasme qui se communique; deux *Faires* différens se nuisent nécessairement l'un à l'autre; le défaut d'accord détruit la chaleur; & quel accord peut se trouver dans une production qui n'est pas conçue & exécutée par un seul homme? Si *Praxitèle* n'eût point travaillé seul à sa *Vénus*, l'Antiquité auroit eu un chef-d'œuvre de moins. . . . . .

Quoi qu'il en soit, l'Opéra, dont je viens de vous rendre compte, a le plus grand succès ; jamais Tragédie Lyrique n'a reçu du Public un accueil si flatteur & si mérité. En effet, c'est un bon ouvrage à tous égards; il fait également honneur à l'ame & à l'esprit de son auteur. Que M. *de Saint-Marc* laisse ses frivoles *Aristarques* lui contester sa réussite ; elle est gravée dans tous les cœurs honnêtes ; & l'estime des vrais connoisseurs le vengera de cette tourbe insolente qui décide sans titre, prononce au hasard, & prend bonnement de froides Epigrammes pour les arrêts du Goût & les jugemens de la Postérité.

Nouvelle Edition de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon ; cinq Volumes in-8°; à Paris chez Panckoucke rue des Poitevins.

LE Sr *Panckoucke*, ayant acheté une édition entière contrefaite de l'*Histoire Naturelle* de M. *de Buffon*, 4 volumes *in*-8°. de 40 feuilles chacun, lesquels

4 volumes

4 volumes comprennent les 13 volumes *in*-12 de l'édition de l'Imprimerie Royale, vient de les mettre en vente, & a fait imprimer un cinquième volume qui comprend les quatre volumes des *Oiseaux*. On a adapté à cette édition toutes les figures de l'édition du Louvre, au nombre de 265. Ces cinq volumes en feuilles, qui comprennent la totalité du travail de M. *de Buffon*, se vendent chacun cinq livres. On complettera cette édition *in*-8° à mesure que l'on publiera de nouveaux volumes *in*-12.

Novum Jesu-Christi Testamentum, Notis Historicis & Criticis illustratum.

Ce *Nouveau Testament, avec des notes historiques & critiques*, a été, Monsieur, imprimé & réimprimé plusieurs fois depuis le commencement de ce siècle ; la nouvelle édition que je vous annonce est d'un petit format très-portatif. Les notes sont dans leur genre, pour le *Nouveau Testament*, ce que font celles de *Jean Bond* pour *Horace*. El'es facilitent aux jeunes gens

l'intelligence du Texte sacré, & donnent occasion aux Maîtres de l'expliquer avec plus de fruit. Il seroit à souhaiter que ce volume fût adopté dans tous les Séminaires & dans tous les Collèges. On le trouve à Paris chez *Saillant* & *Nyon* rue Saint Jean-de-Beauvais, & chez *Pyre* rue Saint Jacques, au-dessus des Jacobins.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Décembre 1772.

LETTRE III.

Lettre du Docteur Chlévalès à M. de Voltaire, en lui envoyant la copie manuscrite d'une autre Lettre, à laquelle il ne paroît pas qu'il ait répondu; Brochure grand in-12 de 67 pages; à Paris chez les Marchands de Nouveautés Littéraires.

Il y a, Monsieur, une quinzaine d'années que M. l'Abbé *de Caveirac*, Ecclésiastique aussi distingué par son attachement à la Religion & par son zèle à la défendre, que par la vivacité

de son esprit & par l'étendue de ses connoissances Littéraires & Politiques, fut chargé, par M. le Cardinal *de la Rochefoucault*, de répondre à un écrit anonyme, intitulé *Lettre du Patriote Catholique*, où l'auteur, à l'abri de ce titre spécieux, déclamoit avec violence contre la Catholicité. Son Eminence mourut avant la fin de l'ouvrage, qui ne parut qu'au moment de l'assemblée du Clergé. Feu M. le Cardinal *de Tavannes*, qui la présidoit, remercia l'auteur, de même que la plupart des Députés des deux Ordres. M. *de la Roche-Aymond*, aujourd'hui Cardinal & Grand Aumônier, alors Archevêque de Narbonne, &, en cette qualité, Président des Etats d'une Province où les Prétendus Réformés sont en grand nombre, » voudra bien permettre que l'on publie » aussi les protestations de reconnois- » sance & les offres de protection & » de service qu'il fit à M. l'Abbé *de* » *Caveirac*. » La Reine voulut le connoître ; on le lui présenta dans le Sallon de la Victoire, au moment qu'elle le traversoit avec toute sa Cour. Sa

Majeſté eut la bonté de s'arrêter & de lui dire : *Je ſuis bien reconnoiſſante de l'attention que vous avez eue de m'envoyer votre bel Ouvrage ; je voudrois bien avoir tous les jours des lectures auſſi utiles & auſſi agréables à faire.* Ce diſcours obligeant fut accompagné d'une gratification annuelle de cent louis. *Clément XIII* honora l'auteur d'un Bref, dans lequel il louoit ſon zèle pour la Religion, &, trois ans après, il lui accorda une penſion. Cette illuſtre Princeſſe, qui, après avoir été, par ſon génie & par ſa fermeté, l'appui de ſa maiſon, continue à faire tant d'honneur à ſon nom, à ſon sèxe & à ſes Couronnes, daigna témoigner à M. l'Abbé *de Caveirac* le plaiſir que lui avoit fait la lecture de ſon ouvrage : voici ſa lettre. » Abbé » *de Caveirac*, j'ai lû avec bien de la » ſatisfaction l'ouvrage que vous avez » composé ſur notre ſainte Religion » Catholique, & dont vous avez » voulu me faire part. Rempli des ſen» timens ſur leſquels je me fais une » étude particulière de régler mes pen» ſées & ma conduite, il ne ſçauroit

» que me donner une idée très-avan-
» tageuſe de celui qui en eſt l'auteur.
» Je ſuis bien aiſe de vous le faire
» connoître & de vous donner en
» même-temps quelque marque d'agré-
» ment que j'accorde de bon cœur à
» votre ouvrage, en vous aſſurant de
» ma conſtante grace & bienveillance.

» *Signé*, MARIE THÉRÈSE.

A Vienne le 4 Juillet 1761.

Cette lettre, avec quatre très-grandes médailles d'or, paſsèrent par les mains de M. le Duc *de Choiſeul*, qui les fit remettre à M. l'Abbé *de Caveirac*.

M. *de Voltaire*, indigné qu'un autre que lui reçût des médailles & des lettres des Souverains, ou, ſi l'on veut, offenſé de ce que M. l'Abbé *de Caveirac* dans ſon ouvrage eût parlé de l'expulſion des Calviniſtes hors de France ſur un tout autre ton qu'il ne l'avoit fait dans ſon *Siècle de Louis XIV*, ſe met de mauvaiſe humeur, prend la plume, &, à la ſuite de la première édition d'une Ode déteſtable ſur la mort de Mad^e^ la Margrave de *Bareith*, il met

un *Post-scriptum* en prose, ou plutôt une diatribe contre M. l'Abbé *de Caveirac*. Il est à propos, Monsieur, de vous donner un extrait de ce morceau curieux; vous n'y trouverez que très-peu d'invectives. M. *de Voltaire* n'eut recours alors qu'à la calomnie & à l'imposture. Avant de déchirer l'ouvrage, il commença par défigurer le frontispice. L'auteur l'avoit intitulé *Apologie de Louis XIV & de son Conseil sur la révocation de l'Edit de Nantes*, *pour servir de réponse à la* LETTRE D'UN PATRIOTE SUR LA TOLÉRANCE CIVILE DES PROTESTANS DE FRANCE; *avec une Dissertation sur la journée de la Saint Barthelemi*. M. *de Voltaire* trouva sans doute ce titre trop long; il y substitua celui-ci: *Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes & des massacres de la Saint-Barthelemi*. Après cette petite fausseté, voici comme M. *de Voltaire* s'explique dans le *Post-scriptum*. « Sur une » lettre reçue du Roi de Prusse, je » suis en droit de réfuter ici quelques » mensonges imprimés. J'en choisirai » trois dans la foule. La première

» erreur est celle d'un homme qui
» malheureusement a employé tout
» son esprit & toutes ses lumières à
» pallier, dans un Livre plein de re-
» cherches sçavantes, les suites de la
» révocation de l'Edit de Nantes.....
» Il a voulu encore, qui le croiroit!
» diminuer, excuser les horreurs de
» la Saint *Barthelemi*, que l'enfer ne
» pourroit approuver s'il s'assembloit
» pour juger les hommes..... C'est
» ainsi que des ennemis de l'humanité
» écrivent sur plus d'une matière de-
» puis quelques années, *& ce sont ces*
» *Livres qu'on tolère!* Il semble que les
» Démons aient conspiré pour étouf-
» fer en nous toute pitié & pour nous
» ravir la paix dans tous les genres
» & dans toutes les conditions. Ce
» n'est pas assez que le fléau de la
» guerre ensanglante & bouleverse
» une partie de l'Europe...... il
» faut encore que le repos des villes
» soit continuellement troublé par des
» misérables qui veulent se venger de
» leur obscurité, en se déchaînant
» contre toute espèce de mérite. *Ces*
» *taupes*, qui soulèvent un pied de terre

» dans leurs trous, tandis que les Puiſ-
» ſances du ſiècle ébranlent le monde,
» ne ſeront pas éclairées par la lu-
» mière qu'on leur préſente ici. »
M. l'Abbé *de Caveirac* ne fut pas inſenſible à une attaque auſſi vive & auſſi bruſque; cependant il ſe contint, & ſe contenta d'adreſſer à M. *de Voltaire* une lettre manuſcrite pour eſſayer de ſe juſtifier & de détruire les impreſſions défavorables qu'il paroiſſoit avoir conçues d'un ouvrage qui ne devoit pas y donner lieu. » Si je
» ſors de cet état d'indifférence, dit-il,
» c'eſt par un motif qui ne ſçauroit
» vous déplaire : il prend ſa ſource
» dans le plaiſir que j'ai de mériter
» votre eſtime, à l'inſtant même où
» vous voulez me faire perdre celle
» du Public, & où l'on vous enlève
» de tous côtés des lambeaux de celle
» qu'il vous avoit accordée. Si mon
» procédé n'eſt pas tout-à-fait ſatis-
» faiſant dans les moyens, convenez
» au moins, Monſieur, qu'il eſt
» honnête dans ſon principe. » M. l'Abbé *de Caveirac* expoſe enſuite ſes moyens de défenſe. Il paroît

d'abord étonné de ce que son illustre adversaire le taxe de *mensonge*. Qui se fût imaginé, s'écrie-t-il, que M. *de Voltaire* oseroit reprocher à quelqu'un d'altérer la vérité ? Ce n'est pas, dit-il, qu'on puisse lui contester le droit de se connoître en mensonges ; il lui est très-bien acquis par la possession où il est de défigurer partout la vérité. Faits faux ou altérés, citations infidelles, conjectures hasardées, dates transposées, sources mal choisies, étymologies corrompües, origines illustrées ou obscurcies à son gré : autant d'erreurs que de pages. Voilà ce que tout le monde instruit a vu dans *l'Histoire Universelle*.....
» Ne me faites pas le défi de le prou-
» ver ; il en couteroit beaucoup à ma
» paresse, mais encore plus à votre
» sensibilité. Vous m'accusez d'avoir
» falsifié l'Histoire Ancienne, *pour pré-*
» *coniser les massacres de la S. Barthele-*
» *mi*. De bonne foi, est-ce à vous à me
» faire ce reproche, vous qui devez
» une partie de vos succès en prose
» à la fiction ? ...... vous à qui les
» Suédois reprochent d'avoir fait de

» la vie de *Charles XII* un second » Roman d'*Amadis* » ?

M. l'Abbé *de Caveirac* détruit avec force l'odieuse imputation dont l'avoit chargé M. *de Voltaire*. » Dans quel » frontispice de mon livre avez vous » lu l'*Apologie de la Saint Barthelemi*, » moi qui ai imprimé à toutes les pages » de ma *Dissertation* le sentiment af» freux que l'horrible événement de la » Saint Barthelemi excitoit dans mon » ame ; qui ai dit que *chacun avoit* » *cette action en exécration ; que si on* » *pouvoit l'examiner sans partialité*, *on* » *ne pouvoit la contempler sans horreur* ; » moi qui, voulant *répandre des clartés* » *sur ce point critique de notre histoire*, » & non le justifier, ai ajouté que, » *quand on enleveroit à la journée de la* » *Saint Barthelemi les trois quarts des* » *horribles excès qui l'ont accompagnée*, » *elle seroit encore assez affreuse pour être* » *détestée de tous ceux en qui tout senti*» *ment humain n'est pas entièrement* » *éteint* ; moi qui, en disculpant *Charles* » *IX*, ai chargé sa mère & son frère ; » qui, en les déclarant seuls auteurs de » cette *affreuse* extrêmité, ne leur ai

» pas laissé l'excuse spécieuse de l'in-
» térêt public ; moi qui, en justifiant
» les *Guises*, que bien des personnes
» ne haïssoient que parce qu'ils étoient
» Catholiques, n'ai pas craint, d'après
» l'aveu de *Henri III*, de montrer à
» toute l'Europe les mains royales qui
» conduisirent le coup dont *Coligny*
» fut blessé ; moi qui, rougissant de
» ces horribles excès, ne les ai pas
» dissimulés : à quel titre me donnez-
» vous à toute la terre comme *leur*
» *apologiste ?* Sur quel fondement m'ac-
» cusez-vous de préconiser *tant d'hor-*
» *reurs ?* » Qu'a répondu M. *de Voltaire* à ce raisonnement victorieux, à cette démonstration ? Pas un mot, parce qu'il n'y en a pas un seul à répondre ; le plus court a été de supposer qu'il n'avoit pas reçu la lettre de M. l'Abbé *de Caveirac*. Qu'en est-il arrivé ? C'est que, malgré l'exactitude & l'énergie des expressions de M. l'Abbé *de Caveirac* sur la nuit à jamais exécrable de la Saint Barthélemi, malgré le goût décidé de son adversaire pour la calomnie, la moitié de l'Europe, d'après M. *de Voltaire*, l'a pris pour

une ame féroce & fanguinaire, & que lui M. *de Voltaire* a été regardé comme le vengeur de l'humanité. Cependant il s'eft rencontré des gens de lettres qui, après avoir été dupes de l'impofture, ont lu l'ouvrage, & ont eu affez de bonne foi & de générofité pour publier leur défaveu & rendre à l'apologifte du Confeil de *Louis-le-Grand* la gloire & la juftice qui lui étoient dues. M. *Linguet* fut un des premiers à élever la voix & à faire paroître fa rétractation. » Un cri univerfel s'eft élevé, » dit-il, il y a quelques années contre le » malheureux Abbé *de Caveirac*. Toute » la baffe-cour philofophique l'a hué » avec indignité. On a dit, on a écrit, » on a imprimé qu'il avoit *fait tout* » *exprès une apologie de la Saint Bar-* » *thelemi*. Vous verrez dans le monde » des milliers de perfonnes qui en » font perfuadées de bonne foi, & » qui regarderoient comme le plus » téméraire des hommes celui qui » oferoit en douter; cependant prenez » la peine de chercher le livre de cet » auteur fi indignement & fi injuftement avili...... Vous trouverez

» qu'il a fait un ouvrage plein de force,
» de lumières & de vérité sur l'expul-
» sion des Protestans au siècle dernier,
» & sur les motifs qui y ont pu déter-
» miner *Louis XIV* & son Conseil. Ce
» n'est qu'à la fin qu'il a joint une dis-
» sertation de 63 pages sous le simple
» titre de *Dissertation sur la journée*
» *de la S. Barthelemi*, à laquelle je ne
» vois pas trop qu'on ait répondu.
» Enfin, si vous lisez ce petit ouvrage,
» vous serez tout étonné de n'y trou-
» ver qu'un homme raisonnable, hu-
» main, philosophe même, qui combat
» un préjugé, qui pourroit avoir tort
» dans le fond, sans qu'il soit possible
» de lui faire le moindre reproche
» dans la forme; *enfin, qui n'a point*
» *cherché à justifier cette abominable ca-*
» *tastrophe, dont on le suppose le pané-*
» *gyriste, qui a tenu à ce sujet le lan-*
» *gage d'un cœur compatissant & d'un*
» *esprit éclairé*...... Je ne connois
» point l'Abbé *de Caveirac*; je ne l'ai
» jamais vu. Je n'ai jamais eu avec
» lui de liaison d'aucune espèce; mais
» j'avoue que, sur la dénonciation au-
» thentique qui a été faite à l'Europe

» de ses opinions & de son livre, j'ai
» été long-temps, comme beaucoup de
» ses ennemis sans doute, à le croire,
» sans l'avoir lu, un homme & un
» écrivain détestable. Le hasard m'a
» fait tomber, il y a quelque temps,
» son livre entre les mains; *j'ai frémi*
» *de mon injustice, & je saisis avec ardeur*
» *l'occasion de la réparer* ». Voilà un beau modèle. Que M. *de Voltaire* seroit grand, s'il pouvoit l'imiter! M. l'Abbé *de Caveirac* répond encore très-solidement à quelques autres mensonges dont on le charge dans le *Postscriptum.*

Depuis le moment que sa lettre fut envoyée au Seigneur de Ferney, il n'en a plus été question; elle a été absolument supprimée. Le Docteur *Chlévalès* vient la rappeller à M. *de Voltaire*, & le prie enfin, ou d'y répondre, ou de ne point oublier dans son Testament d'insérer un mot de réparation à l'apologiste de *Louis XIV* qu'il a si indignement outragé.
» Un anonyme, dit l'éditeur de la
» *Lettre du Docteur*, également impa-
» tienté des sarcasmes continuels de
» M. *de Voltaire* & du silence de l'Abbé

» *de Caveirac*, a voulu venger celui-ci
» en se divertissant de l'autre ; c'est
» l'objet de cette lettre & du nom qu'il
» a pris *. C'est aussi la seule ma-
» nière honnête de repousser les in-
» jures & d'en tarir la source, ou du
» moins de la rendre si bourbeuse,
» que ceux mêmes qui s'y sont baignés
» quelque temps avec plaisir, s'en
» dégoutent.

Le Docteur *Chlévalès*, cherchant à deviner ce qui, dans la lettre de l'Abbé *de Caveirac*, a pu tellement indisposer M. *de Voltaire*, qu'il n'ait pas daigné y répondre une syllabe, lui demande si c'est parce que l'apologiste du Conseil de *Louis-le-Grand*, en réduisant à la moitié le calcul des réfugiés François, a dit qu'*il étoit surpris que cette erreur de calcul fût sortie d'une main qui sçait si bien compter.* On sçait, reprend-il, qu'il entend par-là la multiplication des éditions de M. *de Voltaire*, & la soustraction des profits que les Imprimeurs comptoient y faire. A cela le Docteur décide gravement qu'il n'y a

* *Chlévalès* dérive de Χλευελον, mot Grec qui signifie rire aux dépens de quelqu'un.

rien absolument d'injuste, parce que comme ces Messieurs *qui sçavent aussi compter* trompent souvent les pauvres Auteurs, il est très-équitable que quelqu'un le leur rende.

Vous lirez, Monsieur, dans cette lettre & dans celle de M. l'Abbé *de Caveirac*, des détails, des raisonnemens & des anecdotes curieuses qui appartiennent à l'histoire littéraire de notre siècle. Je ne sçais ce que produira la sommation authentique du *Docteur*; si elle lui attirera & à son client un orage d'injures ou une défense noble, une rétractation ou des imputations nouvelles, & si la conduite de M. *de Voltaire* en cette circonstance fournira un nouvel article à la belle histoire des *Honnêtetés Littéraires*.

Avertissement sur l'Ouvrage Périodique intitulé L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES.

CE Journal, qu'on imprimoit à Paris, s'imprimera désormais, à commencer du premier Janvier pro-

chain, à l'Imprimerie Ducale des Deux-Ponts, avec privilège de S. A. S. Monſeigneur le Duc regnant des Deux-Ponts. Le premier N°. de la cinquieme année, ſera publié le premier Janvier 1773. Les autres paroîtront ſucceſſivement tous les 15 jours; dans le courant de l'année, il en ſera diſtribué 24, qui, comme par le paſſé, formeront huit volumes de dix-huit feuilles chacun. On peut ſouſcrire aux Deux-Ponts, à l'Imprimerie Ducale; à Paris, chez *Lacombe;* à Metz, chez *Marchal;* à Strasbourg, chez *Bauer;* à Nancy, chez Madame *Oriot* Négociante, Grande rue; à Saarelouis, au Bureau de la Poſte. Le prix de la ſouſcription dans ces divers endroits eſt de 30 liv. Les Souſcripteurs de ces villes recevront leurs Numéros francs de ports; ceux des autres villes de France plus éloignées payeront 36 liv. & recevront auſſi leurs exemplaires francs de port. Les Etrangers qui voudront ſouſcrire, ſont priés d'indiquer un Correſpondant, ſoit à Paris, ſoit aux Deux-Ponts ou dans les autres villes ci-deſſus nom-

mées, auquel chaque N°. sera remis, & alors leur souscription ne sera que de 30 liv.; mais s'ils veulent qu'on fasse passer leurs N°s par la Poste à une ville frontière ou à un Port de la France, elle sera de 36 liv.

L'accueil favorable que le Public a fait jusqu'à présent à cet ouvrage, surtout aux lettres sur la Pologne, la Russie & quelques parties de l'Allemagne & de l'Italie, a confirmé l'Auteur dans l'intention où il étoit de traiter successivement de tout ce qui pouvoit avoir rapport au Gouvernement, à la politique, au commerce, à l'agriculture & aux arts & sciences des différens pays de l'Europe, sans jamais perdre de vue l'Angleterre, dont l'Auteur continuera toujours de parler; il s'attachera principalement, pendant le cours de l'année 1773, à faire connoître à ses lecteurs l'Allemagne & les pays du Nord, qui dans ce moment fixent l'attention de toute l'Europe; à l'aide des Mémoires que lui enverront les Correspondants qu'il a dans ces différens pays, il espère être en état de remplir avec exacti-

tude ſes engagemens. La partie du commerce des différentes Colonies Européennes de l'Amérique & de l'Inde, ne ſera pas non plus négligée, encore moins les découvertes qui ſeront faites dans les Arts utiles & agréables. *L'Obſervateur* parlera auſſi des ouvrages de Littérature & de Sciences qui paroîtront. A la fin de chaque N°. il donnera une notice des livres nouveaux & des eſtampes qui ſeront imprimées & gravées en France, en Angleterre & en Allemagne. Pour rendre encore ſon ouvrage plus intéreſſant, l'Auteur continuera, comme par le paſſé, à donner en abrégé la vie des grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans les Arts & dans les Sciences, & celle des grands Miniſtres & des Guerriers célèbres de chaque Nation; une action de bienfaiſance & d'humanité, faite par un ſimple particulier, ſera rapportée avec le même ſoin qu'un acte de juſtice fait par un Souverain.

Les Commerçans, les Cultivateurs qui voudront envoyer à l'Auteur quelques Mémoires ou des obſervations, ſont priés de les faire remettre chez

Lacombe, à Paris, ou aux Deux-Ponts à l'Imprimerie Ducale; on fait la même prière aux Auteurs qui voudront faire annoncer leurs ouvrages, & aux Artistes qui desireroient rendre publiques leurs découvertes.

Elémens du Blason.

LE Blason est, comme la Géographie, une science dont on a rendu l'étude très-pénible pour les jeunes gens. Ce n'est, comme l'on sçait, qu'une nomenclature fort insipide de termes, la plûpart barbares, auxquels on a attaché une signification qu'il faut connoître. Il n'y a pas d'enfant de sept ans, qui au bout de huit jours n'entende & ne parle ce langage, & ne soit en état de blasonner toutes sortes d'Armoiries; il ne faut pour cela que des yeux & de la mémoire. Mais si vous allez lui parler en même-temps des Croisades, des Tournois, de l'utilité & des progrès de l'Art Héraldique; si, à l'occasion des Armoiries d'une Maison, vous allez lui en faire l'histoire, & rendre raison de toutes

les parties qui composent l'Ecusson, cet enfant ne vous suivra pas, & vous lui montrerez de cette manière pendant dix ans le Blason, qu'au bout de ce temps il ne sçaura rien, pas même s'exprimer en termes propres à l'Art Héraldique. Séparez ces deux opérations; il apprendra d'abord à lire le Blason, à en parler la langue; réservez à un autre temps ce que cette étude a de scientifique; mettez-lui des Livres entre les mains, montrez-lui les Ecussons des grandes Maisons de l'Europe, du Royaume, des Familles de sa Province; son esprit, qui ne sera plus occupé que d'un objet, retiendra tout ce que vous voudrez, & sa langue qui sera familiarisée avec les termes, s'exprimera aisément. Il paroît, Monsieur, que la Brochure que je vous annonce aujourd'hui, remplit parfaitement l'objet de cette première étude du Blason, indépendante de toutes les connoissances dont on l'accompagne pour l'ordinaire. Vous y trouverez en seize pages *in*-8°, accompagnées de six Planches, de douze Ecussons chacune, tout ce qui est néces-

faire pour apprendre à un enfant à blasonner la plupart des Armoiries. S'il étoit d'usage d'apprendre le Blason dans nos Colléges, cette Brochure seroit tout ce qu'il faudroit. Mais on peut s'en servir utilement dans les Pensions où cette étude fait partie de l'éducation. J'ai remarqué qu'on ne dit rien des Couronnes, des Supports, des différens Ordres de Chevalerie; c'est qu'en effet, il suffit de voir ces choses-là une fois pour les retenir; & un enfant qui sçaura bien ces seize pages & blasonner les six Planches, entendra de lui-même, & sans Maître, tout ce qu'il rencontrera d'extraordinaires dans les Livres qu'on pourra lui donner dans la suite. Ces *Élémens* se vendent à Paris chez *Pyre*, Libraire rue Saint Jacques, au-dessus des Jacobins.

Le Clergé de France, &c.

LE Prospectus de l'ouvrage intitulé *Le Clergé de France ou Tableau Historique & Chronologique des Archevêques,*

Evêques, Abbés, Abbesses & Chefs des Chapîtres principaux du Royaume, &c, ne s'étant pas répandu assez promptement dans les Provinces, l'auteur a cru devoir reculer jusqu'au 1er Juillet 1773 le terme de la souscription qu'il avoit fixé au 1er Janvier de la même année. Il invite les Prélats, Chapîtres, Abbés, Prieurs des Abbayes, Abbesses, & Gens de Lettres, à lui envoyer des Mémoires relatifs aux objets énoncés dans le Prospectus, promettant de rendre public le témoignage de sa reconnoissance envers ceux & celles qui, par leurs recherches, auront concouru à la plus grande perfection de son Tableau. On n'exige qu'une soumission de ceux qui voudront être mis au nombre des Souscripteurs. Les Mémoires, ainsi que les Soumissions, seront adressés, francs de port, à M. l'Abbé *du Tems*, Hôtel de M. le Prince *Ferdinand*, rue du Regard à Paris, ou au sieur *Gueffier* Imprimeur Libraire au bas de la rue de la Harpe.

Cours de Physique Expérimentale.

M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Physique Expérimentale, & membre de plusieurs Académies, se proposoit, Monsieur, d'ouvrir ce *Cours* le 7 de ce mois, comme je vous l'avois marqué; mais les arrangemens qu'il a pris avec ses souscripteurs l'obligent de différer jusqu'au mois prochain, & de faire une nouvelle annonce; il commencera deux Cours de Physique Expérimentale; l'un, le lundi 18 Janvier à midi, & il le continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure. Il ouvrira le second le mardi 19 à six heures du soir, pour le continuer les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, dans son Cabinet de Physique, rue Saint-Jacques, près de saint Yves, maison de l'Université.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Décembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire Naturelle de Pline, traduite en François, avec le texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclaircissement du texte & d'Observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes des Modernes; Tome cinquième; un Volume in-4° de 648 pages; à Paris chez la veuve Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques.

LE tableau de la Nature s'accroît & s'embellit sous les pinceaux brillans & féconds de l'Historien Romain. Après la description du séjour de l'homme & du Ciel qui l'éclaire,

après la peinture du Regne Animal, *Pline* s'occupe des richesses naturelles qui décorent la superficie de la terre, & de celles qu'enferment ses entrailles. Il continue, dans le Volume que je vous annonce, Monsieur, ses doctes spéculations sur le Regne Végétal; il traite des parfums, des arbres d'outremer, des vignes, des arbres fruitiers & forestiers. *Pline* est admirable par la manière grande, noble & facile dont il parcourt cette nouvelle carrière. Il n'est pas une seule espèce d'arbre connue de son temps qu'il n'envisage séparément, dont il n'indique le nom, la patrie, l'éducation, la croissance, les forces, la forme du feuillage, la saveur du fruit, la qualité des gommes qui en découlent, enfin les ressources que la Médecine & l'industrie tirent des uns & des autres; & par-tout il plaît, il amuse, il attache; ses dessins ne paroissent d'abord que le jeu d'un crayon agréable; mais, en y faisant attention, on remarque avec étonnement qu'il n'a omis aucun trait essentiel, aucune circonstance intéressante.

Cette nomenclature des arbres, si belle, si curieuse & si instructive, est enrichie d'une multitude d'épisodes curieux sur les mœurs antiques, sur l'abus des dons de la Nature, sur les coutumes de Rome & des autres Nations. Ajoutez à tous ces ornemens une narration vive, rapide, éloquente, des images pleines de vie & de force, une précision élégante, une sage abondance, un coloris brillant, une touche de génie; & vous aurez, Monsieur, une idée de ce nouveau Volume.

Vous ignorez peut-être quelle étoit la profusion des parfums à Rome sous les premiers *Césars*. Si vous comparez cette prodigalité avec l'usage immodéré des essences & des odeurs qu'on respire à la toilette & dans les boudoirs des modernes *Sybarites*, vous serez tenté de prendre ces derniers pour d'austères *Spartiates*. Quelle jolie femme, quel homme à bonnes fortunes ont jamais imaginé, comme le fils d'*Agrippine* & un de ses Esclaves, non-seulement de se faire parfumer jusqu'aux plantes des pieds, mais de

faire enduire d'eaux ou d'huiles odorantes les murailles de leurs bains, & même leurs baignoires, comme *Caligula.* » Ce qu'il y a d'étonnant, » ajoute l'Historien indigné, c'est que » la fureur pour les parfums se soit intro» duite jusques dans nos armées; car » les Aigles & les Enseignes Romaines » chargées de la poussière martiale & » si redoutables par la valeur de ceux » qui les gardent, sont parfumées les » jours de réjouissance. Je souhaite» rois sçavoir quel a été le premier » inventeur d'une telle superfluité, » pour lui en faire honneur; car, se» lon nos voluptueux, ce sont les par» fums qui ont attiré nos Aigles aux » extrémités de l'Univers; c'est pour » les conquérir qu'elles ont fait la » conquête du globe. Voilà les excu» ses spécieuses dont nous couvrons » nos vices; voilà comment nous nous » justifions d'être parfumés jusques » sous le casque. »

Les parfums n'étoient pas chez les Romains la seule branche de ce luxe excessif qui les corrompit, &, d'enfans de *Romulus*, de Soldats de *César*,

en fit la proie & les esclaves des Barbares. Les tables de bois de citronnier étoient, entr'autres, un des objets dont ils étoient le plus curieux, malgré les sommes immenses & presqu'incroyables qu'elles coutoient. Aussi lorsque dans cette Métropole du monde, les hommes reprochoient aux femmes leurs folles dépenses en bijoux, les femmes à leur tour ne manquoient pas de leur reprocher leurs tables de citronnier. *Pline* assure avoir vû un de ces meubles extravagans qui avoit appartenu à *Cicéron*, & qui avoit été acheté un million de sesterces (environ cent mille francs). Cela est d'autant plus surprenant, que *Cicéron* n'étoit pas du nombre des plus riches citoyens de Rome. La plus grande table de cette espèce qu'on ait vûe, est celle que fit faire *Ptolémée* Roi de Mauritanie; elle avoit quatre pieds & demi de diamètre & trois pouces d'épaisseur; elle étoit composée de deux demi ronds si exactement joints ensemble, qu'on ne pouvoit distinguer la jointure; ce qui rendoit cette table encore plus merveilleuse que si elle

eût été d'une seule pièce. Celle qui fut appellée *Nomiène* à cause de *Nomius* affranchi de *Tibère*, & qui étoit d'un seul morceau, avoit quatre pieds moins neuf lignes de diamètre & quatre pouces trois lignes d'épaisseur. Ces meubles si précieux étoient communément ronds & soutenus par des pieds d'ivoire, comme il paroît par ce vers de *Martial* :

Ut Mauri Lybicis centum stent dentibus orbes.
Lib. 9, Epig. 23.

Le papier ancien mérite une attention particulière. *Pline* en donne l'histoire. *Varron* prétend que le papier fait de *papyrus* fut inventé lorsqu'*Aléxandre le Grand* eut conquis l'Egypte & qu'il eut fondé dans ce royaume la ville d'Aléxandrie. Il ajoute qu'auparavant on ne connoissoit point l'usage du papier ; que d'abord on écrivit sur des feuilles de palmier, ensuite sur des écorces de certains arbres ; qu'après cela les actes publics furent tracés sur des feuilles de plomb, & les affaires particulières sur la toile de linon, sur des morceaux de bois

amincis en feuilles; car, pour ce qui est des tablettes, on voit dans *Homère* qu'elles étoient déja en usage avant la guerre de Troye. *Varron* dit encore que les Rois *Ptolémée* & *Eumènes*, ayant conçu de la jalousie l'un contre l'autre au sujet de leurs bibliothèques, & *Ptolémée* ne permettant pas que le papier d'Egypte sortît de son royaume, on inventa à Pergame le parchemin. Mais dans la suite le commerce n'étant plus gêné, le papier d'Egypte, » c'est-à-dire, une » chose qui assure aux hommes l'im» mortalité, est devenu par-tout d'un » usage commun. Pour faire ce papier, » on prenoit l'écorce intérieure du *pa*» *pyrus*, & avec une aiguille on la par» tageoit en plusieurs bandes les plus » minces & les plus larges qu'il étoit » possible ».

Le livre où *Pline* parle des vignes, de leur régime, de leurs fruits, des différentes espèces de vins naturels ou artificiels, estimés dans l'Antiquité, est un des plus complets & des plus satisfaisans. Après un tableau sur la décadence du goût à Rome pour les

recherches & les découvertes utiles dans la Nature, l'illustre auteur rapporte des exemples de la grosseur du bois de vigne qui doivent surprendre des yeux accoutumés aux foibles dimensions qu'elle a parmi nous. On voit, dit-il, dans la ville de Populonium une statue de *Jupiter* faite d'un seul cep. A Métapont, toutes les colonnes du temple de *Junon* étoient de bois de vigne. Tous les gradins de l'escalier du temple de *Diane* à Ephèse, ont été fournis par un seul cep de vigne de Chypre. *Pline* ajoute cependant qu'il pense que tous les ouvrages dont il vient de parler, ont été faits de vignes sauvages. Dans la Campanie, la vigne se marioit au peuplier; elle s'entrelaçoit amoureusement dans ses branches, & s'élevoit à la cime de l'arbre; elle étoit quelquefois si haute, que ceux qui se présentoient pour la tailler, mettoient dans leur marché, qu'en cas de chûte & de mort, leurs funérailles se feroient aux dépens du propriétaire. *Cornelius Valerianus* fait mention de maisons & de métairies entourées des branches d'un seul cep

de vigne. A Rome, dans les portiques de *Livie*, il y avoit des treilles sous lesquelles on se promenoit à l'ombre, & qui sembloient également d'un seul pied, qui, par an, donnoit jusqu'à douze amphores de vin *. *Cynéas*, Ambassadeur de *Pyrrhus*, étonné de la hauteur des vignes d'Aricie, dit, en plaisantant sur l'âpreté de la liqueur qu'elles produisoient, *qu'on avoit eu raison de pendre à un si haut gibet la mère qui avoit un fruit aussi mauvais*.
» La baguette de vigne est une distinc-
» tion militaire & une marque de
» commandement & d'autorité. Entre
» les mains du Centurion, elle anime,
» par l'espérance d'un grade pareil,
» les soldats les plus retardés & leur fait
» gagner les rangs qui les éloignoient
» des Enseignes. Elle sert aussi à châtier
» les Guerriers en faute, mais à titre
» de châtimens civiques; en sorte que
» c'est une espèce de peine honorable.
On demande souvent ce que sont

* Une amphore est environ la 8e partie de notre muid; on la nommoit autrement *quadrantal*. *Festus* écrit qu'elle contenoit 80 liv. de vin.

devenus les plants de ces vins délicieux qu'a célébrés la lyre d'*Horace*, & dont les vapeurs agréables lui inspiroient, sous l'ombrage de Tivoli, ses chansons immortelles. On a beaucoup raisonné sur cet objet ; un coup d'œil sur l'histoire de *Pline* eut donné la solution du problême. Déja de son temps, ne subsistoit plus le fameux vignoble de *Cæcube ;* il s'élevoit quelques années auparavant sur de très-hauts peupliers dans des marais situés près du golfe d'Amyclès, &, soit la négligence des colons, soit les inconvéniens du terrein, soit la tranchée que fit commencer *Néron* pour aller par eau du lac de Bayes jusqu'à Ostie, les plants & le vin de *Cæcube* disparurent insensiblement. Celui de *Falerne*, au temps où l'historien écrivoit, n'étoit plus le même, parce que la cupidité des vignerons cherchoit plutôt la quantité que la qualité. Le vignoble *Faustien* étoit le plus estimé de tous ceux de *Falerne*; il étoit le seul qui prît feu, comme nos liqueurs distillées. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les raisins d'où l'on exprimoit ce

vin précieux, n'étoient pas bons à manger.

Après un long détail des vins rares, médicinaux & aromatiques, le Naturaliste Romain dit un mot des effets prodigieux de certains vins, qui probablement ne seront pas crus de tous les lecteurs, quoiqu'attestés par les anciens historiens. On dit qu'il y en avoit en Arcadie qui procuroient la fécondité aux femmes, & qui rendoient les hommes furieux, quoique les raisins qui les produisoient n'eussent point de goût singulier. Le vin de Trézène empêchoit la génération. L'isle de Thasos en fournissoit de deux sortes bien contraires : l'un provoquoit le sommeil, l'autre l'éloignoit des paupières. Le même terroir nourrissoit une vigne appellée *Thériaque*, dont le fruit & la liqueur étoient un puissant antidote contre la morsure envenimée du serpent. En Egypte on cueilloit le raisin *Ecbolade*, ainsi appellé parce qu'il faisoit accoucher les femmes avant terme. Il y avoit des vins que les premiers jours caniculaires altéroient sensiblement, & qui

se rétablissoient ensuite d'eux-mêmes. La navigation les troubloit aussi; mais ceux qui soutenoient l'agitation de la mer paroissoient, après cette épreuve, une fois plus vieux qu'ils ne sont réellement. On sçait combien les mouvemens du vaisseau ou les vapeurs de l'Océan bonnifient les gros vins de Bordeaux. Une déclamation vive contre l'abus de cette liqueur bienfaisante termine l'article du vignoble.

Le Livre, dans lequel il est question des arbres fruitiers, est lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, un verger charmant, où le Lecteur se promene à côté du sçavant interprète de la Nature, qui lui en fait remarquer les espèces, les propriétés, la culture, les fruits & les usages différens. A la suite de plusieurs articles consacrés à la description de l'olivier, *Pline* assure qu'en Grèce, les Gouverneurs des Gymnases vendoient jusqu'à quatre-vingt grands sesterces (huit mille francs) les raclures d'huile qui se trouvoient attachées aux murailles après les exercices des lutteurs; cette espèce d'onguent passoit pour avoir de gran-

des vertus médicinales. Il nous apprend aussi qu'au devant du temple de *Romulus* il y eut pendant longtems deux myrthes sacrés, l'un appellé *Patricien* & l'autre *Plebéien*. Le premier demeura verd, grand & beau pendant bien des années, c'est-à-dire, tant que l'autorité du Sénat se maintint, & alors son voisin étoit sans force & sans ornemens. Mais celui-ci ayant repris vigueur, & le *Patricien* étant devenu foible & languissant, la majesté du Sénat commença à s'éclipser peu à peu. Je ne sçais, Monsieur, si ce n'est pas plutôt un emblême qu'une vérité; quoiqu'il en soit, *Posthumius Tubertus* ayant reçu le premier l'honneur de l'Ovation & étant entré dans Rome un rameau de myrthe sur le front, tous les guerriers qui reçurent la même grace du Sénat, ne se parèrent que de myrthe, laissant le laurier ceindre la tête du Triomphateur. *Pline* croit que l'origine du culte religieux que les Romains rendoient au laurier, venoit du desir qu'ils avoient d'honorer la mémoire de *Lucius Brutus*, qui mérita

d'être le libérateur de sa patrie, parce que, conformément à la réponse de l'Oracle, il baisa le premier la terre qui avoit produit cet arbre; on pensoit alors que la foudre ne tomboit jamais sur lui; aussi, lorsque le tonnerre grondoit, *Tibère* avoit coutume de se couronner de laurier.

En quittant les vergers, l'Historien Latin s'enfonce dans la sombre épaisseur des forêts, pour y étudier en silence la Nature, comme dans un sanctuaire où elle étale plus de grandeur & de majesté. Il jette d'abord un coup d'œil sur ces forêts célébres qui passoient pour être aussi anciennes que les fondemens de la terre. Vous connoissez déja, Monsieur, le style du Naturaliste Romain, son élégance, sa pureté, sa précision, sa belle latinité, son imagination pittoresque: voici un morceau de ce genre qui m'a fait le plus grand plaisir. *Pline* veut donner une idée de la fermentation générale que le premier rayon du printems excite dans la nature, & des effets qu'elle produit dans les végétaux, principalement dans les

organes des arbres. *Flos est pleni veris indicium & anni renascentis; flos gaudium arborum: tunc se novas aliasque quàm sunt ostendunt: tunc variis colorum picturis in certamen usque luxuriant; sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent; & sunt tristes quædam, quæque non sentiant gaudia annorum. Nam neque ilex, picea, larix, pinus, ullo flore exhilarantur, natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuncio promittunt..... Nec juniperi florent. Quidam earum duo genera tradunt, alteram florere nec ferre: quæ vero non floreat, ferre protinus baccis nascentibus, quæ biennio hæreant; sed id falsum: omnibusque iis dura facies semper. Sic & hominum multis fortuna sine flore est.*
» L'essor des fleurs est la marque du » printemps, & le signal du renou» vellement de la nature; il semble » en effet que les arbres se complai» sent dans la production de leurs » fleurs; alors ils se montrent tout » autres qu'ils n'étoient auparavant; » alors ils se peignent à l'envi de » mille couleurs diverses; mais tous ne » jouissent pas d'un tel avantage; il y

» en a qui ne fleuriſſent point, & » qui, toujours triſtes, ne parti» cipent point à la joie de la ſaiſon » nouvelle; par exemple, l'ilex, la » peſſe, le larix, le pin, ne donnent » point de fleurs, & n'annoncent » point d'avance, par une variété de » couleurs, la venue d'un nouveau » fruit . . . . . . Les genévriers ne fleu» riſſent point non plus. Quelques» uns en établiſſent de deux eſpèces » & diſent que l'une porte des fleurs » ſans fruit, & que l'autre, qui ne » fleurit pas, porte tout de ſuite des » baies qui demeurent deux ans ſur » la plante; mais cette diſtinction eſt » mal fondée; car tous les genévriers » ſont d'une compléxion ſi dure qu'ils » ne fleuriſſent jamais; & cela nous rap» pelle la condition de certains hom» mes pour qui la fortune ne ſe montre » jamais dans un état floriſſant.

Le cyprès n'étoit point indigène en Italie; on eut une peine incroyable à le faire réuſſir lorſqu'il y fut tranſplanté; encore y vient-il difficilement. Son fruit eſt inutile, ſes baies ſont déplaiſantes à la vue, ſa feuille amère,

ſon odeur violente, ſon ombre fâcheuſe, ſon bois peu ſerré; en ſorte qu'à cet égard le cyprès pourroit paſſer pour un arbriſſeau. Le cyprès femelle demeure long-temps ſans porter de fruit; cependant on en faiſoit cas, parce qu'il ſe jette en façon de pyramide ou de borne; on le tailloit de manière à lui faire former des haies épaiſſes qui, tondues régulièrement, n'augmentent point de volume & conſervent toujours un air de fraîcheur. On le façonnoit encore en diverſes figures, comme de chaſſes, de flottes, &c, par le moyen de ſes feuilles qui ſont courtes, étroites & toujours vertes. On laiſſoit auſſi le mâle & la femelle croître en liberté; leurs branches ſervoient à faire des perches & des ais, & lorſque ces branches avoient treize ans, on les vendoit un denier la pièce (huit ſols); auſſi une forêt de cyprès étoit-elle d'un grand profit, & les Anciens avoient coutume de dire que les pépinières de cet arbre étoient les dots de leurs filles. L'iſle de Crète eſt la patrie du cyprès; cependant *Caton* l'appelle

Tarentin, apparemment parce que de Crète il passa à Tarente, qui, comme on sçait, étoit une colonie Grecque.

Le lierre, cet arbre rampant, ennobli depuis que les Poëtes se couronnent de son feuillage, vient de l'Asie Mineure. *Theophraste* raconte que le Capitaine *Harpalus* n'oublia rien pour en faire croître dans la Médie, mais que ses soins furent inutiles, & qu'*Aléxandre*, revenant des Indes, voulut, à cause de la rareté du lierre, que ses soldats en fussent couronnés, à l'exemple du Dieu *Bacchus*. Les peuples de Thrace l'employoient dans leurs fêtes pour orner le thyrse de ce Dieu, de même que leurs casques & leurs boucliers. Le lierre, dit *Pline*, est ennemi des autres arbres & de toutes les plantes; il gâte les murs & les sépulcres; les serpens se cachent volontiers sous ses feuilles, parce qu'ils cherchent la fraîcheur.

Les simples roseaux furent longtemps à Rome la matière des flûtes; dans la suite on les fit d'argent. On cueilloit ces roseaux au mois de Sep-

tembre ; puis on les accommodoit ; &, au bout de quelques années, on commençoit à en tirer des sons ; il étoit nécessaire ensuite d'exercer beaucoup ces flûtes, afin de les adoucir & de leur donner le ton ; car elles avoient leurs anches fort serrées l'une contre l'autre ; ce qui étoit plus avantageux pour le théâtre de ces premiers âges ; mais, lorsque la musique fut devenue plus variée & le chant plus délicat, on commença à couper les roseaux avant le solstice d'été, & on ne les employoit qu'après trois ans révolus ; les anches plus ouvertes rendoient des sons plus mélodieux. On croyoit que la partie du roseau la plus proche de la racine étoit la meilleure pour la flûte qui se jouoit de la main ganche, & qu'au contraire la portion du roseau qui étoit plus voisine du sommet étoit la meilleure pour celle qui se jouoit de la droite ; mais on préféroit à tous les autres roseaux ceux qui avoient été cueillis dans le fleuve Céphisse. Au temps de *Pline* les flûtes, dont les Toscans se servoient dans leurs sacri-

fices, étoient de bois, & celles qui résonnoient dans les jeux publics ou les divertissemens des particuliers étoient de bois de *Lotos*, ou d'os d'âne, ou d'argent.

L'Antiquité fait mention de corps d'arbres d'une hauteur prodigieuse. La plus grande piéce de bois qui ait été vue à Rome étoit celle que *Tibere* fit apporter pour sa singularité ; il la fit mettre sur le pont des Naumachies, où elle demeura jusqu'au moment où *Néron* fit bâtir son amphithéatre. C'étoit une poutre de larix de six vingt pieds de long sur deux pieds d'équarrissage dans toute sa longueur. Un des Sapins les plus étonnans étoit celui qui formoit le mât du navire qui, par l'ordre de *Caligula*, apporta d'Egypte l'obélisque qu'on éleva dans le cirque du Mont Vatican avec les quatre morceaux de la même pièce qui devoient lui servir de piédestal ; aussi n'avoit-on jamais vu sur la mer un pareil navire ; sa longueur occupoit la plus grande partie du côté gauche du Port d'Ostie. L'Empereur *Claude* l'y fit couler à fond avec trois moles,

chacun de la hauteur d'une tour, lesquels avoient été construits sur ce vaisseau, avec de la terre de Pouzol, à son passage auprès de cette ville, d'où il servit à le transporter à Ostie. La grosseur de son mât étoit de quatre brasses de tour.

Le plus grand Cèdre dont il soit parlé, est celui qui fut employé pour la galère du Roi *Demetrius*, laquelle avoit onze rangs de rameurs ; il venoit de Chypre ; sa longueur étoit de cent trente pieds, & sa grosseur étoit de trois brasses. Les Pirates des côtes de Germanie couroient alors la mer sur des barques faites d'un seul tronc d'arbre creusé ; dont quelques-unes portoient jusqu'à trente hommes.

On regarde l'ébène, le cyprès & le cèdre, comme des bois d'une durété éternelle ; le temple de *Diane* a Ephèse prouve qu'on a eu raison d'en juger ainsi ; car cet édifice, à la construction duquel toute l'Asie Mineure concourut, n'a été achevé qu'au bout de quatre cens ans. On convient que son toît étoit de cèdre ; on varie sur la qualité du bois de la statue de la

Déesse ; la plûpart prétendent qu'elle étoit d'ébène. *Mucianus*, après l'avoir bien examinée, soutient qu'elle étoit de bois de vigne, & que jamais elle n'a été changée, quoique le Temple ait été rebâti jusqu'à sept fois. Il dit aussi qu'on arrosoit d'huile de nard la statue de *Diane* par plusieurs trous, afin de l'entretenir, en l'humectant de cette essence, & d'empêcher que ses jointures ne se désunissent. Selon le même auteur, les portes du Temple étoient de cyprès, &, à l'époque où il écrivoit, elles paroissoient comme neuves, quoiqu'elles eussent plus de quatre cens ans.

Le tribut d'admiration que tous les siécles ont accordé au sçavant Historien de la Nature, & que l'on sent s'augmenter à mesure que le texte est restitué à sa pureté primitive, ne doit point faire oublier les justes éloges qui sont dus à l'Editeur interprète d'un des plus beaux monumens de l'esprit humain. La partie la plus précieuse, la plus difficile sans contredit, & que le Traducteur François remplit avec supériorité, est celle

des notes, des remarques critiques, des discussions sçavantes, & sur-tout de l'éclaircissement & de l'*épuration* du texte, si je puis hasarder ce terme. S'il est prodigieux & presqu'incroyable qu'un même homme ait pu rassembler assez de connoissances & de lumières pour composer l'Histoire Naturelle, telle que *Pline* l'a exécutée, il n'est pas moins étonnant qu'un seul Ecrivain ait réuni, dans un siécle frivole & superficiel, une abondance & une variété de doctrine suffisante pour marcher sur les traces de l'illustre original, pour expliquer les passages embarrassans, pour confirmer, par toutes les autorités connues, les assertions douteuses ou qui tiennent du prodige, pour rappeller tous les Auteurs qui ont travaillé sur les mêmes objets, & pour corriger, par la certitude des découvertes modernes, les préjugés & les erreurs de la sçavante Antiquité. Enfin, Monsieur, cette admirable édition de l'Histoire de la Nature fera sûrement époque dans les Annales Littéraires de notre âge.

Recueil des plus jolies Coëffures à la mode.

UN Coëffeur de Dames est sans doute, Monsieur, un être essentiel; mais il n'est peut-être pas de profession plus délicate & plus épineuse; il est rare que le plus habile de ceux qui l'exercent réussisse à satisfaire ses pratiques; il se donne beaucoup de peine, &, pour l'ordinaire, le résultat de son industrie est de voir la mauvaise humeur enlaidir un front qu'il a pourtant embelli. Souvent les femmes elles-mêmes ne sçavent quelles frisures choisir, ou ne sont point instruites des modes nouvelles dans ce genre, &, par conséquent, ne connoissent pas celles qui seroient les plus analogues à l'air de leur visage. Cette incertitude & cette ignorance doivent être sur-tout un sujet de désespoir pour les Dames de Province. Le livret que je vous annonce, Monsieur, fera cesser leurs irrésolutions & leurs plaintes à cet égard. On y a gravé, pour leur usage, plusieurs têtes

têtes coëffées de différentes façons dans le goût le plus nouveau ; elles y verront des coëffures *à l'Angloise*, *à la Sultane*, *à la Polonoise*, *à la Danoise*, d'autres *de Cour*, *de Visite*, *de Bal*, *du Matin*, des *Toques entourées d'un rouleau*, des *Tapés ronds*, des *rangs de petites boucles*, des *Chignons noués*, des *racines droites*, &c, &c ; & sûrement, dans ce grand nombre de frisures élégantes, elles trouveront de quoi fixer leur choix, & jouiront du plaisir de se voir & plutôt & mieux coëffées qu'elles ne l'ont jamais été. Ce *Recueil* important, dessiné & gravé par *Davaut*, se vend chez *Denjens* Perruquier à l'Hôtel de Genlis, rue Dauphine. Il y en a des Exemplaires reliés en simple papier, d'autres en maroquin ; quelques-uns où les têtes sont enluminées ; le prix est différent, suivant ces formes différentes.

Marcus Tullius Cicero de Officiis ad Marcum filium ; Lutetiæ, Typis Jos. Barbou viâ Mathurinensium ; c'est-à-

dire, *les Offices de Cicéron ; à Paris de l'Imprimerie de Jos. Barbou rue des Mathurins.*

Vous connoissez, Monsieur, les charmantes éditions en miniature, si je puis parler ainsi, que *Barbou* a données des deux Traités de *Cicéron* intitulés, l'un *Cato Major seu de Senectute*, l'autre *Lælius seu de Amicitiâ.* Le *Cicero de Officiis* que je vous annonce est du même format, du même papier, de la même élégance, de la même pureté de texte. Il seroit difficile d'offrir de plus jolies étrennes à un homme de Lettres ou à un Amateur. Le prix est de six livres, relié en Maroquin.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Décembre 1772.

LETTRE V.

Essai d'un Catalogue de l'Œuvre d'Etienne de la Belle, Peintre & Graveur Florentin, disposé par ordre historique, suivant l'année où chaque pièce a été gravée; avec la Vie de cet Artiste, traduite de l'Italien & enrichie de Notes; par Charles-Antoine Jombert; un Volume in-12 de 230 pages; à Paris chez l'auteur, Imprimeur-Libraire du Roi pour le Génie & l'Artillerie, rue Dauphine.

ETIENNE DE LA BELLE ou DELLA BELLA, le *Callot* de l'Italie, nâquit à Florence le 18 Mai 1610, de *François della Bella* un des plus célèbres élèves de l'Ecole de Sculpture, établie à Florence par *Jean de Bologne*, & de *Dianora* fille de *François Buonaiuti*, d'une famille honnête. *Etienne*, à l'âge de deux ans,

perdit ſon père ; la veuve, chargée de trois enfans en bas âge, ſe vit réduite à une extrême pauvreté. Dès qu'*Etienne* fut en état de travailler, on le mit chez un Orfèvre d'un talent médiocre, d'où il fut retiré pour entrer chez un autre Orfèvre-Bijoutier très-ſçavant dans ſon art. Le jeune élève, qui n'avoit que treize ans, & qu'on appelloit *Stefanino*, n'eut pas demeuré huit jours dans cette excellente école, que les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour le Deſſin commencèrent à ſe développer. Quelques eſtampes de *Callot*, qui avoit ſéjourné aſſez long-temps à Florence & qui s'y étoit acquis une grande réputation, lui tombèrent entre les mains ; il s'amuſoit à les copier, & il y réuſſiſſoit au point de faire confondre l'eſſai avec l'original. Depuis ce moment il n'y eut point à Florence de fête publique, de divertiſſement, de joute, de carrouſel, de courſe de chevaux, qu'il n'eut la curioſité d'aller voir ; il en obſervoit avec attention juſqu'aux moindres détails, &, à ſon retour, il en faiſoit des Deſſins crayonnés avec tant

d'esprit & d'exactitude qu'ils excitoient l'admiration, non-seulement de ses camarades, mais aussi d'*Horace Vanni* son maître, & de tous ceux qui fréquentoient sa maison. Une chose aussi singulière, & que l'on aura peine à croire, c'est qu'en dessinant les petites figures, dont il ornoit ses compositions, le jeune Artiste les commençoit toujours par les pieds, remontant ensuite jusqu'à la tête, sans avoir premièrement mis ensemble toute sa figure, suivant l'usage ordinaire : quand il l'avoit ainsi tracée, elle se trouvoit correcte & dans toutes les proportions qu'elle devoit avoir. Personne ne put alors ni deviner la cause de cette bisarrerie, ni le détourner de cette méthode. Ces dispositions pour la Peinture, qui s'étoient manifestées de si bonne heure, engagèrent sa mère à le confier à *Jean-Baptiste Vanni* fils aîné de son maître, Peintre Florentin, & qui s'étoit lié d'inclination avec *Stefanino*. Comme cet artiste étoit excellent dessinateur, il commença par donner à *la Belle* d'excellens principes, lui faisant de

sa propre main tous les originaux dont il avoit besoin dans l'ordre qu'on a coutume de suivre pour les élémens du Dessin. Il quitta cette école pour celle de *Cesar Dandini*, Peintre célèbre par son génie d'invention, par son heureuse ordonnance, & par son coloris, qui étoit plus sçavant & plus harmonieux que celui du *Vanni*. Sous cet illustre maître, le jeune élève s'appliqua sérieusement à la Peinture; mais, comme, chez son Orfèvre, il s'étoit toujours occupé à étudier & à copier fidèlement à la plume les chefs-d'œuvre de *Callot*, il avoit dès-lors contracté un penchant invincible pour la Gravûre; il résolut donc de s'y livrer. Quoiqu'il eut déja des commencemens de burin, il préféra la pratique de l'eau forte, cette méthode étant plus propre à représenter dans un petit espace une grande quantité de figures dans le goût du Graveur Lorrain qu'il se proposoit pour modèle. En effet, dans les commencemens, *la Belle* a beaucoup imité *Callot*; mais, bientôt après, se livrant à son génie naturel, il se forma une manière à lui;

plus moëlleuse, d'un meilleur goût & d'un si bel effet, que plusieurs connoisseurs, plusieurs artistes sur-tout, le mettent au-dessus de *Callot.*

Le Prince *Laurent de Médicis* qui faisoit fleurir les arts à Florence, informé des grandes espérances que donnoit *la Belle*, l'envoya à Rome; il y demeura plusieurs années, s'occupant à dessiner la plupart des Antiquités & des monumens remarquables, qui font l'ornement de cette capitale du monde. A peine y fut-il arrivé qu'il eut occasion de dessiner & de graver la magnifique cavalcade de l'Ambassadeur de Pologne à son entrée dans Rome, en 1633, sous le pontificat d'*Urbain VIII.* Cette estampe est en six feuilles assez longues, qui se collent l'une au bout de l'autre; il la dédia au Prince *de Médicis* son protecteur.

Après avoir rempli Rome & Florence de ses ouvrages, *La Belle* eut envie de voir la France, d'y balancer, s'il étoit possible, la réputation de *Callot* son premier maître, & de se faire connoître du Cardinal de

Richelieu, qui, malgré le fardeau d'un Gouvernement difficile, trouvoit des loisirs pour se délasser dans le sein des Arts, & n'épargnoit rien pour exciter les talens. Le Graveur Florentin profita du voyage d'un Gentilhomme que le Grand Duc envoyoit à la Cour de France en qualité de Résident. Ce Seigneur admit le jeune *La Belle* au nombre des personnes de sa suite, le défraya pendant toute la route, & lui fournit, de la part de son Souverain, tout l'argent dont il eut besoin. La réputation de *la Belle* l'avoit précédé en France; il fut reçu à Paris avec l'accueil le plus flatteur; le Cardinal Ministre, occupé alors à faire le siége d'Arras, qu'il commandoit en personne, manda le jeune Artiste, & le chargea de dessiner toutes les circonstances de ce siége & les environs de la Place. *La Belle* s'en acquitta avec tant de succès, que ce morceau, qu'il grava l'année suivante, lui attira les plus grands éloges. Il grava aussi le siége de Perpignan, pris par *Louis XIII* en 1642, avec la vue de la Citadelle.

Après la mort de ce Prince & de son Ministre, la Régente donna souvent à la Cour des fêtes & des spectacles pour l'amusement du jeune Roi. *La Belle* fut choisi pour dessiner & graver tous les divertissemens qui se firent alors à Paris sur le théatre du Petit Bourbon, (aujourd'hui la Comédie Italienne) en présence de leurs Majestés & de toute la Cour; ce qui forme une suite de plus de trente Planches. Vers le même temps, cet Artiste mit au jour une grande estampe en long, intitulée: *Le Char de Triomphe, consacré à la mémoire de Louis XIV*. On y voit ce jeune Prince, encore enfant, assis dans un char, couronné par la Victoire; c'est une espèce de traîneau sans roues, qui a la forme d'un vaisseau, environné de petits Amours & de Dauphins. Un Amour, portant les attributs du Dieu *Mars*, est à cheval sur le seul coursier qui est attelé à ce Char Triomphal. Le burin *de la Belle* célébra aussi les exploits du Prince *de Condé* à Rocroy, à Lens, à Fribourg, à Norlinguen, & tous les événemens remarquables qui arrivèrent en France

pendant les dix années qu'il y demeura. Il y acquit une telle réputation que le peuple même le connoissoit, & mêloit ses applaudissemens à ceux des Grands & des connoisseurs ; il suffit, pour en donner une idée, de raconter le trait qui lui arriva à Paris, & qu'à son retour en Italie il a souvent raconté à ses amis. Dans les temps orageux de la minorité de *Louis XIV*, il y eut de si grands tumultes & des révoltes si fréquentes contre la Cour, sur-tout contre le Cardinal *Mazarin*, que ce Ministre fut obligé de céder à la tempête & de s'éloigner. Au milieu d'une de ces émeutes populaires, *La Belle* se trouva tout d'un coup assailli dans une rue par une troupe de furieux qui alloient l'assassiner, parce qu'il étoit de la même nation que le Cardinal. L'Artiste tremblant courut se réfugier dans un endroit où il apperçut plusieurs Dames de sa connoissance. Une d'entr'elles, allarmée du danger qui le menaçoit, s'écria aussi-tôt à haute voix : *que faites-vous, mes amis, cet homme n'est pas Italien, c'est un Florentin.* Les agresseurs, retenus par

les cris de cette femme, sans trop faire attention à ce qu'elle venoit de dire, s'arrêtèrent assez long-temps pour que *le Florentin*, remis de son effroi, eût le temps de leur dire à son tour: *Messieurs, je suis Etienne de la Belle.* Il n'en fallut pas davantage, non-seulement pour arrêter l'impétuosité de ces malheureux prêts à le déchirer, mais même pour leur en imposer au point qu'ils se retirèrent avec respect, & le laissèrent en liberté.

La Belle quitta la France pour voyager en Flandre & en Hollande, dans l'intention de connoître plus particulièrement ceux qui s'y distinguoient dans les Arts. C'est-là qu'il eut occasion de voir le célèbre *Rembrant* qui jouissoit alors, à Amsterdam, de la plus grande célébrité. Sa manière de graver plut tellement au Florentin, qu'il crut devoir la suivre, ainsi qu'il est facile de s'en appercevoir par quelques Ouvrages qu'il grava à son retour à Paris, tels que les douze têtes coëffées à la Persienne, au frontispice desquelles il se dessina lui-même. Cependant il ne tarda pas à se dé-

goûter de cette nouvelle méthode ; soit par la difficulté du travail qui s'accordoit peu avec son génie, soit qu'il se fût apperçu qu'il réussissoit moins en marchant sur les traces du Graveur Hollandois.

A son retour dans sa patrie, *la Belle* fit l'acquisition d'une Maison commode, située dans la grande rue & dans la position la plus agréable ; c'est-là que, sans cesse occupé des travaux de son Art, il trouvoit encore le temps de traiter ses amis avec cette politesse & cette générosité qui lui étoient naturelles, & de recevoir les visites des *Virtuoses* de son temps qui se trouvoient à Florence. Le goût & l'ancienne habitude ayant rappellé *la Belle* à Rome, il y mena une vie délicieuse au sein de la liberté, qu'il aima toujours. La douceur de cette solitude fut interrompue tout-à-coup par les ordres du Grand Duc, qui le manda à Florence pour le faire Maître de Dessin de *Cosme de Médicis*, Prince héréditaire de Toscane, qui avoit atteint l'âge propre à ces sortes d'études. L'Artiste eut bientôt acquis

l'estime & les bonnes graces de son élève, dans lequel il découvrit un goût décidé pour le Dessin, & généralement pour tous les beaux Arts. Aussi ce Prince devint-il par la suite le protecteur de tous les Artistes de mérite; il sçut les attirer dans sa capitale, & les y retenir par ses bienfaits.

En 1661, *La Belle*, au milieu de ses occupations & de ses succès, fut attaqué d'une longue & redoutable maladie, qui, outre les ravages qu'elle fit sur son corps, lui dérangea l'esprit. En effet, dit l'auteur Italien, duquel on a extrait cette vie, pendant les intervalles que lui laissoit cette cruelle maladie, il imagina de dessiner & de graver une suite de six estampes de forme ovale, où l'on voit des squelettes, ou, pour mieux dire, la Mort même représentée dans des attitudes effrayantes, enlevant indistinctement hommes, femmes, enfans, vieillards, jeunes gens. Ces idées lugubres, dont *la Belle* s'occupoit continuellement, étoient sans doute, ajoute le même auteur, autant de pressentimens secrets qu'il avoit de sa fin prochaine.

Il travailloit à la dernière de ces Planches, où l'on voit la Mort qui enlève un jeune homme à la fleur de l'âge, & qui, le saisissant par le milieu du corps, va le jetter dans un puits profond, la tête la première, lorsqu'il devint lui-même la triste victime de cette Mort dont il avoit tant de fois célébré les triomphes cruels. *Cosme de Médicis*, élève de ce grand homme, fit paroître à sa mort des sentimens de douleur & de regret, qui firent autant d'honneur à la sensibilité de son ame qu'au fameux Artiste qui en étoit l'objet. Pendant sa maladie, le jeune Prince lui fit faire tous les jours des visites de sa part, non-seulement pour s'informer de son état, mais encore pour lui fournir tous les secours dont il avoit besoin. Son corps fut enterré à Florence dans l'église de saint Ambroise le 27 Juillet 1664.

Vous me sçaurez gré, Monsieur, de ne vous point laisser ignorer que *la Belle* conserva toujours pour sa mère les sentimens de l'amour le plus tendre, le plus respectueux & le plus reconnoissant, & que toute sa

vie il lui en donna les preuves les moins équivoques. A peine le Prince *Laurent de Médicis*, en l'envoyant à Rome, lui eut-il accordé une pension de dix écus par mois, que ce vertueux enfant, malgré le besoin extrême qu'il en avoit, obtint que ce bienfait du Prince seroit transporté à sa mère, pour l'aider à subsister pendant son absence. Pour lui, étant arrivé à Rome, il vêcut d'économie, sans vouloir tirer des secours de qui que ce fût. *La Belle* avoit le cœur naturellement bon & compatissant; il étoit d'une probité à toute épreuve, & d'une si grande modestie, que l'auteur Italien la met au-dessus de celle *d'une Demoiselle bien élevée*. Il étoit tellement porté à secourir les malheureux, qu'on ne lui demandoit guères de service qu'il ne le rendît, autant qu'il étoit en son pouvoir.

Les Amateurs & les Artistes verront avec plaisir le parallèle ingénieux & bien tracé que l'auteur François présente de la manière de *Callot* & de celle du Florentin; je vais, Monsieur, le mettre sous vos yeux. « *Callot* étant

» venu le premier, on ne peut lui
» refuser la gloire d'avoir frayé à *la*
» *Belle* la route à l'immortalité, & de
» lui avoir servi de modèle. La ma-
» nière de *Callot* est sçavante & pleine
» de génie; admirable dans ses compo-
» sitions, il a un talent particulier pour
» rendre distinctement les figures dans
» les plus grands lointains comme sur
» les devants. Il possédoit d'ailleurs
» dans un degré éminent les meilleures
» règles de la perspective & la correc-
» tion du Dessin. *La Belle*, quoique
» très-habile dessinateur, & possédant
» également la perspective & la com-
» position, n'a pas une pointe aussi
» ferme & aussi égale que celle de
» *Callot*; elle paroît même souvent un
» peu embrouillée, &, dans les loin-
» tains, elle n'est ni aussi visible, ni
» aussi décidée. Mais cette indécision
» dans les fonds, que quelques demi-
» connoisseurs ou des amateurs peu
» au fait de l'Art regardent comme
» un défaut dans *la Belle*, est une
» preuve de son profond sçavoir dans
» la perspective aërienne, puisque
» c'est l'effet naturel de la dégradation

» de la lumière sur les objets à mesure
» qu'ils se trouvent à une plus grande
» distance. Enfin, ce qui lui manque
» dans la pureté de la pointe & dans
» la netteté des tailles, est racheté par
» un goût moëlleux & inimitable. Son
» aimable négligence est pleine de
» graces & de beautés ; en un mot,
» sa manière de graver est plus sça-
» vante & plus pittoresque que celle
» de *Callot* qu'il avoit cru devoir
» suivre dans les commencemens, mais
» dont il s'est éloigné à mesure qu'il
» s'est perfectionné dans la pratique de
» son Art ».

Après la notice intéressante d'un des plus célèbres Graveurs qui aient existé, M. Jombert donne l'*Essai d'un Catalogue* de ses œuvres. Ce n'est point une simple nomenclature, c'est une longue gallerie, où l'on a rangé par ordre chronologique tous les morceaux qui sont sortis de cet excellent burin, avec l'explication du sujet & les circonstances qui y sont relatives. Il paroît que, quoique le Florentin ne soit pas mort dans un âge fort avancé, il a prodigieusement travaillé, & sur

toute sorte de sujets. M. *Jombert* nous a déja donné l'œuvre de l'illustre M. *Cochin* le fils; il se prépare à donner ceux de *Callot* & de *le Clerc*, qui, avec *la Belle*, sont les meilleurs maîtres que nous ayons en ce genre. Il a eu plus de difficulté à exécuter ce dernier projet, & le titre d'*Essai* qu'il donne à son Ouvrage est, dit-il, « un aveu » de mon insuffisance, & une suite » des difficultés presqu'insurmontables » que j'ai rencontrées en voulant rem- » plir exactement la tâche que je me » suis imposée dans l'arrangement des » pièces de ce *Catalogue* par ordre his- » torique. » En effet, à l'exception des différentes suites que *la Belle* a mises au jour pendant les dix années qu'il a vécu à Paris, & qui ont trouvé place dans le Cabinet des curieux, à peine avons-nous quelques notions des autres Gravûres de cet habile Artiste, sur-tout de celles qu'il a faites depuis son retour de France en Italie, & dont les Planches sont restées ensevelies à Florence dans le cabinet du Grand Duc. Un seul amateur, possesseur de l'œuvre de *la Belle* le plus complet

qui existe aujourd'hui, se propose de travailler sur ce sujet, & conséquemment a refusé d'ouvrir son cabinet à M. *Jombert*. Il a trouvé plus de secours & de facilité de la part de M. *Paignon Dijonval*, amateur très-curieux, qui posséde un œuvre de *la Belle* des mieux conditionnés, & dont le cabinet est dans le plus bel ordre qu'on puisse desirer. M. *Jombert* rend un témoignage public de sa gratitude à la complaisance & à l'urbanité de ce connoisseur éclairé. Il reconnoît aussi qu'il doit beaucoup à M. *Joullain* fils, Marchand d'Estampes & amateur très-instruit, qui lui a procuré l'entrée du cabinet de M. *Paignon*, lequel lui a été d'un si grand secours, soit pour la disposition de ce catalogue de *la Belle*, soit pour celui de l'œuvre de *Sébastien le Clerc* auquel il travaille actuellement, & qui suivra de près celui-ci.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Décembre 1772.

LETTRE VI.

La Vie & la Philosophie d'Epictète, avec le Tableau de Cébès; par Gilles Boileau, de l'Académie Françoise; quatrième édition, petit in-12 de 232 pages; à Paris chez Edme Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

CETTE vie d'*Epictète*, composée par le frère aîné de l'immortel *Despréaux*, n'avoit jamais été rédigée en aucune langue moderne. L'auteur fut obligé de recueillir, dans plusieurs écrivains de l'Antiquité, les traits épars concernant les mœurs, les actions & la doctrine de cet illustre Philosophe Stoïcien. Malgré le mérite de son ouvrage, il commençoit à devenir extrêmement rare en France; feu M. *le Febure de Saint-Marc* alloit en donner une nouvelle édition, lorsque la mort l'a surpris; son travail étoit tout prêt. L'éditeur de cette quatriéme édition l'a trouvée dans les papiers de ce

laborieux Commentateur ; il s'empresse de la publier telle qu'elle est sortie de ses mains. » Je n'ai pas cru, dit-il, » devoir être arrêté par quelques ex- » pressions qui ont vieilli ; ainsi, je n'ai » point fait retoucher le style ; je » publie l'ouvrage tel que l'eut donné » M. *de Saint-Marc* ; j'ai fait seulement » retrancher de l'exemplaire, disposé » pour l'édition qu'il projettoit, beau- » coup de notes manuscrites dont » l'objet étoit de faire voir, par la com- » paraison des textes, que la traduction » d'*Epictète*, par l'Abbé *de Bellegarde*, » n'est qu'une copie fort altérée de » celle de *Gilles Boileau* ; ce qui au- » jourd'hui n'intéresse plus personne ».

On a mis à la tête de la *Vie d'Epictète* la *Préface* que *Gilles Boileau* avoit composée pour la seconde édition qui se fit sous ses yeux, & dans laquelle il rend compte de son travail & du motif qui le lui avoit fait entreprendre. Vous serez bien-aise, Monsieur, de connoître, d'un coup d'œil, la trempe de l'ame de ce *Boileau*. » J'avois entrepris, dit-il, cet ouvrage » par l'ordre de Monsieur le Premier

» Président, & il m'avoit même témoi-
» gné quelqu'empressement de le voir
» achevé ; mais le Ciel n'a pas voulu
» que je lui donnasse cette satisfac-
» tion. Bien qu'il ne soit plus, je ne
» laisse pas de lui dédier mon Livre :
» tout mort qu'il est, il vit encore pour
» moi ; & la même vénération que
» j'eus pour lui pendant sa vie, je la
» conserve pour sa mémoire après sa
» mort. Ce n'a jamais été sa fortune
» ni son crédit qui m'ont attiré à lui.
» La plupart de ceux qui le voyoient
» ne songeoient qu'à briguer la faveur
» de M. le Premier Président, & moi
» je ne recherchois que les bonnes
» graces de M. *de Bellièvre*. »

Epictète nâquit dans le premier siècle de notre Ere, à Hierapolis ville de Phrygie. L'Histoire ne dit rien des parens dont il reçut le jour ; on sçait seulement que, de bonne heure sans doute, il fut esclave d'*Epaphrodite*, Capitaine des Gardes de *Néron*. Le nom de l'Esclave a illustré celui du Courtisan ; & c'est à l'occasion du Philosophe qu'*Arrien* rapporte un trait d'*Epaphrodite*, qui prouve qu'à la Cour, comme

dans le monde, la fortune est l'idole à laquelle les hommes ont toujours sacrifié. L'Officier de l'Empereur vendit à un des Chefs de sa maison un Esclave nommé *Félicien*, son Cordonnier, parce qu'à son gré il ne travailloit pas assez bien. *Félicien* devint par la suite Cordonnier de *Néron*; alors il parut un homme important à son ancien maître, qui lui prodigua les honneurs & les respects; il en fit même son confident & son ami.

L'Histoire garde encore un silence profond sur les premières années d'*Epictète*, & sur l'époque à laquelle il recouvra sa liberté. Il fut célibataire; *Lucien* rapporte qu'un jour *Epictète*, désespérant de persuader à *Démonax* de s'engager dans les liens du mariage, celui-ci lui répondit en raillant; *hé bien, j'y consens, pourvû que vous me donniez une de vos filles.* Quoique les Empereurs qui succédèrent à *Néron* aient fort estimé *Epictète*, il n'en reçut aucun bienfait, & il s'obstina à refuser leurs dons. Il demeuroit à Rome avec une vieille servante, dans une petite maison sans porte; il n'avoit pour tout

meuble qu'une lampe de terre, à la clarté de laquelle il produisoit ces belles pensées, ces traits sublimes de morale qui étonnent & charment les lecteurs. *Domitien*, le dernier des douze *Césars*, ayant fait publier un édit qui chassoit de Rome tous les Philosophes, *Epictète* se retira à Nicopolis en Epire, où il mourut dans un âge fort avancé. La lampe de terre, dont il s'étoit servi, fut vendue après sa mort trois mille dragmes, c'est-à-dire, environ deux mille francs. Il aimoit la modestie & l'obscurité au point que, si *Arrien* n'eût pas écrit ce qu'il lui avoit entendu dire de vive voix, *Epictète* seroit peut-être un homme enseveli dans la nuit des siècles. Il disoit qu'*un véritable Philosophe doit faire & non pas dire*....... *Que la plupart de ceux qui faisoient les Philosophes, l'étoient de paroles, mais qu'ils ne l'étoient pas en effet.* Voilà, Monsieur, dans la bouche d'un des Sages les plus renommés de l'Antiquité, la devise de la Philosophie moderne. Toujours maître de ses passions, *Epictète* étoit de sang-froid, même

dans

dans la douleur. Tout le monde connoît ce trait singulier de sa modération : un jour *Epaphrodite* lui tiroit la jambe avec force en badinant ; le Philosophe le pria de finir ce jeu, l'assurant que, s'il continuoit, il lui casseroit la jambe ; ce qui arriva en effet : *ne vous avois-je pas bien dit que vous me casseriez la jambe*, lui dit *Epictète* sans s'émouvoir ? On prétend qu'il fit sur lui-même cette espèce d'épigramme, dont *Gilles Boileau* nous donne la traduction :

La fortune jamais ne me fut favorable ;
Je vins esclave au monde, & fus foible de corps ;
Le Ciel seul envers moi se fit voir équitable ;
Versant dans mon esprit ses plus rares trésors *.

Personne ne réduisit mieux en pratique les maximes de la secte austère qu'il

* Quoi qu'*Aulugelle*, qui rapporte cette épigramme, l'attribue à *Epictète*, plusieurs Sçavans doutent qu'elle soit réellement de lui, par rapport à l'orgueil qu'annonce le dernier vers.

avoit embrassée ; mais il ne mêla point à sa sévérité naturelle, cette amertume & cette insolence qui faisoient haïr les disciples de *Zénon*. Il estimoit particulièrement *Socrate*, & s'étoit formé le style sur celui de ce sage Athénien. Ce qu'il y a sur-tout de bien remarquable, c'est qu'*Epictète* est celui de tous les anciens Philosophes payens, qui a parlé avec plus de sens & de noblesse de la Divinité, & qui a, pour ainsi dire, pénétré plus avant dans cet auguste sanctuaire. Ses sentimens sont si conformes au Christianisme, que Saint *Augustin*, tout ennemi qu'il étoit des anciens Philosophes, fait l'éloge de celui-ci, jusques-là qu'il l'honore du titre de *très-sage*. Il méritoit ce titre honorable par ses mœurs, par l'opinion qu'il avoit des dogmes sacrés de l'immortalité de l'ame & de la Providence céleste, & sur-tout par la haine implacable qu'il porta toute sa vie à l'athéïsme & à l'impiété. Le P. *Mourgues*, Jésuite, *

* Il enseigna la Rhétorique & les Mathématiques à Toulouse avec la plus grande réputation. Il mourut en 1713 à 70 ans.

qui nous a donné de bons ouvrages ſur la Morale des anciens Philoſophes, fait mention d'un ancien Monaſtère de Religieux qui avoient pris pour leur règle les leçons d'*Epictète*, en y changeant quelques légers articles. Si quelque choſe peut encore ſervir à montrer la différence étonnante qui ſe trouve entre ce grand homme & les petits penſeurs de nos jours, c'eſt l'éloignement qu'il eut toujours pour le ſuicide, quoique ce point fût un des articles fondamentaux du Portique.

Epictète eut un grand nombre d'admirateurs, pluſieurs amis illuſtres, & un ſeul diſciple; ce fut cet *Arrien* que j'ai déja cité, qui fut depuis l'inſtituteur d'*Antonin le Pieux*, & fut ſurnommé *le jeune Xénophon*, parce qu'à l'exemple de ce Philoſophe, il rédigea par écrit tout ce qu'il avoit entendu dire à ſon maître pendant ſa vie, & qu'il en compoſa un volume ſous ce titre: *Diſcours d'Epictète* ou ſes *Obſervations*, dont il nous reſte encore quatre livres. On a parlé dans le monde littéraire de certaines réponſes d'*Epictète*, adreſſées à l'Empereur *Adrien*; mais il ne faut

qu'y jetter un coup d'œil pour en reconnoître la supposition. *Volsius* faisoit espérer, dit *Boileau*, qu'on verroit quelque jour les *Lettres d'Epictète*, qui étoient, à ce qu'on lui avoit assuré, dans la Bibliothèque de Florence. « Mais il y a, poursuit *Boileau*, » grande apparence que celui dont il » avoit appris cette nouvelle n'étoit » pas bien informé de la vérité, & » qu'on les attendra long-temps ».

L'extrait de la philosophie particulière d'*Epictète*, que l'auteur donne ensuite, justifie l'admiration des Anciens & des Modernes pour cet illustre Stoïcien, ainsi que les éloges que lui ont prodigués les personnages les plus célèbres de l'Eglise; & vous regarderez, Monsieur, comme une exagération poëtique ce qu'en dit le grand *Rousseau* dans son Ode à l'Abbé *Courtin*:

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images:
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de Rhéteur,
Epictète à son Lecteur

Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un Consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et, dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'Esclave d'*Epaphrodite*.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le *Zénonisme*
D'entendre traiter ainsi
Un des Saints du Paganisme.
Pardon : mais en vérité,
Mon Apollon irrité
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Ces vers, d'ailleurs charmans, & tels qu'on n'en fait guères aujourd'hui de pareils, ne prouvent autre chose,

ſinon que les Poëtes n'aiment pas la morale ſérieuſe. Celle d'*Epictète* reſpire la candeur, l'honnêteté, la franchiſe, la douceur, le reſpect pour les Dieux, & toutes ces vertus dont les noms ſont bannis du nouveau Dictionnaire Philoſophique. L'allégorie ſuivante, dans laquelle il trace en peu de mots toute l'économie des devoirs eſſentiels de l'homme, eſt digne d'un Sage formé à l'école d'un Dieu. « Si » vous alliez ſur mer, dit-il, & que » le vaiſſeau vînt aborder, il vous » ſeroit permis d'en ſortir pour puiſer » de l'eau ; même on ne vous em- » pêcheroit pas de ramaſſer des co- » quilles qui ſe trouveroient en votre » chemin : mais il faudroit auſſi que » vous euſſiez l'eſprit toujours atta- » ché ſur le navire, & que vous » priſſiez bien garde que le Gouver- » neur ne vous appellât, parce qu'il » faudroit auſſi-tôt tout quitter, de » peur qu'il ne vous fît jetter dans le » vaiſſeau les pieds & les mains liés » comme une bête. Il en eſt de même » de la vie : ſi Dieu vous donne une » femme & des enfans, il vous eſt

» permis de les prendre & d'en jouir;
» mais, s'il arrive que Dieu vous
» appelle, il faut les quitter sans y
» penser davantage, & courir vîte au
» vaisseau. Que si vous êtes déja vieux,
» gardez-vous de vous en éloigner,
» de peur que vous ne soyez pas prêt
» quand il appellera ».

Epictète conseille à tout homme raisonnable d'avoir toujours à la bouche, au commencement de toutes ses entreprises, les maximes qu'expriment ces vers :

Grand Dieu ! conduis mes pas où le Destin
m'invite ;
Je n'imiterai point cette race maudite,
Qui porte insolemment sa haute vanité
Jusqu'à braver tes loix & ton autorité.
Rien ne peut résister à ton pouvoir suprême :
L'impie envain se flatte en son audace extrême ;
Il voit tous ses projets tomber dans un matin,
Et succombe avec eux sous le joug du Destin.

On trouve à la fin du volume le *Tableau de Cébès* ou l'*Image de la vie humaine*. C'est une longue allégorie, où

toutes les vertus & les vices personnifiés paroissent sur la scène du monde, & y jouent les rôles dont nous sommes tous les jours témoins ; c'est-à-dire, que la Fortune, la Volupté & l'Ambition s'y montrent avec ces attraits qui séduisent, tandis que le commun des hommes, insensible aux charmes de la Sagesse, de la Continence & de la Modération, s'échappe de leurs bras pour s'enrôler sous les étendards des Passions impérieuses. D'après cette légère esquisse, vous voyez d'un coup d'œil le mérite & le plan de cet excellent Opuscule, dont il n'est pas possible d'extraire aucun endroit sans en diminuer le prix, à cause du rapport essentiel qu'il a avec le corps de l'Allégorie. *Cébès* vivoit environ 460 ans avant l'ère Chrétienne. Il nâquit à Thèbes en Béotie, & fut disciple de *Socrate*. *Diogène Laerce* dit qu'il composa trois Dialogues dont deux ont été perdus ; de façon qu'il ne nous reste que celui dont je viens de vous parler. Ce *Tableau* a toujours joui d'une si grande réputation, qu'il a été traduit dans

presque toutes les langues ; on en compte entr'autres quinze versions Latines faites en divers temps. C'est effectivement une des plus belles pièces de l'antique Philosophie, & Tertullien remarque que *Tertullien le Jurisconsulte*, son parent, en donna une explication au Public.

Francisci - Mariæ Muscettulæ, Archi-episcopi Rossanensis, Dissertatio Theologico - Legalis, de Sponsalibus & Matrimoniis quæ à filiis fam. contrahuntur, parentibus insciis vel justè invitis : cum V. Cl. Alexii Symmachi Mazochii adnotationibus atque additamentis ; cui accessère appendix nova nonnullarum decisionum Sac. Rot. Rom. quibus ex justo parentum dissensu denegatur exequutio sponsalibus à Filiisfam. initis, & Responsum pro veritate V. Cl. P. Virginii Valsechii Monachi Casinensis. Juxtà exemplar Romæ

inpressum anno 1766. Bruxellis, apud Emmanuelem Flon, Bibliopolam propè Monetam. C'est-à-dire, *Dissertation Theologico-Légale de François-Marie Muscettula, Archevêque de Rossano,* (dans le royaume de Naples) *sur les promesses de mariage & sur les mariages contractés par des enfans de famille, à l'insçu de leurs parens ou malgré leurs justes oppositions; avec des remarques & des additions, par Symmaque Mazochi: on y a joint un Recueil de décisions du Tribunal de la Rote, par lesquelles il est défendu de marier des enfans de famille, lorsque les parens ont des raisons solides de refuser leur consentement; avec une Consultation du P. Virginio Valsechi, Religieux du Mont Cassin. Un volume in-4° de 448 pag.* (sans compter les *Préfaces* qui en ont 38) *réimprimé conformément à*

l'édition donnée à Rome en 1766; à Bruxelles, chez Emmanuel Flon, Libraire, près de la Monnoie.

On voit, dans cette Dissertation sçavante de M. *Muscettula*, une ame honnête, sensible à l'amour du devoir, zélée pour la gloire & la prospérité des familles. Son travail est clair, net, méthodique. Il développe les principes de la plus saine Théologie, & s'appuie de toute la force des loix, pour assurer les droits de l'autorité paternelle sur les mariages des enfans de famille. Il fait voir que cette autorité ne détruit point la liberté des enfans, mais qu'elle la dirige dans un âge & dans une action où ils ont le plus grand besoin de lumières, & où les fautes qu'ils feroient seroient les plus funestes & les plus irréparables. Si M. *Muscettula* établit avec tant de solidité les droits de l'autorité paternelle, il ne fixe pas avec moins de sagesse les justes bornes dans lesquelles les parens doivent se renfermer, pour ne pas devenir les tyrans de leurs enfans: il défend avec la même vigueur la

liberté des enfans, que des parens sans principes, sans honneur, voudroient forcer à prendre des engagemens indécens ou honteux.

La matière n'avoit point encore été traitée avec autant de sagesse & de profondeur. Il n'est pas étonnant que cet Ouvrage ait été reçu avec un applaudissement général. Il est à souhaiter, pour le bonheur des Etats & pour l'avantage des familles, qu'il soit de plus en plus connu, & que les principes, qui y sont établis, deviennent la règle générale. M. *Mazochi* a ajouté au texte de M. *Muscettula* des notes & des dissertations qui sont utiles, & qui le feroient encore davantage s'il y avoit moins prodigué l'érudition Grecque & Romaine.

Pour ne rien omettre de ce qui pouvoit répandre de la lumière sur une matière si importante, on y a joint un Recueil d'autorités, qui sont précédées par un Bref de *Benoît XIV*, digne de la sagesse de ce sçavant Pontife. On y trouve plusieurs décisions du Tribunal de la Rote relatives à cet objet, & une Consultation fort dé-

taillée du Père *Virginio Valsecchi*, que les Docteurs des Académies de Florence & de Pise ont souscrite avec éloge. On trouve des exemplaires de ce bon Ouvrage chez *Valade*, Libraire rue Saint Jacques, près de la rue des Mathurins.

Lettres Illinoises, par J. A. P. auteur de Clarisse; un Volume in-12 de 325 pages; à Paris chez Merlin, Libraire au bas de la rue de la Harpe.

Un jeune Illinois, d'une taille svelte & d'une figure agréable, brave, généreux, sensible, est en commerce de pelleteries avec une habitation Françoise peu éloignée. Le hasard le conduit chez le Commandant, dont la fille, à la fleur de l'âge, eut charmé le cœur le moins porté à la tendresse. *Mamza*, c'est le nom de l'Illinois, est ébloui de la beauté de *Sophie*; la jeune Françoise n'est point insensible à l'admiration de l'Illinois. Bien-tôt ils s'aiment avec passion, mais respectant toujours l'honneur & la ver-

tu. Ils veulent ménager la délicatesse & les préjugés du vieux Guerrier qui ne manqueroit pas d'éclater s'il étoit instruit d'une intrigue entre sa fille & un Sauvage. On établit le fidèle *Ica* en qualité de Messager de l'Amour : celui-ci, sous prétexte de continuer le commerce de son maître, s'introduit souvent dans la maison du Commandant, où il porte les lettres de l'Illinois, auquel il va rendre les réponses de son amante. Voilà, Monsieur où commencent les *Lettres* qui composent ce Roman. Il n'est pas besoin de dire que *Manza* se plaint de la dure nécessité de se priver de la vûe de celle qu'il adore. Son style est plein de chaleur, de franchise, de sensibilité ; il s'exprime avec beaucoup de délicatesse, sans sortir du costume des forêts. » Dis-moi donc, » dit-il à l'aimable Françoise, com» ment se fait-il qu'une feuille de toi » me rende la vie ; explique-moi ce » mystère : ces caractères tracés de » ta main, cette feuille que tu as tou» chée, tout cela a une vertu secrette » que je ne comprends pas. Je n'en

» donnerois pas le plus petit morceau » pour tous les bijoux des Européens, » pour mon arc, mes flèches, pour » toutes les chevelures de mes enne- » mis, je ne dis pas encore assez, » pour moi-même...... Va, je les » conserve bien précieusement ces » feuilles; je les ai enfoncées dans un » coin de ma cabanne entre deux » morceaux de cèdre....Nuit & jour » je veille à la garde de mon trésor.... » S'il alloit m'échapper...... Ah, » malheur à celui qui oseroit mettre » la main dessus! »

Cependant le démon des combats, ordinairement si fatal aux amours, va mettre *Manza* au comble de ses voeux. Les Anglois doivent fondre sur l'habitation Françoise; le Commandant invite les Illinois alliés de son Roi à se joindre à ses guerriers. *Manza*, nommé chef des troupes auxiliaires, vole aux pieds de *Sophie*, qui l'accable des démonstrations les plus naïves du véritable amour. Mais il s'est donné une bataille; le père de *Sophie* en a reçu des nouvelles; on ne parle point du chef des Illinois;

on sçait seulement qu'il s'est exposé aux plus affreux dangers, & que c'est à son héroïque audace qu'on est redévable de la victoire. Quelles inquiétudes, quelles alarmes ! Enfin *Valcourt*, frère de *Sophie*; qui ne connoît *Manza* que sous le nom d'*Allid*, écrit à sa sœur; son récit, en comblant de gloire le Sauvage, ne fait que redoubler les frayeurs de l'amante désolée.
» Tout s'ébranloit, dit *Valcourt*; nous
» commencions à ne plus combattre
» qu'en désordre; déja nous perdions
» l'espérance, lorsque tout-à-coup une
» troupe d'Illinois ou plutôt de dé-
» mons commandés par le plus brave
» de tous les chefs, accourut se mettre
» entre l'ennemi & nous. Jamais bar-
» rière n'a été plus terrible. Exposés
» au feu de trois batteries à bout tou-
» chant, pressés par une troupe forte
» & nombreuse, la bayonnette sur la
» poitrine, je n'en ai pas vu reculer un
» seul. Je ne puis détailler ce que j'ai
» vu faire à ce chef, jeune homme de
» vingt ans au plus; mille fois prêt à
» périr, autant de fois prêt à frapper,
» par-tout il semoit la terreur & la

» mort. Ces braves gens ont été massacrés ; le peu qui en est resté a toujours soutenu jusqu'au moment où nous reprîmes courage..... » Je voudrois, pour tout ce que je possède, être l'ami de ce brave chef; » mais c'est un souhait bien inutile à » faire ; car sûrement il n'existe plus... » Je le fais chercher depuis long-temps » & je n'en ai pas encore reçu de » nouvelles ».

Sophie apprend enfin, par une autre lettre de son frère, que l'Illinois est échappé au danger, & que la plus étroite amitié les lie l'un à l'autre. *Valcourt* conduit *Manza* chez son père qui en est enchanté. Ils sont accompagnés du Chevalier *de Sainte-Anne*, que la vue de *Sophie* rend le plus amoureux des hommes. Il a surpris des regards d'intelligence entre *Sophie* & l'Illinois ; pour s'en éclaircir, il va dans la tente du Sauvage ; il y trouve la correspondance des deux amans & s'en saisit. *Manza*, en rentrant, cherche ses lettres, court chez *Sainte-Anne*, le blesse dans sa fureur ; *Valcourt* paroît ; *Sainte-Anne* appaise *Manza*, lui ra-

conte ſon hiſtoire : il ſe trouve être ſon frère, ſon propre frère. *Manza*, inſtruit & converti par l'Aumônier des François, embraſſe la religion de ſon amante Le Commandant apprend ce changement & les ſentimens de tendreſſe qui, depuis long-temps, uniſſent ſa fille au brave Illinois ; il conſent à leur union, & *Manza* reçoit de ſes mains le prix de ſa valeur & de ſon amour.

Ce petit Roman eſt un des mieux imaginés qu'on ait écrits depuis quelques années ; le ſtyle en eſt animé ; il ſe proportionne à toutes les nuances de crainte, d'eſpoir, de frayeur & de ſatisfaction que fait éprouver un amour violent. On y trouve dans la bouche du Sauvage quelques traits critiques de nos mœurs, qui, ſans être neufs, ſont toujours vrais. Les caractères tracés par l'auteur ont cette variété, cette vérité & ce contraſte qui plaît, attache, embellit la narration, dont une peſante monotonie eſt toujours le défaut le moins ſupportable. Je ſuis perſuadé, Monſieur, qu'après la lecture de ces *Lettres*, vous ne les confon-

drez point avec les productions vulgaires de ce genre.

Epître à M. le Comte de . . . . . . sur l'Opéra d'Adèle de Ponthieu.

VOUS lirez avec plaisir, Monsieur, cette agréable *Epître* de M. *de St. M.* . . . . à l'occasion du bel Opéra dont il vient d'enrichir notre Scène Lyrique.

Enfin, me voilà donc Auteur,
Puisqu'ainsi le dit ton Epître !
Auteur ! Soit : je m'en fais honneur ;
Sans oser prétendre au bonheur
D'honorer quelque jour ce titre.

Si cependant, comme autrefois,
Les Belles prisoient mon hommage ;
Croirois-tu qu'un desir volage
Vînt m'entraîner sous d'autres loix ?
Ami, non, tu ne peux le croire ;
Toi qui m'as vu, depuis vingt ans,
Toujours maîtrisé par mes sens,
Et fort peu jaloux en tout temps
De plaire aux Filles de Mémoire ;

Toi, mon sensible confident,
Qui protégeas discrettement
Mes amours légers ou fidèles,
Et que j'aimois d'un goût constant,
Moins qu'une beauté fort souvent,
Mais toujours bien plus que les Belles.

Tu le sçais, j'ai besoin d'erreurs :
Je suis né si vif & si tendre !
Il me faut toujours des faveurs,
Et j'ai l'audace de prétendre
A celles mêmes des Neuf Sœurs.

Pour un moment vois quel empire
Je dois à mes augustes nœuds.
La foudre obéit à mes vœux,
Et *Vénus* daigne me sourire.
Je commande : *Pluton* soupire ;
Apollon guide mes Concerts.
Aux divers accords de ma lyre,
Je calme ou soulève les Mers.
A ma voix les Cieux sont ouverts ;
Et chez moi la Cour Immortelle
Souvent se trouve pêle-mêle
Avec les Monstres des Enfers.
Oui, le désespoir & la haine
Viennent rugir dans mon séjour ;

Et de ma main je les enchaîne.
Pour être immolés à l'Amour.

Prenant une route nouvelle,
Ami, follement j'ai voulu
Peindre cet amour peu connu,
Cet amour antique & fidèle,
Toujours respectant une Belle,
Et combattant pour sa vertu *.
J'ai cru le projet très-louable;
Pardonne à ma simplicité;
Mais nos Dames, en vérité,
Ne m'ont sçu gré, chose incroyable,
Que de l'avoir exécuté
Sur le Théatre de la Fable.
Elles ont raison sûrement:
Rien n'est vrai, n'est bien que l'usage,
Aujourd'hui ce Sèxe charmant,
De son honneur juge & garant,
Préfère l'Amant qui l'outrage,
Au Chevalier qui le défend.
Tout est au mieux, je le confesse;
Et je reviens à mon ivresse:
Quand mon art trouve le moyen
D'unir enfin d'un doux lien

* Adèle de Ponthieu est un Opéra de Chevalerie.

Un Héros avec sa Princesse,
Ami, jusques là tout va bien ;
Tout me transporte & m'intéresse ;
Mais gare le Musicien.

Monsieur, il faut prendre la peine
De raccourcir, & promptement,
Ce récitatif qui me gêne,
Dit-il impérieusement.
Allons, qu'une demi-douzaine
De vers, coupés également,
Prépare un air de mouvement ;
Placez là les mots *vole*, ou *chaîne*,
Pour y produire un roulement.
Jettez des vers de sentiment
Dans tel Acte, dans telle Scène.
Mais, Monsieur....—Point d'entêtement.
Rayez ce développement ;
Je le veux, Monsieur : mon chant traîne.
J'ai d'ailleurs certains petits Airs,
Des Chœurs pour le Ciel, les Enfers,
Dont j'attends un effet unique.
Allongez, abrégez vos vers ;
Mettez des mots sous ma Musique.
Et j'obéis : helas, comment !
N'importe ; il est toujours content.

Quand rien ne gêne ſon ramage,
Et ſe moque, en s'applaudiſſant,
Du peu d'enſemble de l'ouvrage.
Ah, combien encor de tracas
Qu'il feroit trop long de décrire!
Il eſt ſage d'en parler bas:
Il eſt bien plus ſage d'en rire.

Almanach d'Agriculture.

SI vous aimez, Monſieur, que vos jardins & vos terres ſoient cultivés avec ſoin, vous ne pouvez guères vous diſpenſer de faire l'emplette de cet *Almanach d'Agriculture, néceſſaire à tout Laboureur, Fermier, Cultivateur, &c.; où l'on expoſe par Chapîtres tous les élémens de cette Science, & tout ce qui peut concerner les beſtiaux, la culture des terres, les engrais, les labours, les ſemailles, les récoltes, la conſervation des grains, & généralement tout ce qui a rapport aux différens travaux de la campagne; un petit Volume in-12 d'environ 200 pages; à Paris, de l'Imprimerie de P. Al. le Prieur, Imprimeur du Roi, rue Saint Jacques.*

Le but que ſe propoſe l'auteur de

ce livret utile, est de mettre, même à la portée des Paysans qui sçavent lire, les connoissances de leur état, dégagées d'erreurs, de fausses prédictions, de contes Astrologiques, d'histoires merveilleuses, & sur-tout des préjugés démentis par l'expérience. On s'est servi, d'après cette intention, du style le plus clair. Le rédacteur ne se borne pas à la culture des terres à bleds, à vins, &c.; il a fait entrer dans son plan jusqu'au potager, & même jusqu'aux fleurs; tous ces objets appartenans à la vie champêtre. Il s'est astreint scrupuleusement à ne parler que d'après les auteurs les plus instruits & les plus célèbres. Ainsi cet *Almanach* est le résultat de leurs préceptes lumineux & justifiés tous les jours par les succès qu'obtiennent ceux qui les suivent. L'auteur indique avec beaucoup de précision les travaux à faire pendant les douze mois de l'année.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Recueil de Médailles de Rois, de Peuples & de Villes qui n'ont point encore été publiées, ou qui sont peu connues : par M. Pellerin ; 9 volumes in-4° ; à Paris chez L. F. De-la-Tour Imprimeur-Libraire rue Saint Jacques ; plus *Observations sur quelques Médailles du Cabinet de M. Pellerin ; par M. l'Abbé le Blond sous-Bibliothécaire de la Bibliothéque Mazarine ; Brochure in-4° ; à Paris chez la Veuve Desaint Libraire rue du foin Saint Jacques.*

CES *Observations* de M. l'Abbé *le Blond* nous ont annoncé, Monsieur,

la fin des travaux de M. *Pellerin.* J'ai attendu qu'ils fussent terminés, pour vous en rendre compte. Le goût, la fortune, les emplois de cet illustre Antiquaire l'avoient mis en état de rassembler le plus beau Cabinet de Médailles qu'un particulier puisse posséder. Il en jouissoit en homme éclairé; il le communiquoit à ses amis, lorsque M. le Comte *de Caylus*, si connu par son zèle & par ses talens pour l'Antiquité, le pressa de faire part au public de ses richesses. M. *Pellerin* ne put se défendre de ses vives sollicitations. En 1762, il donna le *Recueil de Médailles de Rois qui n'ont point été publiées ou qui sont peu connuës.* Sans se jetter dans des discussions inutiles sur tout ce que l'on sait, M. *Pellerin* fait connoître une multitude étonnante de Médailles rares, ou mieux expliquées, qui répandent le plus grand jour sur l'Histoire de plusieurs Empires, célèbres autrefois dans l'Europe, dans l'Asie & dans l'Afrique. On y trouve sur-tout des détails intéressans, & des époques précieuses pour fixer l'ordre & la durée des regnes des succes-

ſeurs d'*Alexandre* dans la Syrie, dans l'Égypte, & dans les autres États dont ils furent les fondateurs.

Ce volume, accueilli par les applaudiſſemens de toutes les perſonnes intelligentes, fut ſuivi, en 1763, du *Recueil* en trois Volumes *de Médailles de Peuples & de Villes* : ouvrage conſidérable, & plus piquant encore pour la curioſité. Ce n'eſt plus l'Hiſtoire de quelques Rois qu'on éclaircit : c'eſt l'origine, la ſituation, les uſages, les Arts, la Religion des Peuples & des Villes que ces Médailles, & ſurtout les Médailles Grecques, nous repréſentent dans des tableaux ingénieux, & que M. *Pellerin* explique avec beaucoup de ſagacité. De célèbres Antiquaires avoient déjà publié d'excellentes choſes ſur cette matière. Mais les découvertes que M. *Pellerin* y a ajoutées, ſont du plus grand prix ; & par ſes ſoins cette belle partie de la ſcience des Médailles approche du point de perfection où elle peut être portée.

Il ſembloit que ces deux ouvrages euſſent dû épuiſer le fond de curioſi-

tés que renferme le cabinet de M. *Pellerin* : il y trouva encore de nouveaux trésors, qui méritoient d'autant plus d'être connus qu'ils intéressoient l'Empire Romain & les nombreuses Colonies qu'il répandit dans tout l'Univers, pour y faire connoître, aimer & respecter la majesté de Rome. Ces Médailles, que M. *Vaillant* n'avoit point vues, ou dont il n'avoit que des pièces altérées par l'injure des temps, remplissent le nouvel ouvrage en deux Volumes que Monsieur *Pellerin* publia en 1765, sous le titre de *Mélanges de diverses Médailles*. il y ajouta en 1766 deux *Supplémens*; il y suit toujours le même plan; il produit des pièces nouvelles ou mieux développées sur les Rois, sur les Peuples, sur les Villes, sur l'Empire Romain, sur ses Colonies. Il y donne plus d'étendue à quelques explications qui étoient trop succintes dans les Volumes précédens, & qui demandoient plus de détails. Sa modestie ne se refuse pas à en rectifier d'autres que ses propres réfléxions ou celles de ses amis

lui avoient fait reconnoître pour fausses ou pour incertaines. Une Table générale & bien raisonnée termine ces sept volumes, & réunit dans un très-bel ordre, cette multitude prodigieuse de différens sujets qui étoient épars. Aux yeux des connoisseurs cette Table est un morceau précieux, & qui facilite beaucoup les travaux sur la science numismatique.

M. *Pellerin* crut alors s'être acquitté de tout ce qu'il devoit au public. Il se trompoit ; & lui-même ne tarda pas à s'en appercevoir. Il avoit de très-belles Médailles des Rois Parthes qui indiquoient une Ère différente de celle que les Antiquaires avoient reconnue jusqu'alors. Il possédoit aussi beaucoup de Médailles des Rois de Perse, dont les Légendes étoient à la vérité écrites en caractères inconnus. Il n'en étoit que plus nécessaire de les mettre sous les yeux des Sçavans pour exciter leur curiosité & faire chercher des pièces de comparaison, qui pourront peut-être un jour nous dévoiler ces mystères. Enfin, M. *Pellerin* avoit fait de

nouvelles acquiſitions, & il s'y étoit trouvé des pièces rares qu'il étoit important de faire connoître. Tous ces objets firent la matière d'un troiſième & d'un quatrième *Supplémens*, qui parurent en 1767. Dans les années ſuivantes il y a joint deux Lettres, où l'on trouve des éclairciſſemens ſur l'Alphabet Phénicien, qu'il détermine par les Médailles. A pluſieurs autres monumens d'une excellente antiquité, il ajoute auſſi quelques pièces du Bas-Empire, qui ont leur intérêt. Il y entre dans un plus grand détail ſur quelques Médailles des Rois d'Arménie dans le treizième ſiècle.

Cette collection des ouvrages de M. *Pellerin* en neuf volumes, ſi conſidérable par tant d'objets importans pour l'Hiſtoire & la Géographie ancienne, eſt infiniment eſtimable par l'exactitude & la vérité étonnante avec laquelle la Gravure a rendu toutes ces Médailles ; la partie Typographique eſt auſſi de la plus grande beauté, & ſoutient la réputation que *Guérin* & *de-la-Tour* ſe ſont acquiſe par leurs magnifiques éditions.

Quant aux *Observations* que M. l'Abbé *le Blond* a publiées *sur quelques Médailles du Cabinet de M. Pellerin*, c'est un essai que ce jeune Sçavant, plusieurs fois couronné par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, fait dans l'art numismatique. Il est avantageux pour lui que cette carrière lui soit ouverte dans le Cabinet & sous les yeux d'un homme si éclairé. On estimera toujours ces discussions, lorsqu'elles porteront sur des objets utiles.

Séance publique de l'Académie Royale d'Écriture.

C'EST le 17 Novembre dernier que s'est tenue cette Séance publique, en présence de M. *De Sartine* Conseiller d'État & Lieutenant Général de Police & de M. *Moreau* Procureur du Roi du Châtelet. M. *Paillasson*, Secrétaire, a ouvert la Séance, comme il est d'usage, par un Discours, dans lequel, après avoir annoncé les objets qui occupent l'Académie & ceux qu'elle se propose de traiter par la

suite, il rend compte des matières sur lesquelles Messieurs *Guillaume*, *Goulin* & *Harger*, Professeurs, ont travaillé depuis une année. Le premier, chargé de *l'art d'écrire* & de *l'art de la vérification*, a réformé, dans l'un, toutes les lettres équivoques & impropres; dans l'autre, il a exposé les moyens pour dévoiler les artifices des faussaires. Le second a parlé, avec autant de netteté que de profondeur, sur le *Calcul* & sur les *Mathématiques*; le troisième s'est expliqué sçavamment sur la Grammaire Françoise. Ensuite M. *Paillasson* a nommé les nouveaux Professeurs qui alloient avoir l'honneur d'entretenir l'assemblée, & a terminé son Discours par le dénombrement de tous les avantages de l'Académie pour le bien général de la Nation.

M. *Vallain*, Professeur pour l'Écriture, a lu un Discours où il engage ses confrères à travailler de plus en plus à perfectionner les Arts & les Sciences que l'Académie embrasse; après quoi il a fait l'éloge de l'Écriture, & prouvé qu'elle est de la première né-

ceſſité, générale & particulière ; ce qui l'a conduit à la comparaiſon d'Écriture, & à faire voir que c'eſt la parfaite connoiſſance de cet Art qui conſtitue le vérificateur éclairé. M. *Vallain* s'eſt étendu ſur la Grammaire par rapport à l'art d'écrire correctement, &, après avoir fait quelques réfléxions ſur l'Arithmétique & ſur les Changes étrangers, il a terminé ſon Diſcours par faire connoître les avantages que le Public doit retirer des travaux de cette Académie.

M. *Taxis de Blaireau*, Profeſſeur pour le Calcul, a montré, par une Diſſertation intéreſſante, en partant de la plus haute antiquité, les progrès de l'Arithmétique chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs & les Romains. Il a fait voir combien cette Science étoit redevable aux Arabes & que c'eſt depuis la renaiſſance des Arts dans l'occident que l'Arithmétique eſt devenue plus utile à tous les États, & que les Italiens ont été les Maîtres de toutes les Nations de l'Europe, non-ſeulement dans cette Science, mais dans

tous les Arts ; M. *Taxis de Blaireau*, a fini sa Dissertation par l'éloge de l'Arithmétique & par le plan qu'il se propose de suivre dans son Cours.

Après cette lecture, M. *Dautrèpe*, Professeur pour la vérification, a lu un Discours fondé sur ces deux propositions : *les Ecritures peuvent-elles être imitées, déguisées ou falsifiées ? Est-il possible d'imiter, de déguiser ou de falsifier les Ecritures assez parfaitement pour en imposer à des vérificateurs intelligens & très-instruits de leur Art. M. D'autrèpe* est *convenu* de la première proposition fondée sur l'expérience de tous les temps. Il a *nié* la seconde, en démontrant que toutes les Écritures étoient absolument dissemblables : les raisons qui ont servi de base à son systême sont, la diversité des dispositions, celle des procédés dans l'action d'écrire, le plus ou le moins de travail. Il a tiré, de ces différens objets, des preuves qui établissent peremptoirement cette dissemblance ; d'où il a conclu qu'il étoit possible de distinguer, par la comparaison, les pro-

ductions d'une main de celles d'une autre. M. *Dautrèpe* a terminé son Discours en indiquant de quelle manière il professeroit l'Art qui lui a été confié.

Après M. *Dautrèpe*, qui a réuni tous les suffrages en sa faveur, M. *Collier*, Professeur pour la Grammaire Françoise, a divisé le Discours qu'il a lu en deux Parties : dans la première, il a fait connoître que l'étude de notre langue est entièrement indépendante de celle de toute autre langue ; &, se bornant à comparer la Langue Françoise avec le Latin, il a prouvé qu'on peut, sans le secours absolu de la Langue Latine, parler & écrire parfaitement en François. Dans la seconde Partie, il a fait voir que l'étude de la Grammaire Françoise devoit précéder celle des autres Langues ; que c'étoit la base, ou, pour mieux dire, la seule route pour y parvenir aisément ; & il a prouvé qu'on ne fera jamais un progrès rapide dans le Latin, si l'on ne possède auparavant la théorie de sa langue maternelle.

M. *Poiret*, Directeur, a fait ensuite le remerciement à Messieurs les Magistrats & à toute l'assemblée par un Discours bien fait & très-précis. La Séance s'est terminée par la distribution des Médailles que M. *De Sartine* a faite à Messieurs *Guillaume*, *Goulin & Harger* anciens Professeurs, & à M. *Michelet* ancien Secrétaire : distribution qui a été accompagnée de cette politesse & de cette bonté qui caractérisent toutes les actions d'un Magistrat aimable, que le meilleur des Rois a placé dans la Capitale de son Royaume pour la perfection de la Police & pour le bonheur de l'humanité.

Avis aux Vivans au sujet de quelques Morts ; par l'auteur de CHARLES ET VILCOURT *Brochure in-8° de 27 pag. à Paris chez* P. *Fr. Gueffier Libraire au bas de la rue de la Harpe.*

CETTE petite Brochure, pleine de sens & de véritable Philosophie, tend à rappeller les François à cet esprit

de franchise & de gaîté qui caractérisoit nos bons ayeux, & dont chaque jour, dans les sociétés, dans la Littérature & dans nos Spectacles, on s'éloigne avec le même soin que le fils orgueilleux d'un Parvenu cherche à faire oublier le nom & l'état de celui qui lui a donné le jour. L'auteur s'efforce de nous faire abjurer les extravagances qu'une Mode funeste nous fait adopter, & sur-tout de nous défaire de cette sombre Anglomanie qui porte la tristesse jusques sur nos habillemens. » Il » n'est pas un seul point sur le globe, » dit l'Anonyme en débutant, où la » Mode exerce un empire plus absolu » qu'en France. Je ne sçais comment » il est arrivé que, d'originaux que nous » étions sur cet article, donnant le ton » à tout l'Univers, depuis quelque » temps nous avons voulu devenir copistes. L'Exercice Germanique, l'Uniforme Tudesque, les » Poësies Allemandes, la Musique Italienne & les coutumes Angloises se » sont tout d'un coup emparés de nos » têtes. Jusqu'à présent nous n'avons

» encore rien emprunté des Russes ; » peut-être que *cela viendra*, comme » dit la Chanson. »

Pour donner plus de poids & d'énergie à ses leçons, l'auteur les met dans la bouche d'un Anglois qui nous reproche d'avoir échangé des vertus utiles & des qualités aimables contre les travers bisares de sa Nation. D'abord, il attaque le préjugé favori des François qui se regardent comme les modèles inimitables de la bonne plaisanterie, & qui pensent que c'est un fruit privilégié qui ne croît que dans leur sol. » Vous vantez sans cesse » dit-il, celle (la plaisanterie) du » Comte *Hamilton* ; mais vous avez » donc oublié qu'*Antoine Hamilton* » étoit Anglois ou bien Irlandois si » vous voulez ; enfin, il étoit le com- » patriote, aussi bien que le contem- » porain & l'ami, de *Steele*, de *Far-* » *quhar*, de *Swift* & de *Congrève*, qui » étoient bien plus plaisans que lui & » d'un ton tout aussi pur au moins, mais » qui n'auroient pas écrit aussi purement » que lui en François. *Antoine* étoit » grand comme père & mère quand

» il vint en France & il a passé toute
» sa vie en Angleterre, ou bien à
» Saint Germain chez le Roi d'An-
» gleterre, avec une Colonie Angloise,
» pour l'amusement de laquelle il a fait
» tous ces jolis riens de société qui
» vous amusent depuis ce temps-là. »

L'auteur, pour justifier des plaisanteries répandues dans les Papiers Anglois & qu'on trouve quelquefois assez plattes en France, dit, entr'autres raisons, que ces facéties, tombant sur des usages Anglois, sont par là même *intraduisibles* pour ceux qui ne sont pas au courant de ces usages. Il appuye ce raisonnement d'un exemple tiré des écrits de *Pascal*, que vous ne serez pas faché de lire ici. » Vous connoissez
» bien dit-il, les *Lettres Provinciales*,
» ces fameuses *Petites Lettres* si renom-
» mées par le sel attique de leur im-
» mortelle plaisanterie : eh bien, il y a
» quantité d'honnêtes gens en Angle-
» terre qui aiment infiniment la plai-
» santerie, qui en ont beaucoup eux
» mêmes & qui cependant n'ont jamais
» pu lire quatre pages de suite de ces
« *Petites Lettres* qui leur semblent si

» longues. Il n'en est pas de même de
» moi qui ai passé du temps en France
» & qui ne suis pas mal au fait du
» Formulaire & de la Constitution. Il
» est vrai que, quand le Père *Annat* ou
» le Jacobin, je ne sçais lequel des
» deux, vient à paroître sur la scène,
» l'ennui des sept péchés mortels me
» gagne, & je ne puis jamais achever;
» aulieu que dans les deux petites Let-
» tres de *Racine* à M. *Nicole*, la Mère
» *Angélique* & son Capucin ne m'ont
» jamais fait bâiller.

On nous reproche ensuite d'avoir abandonné les chefs-d'œuvres de l'inimitable *Molière* pour lui substituer des scènes d'horreur & d'attrocité révoltante; de préférer le ténébreux *Young* & ses Poëmes funèbres aux graces du *Ververt*, à l'esprit d'enjouement qui dicta tous ces jolis contes en vers & en Prose qui faisoient autrefois notre amusement.

Le Suicide, ce monstre affreux que nous avons érigé en Divinité tutélaire & secourable, est un autre objet des déclamations très-sensées de l'Anonyme.

» Nous prétendons, dit-il, avoir la li-
» berté de nous tuer parce que nous
» prétendons avoir la liberté, non-
» seulement de tout faire, mais de
» tout écrire & de tout penser. Le
» Suicide n'est guères plus ancien chez
» nous que la liberté de la Presse, & cer-
» tainement il ne remonte pas plus haut
» que la *Réformation*. C'est là son époque
» la plus reculée. Consultez les Chroni-
» ques de *Baker* & tous les Annalistes
» qui rendent le compte le plus mi-
» nucieux de nos petits événemens &
» de nos coutumes les plus triviales;
» & vous verrez qu'avant *Luther* & *Cal-
» vin* on ne mouroit en Angleterre
» que d'accidens & de maladies, ou de
» la façon des Médecins & des Char-
» latans, comme on meurt aujourd'hui
» chez la plupart des peuples civilisés
» ou non civilisés de l'Univers.

L'éloquent Anglois conclut son Discours par cette petite péroraison bien propre à faire impression sur ces cerveaux troublés & rembrunis par les noires vapeurs de la Philosophie dominante:

» Au nom de *Dieu*, Messieurs les Fran-
» çois, vivez, & vivez gais & joyeux

» comme faisoient vos pères. Il n'y » a pas d'époque dans votre histoire » qui n'ait produit des malheurs & » même des calamités. Adoucissez les » vôtres, comme vous faisiez autre» fois, *avec la petite chanson*; aussi » bien, il n'en sera ni plus, ni moins. » Débarrassez-vous de ce fatras de » Philosophie & de Politique qui ne » convient point à vos mœurs, & qui » vous rend méconnoissables aux yeux » de l'Europe; oui, c'est l'Europe en» tière qui vous conjure de ne copier » personne, & de redevenir ce que » vous étiez : car vous étiez char» mans.» Puissent des conseils aussi sages ranimer dans le sein de notre triste Nation, les ris, les jeux, la vivacité, le fond du caractère François! Malheur aux Écrivains, aux Poëtes, aux Dramatiques, qui, trop foibles pour marcher sur les traces de l'aîné des *Corneilles*, de *Racine*, de *Boileau*, de *Rousseau*, de *Gresset*, ne prennent pour génie que les accès d'une bile Philosophique, & pour enthousiasme que les fureurs d'une sombre misantropie!

*De la connoissance & de l'amour de J. C. Ouvrage revû & corrigé par M. l'Abbé *** ; un volume in-12 de 592 pages ; à Paris chez Charles-Pierre Berton rue Saint Victor.*

LE Père *de Saint Jure* Jésuite, un des auteurs les plus estimés de la Vie Spirituelle, a laissé plusieurs écrits ascétiques aussi variés que profonds. Plusieurs de ces ouvrages édifians étoient demeurés jusqu'à ce jour dans cette volumineuse prolixité qui étoit du gout de son siècle. On en a réduit quelques uns qu'on a mis en état de voir le jour ; d'autres ont servi de matériaux pour la composition de quelques ouvrages de piété ; il en reste encore qui demanderoient une bonne rédaction. M. l'Abbé *** donne ici l'exemple du travail qu'il recommande ; le Père *de Saint Jure* avoit composé un *in-folio de la connoissance & de l'amour de J. C.* On nous le donne en un seul volume in-12 ; cet ouvrage peut être regar-

dé comme une ſuite du Livre *des Elus au de J. C. crucifié*, du même auteur, & dont la ſeconde édition vient de paroître. L'ouvrage que je vous annonce eſt diviſé en trois Parties ; la première traite de la connoiſſance & de l'amour du Légiſlateur des Chrétiens ; la ſeconde, de la Charité & de ſes caractères ſacrés ; la troiſième eſt un tableau ou récit abrégé des actions de quelques Saints que leur amour pour Dieu a rendus plus célèbres ; comme les *Pauls*, les *Auguſtins*, les *François de Sales*, les *Madeleines* & les *Thérèſes.*

Vous auriez, Monſieur, une idée bien imparfaite de cet excellent Traité Spirituel, ſi vous l'aſſimiliez à cette foule de Livres du même genre où la dévotion ſe montre ſous des attributs qui la dégradent & la rendent ridicule aux yeux des libertins ; le volume dont il s'agit n'a aucun de ces défauts ; c'eſt un ſtyle noble & pur, ce ſont des raiſonnemens ſolides, c'eſt toute la dignité du Chef de la Religion Chrétienne préſentée avec cette ſimplicité

touchante qui lui concilie l'amour & la vénération de tous ceux qui s'occupent à la méditer. Les ames pieuses & toutes celles qui s'intéressent à la gloire de la Religion accueilleront favorablement un ouvrage, où tout conduit à la pratique des vertus les plus parfaites, & sçauront gré au rédacteur d'avoir entrepris un travail aussi pénible & aussi utile.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Décembre 1772.

LETTRE VIII.

Proverbes Dramatiques, Tomes 5 & 6; deux volumes in-8°., d'environ 350 pages chacun; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint Jacques.

JE vous ai rendu compte, Monsieur, des quatre premiers Volumes de ces *Proverbes* à mesure qu'ils ont paru, & vous avez applaudi à ce nouveau genre d'amusement, qui est très agréable en société, & qui n'exige ni

les apprêts ni les dépenses qu'on est obligé de faire, lorsque l'on veut monter un spectacle en règle & jouer la Comédie. On est moins difficile pour les Acteurs & l'on a presque toujours le plaisir de la surprise. Ce sont des espèces de petites Comédies dont M. *de Carm*** est, pour ainsi dire, le *Molière*, &, dans celles qu'il nous a données, il se rencontre souvent des Scènes qui feroient honneur aux meilleures pièces. Je vais parcourir rapidement les morceaux contenus dans ces deux derniers Volumes; vous trouverez vraisemblement qu'ils ne sont pas inférieurs à ceux qui les ont précédés.

L'IMPORTUN. Deux amans, la Comtesse *de Clérancy* & le Chevalier de *Sourville*, brouillés par un mal entendu, sont sur le point d'avoir une explication. Arrive précisément dans ce moment un certain *Vicomte* grand diseur de riens, lequel impatiente beaucoup le Chevalier qui veut se justifier. Sa maîtresse retient exprès le *Vicomte* quelques instans de plus pour tirer une petite vengeance de son amant. Il prend

au *Vicomte* une fantaisie de faire des vers pour la *Comtesse*. On le fait passer dans un cabinet, &c, lorsqu'il vient les rapporter, il ne trouve plus personne; on lui dit que la *Comtesse* a été obligée de sortir. L'impatience que le *Chevalier* a marquée pendant cette Scène, lui est très-favorable auprès de la *Comtesse*; de là l'application du Proverbe: *à quelque chose malheur est bon*.

LE CHIEN JUPITER. M. *de Valbert*, amant de Mademoiselle *de Saint-Aurèle*, surpris par la rentrée de l'oncle de sa maitresse, se cache dans un cabinet & convient de s'esquiver en prenant la droite, dès que cet oncle, qui est asthmatique, sera endormi; il ajoûte que, s'il se réveille, il contrefera avec un mouchoir le grattement de *Jupiter*, le chien de M. *de Saint-Aurèle*: la nièce lui répond que cet expédient là ne vaut rien, & que *Jupiter* est mort il y a six mois. Mais M. *de Valbert* est un des originaux les plus distraits qu'il y ait jamais eu; il oublie tout: au lieu d'aller à droite,

il prend la gauche ; il renverse les meubles ; il réveille l'oncle & se met à contrefaire *Jupiter*. M. *de Saint-Aurèle* appelle. Le hazard veut qu'il a arrêté dans le cours de la journée le mariage de sa nièce avec les parens de M. *de Valbert* ; il s'imagine être déja au matin, & que celui-ci s'est empressé de venir le remercier. Aussi, le Proverbe *il est plus heureux que sage*, convient parfaitement à M. *de Valbert*.

L'AMBASSADEUR. Autres Scènes de distraction encore plus comiques. La Marquise *d'Arville* femme d'un *Ambassadeur* a, pendant l'absence de son mari, une intrigue avec le Chevalier *de Rosemont*. *L'Ambassadeur* revient, & sa femme se hâte d'aller écrire pour prévenir le *Chevalier* ; celui-ci, qui n'a jamais vû le mari de sa maîtresse & qui oublie qu'il doit être incessament de retour, se met à l'apostropher très vivement. » Monsieur, lui dit-il, je » vous avouerai que je suis fort sur- » pris de vous trouver ici, & en robe- » de-chambre encore.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

» Je le suis davantage moi, du ton
» sur lequel il me paroit que vous y
» êtes.

LE CHEVALIER.

» Je vois que je suis sacrifié, & que,
» pendant mon absence, on ne perd
» pas un instant. On a bien raison de
» dire qu'il faut s'attendre à tout avec
» les femmes. Nôtre sort est à-peu-
» près égal; &, à vous dire le vrai,
» je ne me le persuadois pas.

LE MARQUIS.

» Monsieur, vous m'apprenez des
» choses qui ne me sont point agréables.

LE CHEVALIER.

» Et croyez-vous, Monsieur, qu'il
» me soit plus agréable de vous trou-
» ver ici, & en robe-de-chambre?

LE MARQUIS.

» Je crois en avoir le droit.

il prend la gauche ; il renverse les meubles ; il réveille l'oncle & se met à contrefaire *Jupiter*. M. *de Saint-Aurèle* appelle. Le hazard veut qu'il a arrêté dans le cours de la journée le mariage de sa nièce avec les parens de M. *de Valbert* ; il s'imagine être déja au matin, & que celui-ci s'est empressé de venir le remercier. Aussi, le Proverbe *il est plus heureux que sage*, convient parfaitement à M. *de Valbert*.

L'AMBASSADEUR. Autres Scènes de distraction encore plus comiques. La Marquise *d'Arville* femme d'un *Ambassadeur* a, pendant l'absence de son mari, une intrigue avec le Chevalier *de Rosemont*. *L'Ambassadeur* revient, & sa femme se hâte d'aller écrire pour prévenir le *Chevalier* ; celui-ci, qui n'a jamais vû le mari de sa maîtresse & qui oublie qu'il doit être incessament de retour, se met à l'apostropher très vivement. » Monsieur, lui dit-il, je » vous avouerai que je suis fort sur-» pris de vous trouver ici, & en robe-» de-chambre encore.

LE MARQUIS.

» Je le ſuis davantage moi, du ton » ſur lequel il me paroit que vous y » êtes.

LE CHEVALIER.

» Je vois que je ſuis ſacrifié, & que, » pendant mon abſence, on ne perd » pas un inſtant. On a bien raiſon de » dire qu'il faut s'attendre à tout avec » les femmes. Nôtre ſort eſt à-peu- » près égal ; &, à vous dire le vrai, » je ne me le perſuadois pas.

LE MARQUIS.

» Monſieur, vous m'apprenez des » choſes qui ne me ſont point agréables.

LE CHEVALIER.

» Et croyez-vous, Monſieur, qu'il » me ſoit plus agréable de vous trou- » ver ici, & en robe-de-chambre ?

LE MARQUIS.

» Je crois en avoir le droit.

LE CHEVALIER.

» C'est ce qu'il faudra voir. Peut-
» on être plus cruellement trompé ?

LE MARQUIS.

» Monsieur, ces plaintes-là me déplai-
» sent très-fort, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

» Eh bien, Monsieur, allez vous-
» en, vous ne les entendrez pas.

LE MARQUIS.

» Vous ne me connoissez pas appa-
» remment?

LE CHEVALIER.

» Non, Monsieur, & je suis très-
» fâché de voir que ce soit à vous qu'on
« me sacrifie; mais vous n'en jouirez
» pas longtemps, je vous le promets.

LE MARQUIS.

» Monsieur, ce ton-là ne me con-
» vient point du tout.

LE CHEVALIER.

» J'en suis fâché. Sortez, vous
» dis-je.

LE MARQUIS.

» Il eſt ſingulier que vous croyiez
» devoir me chaſſer d'ici.

LE CHEVALIER.

» Vous le prendrez comme il vous
» plaira ; ſi vous étiez de mes amis,
» je prendrois peut-être un autre ton ;
» mais avec un inconnu. . . . .

LE MARQUIS.

» Un inconnu ?

LE CHEVALIER.

» Sûrement ; je ne vous ai jamais
» vu nulle part, & vous ne devriez
» pas vous faire preſſer davantage de
» ſortir.

LE MARQUIS.

» C'eſt à moi de vous en prier : ap-
» prenez que je ſuis le maître ici.

LE CHEVALIER.

» Vous ?

LE MARQUIS.

» Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

» Pas tant que j'y serai.

LE MARQUIS.

» Monsieur, je vous dis que je suis
» le maître, encore une fois.

LE CHEVALIER.

» Habillez-vous, & nous verrons ».

L'Ambassadrice arrive ; le *Chevalier* reconnoît enfin que c'est le mari lui-même qu'il vouloit chasser de chez lui : il sort confondu, & *l'Ambassadeur* promet à sa femme de ne point faire de bruit à condition qu'elle ne le reverra plus. *Charbonnier doit être maître chez lui* : c'est le *Proverbe* de cette petite pièce ; il n'est pas moins juste que les autres.

LE PRINCE WOURTSBERG. Il s'agit d'un Musicien François que l'on pré-

ſente à un petit Prince d'Allemagne. On le fait chanter devant lui & devant les Princeſſes *Gudule* & *Utrique* ; tous les ridicules des étrangers qui eſtropient le François & qui tiennent une Cour aſſez mal ordonnée ſont rendus plaiſamment. Le Prince *Wourtsberg* trouve que le François qu'on lui préſente ne chante pas aſſez vîte, chante lui-même très-mal, mais fort rapidement ; & promet cinq cens ducas au Muſicien, pourvû qu'il prenne de ſes leçons & qu'il chante à ſa fantaiſie : *c'eſt gros-Jean qui remontre à ſon Curé.*

LE BOSSU. Le Chevalier de *Rouvigny* a eu une affaire d'honneur ; il prend à Lyon le nom du Préſident ſon frère & paroît borgne & boſſu. Sous ce déguiſement, comme il a beaucoup d'eſprit, il fait la conquête de deux jolies veuves ; l'une, nommée Madame *de Saint-Clair*, a beaucoup de prétentions ; l'autre, Madame *de Mouſon*, joint beaucoup de mérite à celui de la figure. Madame *de Saint-Clair*, qui avoit raillé hautement ſa rivale d'ai-

mer un homme fait comme le *Président*, cherche à l'épouser. Le *Président* aime Madame *de Mouson*, mais veut se venger de l'autre veuve. Il fait ensorte qu'elle réitère ses propositions de mariage, tandis que Madame *de Mouson* est dans un cabinet voisin ; elle paroît subitement ; alors le *Président* déclare que ce n'est pas Madame *de Saint-Clair* qu'il épouse, mais que, comme elle l'avoit traité avec mépris, il avoit voulu lui prouver qu'il étoit digne d'être aimé d'une honnête femme ; puis il ôte son bandeau, fait disparoître sa bosse, offre sa main à Madame *de Mouson*, & Madame *de Saint-Clair* sort en laissant éclater son dépit. Le Proverbe est : *il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau.*

La Robe de chambre. Un homme veuf, M. *Le Rond*, invite son ancien ami M. *de Saint-Maur* & Mademoiselle *de l'Epine* sa nièce, à passer quelques temps avec lui à sa campagne. M. *de Saint-Maur* lui présente sa parente & sort pour aller achever quelques affaires. Cette nièce est une bégueule très for-

maliste. M. *Le Rond* veut supprimer les cérémonies, la fait asseoir sur un canapé; s'assied à côté d'elle & lui demande les libertés du mariage : elle s'effarouche beaucoup; l'oncle revient, & M. *Le Rond* prétend qu'il n'étoit question que de la liberté de mettre sa robe de chambre. Cette nièce *est comme l'anguille de Melun qui crie* &c. La Scène du tête-à-tête de Mademoiselle *de Saint-Maur* & de M. *Le Rond*, est une des plus agréables de ce recueil.

LE SOT ET LES FRIPONS. C'est un nigaud qui arrive dans un Caffé pour épouser la fille de la Limonadière. Deux fripons lui volent assez adroitement son argent & sa bague; mais un autre amant de la jeune fille (M. *du Pont*) s'est apperçu de tout, & lui fait rendre ce qu'on lui a pris. La Limonadière déclare que son intention n'est pas que sa fille épouse un benêt; elle l'accorde à M. *du Pont* qui se trouve le neveu d'un de ses compères. La filouterie de ces sortes d'escrocs qui fréquentent les lieux publics, est supérieurement peinte dans ce dernier

Proverbe dont le mot est, qu'*il ne faut pas se confesser au Renard.*

LA SONNETTE. La Scène est dans une Ville de garnison. Le Chevalier *Du Parc* a gagé avec deux autres Officiers qu'il auroit les bonnes graces de Madame *Victorin* femme du Commissaire des Guerres, & qu'il entreroit la nuit chez elle. Effectivement elle lui a remis la clef de la porte en lui donnant rendez-vous pour le soir ; mais elle dit tout à son mari, convient avec lui qu'il attachera une sonnette à la porte & que, lorsque le *Chevalier* se présentera, le bruit de cette sonnette éveillera un gros chien qui sera lâché dans la cour. Tout s'exécute comme elle l'avoit disposé ; chaque fois que le *Chevalier* veut entrer, la sonnette & le chien font un tapage épouvantable ; il n'ose avancer, les Officiers qui avoient fait le pari le bernent impitoyablement ; M. *Victorin* paroît lui-même à la fenêtre & appelle :

» Monsieur le Chevalier *du Parc* ?

Le Chevalier DU PARC.

» Réponds pour moi, *Saint-Vignard.*

M. De Saint-Vignard.

» Ah, ah, vous n'êtes pas encore
» couché, Monſieur le Commiſſaire.

M. Victorin.

» C'eſt vous, Monſieur *de Saint-*
» *Vignard*.

M. De Saint-Vignard.

» Oui, vraiment, je paſſe par ici.

M. Victorin.

» Oui; mais vous avez avec vous
» M. le Chevalier *du Parc*, n'eſt-ce
» pas?

M. De Saint-Vignart.

» Pourquoi me demandez-vous
» cela?

M. Victorin.

» Je ne vous le demande pas;
» car j'en ſuis ſûr. Madame *Victorin*
» vient de me dire qu'il avoit parié
» qu'il entreroit chez elle la nuit.

M. DE LA VIROUX, *au Chevalier du Parc.*

» On se moque de toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Paix donc.

M. VICTORIN.

» Elle le prie de renoncer à ce pro-
» jet, parce qu'elle a grande envie de
» dormir.

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

» Dis qu'elle m'a donné la clef, pour
» la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Mais.....

M. DE LA VIROUX.

» Dis, dis; nous sçaurons plus com-
» plettement comme elle le joue.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» On dit qu'il n'a pas tort, puisque

» Madame *Victorin* lui avoit donné
» une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

» Cela eſt vrai, elle lui a donné
» une clef; mais elle le prie d'être
» perſuadé qu'avec cette clef on reſte
» à la porte.

M. DE LA VIROUX.

» Fort bien.

M. VICTORIN.

» Qu'en Province, celui qui fait
» le plus de bruit ne réuſſit pas tou-
» jours auprès des femmes, & qu'on
» ne fait ſouvent qu'éveiller les voiſins,
» ſans allarmer perſonne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Cela arrive quelquefois, M. le
» Commiſſaire.

M. VICTORIN.

» Vous chargez-vous de dire tout ce-
» la à M. le Chevalier *Du Parc*?

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Ne vous inquiétez pas ; il le sçait » déja.

M. VICTORIN.

» Ah, je vous entends. En ce cas-» là, je vous souhaite à tous le bon soir.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Et la clef, ne la voulez-vous pas ?

M. VICTORIN.

» Non, non; laissez-la dans la ser-» rure, cela est égal ». Le *Chevalier* en se retirant jette la clef avec dépit, & les autres le forcent de convenir qu'il a perdu la gageure. Le mot est : *plus de bruit que de besogne.*

LE TROMPEUR FAVORABLE. M. *le Blant*, Tuteur de Mademoiselle *de Saint-Genest*, veut épouser sa pupille qui est riche, & la brouiller avec le Chevalier *Ducherny* son amant. Il donne rendez-vous dans le pavillon du jardin à *Julie* femme de chambre, & écrit au

Chevalier au nom de Mademoiſelle *de Saint-Geneſt*, de s'y rendre le ſoir même ; puis il fait venir un Commiſſaire afin de les ſurprendre & de faire croire à ſa pupille que ſon amant donne des rendez-vous à *Julie* ; mais le hazard fait que Mademoiſelle *de Saint-Geneſt* vient dans le pavillon, qu'elle y rencontre le *Chevalier*, & le Commiſſaire qui les y trouve vient dire au Tuteur qu'ils ne demandent pas mieux que de s'épouſer. Il eſt pris dans ſes propres pièges, & c'eſt un nouvel exemple qui prouve que *la Tricherie revient à ſon Maître*.

LA GUINGUETTE. Madame *Minuit* Sage-Femme & Mademoiſelle *Goton* ſa fille ſe trouvent aux Porcherons. M. *Piquepoint*, Tailleur, qui eſt amoureux de *Goton*, ſe ſert d'un moyen ſingulier pour l'obtenir de ſa mère. Il donne le mot à un de ſes amis nommé M. *de la Treſſe*, Perruquier, & tous deux ſe placent à la table voiſine de celle de M. *Minuit*. M. *de la Treſſe* commence une diſpute avec cette femme, *Piquepoint* veut l'appaiſer, prend enſuite ouvertement le parti de la mère

Goton, offre de se battre pour elle ; enfin, gagne tellement son amitié, qu'elle consent d'en faire son gendre. Cette ruse-là est un peu rafinée : mais *tout chemin conduit à Rome*.

L'AMATEUR DU TRAGIQUE. M. *Trendreville* a un goût décidé pour les Tragédies, & se laisse attendrir à toutes les exclamations qu'elles contiennent. Il a une nièce nommée Mademoiselle *de Rinant* qui ne demande pas mieux que d'épouser un M. *de la Chainière*. Un ami commun, M. *du Rivault*, leur conseille de profiter de la manie de M. *Tendreville*, &, dès que ce dernier arrive, M. *du Rivault* lui présente M. *de la Chainière* qui, dit-il, a une Tragédie toute prête. M. *de la Chainière* se défend quelque temps : mais on le force de réciter des morceaux de son ouvrage ; il déclame au hazard quelques vers emphatiques dans lesquels un père refuse sa fille à celui qui l'aime ; M. *Tendreville* fond en larmes : alors on lui dit que c'est l'histoire véritable de M. *de la Chainière* qui est épris de Mademoiselle *de Rinant*, & l'oncle, qui ne veut pas ressembler au tyran de la

Tragédie, lui accorde la main de sa nièce. Tout cela s'exécute sur le champ : tant il est vrai qu'il *faut battre le fer tandis qu'il est chaud*.

Je ne vous parlerai, Monsieur, que des Proverbes les plus remarquables du sixième & dernier Volume. LE MÉDECIN GOURMAND. M. *de Belronde* a fait apprêter un guignard & une poule de mer pour son dîner. M. *Bremin* son Médecin arrive dans ces entrefaites, & il le prie d'en manger sa part ; le Médecin l'accepte : mais, comme M. *de Belronde* témoigne avoir grand appétit, le Docteur tombe dans une rêverie profonde, puis le regardant avec un air d'inquiétude : » Qu'est-» ce que vous avez ? Vous êtes jaune » aujourd'hui.

M. DE BELRONDE.

» Jaune !

M. BREMIN.

» Oui, je parie que vous n'avez pas » pris la dernière médecine que je vous » ai ordonnée.



M. DE BELRONDE.

» La dernière, non ; mais j'en avois
» pris trois.

M. BREMIN.

» Ce n'étoit pas assez. Voilà com-
» me on se met dans le cas de re-
» tomber. Avez-vous dormi cette
» nuit ?

M. DE BELRONDE.

» Oui, j'ai dormi huit heures de
» suite.

M. BREMIN.

» Voilà justement ce que je disois.

M. DE BELRONDE.

» Comment ?

M. BREMIN.

» Les liqueurs s'épaississent ; voilà
» comme une grande maladie com-
» mence. Vous êtes bien déraison-
» nable.

M. DE BELRONDE.

» Mais je n'ai pas ſoupé hier.

M. BREMIN.

» Auſſi cela vient-il d'un amas d'hu-
» meurs qui eſt prêt à faire un ravage
» horrible. Il faut l'empêcher.

M. DE BELRONDE.

» Quoi, Docteur, vous croyez....

M. BREMIN.

» Tenez, ne badinons pas avec cela.

M. DE BELRONDE.

» Vous m'allarmez.

M. BREMIN.

» Écoutez-moi : vous êtes bienheu-
» reux que je ſois venu ici ; il fau
» couper court au mal.

M. DE BELRONDE.

» Que faut-il faire ?

M. BREMIN.

» Je ne vous dirai pas de vous cou-
» cher, mais de vous tranquillifer,
» & de boire de l'eau de poulet toute
» la journée : nous verrons ce foir s'il
» faudra vous faigner.

M. DE BELRONDE.

» Je croyois me porter le mieux du
» monde.

M. BREMIN.

» Voilà comme fouvent on fe trom-
» pe, & que l'on ne prévoit rien.
» Sans moi, je ne fçais pas ce qui en
» feroit arrivé.

M. DE BELRONDE.

» Je vous remercie bien, Docteur.
» Je ne pourrai donc pas dîner ?

M. BREMIN.

» Dîner ? Non vraiment. Je m'en
» vais fonner, pour qu'on vous faffe
» de l'eau de poulet.

M. *de Belronde* se soumet à cette ordonnance rigoureuse : le Médecin mange devant lui son guignard tout entier ainsi que sa poule de mer ; &, tandis qu'il lui fait prendre l'eau de poulet, il boit son vin du Clos Vougeau, & s'en va sur le champ dans une autre maison rire aux dépens de son prétendu malade : le Proverbe est, *qui se fait brebis, le loup le mange.*

La Marchande de cerises est peut-être la plus ingénieuse de toutes ces petites pièces. La Scène est dans un Caffé : un Officier nommé M. *d'Escabious* communique à M. *de Saint-Damase* son ami l'embarras où il est pour remettre une lettre à Mademoiselle *Marianne* fille de Madame *Mignonette* la Limonadière ; il en est fort amoureux : mais la mère la veille de près. Entre la mère *Gogome*, qui veut absolument vendre un panier de cerises. Il vient une idée à *Descabious* ; il parie que les yeux de Madame *Mignonette* sont plus grands que ces cerises ne sont grosses,

M. DE SAINT-DAMASE.

» Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

» Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Qu'eſt-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

» Eh bien, le panier de ceriſes.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Voilà qui eſt fait.

M. D'ESCABIOUS.

» Mais il faut les meſurer.

M. DE SAINT-DAMASE.

» C'eſt ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, *s'approchant.*

» Madame *Mignonette*, nous venons
» de faire un pari.

MADAME MIGNONETTE.

» Q'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs ?

M. D'ESCABIOUS.

» Vous me ferez gagner ; car cela » vous regarde.

MADAME MIGNONETTE.

» Moi, comment donc ?

MADEMOISELLE MARIANNE.

» Ah, ma chère mère, vous l'avez » sûrement entendu ; car je l'ai entendu, moi.

MADAME MIGNONETTE.

» Voulez-vous bien vous taire ?

M. D'ESCABIOUS.

» Tenez, Madame *Mignonette*, *Saint-Damase* trouve ces cerises fort » belles, & moi j'ai parié que vos » yeux sont plus plus grands qu'elles ne » sont grosses.

MADEMOISELLE MARIANNE.

» Voilà ce que j'ai entendu.

MADAME MIGNONETTE.

» Encore. (*A M. d'Escabious.*) Mon» sieur, mes yeux sont comme ils sont ;

» mais ils ne sont pas si grands que vous » le dites.

M. D'ESCABIOUS.

» Et moi je soutiens que je gagne» rai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Et comment saurons nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

» En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

» Si Madame *Mignonette* le veut » bien, cela sera fait tout de suite. » (*Il prend deux cerises qui tiennent en-* » *semble, & il dit à Madame Migno-* » *nette,*) Permettez.

MADAME MIGNONETTE.

» Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

MADAME

MADAME MIGNONETTE.

» Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

» Fermez les yeux, je metterai ces » cerises dessus, & *Saint-Damase* ju- » gera.

MADAME MIGNONETTE.

» Non, non, on se moqueroit de » moi.

MADEMOISELLE MARIANNE.

» Ah, ma chère mère !

La Mere ROGOME.

» Allons, mon cher cœur, ne faites » pas la petite bouche, afin que je » vende mon panier de cerises.

MADAME MIGNONETTE.

» En vérité...

Allons, allons. (*Il met les cerises* » *d'une main sur les yeux de Madame* » *Mignonette, & de l'autre il donne la* » *lettre à Mademoiselle Marianne*) Tu » vois, je t'en fais juge.

La Mère ROGOME.

» Voilà mon Cousin
» L'allure
» Mon Cousin,
» Voilà mon Cousin
» L'allure.

Le Proverbe est : *il faut amadouer la poule pour avoir les poussins.*

LE MARI. Madame *de Mondoux*, riche Bourgeoise, reçoit chez elle la plus haute compagnie & son mari joue un si mince personnage dans sa propre maison, que la moitié des convives ne le connoit pas, même de vue. Des femmes de qualité s'amusent à la tourmenter en adressant la parole à ce mari qu'elle méprise. Ensuite on raconte l'histoire d'une autre femme qui avoit envoyé le sien souper avec le précepteur de son fils. Ce trait ouvre les yeux à M. *de Mondoux*; il prend son parti, donne des ordres à un laquais, &, comme on annonce qu'on a servi, il offre la main à Madame *de Mondoux*.

MADAME DE MONDOUX.

» Mais vous extravaguez ! c'est à » ces Dames.

M. DE MONDOUX.

» Non, Madame; je n'extravague » point; vous n'aurez pas l'honneur de » souper avec elles, & moi je n'irai » point souper avec le Précepteur de » mon fils,

MADAME DE MONDOUX.

» Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE MONDOUX.

» Que nous souperons ensemble, à
» Bondy.

MADAME DE MONDOUX.

» A Bondy ?

M. DE MONDOUX.

» Oui, Madame, à la première
» poste sur le chemin de ma terre de
» Champagne, où nous allons aller tous
» les deux, jusqu'à ce que vous ayez
» fait des réfléxions plus mûres. L'his-
» toire qu'on vient de conter m'a
» déterminé à ce parti, qui est le seul
» à prendre pour vous & pour moi.

MADAME DE MONDOUX.

» Mais, Mesdames, souffrirez-vous ?

M. DE MONDOUX.

» Ces Dames n'ont rien à dire à
» cela. Vous voyez que les gens du
» meilleur ton blâment toute femme
» qui ne tient pas toute sa considé-
» ration d'un mari raisonnable ; ainsi
» il n'y a pas à hésiter.....

MADAME DE MONDOUX

» Monsieur, je vous promets....

M. DE MONDOUX.

» Je n'écoute rien, Mesdames, Mes-
» sieurs, je vous dois le trait de lu-
» mière qui vient de m'éclairer ; j'ai-
» me la paix, mais je ne veux point
» être avili aux yeux du monde, &
» encore moins aux miens. Soupez ici,
» si cela vous convient, je n'ose vous
» en prier, puisque je ne pourrai pas
» vous y faire les honneurs, & plai-
» gnez-moi du moins d'avoir été obli-
» gé d'en venir à cette extrémité. » Il emmène sa femme, & cette résolution subite confirme le Proverbe : *qui se sent morveux, se mouche.*

LE COMEDIEN BOURGEOIS. M. *Robineau*, fils d'un Procureur, a la fureur de jouer la Comédie & vient de prendre une leçon de *le Kain.* Son père le querelle beaucoup & le menace de le faire mettre à Saint Lazare. Le jeune homme, l'instant d'après, arrête son domestique afin de répéter son role : le domestique s'enfuit : alors notre Acteur a recours à la perruque de son père & se met à lui adresser bien tendrement des vers de *Racine* ; dans ce moment le père veut sortir ; il demande sa perruque.

ETIENNE.

» Eh, Monsieur, je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait?

ETIENNE.

» Elle étoit là sur la tête, dans le
» poudroir, & je ne trouve ni la
» tête ni la perruque.

M. ROBINEAU.

» Mais il faut que je sorte.

ETIENNE.

» Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU.

» Veux-tu bien la chercher?

ETIENNE.

» Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU, *le fils.*

» Je me souviens à présent, voyons;
» *à la tête à perruque.*

» Ah, n'en voilà que trop: c'est trop me faire
entendre,
» Madame, mon bonheur, mon crime, vos
bontés,
» Et sçavez-vous pour moi tout ce que
vous quittez!

Il se jette à genoux.

» Quand pourrai-je à vos pieds expier ce
reproche?...

ÉTIENNE, *entrant avec Monsieur Robineau.*

» Eh, Monsieur, la voilà votre per-
» ruque, je sçavois bien qu'elle n'é-
» toit pas perdue. *Il emporte la tête à perruque.*

M. ROBINEAU, *le fils.*

» Eh, que fais-tu donc. *Il suit Étienne.*

M. ROBINEAU, *l'arrêtant.*

» Quoi, Monsieur, malgré la pro-
» messe que vous venez de me faire,
» vous continuez à jouer la Comédie,
» & avec ma perruque encore!

M. ROBINEAU, *le fils.*

» Mon père....

M. ROBINEAU.

Q'avez-vous à dire, quand je vous
» prends sur le fait? Quoi, vous ne di-
» siez pas là des vers à genoux & à
» ma perruque? Je crois qu'il me fe-
» roit jouer moi-même, si je le laissois
» faire. Je vous en donnerai des per-
» ruques, pour vous exercer.

M. ROBINEAU, *le fils.*

» C'étoit pour la dernière fois.

M. ROBINEAU.

» Mais voyez un peu, il faut bien
» avoir la rage de la Comédie pour

» s'exercer avec ma perruque ! Que cela vous arrive encore. Vous verrez » que je vous tiendrai parole. A Saint » Lazare, oui Monsieur, vous irez, je » vous en réponds bien. Avec ma » perruque !

M. ROBINEAU, *le fils*.

» En vérité mon père.....

M. ROBINEAU.

» Que je n'entende plus parler de Co» médie, & allez-vous-en tout-à» l'heure chez votre Agrégé.

M. ROBINEAU, *le fils*

» Je m'en y vais.

M. ROBINEAU.

» Mais voyez l'impudence, prendre » ma perruque ! *Il sort.*

M. ROBINEAU, *le fils prenant sa canne & son chapeau.*

» Il vaut mieux aller répéter avec » celle qui jouera *Junie*. Après tout ce » train-là, je serai bien heureux si je » n'ai pas oublié ce que M. *le Kain* m'a » dit. » Le Proverbe est, *a beau prêcher qui n'a le cœur de bien faire.*

Il faut, Monsieur, certainement beaucoup d'imagination pour inventer tant d'aventures, plus plaisantes les unes

que les autres. Vous trouverez dans ces *Proverbes*, comme dans les anciens, de la vérité, de la facilité dans le dialogue, de la gaîté, de la justesse dans l'application des maximes qui font la morale de chacun de ces petits Drames ; & vous penserez avec moi qu'un auteur qui a tant de fécondité dans le choix des sujets & de ressources dans les détails, pourroit aspirer plus que personne à l'honneur d'enrichir la Scène de nouvelles intrigues & de nouveaux caractères. On trouve & l'on vend séparément chez le même Libraire les quatre premiers Volumes de ces *Proverbes*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 22 Décembre 1772.

LETTRE IX.

Discours prononcé en l'Assemblée publique de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 8 Mai 1772, jour de la distribution solemnelle des Prix ; par M. le Chevalier de Solignac, Secretaire perpétuel. On

y a joint l'ouvrage qui a remporté le prix des Belles-Lettres ; à Nancy chez Claude le Seure Imprimeur & Libraire.

CE Discours de M. *Solignac* est un monument élevé à la gloire des Lettres ; l'auteur indique les services que la Société en a recueillis ; il faut l'entendre lui-même s'expliquer sur cet objet intéressant » Peut-on ignorer, » Messieurs, que c'est la culture des » Lettres, & que ce n'est qu'elle seule » qui a débrouillé parmi nous le cahos » de l'ignorance, étendu l'empire de » la Raison, & démêlé cette foule de » rapports délicats, cette filiation d'i- » dées qui sont le germe mutuel les » unes des autres ; que c'est elle qui, » créant, pour ainsi dire, un monde » nouveau, a substitué à une éduca- » tion rude & grossière, à une simpli- » cité brutale & farouche, au fiel de » la misantropie trop commune au- » trefois, un esprit d'insinuation, d'en- » jouement & de douceur, & cette » élégance de manières qui relève du » moins l'éclat des vertus, si elle ne » les supplée ; que c'est uniquement

» le goût des Lettres qui a poli nos
» mœurs, persuadé la nécessité de
» l'ordre, épuré les Loix. . . . . Ce
» que nous devons particulièrement
» aux Lettres, c'est l'art de joindre
» dans nos écrits le ton du sentiment
» à la force des idées, la délicatesse
» à la profondeur, l'abondance à la
» précision, & les graces d'une dic-
» tion légère & naïve à l'énergie brû-
» lante d'un esprit créateur. Ce n'est
» plus le temps où l'on prenoit les
» grands mots pour de la chaleur, les
» tournures bisarres pour des pensées,
» l'embarras & la contrainte pour de
» la force, des entassemens de figures
» pour d'heureux transports, & une
» basse médiocrité pour de l'opulence ».

M. *de Solignac* s'efforce d'exciter dans le cœur des Lorrains l'ardeur pour les succès de la Littérature ; il se plaint du petit nombre de contendans aux Prix Académiques dans une Province où l'esprit & les talens sont si communs, & qui ne demandent, pour être couronnés, que quelques efforts & un peu d'application. Il touche ensuite, mais très-légèrement, un mot

des deux Discours qui, avec celui dont je vais vous entretenir, ont concouru à la dernière séance ; il en indique les meilleurs traits ainsi que les défauts, avec cette noble franchise qui fait un des plus beaux priviléges de la République Littéraire & cette politesse que donne le commerce de la Cour : « Ces » défauts, Messieurs, nous ne prenons » la liberté de les relever que pour l'in- » térêt des Lettres dont nous sommes » chargés de procurer l'avancement.... » Ce n'est même qu'avec douleur que » nous offrons ici des travaux sans suc- » cès. Nous respectons le tronc des » chênes, dont nous n'approuvons point » les branches qui en flétrissent la beau- » té. Ainsi les Nymphes de *Diane*, lors- » qu'elles vouloient désarmer les Dieux » de Cythère endormis, ne portoient » qu'avec crainte leurs mains armées de » ciseaux sur les aîles de ces enfans ai- » mables ». L'exemple de M. *de Solignac* est une nouvelle preuve, Monsieur, qu'il est des talens qui ne vieillissent point ; à 88 ans, il répand sur ses écrits autant de fleurs qu'il en versoit dans le printemps de son âge. Il offre le spec-

tacle agréable des Graces légères que les rides ne mettent point en fuite, & des Muſes riantes qui font briller ſur des cheveux blancs les roſes d'*Anacréon* & de *Saint-Aulaire*.

Le Diſcours qui a réuni les ſuffrages eſt de M. *Ferlet*, *Docteur Aggrégé dans l'Univerſité de Paris*, & *Profeſſeur d'Humanités au Collège de l'Univerſité de Nancy*. Il traite *du bien & du mal que le commerce des femmes a fait à la culture des Lettres*. Je ne ſais ſi vous ſavez, Monſieur, qu'à l'Académie de Nancy, le ſujet ſur lequel on fonde ſes eſpérances aux prix, eſt au choix de celui qui compoſe; on a cru, en établiſſant la liberté des matières, mettre les talens plus à l'aiſe & les affranchir des entraves qui les reſſerrent dans d'autres Académies. Cette ſpéculation peut être bonne; mais il ne falloit pas trop l'étendre; en propoſant trois ou quatre ſujets de différente eſpèce, mais tous utiles, on n'eut point gêné les eſprits; on eût accru nos lumières, au lieu qu'en laiſſant le champ abſolument libre, la jeuneſſe, qui brigue les diſtinctions Littéraires, s'embarraſſant peu de l'utilité des matériaux qu'elle veut employer, ne cherche qu'à les embellir

& à mériter la couronne, au moins, par le ſtyle. Je conviens, avec le Secrétaire Perpétuel de l'Académie de Lorraine, que la diction du Diſcours dont il s'agit ici eſt *douce & facile, ſimple & gracieuſe, vive & délicate, montrant des prétentions ſans les annoncer.* J'ajoûterai même qu'il eſt peu de ſemblables productions où l'on remarque autant de pureté de ſtyle, de vérité dans les tableaux particuliers, de rapidité dans la marche & de zèle pour la gloire des Lettres; mais à quoi bon toute cette dépenſe & tout cet appareil? Avec ces talens, ces connoiſſances & cette facilité d'écrire, ne pouvoit-on pas en faire un meilleur uſage & ne point s'occuper d'une queſtion frivole, qui ne peut être que l'objet d'une amplification de jeunes Rhétoriciens? Eh, dans ce champ de la Littérature, ſi riche, ſi fécond, ſi abondant, combien de parties eſſentielles où l'on n'a preſque pas encore touché! Combien de problêmes dans l'Hiſtoire! Combien de points dans la Morale! Combien de ténèbres ſur l'origine & les progrès de la civiliſation en Europe! Combien d'auteurs de chefs-d'œuvre de l'Antiquité,

ſur leſquels nos études ne ſe ſont point exercées ! Voilà la mine opulente qu'il faudroit fouiller. Que préſente l'immenſe recueil de tous les Diſcours couronnés dans les Académies de France ? En trouve-t-on beaucoup dont la Patrie, la Religion, les mœurs, la Philoſophie & la ſaine Littérature puiſſent s'applaudir ? Il faut eſpérer qu'à force de le répéter aux chefs de ces corps illuſtres, ils ſentiront enfin la néceſſité d'une réforme dans un point ſi eſſentiel à l'avancement des Lettres parmi nous.

M. le Chevalier *de Solignac*, en annonçant le diſcours de M. *Ferlet*, n'a pu s'empêcher de ſentir que ſon ſujet pourroit paroître *trop léger pour avoir mérité le choix de l'Académie*, & qu'on auroit voulu quelque choſe de plus grave : » mais, ajoute-t-il, ſommes-nous » ſouvent à même de recevoir de ces » écrits, (nobles, utiles, & ſérieux) » & d'après la liberté de choix que nous » laiſſons aux prétendans à nos prix, & » dans un cas de diſette de ces ou» vrages forts de choſes & long-temps » réfléchis, de ces fleurs qui nous

» étonnent nous-mêmes qui les pressons
» d'éclore, ne devons-nous rien à ces
» bluets de prairies, qui, formés com-
» me sans dessein, & ne se doutant
» d'aucune attention qui les démêle,
» n'en retracent pas moins une des
» plus grandes beautés de la Nature:
» sa modeste & touchante simplicité?

Depuis que l'Académie de Dijon a couronné un paradoxe fameux, soutenu avec tout l'esprit & toute l'éloquence de l'Ecrivain à qui elle accorda les honneurs du triomphe, la plupart des jeunes aspirans ont cru que tout le mérite d'un écrit académique consistoit dans la manière vive, élégante, animée, spirituelle & tranchante dont il falloit traiter un sujet quelconque; qu'il étoit assez indifférent de quel côté on l'envisageât & pour quel parti on se décidât; ils ont cru que le véritable secret étoit d'avancer une proposition fausse en elle-même, de l'étayer de tous les charmes du style, & de verser sur leurs productions ce vernis éclatant qui séduit; ensorte qu'il leur eut été assés égal de soutenir le pour ou le contre. Telle étoit

la méthode de ces Sophistes dont parle l'Orateur Romain : prêts à parler sur le champ, à défendre ou à attaquer, ils firent du don de la parole l'abus le plus déplorable, & contribuèrent plus que tout le reste à la ruine de la belle éloquence. On peut appliquer quelques unes de ces réflexions au discours de M. *Ferlet* : le sujet, assez futile en lui-même, me paroit traité de manière à contredire encore l'expérience & la vérité, du moins dans la première Partie dont voici l'énoncé : *c'est dans le commerce des femmes que nous avons puisé la pureté du langage, le sentiment, la délicatesse, & cette clarté qui facilite l'étude des Sciences.* Il est bien étonnant qu'avec l'esprit, les connoissances littéraires & le ton de Philosophie qu'annonce le Professeur de Nanci, il ait voulu soutenir une pareille assertion. Il s'efforce envain, non de prouver, mais de répéter que, dans le temps de la formation de notre langue, » *Marot* & quelques autres écri- » vains avoient commencé à répandre » sur la langue cette élégance & cette » urbanité, qu'ils avoient puisées à la

» Cour de *François I*, la plus galante &
» la plus polie de l'Europe ; mais le
» faste de l'érudition & le mauvais
» goût la défigurèrent ensuite pendant
» un long espace de temps. Enfin, le
» commerce des femmes la tira une se-
» conde fois de la barbarie, pour la
» faire briller dans tout son éclat. »
Cela peut être bon pour un discours d'apparat; mais voici en abrégé l'histoire des progrès & de la perfection de notre idiome. Dès le temps de *François I*, au moment où le goût & les Lettres commencèrent à répandre en France une lumière plus pure, une foule d'écrivains, de Poëtes sur-tout, travaillèrent à gagner les bonnes graces d'un Prince, qui, quoique passionné pour la guerre & les plaisirs, sçavoit protéger la Littérature ; ils sentirent que la langue, alors composée de Gaulois & d'un jargon Romain corrompu, ne pouvoit dans cet état d'imperfection se prêter aux efforts du génie, ni élever aucun monument durable. Chacun s'efforça de lui prêter quelques ornemens, quelques traits naturels. Les *Marots* & les *Ronsards* firent tout ce qu'on pou-

voit faire alors. *Enfin, Malherbe vint :* aussi scrupuleux observateur de la pureté du langage que de l'harmonie Poëtique, il monta la lyre Françoise au ton du luth d'*Horace*. Toute sa vie, il s'occupa de la gloire de sa langue, au point qu'une heure avant de mourir, après une espèce d'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui lui avoit choqué l'oreille, & son Confesseur l'en ayant reprimandé, le Poëte moribond répondit *qu'il défendroit jusqu'à la mort la pureté de la langue Françoise.* Le goût, les arts & les talens, en ouvrant le siècle de *Louis XIV*, amenèrent dans la langue ainsi préparée, une révolution nouvelle & plus heureuse encore. *Corneille* l'avoit déja fait paroître sur le Théâtre avec autant d'énergie que de noblesse. *Racine* suivit immédiatement, & dans ses mains & celles de *Quinault* la langue de *Montaigne* se revêtit de cette politesse, de cette urbanité, de ce nombre, de cette délicatesse & de ces charmes qui en ont fait la langue de l'Europe. *Bossuet* & *Bourdaloue* lui procurèrent la gloire d'annoncer les ora-

cles du Ciel avec toute la majesté de la Religion, *Mallebranche* & *Pascal* sçurent la plier aux abstractions Philosophiques & à la marche de la Géométrie. *Boileau* fut le premier qui lui fit parler le langage de l'épopée; son *Art Poëtique* y ajoûta des graces & des tours nouveaux. *La Fontaine*, par ses Fables, y répandit cette vérité & cette naïveté qui n'a point encore eu d'imitateurs: voilà, Monsieur, si je ne me trompe, la trace des progrès de la langue Françoise, sans le secours des femmes, qui, n'écrivant point, ne peuvent la parler que d'après les bons auteurs. Elle est arrivée à ce période de perfection d'où la manie du néologisme & le tortillage Philosophique la feront bientôt décheoir. C'est à la suite de cette peinture qu'on peut placer ce morceau plein d'esprit par où M. *Ferlet* exprime l'état du langage purgé de tous les termes impropres ou grossiers qu'employoient nos bons ayeux; il suffira d'adapter aux grands Ecrivains dont je viens de parler, ce qu'il attribue au commerce des femmes. » Législatrices de la langue, elles la ti-

» roient du triste état où elle languis-
» soit depuis tant de siècles, lui don-
» noient des formes plus gracieuses, la
» dépouilloient de toutes ces draperies
» antiques dont elle étoit bizarrement
» décorée, rendoient sa marche plus ré-
» gulière, combinoient ses expressions
» sur les sentimens du cœur... Il résulta
» de ces occupations une délicatesse
» de langage inconnue jusques alors, &
» qui se répandit insensiblement dans
» le reste de la Nation, comme ces
» corbeilles de fleurs qui, placées sur
» l'autel, exhalent leur parfum dans
» toute l'étendue du Temple. » Vous lirez avec plaisir, Monsieur, la description du célèbre Hôtel de Rambouillet de la main de l'auteur ; il y a dans ce morceau beaucoup de finesse & de rapidité ; mais cela n'empêche pas que *Racine* n'ait plus fait pour la langue que tout cet Hôtel qui le chansonnoit, & qui (j'en demande pardon à M. *Ferlet*) étoit l'Hôtel de la pédanterie & du mauvais goût.

Il est aisé, dit-il encore, de reconnoître à la dureté du style, au défaut d'urbanité, ou à la sécheresse de l'ex-

preſſion, les ouvrages qui ſont ſortis des mains de ces hommes qui, voués à la ſolitude, ne peuvent puiſer dans le commerce des femmes les graces & le ſentiment. Pour réfuter cette idée fauſſe, il n'y a qu'à rappeller à Monſieur *Ferlet* cette multitude d'écrits en tout genre qu'a produits une ſociété ſçavante & lettrée ; les ouvrages des *Bourdaloues*, des *Bougeants*, des *Greſſets*, manquent-ils de politeſſe, de ſenſibilité, de délicateſſe, & de tous les agréments du langage ? Quoique l'Orateur prétende à tort que ce n'eſt qu'à l'école des femmes que les gens de Lettres puiſèrent *la délicateſſe du ſentiment*, il en trace un tableau qui lui fait honneur ; je le mets ſous vos yeux, Monſieur, avec d'autant plus d'empreſſement que bien des auteurs de nos jours, qui aſpirent à la réputation de ſenſibilité, ne paroiſſent pas même en avoir l'idée. » Je n'entends pas par ce mot, dit M. *Ferlet*, » une chaleur factice qu'empruntent par » intervalles de froids écrivains ; un » enthouſiaſme de commande, qui, au » milieu d'un tourbillon de fumée, fait » jaillir quelques flammes d'un cœur flétri

» & desséché ; une fermentation passa-
» gère qui ne fait qu'épuiser l'ame, com-
» me la fièvre épuise les corps qu'elle
» semble ranimer. J'entends une dispo-
» sition du cœur tendre & délicate
» qui se pénètre vivement des objets
» & conserve toute l'énergie de leur
» impression, qui tressaille & frémit à
» l'unisson de l'image dont elle est frap-
» pée, qui en transmet l'empreinte aux
» autres avec tous les caractères de
» l'original... qui donne à chaque cho-
» ses le ton de couleurs qui lui con-
» vient, qui va chercher l'ame, l'at-
» tendrit par dégrés, & finit par lui
» arracher des sanglots. » L'Orateur s'occupe ensuite à prouver que le commerce des femmes a fait naitre, dans les ouvrages des érudits, cette clarté qui facilite l'étude des Sciences : vous pourrez voir, Monsieur, dans le Discours même, comment il établit cette idée qui peut présenter un côté favorable à l'auteur.

Dans la seconde Partie, M. *Ferlet* convient que ce même commerce des femmes de nos jours, a embarrassé la langue, occasionné une perte de temps considérable aux écrivains,

énervé la Littérature. Voilà ce qui eſt vrai, juſte, inconteſtable. Auſſi y a-t-il dans cette Partie grand nombre de morceaux éloquens & de raiſonnemens victorieux. Liſez, Monſieur, ce que le Profeſſeur de Nancy dit des occupations ſérieuſes de l'homme de Lettres qui ſe voue à l'étude pénible de l'Hiſtoire & à celle des mœurs antiques qui demandent tout ſon temps, & qu'il compare avec la frivolité de ces êtres ſuperficiels qui vont étudier aux toilettes & aux cercles des femmes; & vous verrez que, lorſqu'il travaille ſur des ſujets vrais, il fait regretter le temps qu'il donne à des paradoxes. Je ne vous citerai que cet endroit où l'Orateur ſe déchaine contre ces cotteries érigées en Tribunaux Littéraires, où l'ignorance & la futilité en cornettes prononcent des arrêts riſibles. » Plus on a de mérite, moins on » eſt fait pour ces ſociétés. Il faut au » contraire avoir l'apparence de tous » les talens & n'en poſſéder aucun; il » faut reſſembler à cette eſpèce d'au» tomates à qui nous avons donné le » nom de Petits-Maitres, mépriſable

» portion de l'humanité, vils insectes
» qui rampent avec orgueil sur la terre
» & que le caprice de la Nature a
» créés parmi nous, comme elle créa
» dans les forêts de l'Afrique ces ani-
» maux qui avilissent l'homme en lui res-
» semblant. Les cercles sont les théâtres
» de leur gloire; eux seuls obtiennent
» le nom d'hommes charmans; le Sça-
» vant, qui est trop instruit pour ne ja-
» mais douter, qui pense trop pour par-
» ler toujours, garde le silence par une
» sorte de fierté, s'enveloppe dans son
» mérite & ne fixe l'attention de per-
» sonne ».

Cette seconde Partie est, comme vous voyez, Monsieur, beaucoup plus intéressante que la première; on pouvoit même l'envisager seule & en faire la base d'un excellent Discours. J'invite M. *Ferlet* à rentrer en lice; à se proposer un genre de travail digne de ses talens & des intentions de l'auguste Fondateur de l'Académie de Lorraine.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Décembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Les Chérusques, Tragédie tirée du Théâtre Allemand ; par M^r. Bauvin, de la Société Littéraire d'Arras ; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772 ; Brochure in-8°. chez la Veuve Duchesne Libraire, rue Saint-Jacques.

CETTE Tragédie a pour fondement, Monsieur, une des époques les plus intéressantes de l'Histoire Romaine & de celle de l'Allemagne ancienne : c'est la défaite de *Quintilius Varus*, Pré-

teur & Général des troupes *d'Auguste*, dans cette contrée. Il fut vaincu l'an 9 de J. C. par *Arminius*, Prince Chérusque ; les Chérusques étoient un de ces peuples belliqueux qui habitoient alors la Germanie & qui résistèrent si longtemps aux armes des Romains.

Flavius, frère d'*Arminius*, vient d'apprende que *Ségismar* leur père est irrité contre lui ; il se promène plein d'inquiétude dans les bois consacrés aux Dieux de sa Patrie ; il y rencontre *Marcus*, un des principaux Officiers de *Varus* :

» Ne vois-je pas *Marcus*, dont l'amitié fidèle
» A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zèle ?
» Oui, c'est lui ; son aspect, qui suspend mes soupirs,
» Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.
» Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie ?

Il s'approche de *Marcus*, qui court à

lui; mais au moment de l'embrasser, *Flavius* l'arrête par ses exclamations :

» Dans quel lieu, dans quel temps, faut-il
que je te voie !

Il montre les statues qui décorent la scène.

» Ces Héros sont des Dieux que tu ne con-
nois pas.
Que veux-tu? Quel dessein conduit ici tes
pas?
» Viendrois-tu comparer, pour mieux con-
noître l'homme,
» L'horreur de nos forêts aux délices de Rome,
» Rome où brillent les Arts, les Sciences; les
Loix,
» Préférables peut-être à ses plus grands
exploits?
» Dans ce climat sauvage & toujours plein
d'allarmes,
» D'un séjour policé je regrette les charmes.
» Parmi nous, tu le vois, tout est barbare,
affreux.
» Tu cherches vainement, dans ces bois
ténébreux,

» Quelque image de Rome; ah! rien ne la
rappelle.
» La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

Voilà les premiers vers de cette Tragédie; ils annoncent naturellement le lieu de la scène, l'inquiétude de *Flavius*, son penchant pour les Romains & pour leurs Arts; on voit que le séjour de Rome lui a fait perdre le caractère Chérusque. *Varus* avoit été nommé médiateurs entre plusieurs Peuples de la Germanie qui se faisoient la guerre; il est venu à bout de les pacifier. Il avoit entre les mains des ôtages que lui avoient livrés ces Peuples, & qu'il a tous renvoyés, excepté ceux des Chérusques. *Flavius* se plaint à *Marcus* de l'infidélité de *Varus* qui retient ces derniers ôtages. *Marcus* lui apprend que *Varus* les renvoie; il nomme *Thusnelde*; à ce nom, *Flavius* se trouble; *Marcus* ne doute point de son amour pour cette Princesse, qu'*Arminius* adore lui-même & qu'il doit épouser. *Flavius* avoue ses feux; mais il craint l'entretien qu'il doit avoir avec son père.

» Il sçait que je chéris les Romains qu'il abhorre..
» Sçait-il encor, sçait-il le feu qui me dévore ?
» O Dieux ! s'il soupçonnoit que son fils enflammé. . . .

MARCUS.

» Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé.
» Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?

FLAVIUS.

» A Rome, cher *Marcus*, je sais comme l'on pense.
» Cet amour est pour vous un maître tout-puissant ;
» Pour nous c'est un esclave aveugle, obéissant.
» Il commande à vos Dieux : barbares que nous sommes ;
» On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.

Marcus s'apperçoit qu'on les observe ; il dit à *Flavius* de se retirer ; resté seul, il s'applaudit de la découverte de l'amour des deux frères pour *Thunelde*. *Adélinde*, Princesse, Chérusque,

mère de *Thusnelde*, arrive, étonnée de ne pas voir *Varus*; *Marcus* lui en dit les raisons : l'ambition d'*Adélinde* est de faire couronner Roi *Sigismond* son fils, déja créé Grand-Prêtre d'*Auguste*; elle apprend à *Marcus* que les Chérusques, animés par les clameurs de *Ségismar* & par leurs Alliés, sont sur le point de nommer un Général pour combattre *Varus*, & que le choix tombera certainement sur *Arminius*.

» Ce barbare, sensible aux charmes de ma fille,
» Paroissoit empressé d'entrer dans ma famille.
» Il a vu tout mon zèle à servir son amour;
» J'ai cru qu'il serviroit mes desseins à son tour;
» Que je verrois ses soins, son crédit, sa vaillance,
» Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance,
» Contraindre le Chérusque à recevoir un Roi,
» Un culte moins affreux, une plus douce loi.
» Je m'abusois : j'ai vu, dans sa réponse austère,

» Qu'il aspire à la fille en méprisant la
mère.

Elle jure la perte d'*Arminius* & de *Ségismar*, que *Varus* lui a promise, & recommande à *Marcus* d'exhorter le Général Romain à ne point rompre la paix. Elle espère que le peuple se rangera de son parti, & forcera les Chefs des Chérusques & ceux de leurs Alliés à se rendre dans le camp de *Varus*, qui se verra le maître de leur sort. L'entretien d'*Adélinde* & de *Marcus* est interrompu par l'aspect d'*Arminius* qui vient pour voir, par ses propres yeux, s'il est vrai que son frère est avec un Romain. Il s'applaudit de ne voir qu'*Adélinde* & *Marcus*; il se retire; mais *Marcus* se plaint de son indifférence & lui dit qu'il espère que ses chefs sentiront mieux le prix des bienfaits de *Varus*. *Arminius* lui répond :

» Nos Chefs méprisent trop ce qu'il ose en-
treprendre.
» *Quel emploi*, disent-ils, *pour ce grand Général!*
» *Il érige sa Tente en un vil Tribunal.*

» *Sous le joug de ses loix il pense nous abattre.*
» *Il ose nous juger*, & *craint de nous combattre.*

MARCUS.

» Tandis que son grand cœur aspire à les polir,
» Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?

. . . .

» Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
» Par d'autres actions il se fera connoître,
» Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

ARMINIUS.

» Qu'il paroisse, il est temps.

ADÉLINDE.

» Eh quoi ! ce cœur altier
» A la guerre, à la haine est voué tout entier !
» N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche ?
» Et la paix & l'amour n'ont-ils rien qui le touche ?
» Je te vois interdit. Sçais-tu que, dans ce jour,
» Et ma fille & mon fils vont être de retour.
» Il en est temps encor ; crois-moi, sois moins austère ;
» Pour obtenir la sœur, viens couronner le frère.

Arminius ne lui répond que par un regard plein de mépris & d'indignation; ce coup de théâtre a été applaudi à chaque représentation. Bien des auteurs auroient choisi ce moment pour faire une scène de bravade & de fierté entre ces deux principaux personnages. Le silence d'*Arminius* produit plus d'effet que les plus beaux vers. Il est d'autant mieux placé que le spectateur est instruit des sentimens d'*Arminius*.

Adélinde entend venir les ôtages escortés par une troupe de Romains ; parmi ces ôtages sont *Thusnelde* & *Sigismond* son frère ; elle se retire & se cache pour observer ses enfans, dont elle n'est pas satisfaite ; *Thusnelde* est entièrement opposée aux desseins de sa mère. *Sigismond* a cédé par foiblesse à ses desirs ; il paroît en Pontife Romain. Le frère & la sœur restent seuls ; la mère les surprend. Elle annonce à sa fille qu'il faut renoncer à la main d'*Arminius*, & qu'un époux moins orgueilleux & moins barbare lui est destiné ; elle exhorte son fils de songer à bien remplir son ministère de

Prêtre d'*Auguste*; ils lui font quelques objections; mais elle emploie son autorité pour se faire obéir.

Ségismar, dont le caractère incorruptible, la noble indépendance, la courageuse vieillesse, toutes les vertus d'un vrai Citoyen, ont été annoncées d'une manière qui inspire la curiosité de voir ce brave Patriote, *Ségismar* ouvre le second Acte avec *Flavius*, qui lui dit:

» Vous jettez sur un fils des regards indignés.
» Vous ne m'écoutez point. Ah! mon père,
daignez
» Satisfaire un desir que je crois légitime.
» Est-ce en vain que *Varus* aspire à votre
estime?
Suspendez ce courroux qui glace mes esprits.

SÉGISMAR.

» Mon fils, es-tu Chérusque?

FLAVIUS.

(*A part.*)

» O Dieux! a-t-il appris?

» N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines?
» Et pouvez-vous douter. . . .

SÉGISMAR.

» D'où viennent donc tes peines?
» Réponds: que dit ton cœur?

FLAVIUS.

» Que j'aime mon pays,
» Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

» Eh bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

» Moi, trahir ma Patrie! Ah! connoissez mon zèle.

SÉGISMAR.

» Qui partage son cœur est bien-tôt infidèle.

Ce dernier vers, qui est d'une simplicité noble & précise, a toujours reçu des applaudissemens; en effet, il renferme un grand sens; les amis, les amans, les époux, sentent qu'ils ne sont

que trop ſouvent dans des circonſtances où ils peuvent s'en faire l'application. Il faudroit, Monſieur, copier toute cette ſcène pour vous faire voir la juſteſſe & la liaiſon des penſées. *Flavius* fait de vains efforts pour déterminer ſon père à voir le Préteur. *Ségiſmar* s'indigne à la fin contre ſon fils qui cherche à calmer ſon courroux & qui lui dit d'éprouver ſon courage & ſa fidélité.

SÉGISMAR.

» Penſe à quoi tu t'obliges.
» Ton frère me conſole & c'eſt toi qui m'affliges.
» Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
» Puiſſe unir l'héroïſme avec la ſervitude.
» Imite la vertu de tes nobles ayeux.
» Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
» Sur-tout ne ſouffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
» Rome parle de paix & ſème la Diſcorde,
» Prévenons ſes deſſeins; armons-nous, il eſt temps.

Arminius arrive, & *Ségiſmar* continue:

» Approche, *Arminius*; viens, c'eſt toi que j'attends,
» Écoute; c'eſt ici, c'eſt dans la ſombre enceinte
» De cet antique Bois, de cette Forêt ſainte,
» Que ton père a voulu te voir & te parler.
» Voici le jour, mon fils, qu'il faut te ſignaler.
» Si ton courage eſt grand, ſi les Dieux t'ont fait naître
» Pour ſauver ton pays qui ne veut pas de maître,
» Regarde ces Héros; il ſuffit de les voir
» Pour apprendre quel eſt aujourd'hui ton devoir.
» Vois, ſur ces troncs ſacrés, ces armes ſuſpendues.
» De *Thuiſton*, de *Mannus*, viens toucher les ſtatues.
» Tous deux nous ont tranſmis, avec la liberté,
» L'horreur pour la molleſſe & pour la fauſſeté.
» Ce ſont eux dont la force, & non pas l'induſtrie,
» Sçut créer, ſoutenir, illuſtrer ta Patrie.
» Suis le chemin tracé par ces Héros fameux;
» Sois libre, juſte, vrai, magnanime comme eux.

» Vois quel prix glorieux couronne leur audace ;
» Leur nom vit ; & le temps a dévoré leur race :
» Leur gloire, dont nos jours sont encor les témoins,
» Tu ne peux l'acquérir que par les mêmes soins.

» Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
» Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
» Mais bien-tôt sous leur joug nous serions abattus.
» Les Romains ont des loix, n'ayons que des vertus.
» Dans ce moment, mon fils, il faut que tu soutiennes
» L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.
» En toi la Germanie a cru voir un Héros ;
» Elle semble oublier ses plus grands Généraux ;
» Et desirant un Chef pour opposer à Rome,
» C'est toi qu'elle distingue & c'est toi qu'elle nomme.
» De prudence & de force il est temps de t'armer.
» Les Romains vainement ont cru nous allarmer.

» La Nation Chérusque est encor vertueuse :
» Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse.
» Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
» Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
» Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
» L'ame franche du Peuple animera les Princes,
» Tant que nous aimerons notre simplicité,
» Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
» Tes Pères t'ont laissé ce trésor en partage ;
» Fais passer à tes fils ce sublime héritage.
» Libres par nos ayeux, nous les bénissons tous ;
» Nos fils nous maudiroient, esclaves après nous.

(En montrant les statues.)

» Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes.
» Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
» On leur a fait la guerre, ils ont été vainqueurs.
» Choisissons les exploits que choisiroient leurs cœurs.

Arminius croit entendre la voix même de ces Dieux ; il se propose de briser les chaînes dont les Romains veulent accabler l'Univers.

» N'est-ce pas là le choix que feroient ces Héros,
» S'ils respiroient encor, si dans la Germanie,
» Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie.

SÉGISMAR.

» Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
» Vivre au milieu de nous, juger nos différends?
» Et de nos Citoyens se croyant déja maîtres,
» Perdre les vertueux, récompenser les traîtres ?
» Venez nous secourir, Héros, éveillez-vous,
» Sortez de vos tombeaux, vivez & sauvez-nous.

ARMINIUS.

» Ah ! mon père, arrêtez : laissons en paix ces mânes,
» Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
» Nous vivons ; devons-nous, pour défendre nos jours,
» Dans le sein de la mort mendier des secours?
» Nous vivons, Il suffit.

Ségismar embrasse son fils ; il s'applaudit d'avoir formé un si grand courage, qui le fera descendre libre dans le tombeau. Il apprend à ce digne fils que son frère desire qu'il se rende dans le camp de *Varus*. *Arminius* laisse éclater sa surprise ; *Ségismar* le rassure. Il lui rappelle ce qui s'est passé dans l'assemblée des Chefs, quand *Marcus* les a menacés au nom du Préteur : il quitte ses enfans pour aller encourager le peuple à défendre sa liberté. Il charge, en sortant, *Arminius* de veiller sur la conduite de son frère, qui penche pour le parti des Romains. *Arminius*, qui voit *Flavius* plongé dans la tristesse, lui en demande la cause. Il lui offre la place qu'il occupe, si cette place est l'objet de sa jalousie. *Flavius* est humilié de tant de grandeur d'ame. Il conjure son frère d'adoucir les préjugés de *Ségismar* contre des Arts & des Loix qui feroient le bonheur de leur pays.

» Montre envers les Romains une ame
moins aigrie.
» Sachons les imiter ; aimons leur industrie ;

» L'éclat de leurs travaux, la splendeur de
leurs arts,
» La pompe de leurs jeux, enchantoient tes
regards.

ARMINIUS.

» Voilà donc tes desirs. Ma jeunesse trompée,
» De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois
frappée
» Quand les crins hérissés, les yeux étince-
lans,
» Des tigres, des lions les terribles élans,
» L'immobile fierté, la rage mugissante,
» S'animoient au combat dans l'arène san-
glante;
» Quand un couple nerveux d'ardens Gla-
diateurs
» Déchiroit par leurs coups l'ame des
spectateurs;
» Que sur un char léger, volant dans la
carrière,
» La jeunesse bouillante, à travers la pous-
sière,
» Au but victorieux guidoit de fiers cour-
siers:
» Tout mon cœur à ces jeux, si nobles, si
guerriers,
» Si digne de nos mœurs, palpitoit d'allé-
gresse.

» Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
» Le Romain nous invite à voir d'autres combats.
» Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
» Eh quoi ! n'entend-tu pas la liberté qui crie :
» Perdez mes ennemis, sauvez votre Patrie.

Flavius répond à *Arminius* qu'il est temps qu'il cesse de le faire rougir; il dit qu'il doit trop aux Romains, pour être ingrat envers eux; qu'il les aime encore; qu'*Arminius* lui-même doit les aimer, puisqu'ils l'ont comblé d'honneurs. *Arminius* déteste ces honneurs; il jette l'anneau qu'il a reçu des Romains. *Flavius* lui demande s'il méprise également le nouveau bienfait de *Varus* qui lui renvoie une amante; il répond qu'il ne peut oublier les vertus de *Thusnelde*, qu'il n'a tenu qu'à lui de l'épouser; mais qu'il falloit asservir sa Patrie aux Romains. Il exhorte son frère à ne plus s'occuper que de la liberté.

» Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage.

» Vien, ne vois point en moi, ton Chef, ton Général;
» Mais un frère, toujours ton ami, ton égal;
» Participe aux lauriers que m'aprête la gloire,
» En partageant les soins qu'exige la victoire.

Adélinde n'a pu parvenir à vaincre par ses intrigues l'obstination des principaux Chefs des Chérusques, qui n'ont pas voulu se rendre au camp de *Varus*; mais elle a gagné *Flavius*, &, de concert avec lui, elle a envoyé *Marcus* pour disposer *Varus* à venir lui-même parler aux Chérusques. *Marcus* vient rendre compte à la Princesse que le Préteur se dispose à paroître devant l'assemblée de ces Barbares; il la quitte pour la laisser libre avec son fils, & pour apprendre quel est l'endroit que leur Assemblée a choisi pour recevoir le Préteur; elle a résolu de s'ouvrir entierement sur ses desseins devant *Sigismond*. Cette scène me paroît mériter, Monsieur, d'être mise toute entière sous vos yeux.

» Je le vois, ſur ſon front la triſteſſe eſt
empreinte;

Après avoir conſidéré Sigiſmond qui paroît embarraſſé.

» Quel ſilence, mon fils?

SIGISMOND.

Ah! vous voyez ma crainte;
» Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes
Dieux.

ADÉLINDE.

» Va, tu ne trahis rien; écoute, ouvre les
yeux;
» Quitte d'un peuple vil les préjugés bizarres;
» Et vois tous les mortels, policés ou barbares,
» Dans le ſein des Cités, au milieu des
forêts,
» Du beau nom de devoir maſquer leurs
intérêts:
» L'amour de la ſageſſe a perdu plus d'un
Sage.
» Suis Rome qui t'appelle, & qui, t'ouvrant
ſon ſein,

» Pour illustrer ton sort, veut servir mon dessein.
» Eh quoi! si ton pays à ta grandeur s'oppose,
» S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque chose?
» Qu'attends-tu de ces Dieux? S'occupent-ils de nous?
« Quel bien fait leur bonté? Quel mal fait leur courroux?
» Rome a des Grands, mon fils, plus puissans sur la terre,
» Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
» Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
» Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

» Qu'entends-je? Où suis-je! Quoi! C'est la voix d'une mère,
» Cette voix consolante, & qui m'étoit si chère!
» Qui m'apprit la vertu! qui fut mon seul appui!
» Trompoit-elle autrefois? M'instruit-elle aujourd'hui?

» Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
» Ah ! de l'ambition, voulez-vous que l'ivresse,
» Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans ?

ADÉLINDE.

» Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux ; c'est le temps.
» Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
» Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
» J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen,
» Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
» Une extrême valeur jointe à l'obéissance ;
» A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
» Mais tu vois les Romains... dissipe ton effroi ;
» Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
» Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
» Et j'en ai pour garant leur promesses sacrées.

» Tu devois obéir, il s'agit de regner;
» Et c'eſt ce nouvel art que je veux t'enſei-
gner.
» Que les Dieux du Véſer cedent aux Dieux
du Tibre;
» Détruis ta liberté pour devenir plus libre;
» Accoutume tes yeux à de nouveaux objets;
» Sers Rome; tes égaux vont être tes ſujets,
» La Mitre eſt ſur ton front; j'y mettrai la
Couronne.
» Elève ton génie, & monte ſur le trône.

SIGISMOND.

» Moi, m'aſſeoir ſur un trône, où ſiégent les
remords!
» Moi, détruire en mon cœur ſes plus nobles
tranſports,
» Et porter ſur mon front la double igno-
minie,
» Et de la ſervitude & de la tyrannie!
» Un ſimple Citoyen, diſiez-vous, eſt plus
grand....

ADÉLINDE.

» Oui, mais ce n'eſt qu'un nom, qu'à ſon gré
chacun prend.

» Le

» Le parti le plus bas s'arroge un si beau titre,
» Et des autres se croit le souverain arbitre.
» De l'intérêt commun tous paroissent épris;
» Et le peuple incertain, divisé par leurs cris,
» De leurs desseins cachés victime déplorable,
» S'imagine être libre & n'est que misérable.
» Le grand homme, au milieu de ces partis affreux,
» S'élève, les subjugue & les rend tous heureux.

SIGISMOND.

» Eh! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes,
» Et, pour me renverser, mille mains toutes prêtes!
» Les fils de *Ségismar*, plus orgueilleux que moi,
» Voudront-ils s'abaisser à reconnoître un Roi
» Dans le fils d'*Adélinde*?

ADÉLINDE.

» Oui, connois mieux ta mère;
» Elle ne craint plus rien des enfans ni du père.

SIGISMOND.

» Quoi, le grand *Sègismar*, le fier *Arminius*...

ADÉLINDE.

» Ils sont tes ennemis; mais contr'eux *Flavius*
» A déja dans mes mains juré de te défendre.

» Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre.
» Il commande un Parti de dix mille Germains,
» Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
» Si nos chefs, obstinés dans leur haine impuissante,
» Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

» Leur courage jamais ne pourra consentir
» A des dons présentés pour les assujettir.

ADÉLINDE.

» Tu peux regner par eux; ils ont fait d'un *Octave*
» Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

» Ils m'en feroient l'esclave!

ADÉLINDE.

» Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
» Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mère t'apprendra bien-tôt l'art de détruire
» Ceux qui vont t'élever, s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

» Arrêtez. Votre fils, tremblant à vos genoux,
» Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous;
» Mais devenir tyran ! Non, son cœur n'est plus maître
» D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.

(Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils.)

» Punissez....

ADÉLINDE.

» Soumets-toi, tu sçais ma volonté.
» Par ces Dieux, devant qui tu lasses ma bonté,
» Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mère.

SIGISMOND.

» Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimère.

ADÉLINDE.

» Tu les crois; fais serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

» Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints;
» Il faut que je balance & que mon cœur abjure
» Les droits de la patrie ou ceux de la nature;

» Je suis un sacrilége en ces lieux abhorré ;
» Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
» O Patrie, est-ce toi qui seras la plus forte ?
» Je ne peux résister... une mère l'emporte.
» Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr.
» Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
» Ah ! j'apperçois *Marcus*.

ADÉLINDE.

» Va ; laisse-moi.

Marcus vient avertir *Adélinde* que les Chérusques ont choisi ce lieu même pour entendre *Varus* ; elle se retire ; les Chérusques & leurs Alliés arrivent. Le caractère de *Ségismar* paroît dans toute sa force devant l'Envoyé de *Varus*, dont *Flavius*, que l'amour égare, prend les intérêts. Le Préteur se montre dans un appareil qu'il croit nécessaire pour éblouir ces Peuples Sauvages. Il leur parle avec dignité ; il emploie tout à la fois la flatterie & la menace, pour les engager à se soumetre à l'empire d'*Auguste*, & pour les détacher de l'alliance des Sicambres ennemis des Romains. Il finit ainsi :

» J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
» Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
» Ne soyez pas surpris si ma voix vous annonce
» Que ce soir, dans mon Camp, j'attends votre réponse.

A peine *Varus* est parti qu'*Arminius* adresse un discours aux différens Peuples dont les Chefs sont présens :

» Peuples, vous voyez tous
» Quel service odieux Rome exige de vous.
» Elle veut vous détruire ; &, pour ce grand ouvrage,
» Elle ose destiner votre propre courage.

Les Chefs des Chérusques & de leurs Alliés délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre ; *Arminius* est d'avis qu'on aille sur le champ attaquer les Romains. *Flavius* s'y oppose ; il fait observer que *Varus* les attend, & qu'il seroit contre l'honneur de le surprendre. Ils partent tous pour aller parler au Préteur, qui se propose de les faire arrêter, sans que *Flavius* soit instruit de cette perfidie.

Le spectateur, qui a vu partir les Chérusques & leurs Alliés pour le camp de *Varus*, les croit tous tombés dans le

piége; mais *Arminius* est le seul qui soit dans la puissance du Préteur: *Gizelle*, compagne de *Thusnelde*, l'instruit de ce qui s'est passé dans la route; un Catte est venu avertir *Ségismar* du dessein de *Varus*. *Ségismar* a consulté les autres Chefs; ils ont pris le parti de retourner sur leurs pas. *Adélinde* vient trouver sa fille pour lui ordonner encore d'oublier *Arminius*.

» De ce Chef qu'on rejette, un autre aussi puissant,
» Moins fier que ce barbare, & plus reconnoissant,
» Bientôt avec ta main va prendre ici la place.

THUSNELDE.

» Eh, quel est le Germain dont l'infidèle audace
» Songe à le remplacer dans son rang, dans mon coeur,
» Et de Rome & de moi pense être le vainqueur?

ADÉLINDE.

» C'est un vrai Citoyen, un Héros.

THUSNELDE.

» C'est un traître;

» Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

Mais tout-à-coup elle se soumet à la volonté de sa mère, pourvu que le rival d'*Arminius* soit un vrai citoyen. *Adélinde*, que ce nom irrite, dit à sa fille :

» Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas ton pays,
» C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis.
» Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'exposes ?
» Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si tu l'oses.

Moi vous perdre, dit *Thusnelde* ! Crains donc, répond *Adélinde*, de mépriser l'époux que je te destine ; il va venir ici. *Thusnelde* restée seule s'écrie :

» Quel est donc cet époux qu'il faut que je préfère,
» Si je ne veux causer la perte de ma mère :
» *Arminius* aux fers !..

Sigismond vient annoncer qu'*Arminius* est libre, & raconte à sa sœur le moyen dont s'est servi ce Héros pour

échapper à *Varus*. Elle demande ce qu'il fait ; il répond qu'il l'a vu animer les citoyens à combattre ; qu'ils y sont déterminés ; qu'auparavant ils doivent tous venir dans ce lieu implorer l'assistance de leurs Divinités. Ah ! mon frère, dit *Thusnelde*, je crois déja voir *Flavius*. En effet, il paroit armé ; elle court vers lui, & lui dit :

THUSNELDE.

» O toi, que mon amour, mon devoir & mon père
» Me flattoient de pouvoir bien-tôt nommer mon frère,
» Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur.
» Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

» Le feu qui les transporte, inspiré par la haine,
» Est loin de ressembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

» *Flavius*, ton courage, en un si grand besoin,
» A le même devoir, & non le même soin ?

FLAVIUS.

» Ah, qu'un soin différent m'anime & me consume !
» Ils suivent le flambeau que la vengeance allume ;
» Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un voeu mutuel ;
» Moi, je suis tourmenté, dans ce moment cruel,
» De devoirs opposés & de voeux tous contraires.
» Ils n'ont qu'un ennemi ; moi, j'ai mille adversaires.
Chérusques & Romains, tous viennent m'alarmer.
» Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez la calmer.

THUSNELDE.

» Quel désordre inoui ! quel étrange langage !
» O mon cher *Flavius*, rappelle ton courage,
» Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour....

FLAVIUS.

» A mon égarement méconnois-tu l'amour ?
» C'est lui seul qui m'amène. Eh quoi ! quelle surprise !
» Ne sais-tu pas encor qu'une Mère autorise...

THUSNELDE.

» Dieux ! C'est toi... songes-tu qu'un frère qui t'est cher...

L v

FLAVIUS.

» Je ne pense qu'à toi, regarde; vois ce fer,
» Parle; doit-il servir Rome ou la Germanie?
» Veux-tu la liberté? veux-tu la tyrannie?
» Sur tous mes sentimens toi seule peux regner.
» Dis, qui faut-il punir? qui faut-il épargner?
» Détermine mon choix favorable ou funeste;
» Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
» Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé;

(En montrant le fer dont il est armé.)

» Ordonne... dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé?
» Tu te tais...

THUSNELDE.

» Oses-tu me choisir pour arbitre?
» Dans quel tems!...

FLAVIUS.

» Ton reproche éclate à juste titre;
» Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
» Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
» Que tous ses sentimens en tumulte déchirent,
» Que Rome & mon pays cruellement attirent,
» Qu'Adélinde & mon Père appellent à la fois.—
» Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

» Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome,
» Je te vois balancer... & tu prétens être homme !
» Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
» Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
» S'ils étoient plus puissans, dans ton ame attendrie,
» Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

» T'aimer est mon bonheur, mon unique devoir.
» A tes pieds.....

THUSNELDE.

» Léve-toi. Quitte un coupable espoir.
» D'un méprisable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS, *en se levant.*

» Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

» Non, c'est toi qui m'outrages.
» Souffrirai-je un amant assez présomptueux

» Pour aspirer à moi sans être vertueux ?
» Les grandes actions n'échauffent plus ton ame,
» Qui se livre aux transports d'une honteuse flamme.
» Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi,
» Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
» Est-ce-là cet amour, le partage du brave ?
» Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre esclave ?
» Ton frère, ton rival, de mes attraits touché,
» Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
» Eût-il fait sur le mien....

Dans ce moment paroît *Arminius*.

» Que vois-je ? La nuit sombre
» Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
» Trompe-t-elle mes yeux ? Ah ! *Thusnelde*, est-ce toi ?

Si je ne craignois de donner à cet article trop d'étendue, je transcrirois encore toute cette scène, dans laquelle l'amour est traité d'une manière héroïque & touchante à la fois. *Flavius* s'irrite en voyant la tendresse

de *Thusnelde* pour *Arminius.* Sa douleur éclate ; il sort avec *Sigismond*, en disant qu'il défendra le sang qu'on s'apprête à répandre. *Arminius* paroit dans le plus grand étonnement.

» Ah ! que viens-je d'entendre !
» Je cherchois le perfide ; il étoit devant
moi !
» Ton aspect m'a troublé, mes yeux n'ont vu
que toi.

L'arrivée de *Ségismar* à la tête des troupes Germaines interrompt les adieux des deux Amans. Ce brave vieillard dit à son fils :

» Tes ordres sont suivis ; nous marchons en
silence :
» Tout paroit seconder tes soins, ta vigilance :
» Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont
la voix
» Porte dans tous les cœurs l'amour des
grands exploits.
» Trois fois de leurs sacrés & sublimes can-
tiques,
» A retenti le creux de nos chênes antiques.
» Voici l'instant, mon fils, si longtems sou-
haité, &c.

Arminius console son père, affligé d'avoir mis au jour un fils ami des Arts & des loix de Rome.

» Un frère ne veut pas seconder mes efforts;
» Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts.
» L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
» Amour de la Patrie, ah! c'est toi qui nous guides.
» Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur.
» De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
» Celui qui dès longtemps jouit de la lumière,
» Avec la liberté veut finir sa carrière;
» Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
» En recevant le jour veut voir la liberté.
» Allons, vengeons sa cause, &c.

Adélinde vient trouver sa fille qui s'est réfugiée avec sa compagne dans le bois sacré pour implorer les Dieux. Elle leur apprend que ces lieux saints vont être profanés; qu'elle a vu les troupes d'*Arminius* envelopées de toutes parts. Elle leur dit de suivre les Soldats dont

elle s'est fait accompagner, & qui les conduiront au poste de son fils. Fuis, lui dit *Adélinde*, tout ici me fait trembler pour toi. *Thusnelde* lui répond :

» Si l'asyle des Dieux n'en est plus un pour moi,
» Si de la liberté la perte est manifeste,
» Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
» Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc,
» Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang,
» Avant que par ma fuite ici je deshonore
» Mon courage & mes Dieux, qui subsistent encore.

Adélinde ordonne d'emmener sa fille ; *Thusnelde*, qui paroît saisie d'un transport extraordinaire, sort sans regarder sa mère, en s'écriant :

» Vous m'inspirez, grands Dieux ! & je vous obéis.
« *Gizelle*, allons périr ou sauver mon pays.

La mère ne fait aucune attention au discours de sa fille ; elle est trop pleine de son projet. Elle fait cette réflexion :

» Voici donc le moment qui va faire connoître
» Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.

Elle voit *Flavius*, que son amour n'a pas égaré au point de joindre les troupes qu'il commande à celles des Romains, qui veulent détruire la liberté de sa Patrie. Il a promis de rester neutre. *Adelinde* lui a juré de l'unir à sa fille ; il arrive tout troublé.

» Grace à mes soins heureux,
» Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
» Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

» Regarde ton ouvrage avec plus de constance.
» Ton ardeur va bien-tôt triompher à son tour,
» Attendons que *Varus*, la victoire & le jour....

FLAVIUS.

» Je n'attends que *Thusnelde* & sa main qui m'est due.

» Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
» Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
» Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

. . . .

ADÉLINDE.

» Songe que mon effroi....

FLAVIUS.

» Je songe à tes sermens.

Dans ce moment on voit passer dans le fond de la scène des morts & des blessés. *Adélinde* dit à *Flavius* de regarder ce spectacle ; à cet aspect le plus grand trouble s'empare de son ame ; il surmonte cependant son effroi ; il s'avance en frémissant pour reconnoître les morts. Il voit son père ; il souhaite que la terre l'engloutisse ; *Adélinde* court à lui en l'appellant du nom de fils.

» Que dis-tu ? fui, perfide.
» Mon père est mort ! je suis un monstre, un parricide.
» Ah ! sans ma trahison, sans mes lâch. amours,

» Il vivroit ; mon courage eut défendu ses jours.
» J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infamie,
» Pour suivre, pour servir sa mortelle ennemie !
» Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
» Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.
» Si mon frère est vaincu, j'aurai du moins la gloire
» D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
» Les bataillons détruits vont être remplacés ;
» J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
» Ils sauront réparer, guidés par mon courage,
» Tous les maux qu'a produits ma foiblesse & ta rage.

Adélinde, sans s'occuper un instant du désespoir de *Flavius*, se livre à l'espérance de voir bien-tôt tous ses desseins accomplis. Elle ne jouit pas long-temps de cette illusion. *Gizelle* vient lui apprendre que ses enfans sont rebeles à ses ordres ; qu'elle les a vus tous deux se saisir d'une armure & s'en revêtir, que l'aspect d'une femme & d'un Pontife armés, a changé le cœur des soldats ; que *Flavius* est

survenu dans ces circonstances; que tous trois ont entraîné au combat cette troupe, honteuse de son inaction; que *Thusnelde* est partie la première, animant les Chérusques de sa voix & de ses regards; qu'elle-même, *Gizelle*, a voulu suivre cette héroïne; qu'elle s'est égarée; qu'elle a rencontré *Sigismond* percé de coups, & qu'elle l'a vu expirer. *Adélinde*, qui voit arriver *Arminius* triomphant, se retire désespérée. On voit venir des Officiers Chérusques qui portent l'armure de *Varus* & les aigles prises sur les Romains; *Arminius*, après avoir rendu graces aux Dieux, montre l'armure du Préteur.

» *Varus* de cette armure en vain s'est revêtu.
» Rien ne pare les coups que porte la vertu.
» Aux yeux du monde entier sa honte va paroître;
» Que le sort de l'esclave épouvante le maître.
» Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers
» Délivrer Rome même & venger l'Univers!..

(*Il regarde les aigles.*)

» Aigles, fières jadis, maintenant abbatues,

» Demeurez, & rampez aux pieds de ces statues;
» Que votre chute apprenne à la postérité
» Ce que peut la valeur & la fidélité.

Arminius s'adresse aux héros qui sont morts dans le combat; il regrette surtout *Ségismar*:

« L'adversité s'étend sur un jour si prospère;
» Moi, la Patrie & vous, nous perdons tous un père;
» Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
» Ont de la liberté laissé tomber l'appui.
» Liberté! Liberté! Faut-il que par la guerre
» Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre!

Il se reproche la douleur qu'il fait paroître; il croit voir son père qui condamne ses pleurs; il ne songe plus qu'au triomphe des Germains; mais il est étonné de ne point voir celle qui a tant contribué à ce triomphe; on lui dit qu'elle est prisonnière.

» *Thusnelde* prisonnière! ah! nous n'avons rien fait;

» Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait...

. . . .

» Courons sauver *Thusnelde.*

Flavius entre & l'arrête ; il revient digne d'*Arminius* qui lui pardonne comme chef, & qui l'excuse comme frère ; il appelle *Thusnelde*, qui s'avance en habit guerrier. Elle rend justice au double courage de *Flavius* qui a surmonté l'amour, & dispersé le reste des Romains qui l'emmenoient prisonnière.

» Il sauve ton épouse; as-tu sauvé ma mère?

ARMINIUS.

» Elle est libre; & sa vie en ce moment m'est chère.

Thusnelde termine la pièce par ces vers:

» Ce moment, qui paroît de mes jours & des tiens
» Assurer le bonheur, fait le tourment des siens;
» Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle;
» Allons, en attendant que nos soins, notre zèle,
» Rallument dans son cœur, de la gloire écarté,

» L'amour de la Patrie & de la liberté.
» Rome, nous te jurons une haine éternelle.
» Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
» Subjuguent vainement & la terre & les mers:
» Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Cette analyse de la pièce de M. *Bauvin* est d'autant plus fidelle & plus exacte, Monsieur, qu'elle est faite, pour ainsi dire, par lui-même, puisque, pour la tracer, je n'ai presqu'employé que des citations. Ce sujet n'est pas neuf sur notre théâtre. *Scudéry* & *Campistron* l'ont traité: le premier, dans une Tragi-Comédie sous le nom d'*Arminius ou les Frères Ennemis*; elle fut représentée en 1642. La Tragédie d'*Arminius* de *Campistron* fut donnée en 1684; &, si l'on en croit l'Auteur, elle réussit beaucoup: » son succès, » dit *Campistron* dans sa *Préface*, fut » grand, quoiqu'elle fut représentée » dans un temps peu favorable aux » spectacles (*). J'avoue que j'ai une

(*) Comme l'amour-propre des auteurs est aveugle! La première représentation de

» furieuse prévention pour cet ou-
» vrage. Je ne dirai point tout ce que
» j'en pense ; mais j'ose avouer har-
» diment qu'il y a peu de pièces de
» Théâtre où il y ait plus de senti-
» ment & de grandeur que dans celle-
» ci, principalement dans le second
» Acte, que je crois un des plus bril-
» lans qu'on ait jamais vûs sur la scè-
» ne ». Malgré ce magnifique éloge, l'*Arminius* de *Campistron*, quoique supérieur à celui de *Scudéry* qui n'est pas supportable, est une Tragédie médiocre ; elle manque sur-tout du côté des caractères. A la réserve de celui d'*Arminius*, qui est assez beau, tous les autres sont foiblement exprimés ; le rôle de *Varus* est le plus défectueux. Si les *Arminius* de *Scudéry* & de *Campistron* ne peuvent être mis en parallèle, encore moins doit-on les comparer avec celui de M. *Schlegel* ;

l'*Arminius* de *Campistron* fut donnée le 19 Février 1684, & la quatorzième & la dernière le 14 Mars suivant. Est-il un temps plus favorable aux Spectacles ?

c'eſt le nom du Poëte Allemand d'après lequel M. *Bauvin* a travaillé, non en copiſte, mais en maître qui connoît le goût de ſa nation. Il eſt aiſé de voir qu'il n'a fait que prendre le fond du ſujet, les grandes penſées & le but général, qu'il a mis dans un ordre que ne préſente pas l'ouvrage Germanique, d'où cependant il a la modeſtie d'annoncer qu'il a tiré le ſien. Ce but général a été bien mal ſaiſi par les rédacteurs du ſecond volume du *Mercure* d'Octobre dernier; M. *Bauvin*, dans ſa *Préface*, s'en plaint avec amertume & avec raiſon. On y fait entendre que l'*eſprit républicain* eſt l'ame de ſa pièce; & l'on n'y trouve pas un ſeul mot qui rappelle l'idée de *république*; aucun de ſes perſonnages ne s'exprime en *républicain*; ils ne parlent qu'en hommes *libres*; ce qui eſt bien différent

La Tragédie de M. *Bauvin* a réuſſi à la repréſentation, & méritoit un plus grand ſuccès; elle a obtenu les ſuffrages de tous les connoiſſeurs; je connois peu d'ouvrages dramatiques qui ſoient

ſoient conduits avec plus de jugement & de ſageſſe. Quelle différence entre cette marche noble & ſimple & ces intrigues compliquées, ces incidens ſans vraiſemblance, ces coups de Théâtre amenés de force, ſur leſquels ſont aſſiſes la plûpart de nos Tragédies modernes! Les rôles de *Ségiſmar*, d'*Arminius*, de *Thuſnelde*, excitent l'admiration; ceux d'*Adélinde*, de *Sigiſmond* & de *Flavius*, ſont très-bien conçus; c'eſt à leurs caractères que la pièce doit ſes reſſorts & ſes mouvemens. En un mot, l'ouvrage de M. *Bauvin* eſt un des plus eſtimables de ce genre qui aient paru dans ces derniers temps; il eſt plein de nobleſſe, d'éloquence, de chaleur, & l'on y trouve un grand nombre de beaux vers.

C'eſt pour la troiſième fois que l'auteur fait imprimer cette Tragédie. Il étoit ſur le point de la faire paroître en 1767 ſous le titre de la *Défaite de Varus*, lorſque l'eſpérance qu'on lui donna qu'elle pourroit être reçue par les Comédiens, la lui fit ſupprimer. Il alla même chez l'Im-

primeur, & fit briser devant lui les formes de l'impression. Deux ans après elle fut publiée sous le nom d'*Arminius*; enfin, elle paroît sous celui des *Chérusques*, le seul qui lui convienne, parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Pièce, & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux personnages. Le Public n'a fait que gagner à ces différentes éditions; l'ouvrage en est devenu plus digne de lui & de M. *Bauvin*.

Épigramme.

M. *H* * * * logea dernièrement dans une auberge, dont le maître, qui avoit des cheveux blancs, se nommoit *Caton*; il s'éleva une dispute entre ce *Caton* aux cheveux blancs, & un domestique nommé *Dunois*, M. *H* * * * fit sur le champ cette Épigramme qui termina la querelle :

A cet air vénérable, à cette forme antique,
Je croyois voir, mon cher *Caton*,
Revivre en vous *Caton d'Utique*,

Mais puisque, sans nulle raison,
Avec *Dunois*, mon féal domestique,
Vous êtes fier & querelleur,
Vous n'êtes à mes yeux que *Caton le Censeur*.

Cette Épigramme est fort agréable, & très-heureusement imitée de celle-ci, que les uns attribuent au célèbre *Bèze*, les autres au sçavant *Marbode* Évêque de Rennes, & dans laquelle on a voulu tracer le caractère des deux *Catons* :

Alma duos olim produxit Roma *Catones*,
Unus de Ducibus, Censor & alter erat.
Est virtus tranquilla tibi, est honor ? *Uticus* esto.
Felle tumes, blateras? Tu *Cato Censor* eris.

Je suis, &c.

A Paris, ce 25 Décembre 1772.

LETTRE XI.

Lettre à l'auteur de ces Feuilles sur un livre intitulé l'ART DE SE TAIRE, PRINCIPALEMENT EN MATIÈRE DE RELIGION; *par M. l'Abbé Dinouart, Chanoine de l'Eglise Collégiale de Saint-Benoît; un volume in-12. de 300 pages, petit format; à Paris chez Desprez, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.*

VOTRE sagacité, Monsieur, à découvrir les larcins de nos auteurs & la juste sévérité avec laquelle vous les relevez, vous ont rendu depuis longtemps la terreur des brigands littéraires : c'est donc à vous, comme au Grand-Prevôt de notre Parnasse, que je crois devoir dénoncer un vol en

ce genre, dont la hardieſſe ne m'a pas moins ſurpris que révolté. L'objet de ma dénonciation n'eſt point un vers, une phraſe, une penſée dérobés : c'eſt un livre entier, tranſcrit depuis ſa première page juſqu'à la dernière, publié de nos jours comme un ouvrage neuf, & portant même à ſon frontiſpice le nom du plagiaire. Voici, en peu de mots, Monſieur, l'hiſtoire de cette ſingulière découverte. Quoiqu'il ne me ſoit jamais arrivé de lire les ouvrages de M. l'Abbé *Dinouart* (& il me ſemble que mon indifférence à cet égard eſt bien excuſable) j'avois cependant oui dire qu'il avoit publié depuis peu un petit volume *in*-12 qui avoit pour titre : *l'Art de ſe taire, principalement en matière de Religion.* M'étant trouvé, il y a quelque temps, chez un de mes amis, j'eus la curioſité d'ouvrir un livre qui par haſard ſe trouvoit ſous ma main. Ce livre avoit pour titre : *Conduite pour ſe taire & pour parler, principalement en matière de Religion*, un volume *in*-12 de 285

pages, imprimé à Paris chez *Simon Bénard*, rue Saint-Jacques, au compas d'or, en 1695. Cette ressemblance de titres me rappella sur le champ l'ouvrage de M. l'Abbé *Dinouart*; & comme je connoissois son goût & ses talens pour la compilation, je soupçonnai que l'*Art de se taire* pouvoit bien n'être qu'une réimpression de la *Conduite pour se taire*. J'ai comparé les deux ouvrages, Monsieur, & cette confrontation m'a confirmé le plagiat, l'un des plus complet & des moins palliés dont notre Littérature ait peut-être jamais fourni d'exemple. Tout, en effet, se trouve de la plus grande conformité dans l'un & dans l'autre ouvrage : même sujet, même plan, même distribution de Chapîtres, mêmes expressions, mêmes *à lineâ*, même ponctuation. Le nom du Libraire, la date de l'impression & la moitié du titre réformé sont presque les seuls changemens qu'on y trouve, en y comprenant quelques additions, lambeaux de morale également pris à d'autres écrivains, que

M. l'Abbé *Dinouart* a inférés de loin en loin, pour enfler son volume & le porter jusqu'à 300 pages. Cependant, il faut être juste & vrai, je dois convenir encore que M. l'Abbé *Dinouart* a substitué avec beaucoup d'esprit la troisième personne à la seconde dans tous les endroits où l'auteur de la *Conduite pour se taire* adresse la parole à l'élève qu'il instruit. Exemple : *Vous sçavez.... Vous voyez tous les jours*, &c. M. l'Abbé *Dinouart* a substitué : *on sçait.... on voit tous les jours*, &c. Ces changemens ont dû trop coûter au copiste, pour que je veuille lui en dérober la gloire.

Je ne vous mettrai point sous les yeux des extraits de comparaison de l'un & de l'autre ouvrage ; il faudroit les copier tous deux en entier. Je me borne à vous faire part d'une omission fort adroite & que M. l'Abbé *Dinouart* ne pouvoit honnêtement se dispenser de faire. Ce morceau, entièrement supprimé, est précisément une sortie des plus vives contre les plagiaires. L'auteur de la *Conduite*, &c,

en indiquant les défauts des écrivains de son temps, dit qu'*on écrit trop*. 1°. *Parce qu'on écrit des choses inutiles*. 2°. *Parce qu'on écrit trop au long les meilleures choses*. 3°. *Parce qu'on écrit en plagiaire & aux dépens d'autrui*. M. l'Abbé *Dinouart* a copié les deux premières sous-divisions de ce Chapître ; mais il a eu quelque pudeur de transcrire la troisième ; & il a judicieusement pensé qu'il étoit plus à propos de l'omettre. Pour que les Lecteurs qui ont fait l'emplette de l'A*rt de se taire* aient en même temps en entier le livre de *la Conduite*, je crois devoir rétablir ici ce paragraphe, qui d'ailleurs est très-court. Le voici : » Disons quelque chose des » plagiaires ; c'est une nation de *Vo-* » *leurs*, que je ne peux mieux vous » représenter que par la peinture » qu'en a faite un des bons écrivains » de notre temps, (*la Bruyère*) en » ces termes : *il y a, si je l'ose dire,* » *des esprits inférieurs & subalternes,* » *qui ne semblent faits que pour être* » *le recueil, le registre ou le maga-*

» *fin de toutes les productions des au-*
» *tres génies ; ils sont plagiaires, tra-*
» *ducteurs, compilateurs, ils ne pensent*
» *point, ils disent ce que les autres*
» *ont pensé ; & comme le choix des*
» *pensées est invention, ils l'ont mau-*
» *vais & peu juste ; ce qui les dé-*
» *termine plutôt à rapporter beaucoup*
» *de choses que d'excellentes choses. Ils*
» *n'ont rien d'original & qui soit à*
» *eux ; ils ne sçavent que ce qu'ils ont*
» *appris, & ils n'apprennent que ce*
» *que tout le monde veut bien igno-*
» *rer. On est tout-à-la fois étonné de*
» *leur lecture, & ennuyé de leur en-*
» *tretien ou de leurs ouvrages.* Peut-
» on mieux peindre les auteurs qui
» se font honneur du bien d'autrui,
» qui ne sçavent que transcrire, &
» qui donnent au Public l'ouvrage de
» leurs mains plutôt que celui de
» leur esprit ? Un habile écrivain pro-
» fite de tout ce qu'il a lû & entendu ;
» c'est comme la matière sur laquelle
» il travaille. Tout a été dit & pensé ;
» il ne reste plus qu'à le mettre en
» œuvre, qu'à se le rendre propre,

» qu'à y donner une forme particu-
» lière, &, avec cette forme, la grace
» de la nouveauté. C'eſt le ſoin, c'eſt
» l'eſprit des auteurs habiles. Ils ſça-
» vent cueillir ſur les fleurs qui ſe
» préſentent ce qu'il y a de plus pur.
» Ils le goûtent, ils le digèrent, ils
» en font une nourriture délicieuſe,
» & pour eux & pour les autres; au
» lieu que les copiſtes ne font que
» les ramaſſer groſſièrement, ces fleurs,
» & que les offrir en aſſez mauvais
» ordre au Public, qui ne leur en
» ſçait nul gré. Ce n'eſt donc que
» ſur les plagiaires, gens de mau-
» vaiſe foi, artificieux, toujours at-
» tentifs à tromper le Public, qu'il
» faut faire tomber le reproche de trop
» écrire ».

Vous ſentez, Monſieur, que le ſcribe, tout intrépide qu'il étoit, a dû s'arrêter à ce paragraphe, placé ſi *malencontreuſement* ſur ſa route. Une certaine pudeur naturelle, dont on ne parvient jamais à ſecouer entièrement le joug, a ſuſpendu malgré lui la rapidité de ſa plume. Comment

transcrire, en effet, des vérités dures, incommodes, & dont l'application étoit aussi directe & aussi sensible? Toutes réfléxions faites, il a cru qu'il étoit plus prudent de glisser silencieusement sur cet article. Ne semble-t-il pas que l'auteur de la *Conduite*, en gémissant ainsi sur les larcins littéraires, avoit quelque pressentiment qu'il seroit un jour volé lui-même? Peut-être croyoit-il, par ce trait d'humeur contre les plagiaires, avoir suffisamment armé son livre contre la rapacité de ces écumeurs de la Littérature; semblable à l'agriculteur qui élève des épouventails pour protéger ses moissons? Quoiqu'il en soit, sa pathétique semonce n'a point attendri le cœur de M. l'Abbé *Dinouart*, & le droit de propriété n'en a pas été plus respecté; l'infléxible copiste s'est armé de courage, & le livre, dépouillé toutefois de l'éloquent paragraphe, a été impitoyablement copié jusqu'au bout.

L'intention du docte Chanoine de Saint-Benoît n'étoit pas d'abréger

la *Conduite pour se taire.* Qu'a-t-il fait pour suppléer au vuide que laissoit le paragraphe supprimé ? Il a eu l'adresse d'y insérer finement un Chapître des *Conseils de la Sagesse* ; c'est *la Réflexion* sur *la Maxime* VIIIe du Tome II : *Mundum tradidit disputationi eorum*, &c, édition de *Sébastien Marbre-Cramoisy*, 1683. A la suite de ce morceau, le copiste a encore cousu le commencement & la fin de *la Maxime* VIIe du Tome I : *In cogitationibus impii interrogatio erit.* Je ne finirois pas, Monsieur, si j'entreprenois de faire l'énumération de tous les plagiats accumulés dans ce petit *in-12* de 300 pages, qu'on pourroit presque comparer à une de ces cavernes de voleurs où sont amoncelées sans ordre les dépouilles de cent voyageurs.

J'ai dit que le livre de *la Conduite* contient 285 pages ; mais il faut observer que les soixante-neuf dernières sont occupées par un *Soliloque* ou *Réfléxions sur les auteurs & les Approbateurs de nouveautés en matière de*

Religion. Comme ces *Reflexions* n'ont point accommodé M. l'Abbé *Dinouart*, elles ont échappé à l'invasion ; & c'est ce retranchement qui l'a mis dans la nécessité de faire des additions pour completter son volume. Dans cet amas de fragmens étrangers qui composent les additions de M. l'Abbé *inouart*, j'ai distingué des lambeaux d'un Pladoyer de M. *Joly de Fleury*, un morceau d'un *Mandement* de M. l'Archevêque de Paris, un demi Chapître de l'*Histoire des Variations* de *Bossuet*, quelques tirades empruntées de M. l'Abbé *Bergier*, des *Reflexions* de *Nicole*, de *la Bruyere*, &c, &c. M. l'Abbé *inouart*, pour égayer le ton grave & sérieux de son livre, a cru même pouvoir y donner place à une chanson qui commence par ces petits vers :

Être brillant,
Semillant,
Pétillant ;
S'occuper éternellement
De sa parure,
De sa figure,

De ſa voiture ;
Se mettre ſérieuſement
A la torture,
Pour ſe donner contre nature
Certain jargon,
Certaine façon,
Certain ton
D'enfantillage,
De papillonage,
De perſiflage;
Qu'on appelle le bon ton ;
Faire l'amateur,
Le connoiſſeur,
Le protecteur ;
N'avoir qu'un caquet
De perroquet ;
Et cependant,
D'un ton pédant,
D'un air ſuffiſant,
Décider ſouverainement;
Tout mépriſer,
Sur tout gloſer,
Ricanner,
Fredonner,
Turlupiner,
Déraiſonner,
Poliſſonner, &c.

Cette chanfonnette, dans un pareil ouvrage, eſt ſans doute un ridicule hors-d'œuvre qui ne tient à rien. Mais qu'importe? Elle fourniſſoit au ſcribe le rempliſſage de deux pages d'impreſſion.

Le dernier Chapître ſur *les dangers de la lecture des ouvrages contre la Religion & les mœurs*, ne ſe trouve point dans le Livre de *la Conduite pour ſe taire*. D'où M. *Dinouart* l'a-t-il emprunté? J'avoue que je l'ignore : mais j'oſe avancer qu'il eſt de la plus grande probabilité que ce Chapître eſt un lambeau de Sermon. Liſez-le, Monſieur, & vous ne pourrez vous diſpenſer d'en porter le même jugement d'après le ſtyle & les tournures oratoires, le ton d'onction, les paſſages de l'Écriture-Sainte, les apoſtrophes à Dieu & aux Incrédules, &c, qui ornent ce Chapître pathétique. On y parle du *ſalut*, des *bonnes œuvres*, des *ſacremens*, du *péché*, des *flammes de l'enfer*, préparées pour les lecteurs de mauvais livres, &c. M. l'Abbé *Dinouart* a même ſi peu d'adreſſe à

voiler ses plagiats, qu'il a laissé subsister ces expressions : *Il résulte de ce Discours. . . . . . Terminons ce Discours. . . . . .* & cette autre phrase, en parlant du désespoir de l'Incrédule au lit de la mort : *C'est ce que nous voyons tous les jours dans ces visites fatales où notre ministère nous engage, & où il semble que Dieu nous appelle pour nous rendre les tristes témoins de sa colère & de sa vengeance*, &c., &c, &c. Je vous le demande, Monsieur, est-ce-là le style dont on écrit un Chapître, ou celui dont on écrit un Sermon ? Est-ce ainsi que s'exprime un écrivain renfermé dans son cabinet, ou que parle du haut de la tribune un Orateur Chrétien ? . . . .

S'il est vrai qu'on n'arrive aux grands crimes que par degrés, il faut avouer que M. l'Abbé *Dinouart* a dû se rendre coupable de bien des plagiats, avant que de parvenir à s'armer de toute l'intrépidité nécessaire pour s'approprier un livre entier. Las & ennuyé de ces rapines obscures, si familières à la plupart de nos Gens de Lettres, il a cru qu'il valoit mieux exercer le

brigandage en grand ; il le fait, comme vous le voyez, Monſieur, avec beaucoup de courage, & l'on ne peut lui diſputer la gloire d'être l'*Aléxandre* des plagiaires : on ſçait que ce Conquérant ne s'arrêtoit point à une bicoque, & qu'un de ſes moindres exploits étoit d'envahir une Province.

Le Livre de la *Conduite pour ſe taire* méritoit, Monſieur, les honneurs de la réimpreſſion, & l'on n'auroit que de juſtes éloges à donner à M. l'Abbé *Dinouart*, ſi, en le publiant de nouveau, il avoit eu la modeſtie de ne s'en déclarer que l'éditeur. Ce petit ouvrage eſt écrit avec beaucoup de méthode & renferme d'excellens préceptes, applicables à tous les Gens de Lettres. L'*Art de ſe taire*, qui en eſt une fidèle copie, auroit été ſurtout infiniment utile au Public, s'il eût pû perſuader ſon auteur des avantages & de la néceſſité du ſilence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé G***.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 26 Décembre 1772.

LETTRE XII.

Essai de Physique sur le système du Monde, par P. B. Deshayes, Docteur en Médecine ; Brochure petit in-8°. d'environ 100 pages ; à Paris chez Fr. Ambr. Didot, aîné, Imprimeur-Libraire rue Pavée, près du Quai des Augustins.

IL est bien évident, Monsieur, que l'auteur de cet *Essai* n'est point satisfait de tous les systêmes du Monde que nous connoissons, & qu'il pense que les *Ptolémées*, les *Ticho-Brahés*, les *Copernics*, les *Galilées*, les *Descartes*, les *Newtons*, les *Buffons*, &c, n'y ont rien entendu. En conséquence, il prend le parti de refaire l'univers. Il suppose qu'il est seul avec Dieu avant la création d'aucun être quel-

conque. Voilà donc M. *Deshayes* tête-à-tête avec le Père Eternel *qui a la complaisance de se prêter à ses desirs.* Il lui demande d'abord un grand fluide qui, par sa nature, ait toutes les propriétés dont il a besoin. On peint ordinairement le Père Eternel avec un globe dans une main, & ce globe est censé celui de la Terre ; ce n'est pas ici la Terre, c'est la Planète de *Saturne* que tient le Père Eternel. *De la main du Créateur*, dit M. *Deshayes*, *je prends la Planète de Saturne, & je la jette dans ce fluide immense.* Convenez, Monsieur, qu'il faut avoir une furieuse main pour prendre avec cette aisance une Planète quatre-vingt-onze fois plus grande que la Terre, & pour la jetter aussi facilement qu'une boule de billard. M. *Deshayes* prend de même des mains du Père Eternel les autres Planètes, & les place dans son fluide en raison de leur volume & de leur pesanteur.

Mais il n'y a jusqu'à présent dans l'Univers que de l'air & des Planètes, qui ne sont point lumineux par eux-

mêmes. M. *Deshayes* avoue qu'il ne voit goutte ; il sçait seulement que, de tous les corps, c'est le feu qui l'éclairera ; comme il n'est point avare de demandes, & que d'ailleurs il peut compter sur la *complaisance* du Père Éternel, il le prie de lui donner *un globe de feu du diamètre de la ville de Paris.* M. *Deshayes* prend dans sa main ce globe de feu, (sans se brûler, il faut le croire) & le jette dans l'air. M. *Deshayes* observe ce globe, qui vacille, voltige, diminue de volume, devient à rien ; une nuit épaisse couvre encore les yeux du Père Eternel & de M. *Deshayes* ; par bonheur ce n'est pas pour long-temps. M. *Deshayes* n'a qu'à parler ; il demande un autre globe de feu *du diamètre du Péloponèse* ; le Père Éternel, qui n'a rien à lui refuser, lui présente sur le champ ce second globe de feu ; M. *Deshayes* le prend comme le premier, & l'abandonne dans l'air ; il s'apperçoit qu'il se dissipe également ; le voilà pour une troisième fois dans les ténèbres avec le Père Eternel. En-

fin, piqué du peu de succès de ces tentatives, il supplie le Père Éternel *de lui accorder tant de feu qu'il en voudra.* Le Père Éternel en verse devant lui un torrent qui se répand dans l'air & coule toujours. M. *Deshayes* commence à s'appercevoir d'un peu de clarté ; il voit que la matière du feu s'amasse ; *il est dans le plus grand jour ; le Soleil est formé ;* mais, dans la crainte qu'il ne prenne envie à ce torrent de feu de couler encore, que fait M. *Deshayes* ? Rien de plus simple, dit-il ; *J'arrête le torrent.* Il y a ici une petite difficulté ; comment cette matière du Soleil ne coule-t-elle pas toujours dans un fluide tel que l'air ? Eh, ne vient-on pas de voir que M. *Deshayes* a *arrêté le torrent* ! Je crois, sans hésiter, à sa toute-puissance. Mais il ajoûte, en faveur des incrédules, que l'air réprime cette matière, &, pour rendre la chose plus palpable, il se sert d'une comparaison pleine d'esprit & de justesse : *la matière solaire est engaînée dans l'air comme le jus est contenu dans une orange.*

Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous expliquer tout le systême de M. *Deshayes*, systême vraîment neuf, qui n'appartient qu'à lui seul, & dans lequel il ne s'est point servilement assujetti aux notions reçues, aux expériences, aux démonstrations des esprits vulgaires qui l'ont précédé. Par exemple, il prétend que l'air est plus dense quand il s'éloigne de la terre; que les fluides ne pèsent point en raison de leurs hauteurs; que la chaleur du Soleil dilate l'eau & produit le flux & le reflux de la mer; que c'est la matière de ce même Soleil qui, repoussée par la densité de l'air, s'amasse & forme les Comètes; que la Terre ne décrit point un orbe autour du Soleil, mais que son mouvement est rectiligne d'ascension & de descension; qu'ainsi l'on peut se figurer les douze mois de l'année sur un *bâton de Perroquet*, ou une échelle composée de six échelons de chaque côté; Janvier, Février, Mars, Avril, Maî, Juin, sont les *Perroquets* qui descendent; Juillet, Août, Sep-

tembre, Octobre, Novembre, Décembre, ſont les *Perroquets* qui montent. Vous trouverez dans cet agréable ſyſtême mille autres découvertes tout auſſi merveilleuſes que celles que je viens de mettre ſous vos yeux.

Des Aſtronomes célèbres & des Phyſiciens de réputation, à qui j'ai parlé de ce nouveau méchaniſme de l'Univers, imaginé par M. *Deshayes*, m'ont dit que ſes principes & ſes conſéquences leur paroiſſoient fort étranges; qu'au reſte, ils n'y comprenoient rien & qu'ils doutoient que l'auteur s'entendît lui-même : pure jalouſie de leur part; pour moi, j'entends à merveille ce bel arrangement du Monde. Ce qui me fait peine, c'eſt que M. *Deshayes* ſemble ſe défier de ſon heureuſe invention : *Lorſque je contemple*, dit-il, *l'immenſité des Cieux, la grandeur & la beauté des ouvrages de Dieu, je ſors de moi-même, je m'élève & fais effort vers la Diviné. Si je réfléchis ſur mes raiſonnemens, je découvre ma foibleſſe, & je me ſens rapproché du néant. Les hommes ſont infiniment petits, & ils donnent dans les infiniment grands; abuſés par leur imagination,*

appuyés sur des préjugés, ils font & soutiennent des hypothèses, impossibles, pour ainsi dire, à Dieu même. En effet, comment concevoir raisonnablement que des masses aussi énormes que les Planètes, soient emportées autour du Soleil dans une orbite dont la grandeur effraie, & avec une rapidité qui étonne & renverse l'intelligence... Chacun à la liberté de penser ou par soi-même ou par d'autres. Les Anciens & les Modernes ont fait des systêmes ou des rêves..... ais ils étoient des hommes, & l'objet de leurs recherches tient de l'infini. Le systême que je propose est encore un songe, si l'on veut; j'y parlerai donc avec autant d'autorité que dans un songe. Sans trop sçavoir ce que c'est que l'*autorite d'un songe*, je crois que cette *autorité* n'est pas bien grande. Au reste, si cet admirable systême n'est qu'un rêve, il faut convenir du moins qu'il est très-amusant, & je souhaite, en mon particulier, que M. *Deshayes* en ait souvent de pareils.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Décembre 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Première Lettre à M. de Voltaire ; à Paris chez les Marchands des Nouveautés Littéraires ; Brochure in-8°. de 68 pages.

Dès que la *Réponse de Boileau* à M. *de Voltaire* a paru, ce dernier a cru porter un coup terrible à son nouveau Critique, en faisant imprimer des vers où ce Critique l'élevoit aux nues. M. *Clément* n'a pas eu beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas ; il a expliqué l'énigme en deux mots. Dans sa première jeunesse il ressembloit à la plupart de ceux de son âge ; il étoit admirateur aveugle, même des défauts de M. *de*

Voltaire. La maturité de l'âge, l'exercice de son jugement, l'étude des Anciens, ont dessillé ses yeux. Il s'adresse aujourd'hui à M. *de Voltaire* lui-même pour lui rendre un compte détaillé des motifs de son changement : c'est avec lui qu'il entreprend d'examiner ses ouvrages. Quelques personnes lui avoient conseillé de ne point donner cet examen pendant la vie du Poëte de Ferney & de le laisser mourir sur ses lauriers ; mais il lui a semblé plus généreux d'exposer franchement ses idées, tandis que celui qu'il attaque peut encore les combattre. Il a un autre risque à courir ; on connoît les moyens de défense de M. *de Voltaire* ; ils consistent ordinairement dans de grosses épithètes, dans de calomnieuses imputations, dans des bouffonneries cyniques. M. *Clément* s'attend à tout cela. Mais je me rassure, lui dit-il, en voyant que vous avez si fort rassasié le Public de vos prétendues facéties, qu'il en est pleinement dégoûté. » En effet, Monsieur, dites-» moi de bonne foi, comment vou-» lez-vous qu'on soit si long-temps

» la dupe des vengeances de votre » amour-propre irrité ? Ne seroit-ce » pas pousser la crédulité au-delà des » bornes où elle devient sottise, de » croire, sur votre parole, qu'il suffit » de vous avoir contredit en quelque » chose, pour être un personnage vil » & méprisable ? Faut-il beaucoup » d'esprit pour deviner qu'il vous a » toujours été plus aisé de chercher à » diffamer vos Censeurs que d'avoir » raison contr'eux ? »

M. *Clément* déclare que son dessein n'est pas de refuser son admiration à ce qu'il y a de bon dans les écrits de M. *de Voltaire*, ni de prouver qu'on a eu tort de les lire ; mais il veut examiner si l'on a dû le regarder comme le premier maître de notre Littérature, comme un parfait modèle, & si au contraire il n'a pas contribué plus que tout autre à cette corruption du goût dont tous les bons esprits déplorent les suites funestes. Il annonce qu'il discutera d'abord ses jugemens Littéraires, dont il démontrera la légèreté & la mauvaise foi ; qu'ensuite, le considérant comme

Poëte dans tous les genres où il s'est exercé, il indiquera les défauts nombreux qui déparent ses meilleures productions ; qu'enfin, il l'envisagera comme Ecrivain en prose & comme Historien. Il prévient aussi qu'il prendra la défense de tous les hommes illustres que M. *de Voltaire* s'est efforcé de décrier, & que, s'il se trouve quelquefois entraîné trop loin, alors ce ne sera pas *à M. de Voltaire, homme plein de talent*, qu'il parlera, *mais à M. de Voltaire, plein de jalousie & critique passionné des esprits sublimes dont il auroit voulu anéantir le nom.*

Cet examen aura nécessairement un grand nombre de Lettres. Celle qui paroît aujourd'hui est consacrée à peindre l'influence de cet ambitieux écrivain sur l'esprit, le goût & les moeurs du siècle présent. L'auteur l'accuse d'avoir cherché à corrompre le goût du Public, afin d'usurper toute son admiration & d'obtenir la monarchie universelle dans la Littérature ; il rassemble tous les moyens qu'il a employés pour y parvenir. Je crois bien qu'en général tel a été le but de

M. *de Voltaire*; mais je ne pense pas que ses projèts aient été aussi concertés que le dit M. *Clément*; le caractère de M. *de Voltaire* est fougueux; la liste de ses fausses démarches pourroit être deux fois aussi longue que celle que l'on nous donne ici. Ce qui m'a semblé plus juste, c'est la cause que M. *Clément* assigne au peu de perfection où sont restés la plupart des ouvrages du Despote de notre Littérature. Il ne faut pas oublier que c'est à lui-même qu'il écrit. Ce morceau est très-bien fait. » Comment, lui dit-» il, prétendre approfondir les choses » que l'on traite en travaillant à votre » maniére? Vous avez, à ce qu'on » dit, dans votre cabinet, plusieurs » pupitres, sur lesquels sont différens » ouvrages commencés, *pendent opera* » *interrupta*. Ici c'est une Tragédie, » là une Comédie, plus loin une Hif-» toire; de ce côté, un morceau de » Philosophie; de cet autre, une Sa-» tyre; ici un Poëme épique, là un » Conte, &c. Vous passez indiffé-» remment de l'un à l'autre dans la » même journée, & vous laissez

» sur tous des traces de votre prodi-
» gieuse facilité. Mais, dites-moi, je
» vous prie, s'il est possible de chan-
» ger ainsi d'enthousiasme d'un mo-
» ment à l'autre, pour saisir profon-
» dément tout ce qu'un sujet peut
» offrir de plus sublime ou de plus
» naïf? Comment, lorsque l'esprit est
» monté aux sentimens pathétiques de
» la Tragédie, en sortir tout-à-coup
» pour s'égayer dans une facétie, &
» méditer ensuite gravement des pen-
» sées philosophiques? Ne seroit-ce
» point que vous travaillez sans en-
» thousiasme, c'est-à-dire, sans cette
» méditation profonde qui crée & qui
» invente, & qu'ainsi, vous contentant
» des premières idées que vous pré-
» sentent une réfléxion légère ou la
» réminiscence de ce que vous avez
» lu, vous vous sentez toujours éga-
» lement disposé pour toutes sortes de
» sujets? Au lieu de dire comme
Boileau :

Je sens que mon esprit travaille de genie.

» Ne pourriez-vous pas dire?

Je sens que mon esprit travaille de mémoire.

» C'eſt ſans doute de votre manière » de travailler que viennent la plupart de vos défauts : de là vient » que vous confondez ſouvent tous les » tons, que vous mêlez la ſatire avec » l'épopée, le bouffon avec le férieux ; » que vous inférez des lambeaux » poëtiques dans les entretiens familiers de la Comédie ; que vous » prêtez à une Princeſſe les diſcours » d'un Philoſophe ; que vous mettez » un madrigal dans la bouche d'un » Héros, & des épigrammes dans » l'Hiſtoire. »

Au reſte, on eſt étonné en voyant réunis tous les jugemens ridicules & haſardés de M. *de Voltaire* ſur les plus illuſtres Auteurs anciens & modernes. *Eſchile* ſe trouve comparé à *Caldéron ; Homère* n'a aucune morale ; *Ariſtophane n'eſt ni Poëte ni Comique ; & n'auroit pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la Foire S. Laurent ; la Fontaine* n'eſt pas un écrivain ſublime, ni un des premiers écrivains du grand ſiècle ; *Racine* ne fait éprouver qu'une foible émotion ; *Boileau* n'a aucun enthouſiaſme ; le grand

Rousseau n'est *qu'un versificateur qui ne connoît ni son siècle, ni la Philosophie, ni la Poësie, ni sa langue.* L'auteur de *Rhadamiste* est appellé *Crébillon le Barbare;* le style de M. *de Buffon* n'est que *le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systêmes à la faveur d'un vain bruit de paroles.* Tous ces blasphêmes littéraires, & une foule d'autres répétés en mille endroits des ouvrages de l'auteur le plus à la mode, ont prospéré dans ce siècle d'impudence, & en ont fait naître de plus absurdes encore : tous les principes ont été oubliés ou méprisés. Je ne sçais quel écrivain s'est avisé de mettre *Lucain* & *le Tasse* au-dessus de *Virgile :* on l'a couronné *en pleine Académie ;* les Géomètres ont jugé les Poëtes. M. *de Voltaire* avoit prétendu que la scène Françoise étoit dénuée d'action. Aussi-tôt on ne fit plus dans les Tragédies qu'accumuler les évènemens, les coups de théâtre, les décorations, les machines. Il avoit donné l'exemple de coudre des lambeaux philosophiques aux discours de ses personnages. Aucun Acteur n'osa plus

paroître sur la scène sans débiter des maximes. Il avoit semé ses Pièces d'allusions contre la Religion : on ne chercha plus que les sujets qui en étoient susceptibles. Il avoit peint les mœurs les plus différentes des nôtres : on renchérit encore sur ces tableaux singuliers ; on rechercha le bizarre ; on nous transporta chez les Scythes, les Hottentots, les Illinois. Il ne reste plus qu'à nous peindre sur le théâtre François les Lapons, les Eskimaux, &c, &c, &c.

Les écrits de M. *de Voltaire* n'ont pas porté un coup moins dangereux aux mœurs, & c'est principalement sur l'esprit des femmes & des jeunes gens qu'ils ont produit l'effet le plus déplorable. Ici M. *Clément* fait une digression assez peu galante sur les femmes en général, qu'il prétend être portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même à la sagesse & à la raison, & c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'elles se plaisent tant à la lecture de M. *de Voltaire*. Je n'examinerai pas si cette accusation grave contre la partie la plus séduisante du genre humain est

bien fondée ; mais je remarquerai qu'il n'eſt pas adroit de la ſoulever contre ſoi, & qu'au moins, en faveur de ſes graces, elle méritoit qu'on prît à ſon égard un ton moins auſtère & qu'on la traitât avec plus de ménagement. En un mot, ſi M. *Clément* a la raiſon pour lui, j'aurois voulu qu'il tâchât de la faire aimer un peu davantage.

Ce qu'il dit à M. *de Voltaire* des jeunes gens que ſes Livres ont perdus, n'eſt malheureuſement que trop vrai. » A peine échappés du Collége, les » voilà imbus de votre doctrine. Que » ne puis-je diſſimuler les ſuites funeſtes » où ce premier égarement les précipite ! Ils commencent par mépriſer » les inſtructions ſalutaires qu'ils ont » reçues ; ils qualifient de pédantiſme » tout ce qui n'eſt pas libertinage & » irréligion, & bien-tôt, avec la mé- » thode aiſée de traiter tout de pré- » jugé, ils ſe croient & ſe diſent Phi- » loſophes. Il n'eſt plus de principe » qui les gêne, de morale qui les em- » barraſſe, de frein qui les retienne ; » rien n'eſt ni bien ni mal pour eux,

» &, pourvu qu'ils échappent à la
» vengeance des Loix, leur conscience
» est en repos sur le reste. On les en-
» tend parler des matières les plus
» graves avec une légèreté qui n'a
» rien d'égal que leur ignorance. Une
» raillerie ridicule, de détestables bons
» mots usés & rebattus sur ce qu'il y
» a de plus sacré, leur tiennent lieu
» de raisons. S'ils se mêlent de raison-
» ner, c'est avec une confiance, une
» bonne opinion d'eux-mêmes, en-
» core plus ridicules que leurs plaisan-
» teries. Ils se flattent de pénétrer les
» choses les plus impénétrables, tan-
» dis qu'il y en a des plus communes
» qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veu-
» lent décider que Dieu n'est pas. Les
» insensés! Sçavent-ils seulement com-
» ment ils existent? Sçavent-ils com-
» ment ils peuvent se mouvoir? Sça-
» vent-ils par quel pouvoir ils raison-
» nent ou déraisonnent? Ecoutez-les;
» ils anéantissent les cultes, les reli-
» gions; chacun en établit une autre
» à sa guise, & veut être législateur:
» chacun veut nous convertir à son
» opinion désolante; & y met plus de

» fanatifme que le dévot le plus outré.
» Dans ce délire de raifonnement &
» d'incrédulité, on veut tout calculer,
» tout définir, tout connoître, & l'on
» parvient à douter des chofes les plus
» sûres, à méprifer, à oublier fes de-
» voirs, à éteindre les lumières de la
» Nature, à étouffer les bons fenti-
» mens de l'éducation, à fe deffécher le
» cœur, à s'embrouiller l'efprit, à
» perdre toute idée de mœurs & de
» vertu. Enfin, on fe rend inutile ou
» funefte à la fociété; on fe devient à
» foi-même odieux, importun; on ne
» voit plus dans la vie qu'ennui & dé-
» goût, & l'on a recours au Suicide,
» devenu fi commun, pour fe délivrer
» du trouble intérieur dont on eft dé-
» chiré, & du tourment infupportable
» de ne pouvoir vivre avec foi-même.

Jufqu'ici M. *Clément* n'a parlé à M. *de Voltaire* que comme écrivain. Dans cet endroit il dit un mot à M. *de Voltaire*, plein d'une jaloufe fureur contre les grands Hommes de fon fiècle : le trait qu'il rapporte eft odieux; on ne peut le lire fans un certain frémiffement involontaire. Mais il eft impor,

tant que tant de personnes qui se sont laissé égarer par ce digne chef de la Philosophie, puissent enfin l'apprécier. Écoutons M. *Clément* qui lui adresse toujours la parole. » Quelque » temps avant sa mort, *Rousseau*, » comme on sçait, étoit venu inco- » gnito à Paris, dans l'espérance d'ob- » tenir des Lettres de rémission; eh » bien, dans ce moment, votre haine » se remuoit en secret pour le perdre: » votre philosophie vous sollicitoit à » vous rendre le délateur d'un grand » homme injustement persécuté. J'ai, » je tiens un Mémoire écrit de votre » propre main, où vous consultiez » un Avocat, pour sçavoir si vous » pouviez impliquer *Rousseau* dans » une accusation que vous alliez in- » tenter à l'Abbé *Desfontaines* au su- » jet de la *Voltairomanie. Peut-on*, » demandiez-vous, *assigner Jean-* » *Baptiste Rousseau à l'Archevêché*, » *où il est déguisé sous le nom de Ri-* » *cher? Le procès étant au Châtelet*, » *peut-on dénoncer ce misérable comme* » *n'ayant pas gardé son ban; &*, » *le dénonçant au Procureur Général*,

» *l'affaire ne va-t-elle pas toujours*
» *son train au Châtelet ?* Vous pou-
» vez, Monsieur, défier hardiment
» qui que ce soit de vous citer un
» exemple d'une rage & d'un achar-
» nement pareils dans un Poëte con-
» tre un grand Poëte. Ce trait vous
» étoit réservé; à vous, ce fameux
» Prédicateur de tolérance & d'hu-
» manité!»

Je ne ferai aucune réfléxion sur cette horrible anecdote. M. *Clément* adoucit un peu ce qu'il vient de rapporter : il prétend que M. *de Voltaire* a un amour-propre effréné pour chacun des talens qu'il a voulu s'attribuer, & que, de toutes ces animosités, de toutes ces haines particulières, il se forme, pour ainsi dire, un volcan qui l'emporte hors de lui-même & lui fait perdre la raison. » *Mais qu'on est malheureux*, » s'écrie-t-il, *quand on ne peut se sauver* » *de l'atrocité que par la folie!* »

L'auteur appuie sur quelques autres manœuvres obscures du même écrivain. Il peint sur-tout avec les couleurs les plus vraies cette secte nombreuse de soi-disans Philosophes qui

l'ont mis à leur tête, & qui ont fait vœu entre ses mains, d'abord de l'admirer exclusivement, ensuite de ne rien écrire où il n'y eût quelques traits contre ce qu'ils appellent *les préjugés*, c'est-à-dire, contre ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré dans le monde. » Leur parti » s'est rendu le parti dominant dans » les lettres. Eux seuls font & défont » les réputations. Dès qu'un Livre » paroît sans avoir leur attache, il est » décrié par eux dans tous les cercles; » ou plutôt ils n'en disent rien; ils » prononcent contre lui ces paroles » fatales qui sont un arrêt de mort : » *Nous ne l'avons pas lû.* Et comment » voulez-vous que le monde lise ce » que ne lisent point ces Messieurs ? » Mais, dès qu'un ouvrage est sorti » d'une main qui leur est dévouée, » qu'il a passé sous leurs yeux, qu'ils » y ont apperçu le caractère de la » Philosophie, dès-lors ils se répan- » dent tous, le même jour, en diffé- » rens endroits. Cet ouvrage est prôné » comme merveilleux : on ne peut » rien sçavoir si on ne le lit, ou du

» moins si l'on ne l'achète; car le
» point essentiel est de le faire vendre.
» Le Livre est enlevé en peu de jours:
» on se l'arrache. Les femmes passent
» les nuits à ne le point entendre;
» mais elles en parlent comme de quel-
» que chose de délicieux, de divin,
» de la dernière force. Au bout de
» trois semaines on est tout étonné
» qu'on ne parle plus de ce Livre mi-
» raculeux, & que personne ne l'ait
» pu lire; mais qu'importe, *il s'est bien*
» *vendu*, vous disent ces Messieurs.
» Que peut-on répondre à cela? Leur
» politique est de ne parler que d'eux,
» de ne louer qu'eux dans leurs écrits,
» & de s'appeller *la haute classe de la*
» *Littérature*. Tout ce qui n'est point
» de leur cabale est d'une classe infé-
» rieure qui n'existe point pour eux,
» & qu'ils condamnent à une entière
» obscurité. Enfin, sur leur enseigne
» toujours déployée, que porte fière-
» ment le premier Commis du *Mer-*
» *cure*, est écrite en gros caractère
» cette devise modeste:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

» Aussi voit-on accourir sous leurs
» drapeaux une foule de jeunes gens
» qui s'enrôlent pour être admis à ce
» partage de réputation, dont ces
» Messieurs sont les seuls distributeurs.
» Voilà comment ils sont parvenus à
» grossir leur troupe de tout ce qu'il
» y a d'esprits médiocres, mais en qui
» le talent vient à naître, dès qu'ils
» ont été initiés dans les mystères de
» la secte. Comment ne se rangeroit-
» on pas dans un parti qui procure
» les faveurs, les places, les prix
» Académiques, & sans la voix duquel
» on ne sera jamais assis dans le fau-
» teuil illustre, qui est la récompense
» suprême des services rendus à la
» Philosophie ? »

On trouve encore dans cette *Lettre* un tableau malheureusement trop fidèle des tracasseries, de la mauvaise foi, des jalousies cachées, des haines sourdes qui fermentent aujourd'hui dans l'ame de tant de Littérateurs. Enfin, M. *Clément* fait reposer l'esprit du lecteur sur des peintures plus douces. Il avoue qu'il est encore quelques hommes qui honorent les Lettres &

les font aimer. » N'eſt-ce pas ici le lieu
» de mettre ſous les yeux des Gens de
» Lettres un de ces exemples dont ils
» ont d'autant plus de beſoin qu'ils de-
» viennent plus rares ? C'eſt ce génie
» original (M. *Piron*) dont ma patrie
» doit s'honorer : c'eſt lui dont l'en-
» jouement, ſa franchiſe, les graces na-
» turelles, cette bonhomie qui vient
» d'un cœur excellent, & qui rend l'eſ-
» prit plus aimable, m'ont retracé tout
» ce qu'on nous raconte des *Chapelles* &
» des *Molières*. J'ai revu en lui une image
» de ces demi-Dieux de notre Litté-
» rature, dont le commerce étoit auſſi
» doux, auſſi sûr qu'amuſant & agréa-
» ble. Quelque répandu qu'il ait été
» dans le monde, il y a porté ſa gaîté
» naïve, ſes mœurs ſimples, ſa can-
» deur, ſa liberté, & les a rapportées
» ſans altération. Ennemi de toute
» charlatanerie, de tout manége, de
» toute baſſeſſe, il ne doit ſa réputa-
» tion qu'à lui. Malgré ſon talent pour
» la plaiſanterie & pour l'épigramme,
» il n'a pu, dans un ſiècle comme le
» nôtre, être haï de perſonne ; & il
» a mérité l'eſtime & l'amitié de tous

» ceux qui l'ont connu. Peut-être cet
» éloge, tout foible qu'il est, réjouira
» sa vieillesse, venant d'un homme qui
» loue peu, mais dont les louanges
» partent du cœur, & qui voudroit
» avoir plus d'occasions d'en donner
» de pareilles. »

La *Lettre* que je viens d'extraire est remplie de traits un peu vifs; mais M. *de Votlaire* a-t-il droit d'exiger des ménagemens, lui qui n'en a jamais eu pour personne? A-t il droit d'espérer qu'on cache tant de vérités qui lui sont peu favorables, lui qui débite tant de mensonges calomnieux contre ceux qui ont eu l'audace de ne pas le révérer comme un Dieu? Tout ce qu'on peut reprocher à cette première *Lettre*, c'est un style un peu trop sérieux. Dans ce siècle-ci, celui qui amuse davantage passe pour avoir raison. Mais l'ouvrage de M. *Clément* est plein de force, de sens, & suppose beaucoup de courage. On ne sçauroit trop l'exhorter à continuer une entreprise qui ne peut être que de la plus grande utilité; c'est un contre-poison nécessaire dans les extrémités où nous

jettés la fauſſe Philoſophie de nos jours.

Inſtruction Paſtorale de Monſeigneur l'Evêque Comte de Châlons, Pair de France, ſur l'excellence & les avantages de la Religion; in-4° de 150 pages; à Châlons, de l'Imprimerie de Seneuze.

CE Diſcours eſt un parallèle frappant & victorieux de la Religion Chrétienne & des ſyſtêmes de l'impiété; de l'abondance des lumières, de l'excellence de la morale, des ſecours & des conſolations de l'une, avec les abſurdités, les ténèbres & la barbarie de la morale de l'autre. Aprés avoir prouvé que l'antique Philoſophie, ſi vantée par nos penſeurs modernes, n'avoit aucune idée diſtincte de la Divinité, aucun code de Loix propres à réprimer les paſſions, M. de Châlons préſente ce tableau de l'avènement de Jéſus-Chriſt ſur la Terre & des changemens prodigieux opérés

par l'Evangile. » Un homme, simple
» dans ses mœurs, sans autorité, sans
» opulence, sans crédit, sans appui,
» choisit, du milieu du peuple, quel-
» ques hommes de la plus basse ex-
» traction, sans art, sans science,
» sans talens, & leur dit : *Allez dans*
» *le monde entier ; annoncez en mon*
» *nom les vérités du Salut ; vous ren-*
» *verserez les Idoles ; vous ferez connoî-*
» *tre & adorer le vrai Dieu..... Vous*
» *n'aurez d'autres armes que votre pa-*
» *tience : souffrir & mourir, tel sera*
» *votre partage*, ..., Ils obéissent, &
» le monde est converti. Quelle éton-
» nante révolution, & quel est l'es-
» prit assez aveugle ou assez prévenu,
» pour ne pas reconnoître le doigt de
» Dieu dans un évènement si subit &
» & si extraordinaire ! Il a suffi d'an-
» noncer *Jésus-Christ*, & *Jésus-Christ*
» crucifié, & les hommes ont enfin
» ouvert les yeux. Les profondes té-
» nèbres où l'esprit humain étoit
» plongé depuis quatre mille ans, &
» & que toute la sagacité & toutes les
» recherches des plus beaux génies
» n'avoient pu percer, se sont dissipées

» tout-à-coup ; la vérité cachée de-
» puis si long-temps a reparu avec
» éclat & s'est montrée dans tout
» son jour. »

L'illustre auteur ne néglige pas les preuves tirées des Prophéties : il s'arrête particulièrement à cette dispersion des enfans de la Synagogue, dont le terrible accomplissement frappe tous les jours nos yeux : il appuie ce raisonnement d'un morceau de l'immortel *Bossuet* qui, sans être PHILOSOPHE, est cependant un des plus beaux génies qui aient jamais paru.
» Qu'as-tu fait, ô Peuple ingrat,
» s'écrie l'Evêque de Meaux ! Esclave
» dans tous les pays & de tous les
» Princes, tu ne sers point les Dieux
» étrangers : comment Dieu, qui t'a-
» voit élu, t'a-t-il oublié, & que
» sont devenues ses anciennes misé-
» ricordes ? Quel crime, quel atten-
» tat plus grand que l'idolâtrie, te
» fait sentir un châtiment plus grand
» que jamais tes idolâtries ne t'avoient
» attiré ? Tu te tais ; tu ne peux
» comprendre ce qui rend Dieu si
» inexorable. Souviens-toi de cette

» parole de tes pères : *Que son Sang* » *soit sur nous & sur nos enfans*, & » encore, *nous n'avons point d'autre* » *Roi que César*. Le Messie ne sera pas » ton Roi ; garde bien ce que tu as » choisi ; demeure l'esclave de *César* » & des Rois jusqu'à ce que la pléni- » tude des Gentils soit entrée, & » qu'enfin tout Israël soit sauvé. »

A la suite d'une peinture vive de l'immuable solidité de l'Eglise, on trouve ce contraste qui, dans l'esprit d'un homme sensé, doit être du plus grand poids. » De ce nombre prodi- » gieux de sectes & d'hérésies qui se » sont élevées d'âge en âge dans l'E- » glise, la plupart, telles qu'un ra- » meau séparé du tronc de l'arbre & » qui, après avoir conservé pendant » quelques jours une sorte de fraî- » cheur & de vie, périt enfin dessé- » ché & retourne en poussière, la » plupart se sont insensiblement anéan- » ties & ont entièrement disparu ; » celles qui subsistent encore dispa- » roîtront de même, & ne laisseront » après elles aucune trace de leur » existence. Quand une fois l'homme

» a secoué le joug de l'autorité que
» Dieu a si sagement établie, il ren-
» contre à chaque pas de nouvelles
» difficultés ; il ne sçait plus rien de
» certain ; tout lui devient probléma-
» tique. Une erreur conduit à une au-
» tre erreur ; de l'héréſie on passe au
» déïsme, de-là à l'irréligion, enfin
» on est entraîné jusqu'à l'athéïsme ;
» alors la subordination, les loix, les
» vérités les plus sacrées, tous les
» principes, toutes les vertus, l'idée
» même de la Divinité, tout se con-
» fond, & l'homme retombe dans une
» sorte de barbarie non moins déplo-
» rable & peut-être plus funeste en-
» core que celle dont la Religion
» Chrétienne avoit délivré le monde.

Un des points de vue les plus glorieux à la Religion & les plus défavorables à la Philosophie, est d'examiner le langage de cette dernière par rapport aux malheureux, & les règles de conduite qu'elle prescrit. La Religion fait envisager dans un pauvre & sous les lambeaux de l'indigence l'image & le représentant d'un Dieu. La Philosophie n'a pour eux que des entrailles

entrailles d'airain, & tous les sentimens de commisération sont absorbés par un égoïsme barbare. Voici, Monsieur, comment M. de Châlons sçait tirer avantage de cette énorme différence entre les deux morales. » Pauvres de Jésus-Christ, dites-nous à » quoi vous avez recours dans votre » indigence : est-ce aux ennemis de la » Religion ? Vous voit-on rassemblés » autour de leurs personnes & de » leurs demeures ? Ah, nos très-chers » Frères ! les malheureux connoissent » mieux leurs intérêts ; c'est à l'hom» me le plus pieux qu'ils ont coutume » de recourir.... Quelles mains ont » élevé tant de monumens à la cha» rité ? Quels bienfaiteurs ont ouvert » tant d'asyles aux misères humaines ? » Sont-ce des Philosophes ? Sont-ce » des Incrédules ? Hélas ! c'est sou» vent un pauvre Prêtre, un citoyen » obscur. Ce Diocèse possède depuis » peu les Reliques vénérables d'un » de ces amis de l'humanité qui a » préparé des ressources à toutes les » infortunes...... Les aumônes im» menses qu'il a répandues dans toute

» la France, & particulièrement
» dans cette Province, les établisse-
» mens de toute espèce qu'il a formés
» de toute part, épuiseroient les tré-
» sors du Monarque le plus libéral &
» le plus puissant. Ministres de cette
» Religion sainte, vous l'êtes spécia-
» lement de la charité immense du
» Sauveur des hommes. Tous les
» jours vous puisez dans son Sang
» précieux cette commisération, cette
» tendresse dont il étoit animé pour
» les malheureux. »

Le Prélat termine son *Instruction*, en adressant la parole aux peuples dont le salut est confié à sa sollicitude; il les conjure de se maintenir dans la foi de leurs pères, de ne point se laisser ébranler par les clameurs & les succès de l'incrédule Philosophie. Il leur recommande de conformer leur mœurs à leur créance, de soutenir avec courage les épreuves de la vie, pour mériter les récompenses de l'éternité.

Le dessein de ce Discours m'a paru très-bien fait & très-approprié aux circonstances. Le style qui est simple,

touchant, à la portée de tout le monde, ressemble à la voix du Pasteur qui conduit un troupeau chéri. Quelqu'éditeur intelligent devroit faire un choix des meilleures *Instructions Pastorales* de nos Prélats; elles formeroient un dépôt précieux pour l'éloquence Chrétienne, pour la gloire de la Religion & pour l'honneur de l'Eglise Gallicane.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Décembre 1772.

LETTRE XIV.

Discours prononcé dans l'Académie Françoise, le lundi 6 Juillet 1772, à la réception de M. Beauzée.

JE ne sçais, Monsieur, pourquoi les réceptions Académiques, qui ne laissoient pas, il y a quelques années, d'exciter une sorte d'intérêt

parmi les Lettrés & les Amateurs, ne font presque plus de sensation dans le Public. Quelle que soit la cause de cette indifférence, j'avoue qu'autrefois ces évènemens Littéraires m'affectoient assez vivement moi-même, & qu'ils me touchent aujourd'hui très-médiocrement. Cette froideur m'a fait négliger de vous parler plutôt des deux Elus à qui L'IMMORTALITÉ a dernièrement ouvert son Temple auguste.

M. *Beauzée*, dans son Discours de remercîment, parle avec beaucoup de complaisance de sa personne & de ses ouvrages; & cet égoïsme, même dans la bouche d'un homme de mérite, n'est jamais tolérable, à moins que ce ne soit pour se défendre contre les traits de l'injustice, de la haine & de la calomnie. Il semble que le nouveau Récipiendaire ait craint qu'on ne fût étonné de l'honneur qui lui étoit décerné, & qu'il se soit cru obligé de justifier le choix de l'Académie. Il rappelle toutes les marques d'estime qu'on lui a données en différentes circonstances. Il nous apprend, par

exemple, qu'en 1768 la célèbre Académie *della Crusca* a daigné inscrire son nom parmi tant de noms illustres qui décorent ses fastes; & à ce propos il ne manque pas d'observer que Mrs *de Voltaire*, *de la Curne de Sainte-Palaye* & *Watelet*, sont Membres de cette Académie. Il nous dit encore que, *le 18 Juillet* de la même année 1768, il reçut, de la part de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, une Médaille d'or, portant d'un côté le buste de cette auguste Princesse, & de l'autre celui du feu Empereur *François I*. Ce n'est pas tout: » Le Conseil de l'Hôtel de l'E-
» cole Royale Militaire m'a fait l'hon-
» neur, dit-il, par un Arrêté du 2
» *Juin*, de me marquer la part qu'il
» prend à mon admission dans l'Aca-
» démie Françoise; mais, ce qu'il y a
» de plus flatteur pour moi, c'est le
» témoignage honorable qu'on y rend
» à la manière dont j'ai rempli mes
» différentes fonctions dans l'Hôtel
» depuis près de dix-neuf années. »
Vous croyez peut-être, Monsieur, que le nouvel Académicien en reste

là ; un moment de patience ; il ajoûte : » Messieurs les Officiers de l'Hôtel-de-» Ville de Verdun, ma patrie, m'ont » aussi adressé une Lettre de félicita-» tion, *sous la même date du 2 Juin.* Le » zèle patriotique qui l'a dictée, fait » encore plus d'honneur à leur cœur » qu'il ne peut flatter mon amour-» propre : l'enthousiasme qu'il leur » inspire va jusqu'à desirer, pour ex-» citer l'émulation de mes jeunes com-» patriotes, de placer mon portrait » dans la même salle avec celui de » M. *de Chevert.* » Tout cela sans doute est glorieux pour M. *Beauzée ;* mais on est surpris que ce soit lui-même qui étale ces brillantes époques de sa vie ; il eût été plus modeste de n'en point parler, & de laisser quelque chose à dire à celui qui lui succédera un jour dans l'Académie, & aux auteurs du *Nécrologe.* D'ailleurs, ces distinctions, dont il est justement flatté, ne lui sont point particulières. Il n'y a presque pas d'homme de Lettres qui n'ait à se louer de la générosité de quelque Prince. *La Muse Limonadière* a chez elle une collection de

riches présens que lui ont envoyés des Têtes Couronnées. Moi-même, tout chétif que je suis, j'ai reçu des lettres, des boîtes & des médailles d'or de plusieurs Souverains; & ces graces m'ont toujours paru des preuves de leur bonté, non de mon mérite. M. *Beauzée* a fait une *Grammaire Générale*, ouvrage d'une métaphysique un peu abstraite, mais plein de vûes & de profondeur; il a fourni de plus un très-grand nombre d'articles du même genre à l'*Encyclopédie*. L'Académie Françoise elle-même a souvent employé dans son Dictionnaire des Observations dont il lui avoit fait part: voilà les titres réels & solides qui l'ont fait juger digne de s'asseoir parmi les Quarante.

M. *Beauzée* fait de M. *Duclos*, son prédécesseur, un grand & long éloge dont lui-même détruit la force & l'illusion, en nous prévenant que celui qu'il loue étoit son intime ami, & que ce fut lui qui, de son vivant, proposa le premier à ses confrères d'adopter son Panégyriste. » L'*Histoire* » *de Louis XI*, dit M. *Beauzée*, me

» semble approcher fort près de la pu-
» reté de *Quint-Curce*, de la noblesse
» de *Tite-Live* & de la vigueur de
» *Tacite*. » Au sujet des *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, autre ouvrage de feu M. *Duclos*, son successeur nous dit : » Les Sages, dans tous
» les temps, placeront dans leurs cabinets, *& sur la même ligne*, *Platon*
» & *Théophraste*, *Epictète* & *Marc-*
» *Antonin*, *Montagne* & *Charron*, *la*
» *Rochefoucault*, *la Bruyère* & *Duclos* : »
langage de la reconnoissance & de l'amitié. Les *Remarques* du défunt sur la *Grammaire Générale & Raisonnée*, connue sous le nom de *Port-Royal*, ne sont pas moins préconisées, quoiqu'il y en ait très-peu de neuves, & que l'auteur y ait affecté une orthographe ridicule. La *Continuation de l'Histoire de l'Académie Françoise*, que M. *Duclos* avoit entreprise, & qu'il n'a pas donnée au Public, reçoit aussi sa dose d'encens. » On se souvient,
» dit M. *Beauzée*, d'en avoir entendu
» lire, dans une de vos assemblées
» publiques, un morceau qui fut reçu
» avec applaudissement. Ce fut pour

» moi en particulier un moment bien
» agréable ; j'entendois un éloge où
» *Fontenelle* étoit loué à la manière
» de *Fontenelle*, par un homme qui
» avoit ſur ma reconnoiſſance & ſur
» mon attachement les mêmes droits
» que *Fontenelle.* » Louer *à la manière de Fontenelle*, eſt-ce la bonne *manière* de louer ? Quoi qu'il en ſoit, M. *Duclos* étoit aſſurément un homme d'eſprit, mais d'un eſprit roide, froid & ſec ; nulle grace, nulle aménité, nul talent, nul eſſor dans le génie, nulle chaleur dans l'ame, nulle harmonie dans le ſtyle. Il pouvoit ſçavoir grammaticalement ſa langue ; il ne faut pour cela que de l'étude ; la Nature lui avoit refuſé le don d'écrire avec intérêt.

M. *Beauzée* s'étend ſur les qualités perſonnelles de M. *Duclos*, & cet article porte encore l'empreinte de l'amitié. Cependant il avoue *qu'on a reproché à ſon ami de la vivacité dans le ton, peut-être quelque choſe de plus dans la diſpute..... Si l'on cherchoit à obſcurcir la vérité, il ne tiroit point le voile ; il le déchiroit. S'il rencontroit*

des obstacles au bien, il ne les détournoit point, il les renversoit. Ces traits annoncent un caractère infléxible, dur, impérieux; & tel étoit effectivement M. *Duclos*; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que cette franchise, ou plutôt cette rudesse, qui a perdu tant d'hommes de mérite, fut précisément la cause de sa fortune & de sa réputation :

Et, par où l'un périt, un autre est conservé.
P. *Corneille.*

Dès qu'il fut un peu connu & recherché, on le vit parler aux plus grands Seigneurs avec une liberté, tranchons le mot, avec une audace à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, & qui lui réussit; ils furent d'abord surpris, & passèrent bientôt de l'étonnement à l'estime.

M. *Beauzée* nous apprend une particularité que nous ignorions : c'est que M. *Duclos* répandoit tous les ans d'abondantes aumônes dans la ville de Dinan (en Bretagne) sa patrie, & qu'il les doubloit lorsque l'augmentation de la misère publique l'avertis-

ſoit du beſoin de multiplier les ſecours. Cette anecdote honore la mémoire de M. *Duclos* & doit la rendre chère à ſes compatriotes. Il falloit qu'il fût bien riche ou bien économe ; car, malgré ces abondantes aumônes, il a laiſſé, dit-on, plus de deux cens mille livres à ſes héritiers.

Le reſte du Diſcours du nouvel Académicien eſt, en partie, conſacré à faire valoir la *Grammaire* ou *la Science du Langage.* Cet éloge, bien placé dans la bouche d'un Grammairien, amène naturellement celui du Fondateur & des Protecteurs de l'Académie, dont les travaux ont pour objet la perfection de la langue Françoiſe, qui cependant, ainſi que toute langue quelconque, ne ſçauroit être perfectionnée par aucune Académie, les langues n'obtenant leur perfectibilité que des progrès de la civiliſation, de l'uſage des meilleures compagnies, de la culture des Sciences, des Lettres, des Arts & de l'exemple des bons Ecrivains, Académiciens ou non. Au reſte, ce Diſcours de M. *Beauzée*, bien écrit en général, fait

honneur à sa plume ; il est seulement trop long de la moitié ; c'est le défaut que lui ont reproché, d'une voix unanime, & ceux qui l'ont entendu & ceux qui l'ont lû.

Discours prononcé dans l'Académie Françoise, le lundi 6 Juillet 1772, à la réception de M. de Bréquigny.

M. *de Bréquigny*, Membre distingué de l'Académie des Belles-Lettres, choisi par l'Académie Françoise à la place de M. *Bignon*, y fut reçu, Monsieur, le même jour que M. *Beauzée*. J'ai oublié de vous dire que l'Académie avoit nommé précédemment, pour succéder à Mrs *Duclos* & *Bignon*, deux autres sujets, M. *de Lille* auteur de l'estimable traduction en vers des *Géorgiques de Virgile*, & M. *Suart*. Mais LE ROI, loin de confirmer cette élection, avoit fait ordonner à l'Académie de procéder à un nouveau scrutin. M. *de Bréquigny*, dans les premières lignes de son Discours de remercîment, fait allusion à ce refus

de SA MAJESTÉ, que l'Académie n'avoit pas encore éprouvé, je crois, depuis sa fondation, & dont elle a paru très-affligée. » Ebloui de l'éclat » d'un jour si glorieux pour moi, & » que j'ai vû luire sans aurore, allar-» mé par la crainte de ne pouvoir » justifier votre choix; le souvenir » des circonstances qui m'ont procuré » l'honneur que je reçois aujourd'hui, » ajoûte encore au trouble dont je » ne puis me défendre. » Une particularité bien flatteuse pour M. *de Bréquigny*, c'est qu'il ne lui en a couté aucune des démarches, des visites, des sollicitations que les Académiciens exigent, par un de leurs Statuts, de tous ceux qui ont le droit ou la prétention de devenir leurs Confrères. L'Académie a, d'elle-même, présenté le fauteuil vacant à M. *de Bréquigny*, qui a eu la modestie d'en témoigner de la surprise, & de ne pas croire d'abord que l'offre fût sérieuse. Rien ne relève davantage le lustre de cette Compagnie, que d'avoir été chercher dans sa retraite le mérite réel qui se dérobe aux distinctions. En effet,

Monſieur, le nouveau Récipiendaire a rendu & rend tous les jours de grands ſervices à notre Littérature, par ſes connoiſſances multipliées, par ſes doctes recherches, par ſes travaux utiles; c'eſt en même-temps, de tous les cultivateurs des Lettres, un de ceux qui les honorent le plus par la ſageſſe de ſa philoſophie, par l'aménité de ſes mœurs, par la facile communication de ſes lumières. Voilà les hommes vraîment honnêtes & ſçavans que, dans la diſtribution des honneurs & des récompenſes Littéraires, il faudroit toujours préférer à l'orgueilleuſe, bruyante & futile médiocrité d'un faiſeur de petits Contes ou de Tragédies barbares. M. *de Bréquigny* a fait, par ordre du Roi, un voyage en Angleterre, d'où il a rapporté un grand nombre de titres très-intéreſſans pour la France & pour pluſieurs de nos grandes Maiſons. Vous avez lû, Monſieur, ſon excellente *Diſſertation ſur Mahomet*; perſonne n'a mieux fait connoître cet heureux artiſan d'une nouvelle Religion & d'un nouvel Empire.

Mais un ouvrage, plus analogue encore au goût de l'Académie qui vient de l'adopter, c'est le *Parallèle* lumineux, solide & vrai qu'il nous a donné *des plus fameux Orateurs de l'ancienne Grèce.*

Vous trouverez son Discours de réception judicieux & bien écrit; il a d'ailleurs le mérite de la brièveté, nécessaire aujourd'hui dans une matière si rebattue. L'éloge qu'il fait de M. *Bignon* son prédécesseur est juste & précis. Il ne le considère que comme *Bibliothécaire du Roi*, place qu'il a remplie durant trente années avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti. Vous applaudirez, Monsieur, à la partie de cet éloge que je vais détacher. » Au soin de communiquer les » trésors qui lui étoient confiés, M. » *Bignon* joignit celui de les acccroî» tre. Non-seulement les vastes païs, » où les Grecs & les Romains avoient » porté le goût des Lettres avec la » gloire de leurs armes, mais les par» ties de l'Asie les plus reculées, où » l'on ignore jusqu'au nom de ces » Peuples qui se croyoient les con-

» quérans du monde ; la Chine même,
» la plus ancienne patrie & des Sciences & des Arts : toutes ces contrées
» étoient déja tributaires de la Bibliothèque du Roi ; elle étoit devenue
» le dépôt commun des connoissances de l'Univers. L'Inde cependant
» receloit encore des richesses Littéraires jusqu'alors inaccessibles.
» Mais est-il rien d'inaccessible aux passions fortes, & pourquoi l'amour
» des Lettres ne les inspireroit-il pas ? Un Sçavant *, sans autre motif
» que l'ardeur de s'instruire, sans autres ressources que son courage,
» surmonta des obstacles qui paroissoient invincibles. Il revint chargé
» des plus curieux manuscrits de l'Inde.
» La Bibliothèque du Roi en fut bientôt enrichie, & M. *Bignon* jouit du
» plaisir de les y placer. On vit avec
» une sorte de respect, parmi ces précieuses dépouilles, les Livres si
» vantés & si peu connus, attribués
» à ce fameux *Zoroastre*, qui donnoit

* M. *Anquetil*, de l'Académie des Belles-Lettres.

» des Loix aux Perses, à peu-près dans » le même temps que *Confucius* dic» toit sa Morale aux Chinois, que les » *Sept Sages* illustroient la Grèce, que » *Numa* ébauchoit le premier le Sys» tême politique de Rome naissante, » & que la plupart des régions de » l'Europe, qui s'enorgueillissent au» jourd'hui de la gloire & de la puis» sance de leurs Souverains, n'étoient » encore que des forêts habitées par » des Sauvages. »

Réponses de M. le Prince de Beauvau aux deux Discours précédens.

Ces *Réponses*, que M. le Prince *de Beauvau* a faites, en qualité de Directeur, à M[rs] *Beauzée* & *de Bréquigny*, sont écrites avec beaucoup d'esprit, de concision, de noblesse & de dignité. J'en parle ainsi, Monsieur, non parce que l'auteur est Prince, non parce qu'il est de la Maison de *Beauvau*, mais parce ce que je le pense. Si elles étoient mauvaises, je me bornerois à les indiquer, & je dirois en deux lignes : *M. le Prince de Beauvau, comme Directeur, a répondu aux deux*

nouveaux Académiciens. C'eſt tout ce que ſa naiſſance & ſes titres obtiendroient de moi.

Après avoir mis ſous les yeux de M. *Beauzée* l'expoſition flatteuſe de ſon mérite Littéraire, le Directeur en vient à M. *Duclos ;* ſi les éloges qu'il donne à tous les ouvrages du défunt, ſont un peu forts, il faut ſe ſouvenir que cela eſt de ſtyle à l'Académie. Le caractère perſonnel de M. *Duclos* eſt ſaiſi avec une vérité frappante. » Sa converſation étoit tou» jours agréable, parce qu'elle étoit » toujours inſtructive & gaie ; on » étoit sûr d'entendre de lui des » vérités neuves & intéreſſantes ; » elles lui échappoient comme des » ſaillies ; ſes maximes étoient ſou» vent prouvées par des anecdotes » choiſies ; ſes plaiſanteries du mo» ment étoient des bons mots, dont » pluſieurs ont ſurvêcu aux occaſions » qui les avoient fait naître. Dans ſa » jeuneſſe il ne haïſſoit pas la diſpute ; » il y portoit une fineſſe de diſcuſſion » qu'il devoit à ſa ſagacité naturelle & » à l'étude philoſophique de la Gram» maire. Il fut ſouvent auſſi le cenſeur

» févère de tout ce qui avoit des
» prétentions fans avoir des titres :
» l'âge, l'expérience, un grand fond
» de bonté, lui avoient appris à de-
» venir indulgent pour les particu-
» liers, & à ne plus dire qu'au Public
» des vérités dures * .... Dans fa
» place de Secrétaire de l'Académie
» Françoife, il donna de fréquentes
» preuves de fon amour & de fon ref-
» pect pour les Lettres. Attaché fcru-
» puleufement à maintenir les privi-
» léges de l'Académie, fa dépendance
» immédiate du Roi & l'égalité entre
» fes Membres, il ne tenta jamais de
» faire prévaloir fon fuffrage fur celui
» de fes Confrères : il ne cherchoit
» point à s'appuyer pour cela du cré-
» dit des gens en place, qu'il eft plus
» aifé de féduire qu'il ne l'eft de méri-
» ter la confiance de fes égaux ....
» C'eft parmi les gens de Lettres qu'il
» avoit formé les liaifons les plus in-
» times ; il connoiffoit les devoirs &
» le prix de l'amitié ; il fçavoit fervir
» courageufement fes amis & le mérite

* Voyez fon *Epître au Public* à la tête du petit Roman d'*Acajou*, & plufieurs morceaux de fes autres ouvrages.

» oublié ; il avoit alors un art dont on
» ne se défioit pas, & qu'on n'auroit
» pas même attendu d'un homme qui
» aima mieux toute sa vie montrer la
» vérité avec force, que l'insinuer
» avec adresse. »

M. le Prince *de Beauvau*, dans sa Réponse à M. *de Bréquigny*, rend également justice, d'abord au Récipiendaire, dont il fait valoir avec avantage l'érudition, les travaux & la modestie, ensuite à M. *Bignon*, qui ne sera jamais mieux loué qu'il ne l'est ici, comme Prévôt des Marchands & comme Bibliothécaire du Roi. » Ses
» projets pour l'embellissement de la
» Capitale, avoient obtenu les éloges
» de tous les gens de goût & l'appro-
» bation du Roi ; mais, bien moins
» sensible à la gloire qui pourroit lui
» revenir de l'exécution, qu'attaché
» à l'économie trop souvent négligée
» dans les grandes places, M. *Bignon*
» sçut préférer à ce qui lui étoit per-
» sonnel le plus sacré de tous les
» objets, celui de ne pas augmenter
» les charges du Peuple & de parve-
» nir à la liquidation des dettes de la
» Ville. Par un désintéressement, qui

» ſera plus admiré qu'imité, le pre-
» mier des droits de Prevôt des Mar-
» chands qu'il exerça, fut de retran-
» cher la moitié de ſes appointemens;
» & ce ne fut pas la ſeule occaſion où
» il voulut ſupporter le premier la
» ſuppreſſion des dépenſes qu'il ne
» croyoit pas indiſpenſables ....
» La charge ſi noble & ſi importante
» d'Intendant & de Garde de la Biblio-
» thèque du Roi, lui donna de fréquen-
» tes occaſions d'obliger les gens de
» Lettres; il leur faiſoit part, avec
» les attentions les plus recherchées,
» du tréſor qui lui étoit confié. Les
» places dont il diſpoſoit furent tou-
» jours données avec diſcernement.
» Des fonds deſtinés à la Bibliothèque,
» une partie fut employée à l'augmen-
» ter, le reſte à ſoutenir les talens ſans
» fortune & à ſoulager le mérite in-
» digent. Ses ſecours ont adouci la
» vieilleſſe d'un de nos meilleurs
» Poëtes Tragiques *. Les rapports

* On ſçait gré à M. le Prince *de Beauvau* de rendre cet hommage à la mémoire de *Crébillon*, & de l'appeller, avec raiſon, *un de nos meilleurs Poëtes Tragiques*, malgré les jaloux détracteurs de cet homme de génie.

» de M. *Bignon* avec la Cour & ses » liaisons de parenté & d'amitié avec » plusieurs Ministres, ne lui inspirè» rent jamais le goût de l'intrigue, ni » cette envie de dominer dans l'Aca» démie, qu'on auroit pû reprocher » à un de ses oncles *. Il conserva » toujours cette pureté d'intention & » cette simplicité de conduite, si re» commandables dans la société en » général, peut-être plus rares & plus » nécessaires encore dans les Com» pagnies Littéraires, où l'égalité & » la liberté doivent faire le bonheur » & la gloire de ceux qui les com» posent. »

Ces *Discours* & les *Réponses* de M. le Prince *de Beauvau* se trouvent à Paris chez J. B. *Brunet*, Imprimeur de l'Académie Françoise, au Palais, à la Providence, & rue Basse de l'Hôtel des Ursins.

* M. l'Abbé *Bignon*, Bibliothécaire du Roi, des Académies Françoise, des Sciences & des Belles-Lettres, mort en 1744, à 81 ans.

Je suis, &c.

A Paris ce 29 Décembre 1772.

LETTRE XV.

Almanach des Muses 1772.

Je viens de recevoir, Monsieur, l'*Almanach des Muses 1773*, qui m'a fait ressouvenir que je ne vous ai point rendu compte de celui de cette année 1772. Comme ce Recueil, qui revient tous les ans, est, sans contredit, le plus agréable qu'on ait encore imprimé depuis qu'on a imaginé de faire des collections de ce genre, mon intention n'a jamais été d'en passer aucun sous silence. Je vais donc parcourir avec vous aujourd'hui cette galerie de tableaux & de miniatures Poëtiques, ou ce choix de pièces fugitives en vers, composées en 1771 & publiées en 1772. Je suivrai, comme à mon ordinaire, l'ordre alphabétique des Auteurs.

Une jeune Dame, née à cent-cinquante lieues de Paris, élevée dans sa Province, qui n'en seroit jamais

ſortie pour vivre, du moins quelques mois, à la Cour ou dans la Capitale, & qui feroit des vers mieux que les *Saphos*, les *Deshoulières*, les *la Suzes*, &c, ne vous paroîtroit-elle pas un prodige ? Eh bien, Monſieur, ce phénomène exiſte : c'eſt Madame la Marquiſe *d'Antremont*, qui, du pied des Cévennes, nous envoye des Poëſies que ne déſavoueroient pas nos Muſes les plus célèbres. Son *Epître à M. de*** qui la menaçoit de la vengeance d'Apollon, ſi elle ne faiſoit pas imprimer ſon Recueil de vers*, eſt charmante. Elle préfère une paiſible obſcurité au vain bruit de la renommée ; d'ailleurs, elle redoute la calomnie & la ſatire, déchaînées contre les talens connus.

Malgré vos propos ſéducteurs,
Toujours plus fidèle à ſa pente,
Le Ruiſſeau, dont, ſur les hauteurs,
Vous voulez voir l'onde imprudente,
Reſtera caché ſous les fleurs.
Sur les rameaux qui l'ont vu naître,
Philomèle, la nuit, le jour,
Ne chantera que pour l'amour :

On

On riſque à ſe faire connoître :
Philomèle craint le vautour.

L'Ode de *Chaulieu* ſur *l'Inconſtance* n'eſt pas plus agréable qu'une *Romance* de Madame *d'Antremont*, intitulée *la Fauvette*, qui d'abord prend un Moineau pour amant, & qui, s'en voyant abandonnée, s'arrange avec un Pinſon.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit;
Un jaſeur! un petit-maître!....
C'eſt pour cela qu'on le prit :
Quand on ſe venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?
Le Moineau, dit-on, fit rage;
C'eſt là le train d'un amant;
Aimez bien, il ſe dégage :
N'aimez pas, il eſt conſtant;
L'imiter, c'eſt être ſage :
Aimons, & changeons ſouvent.

Ces Tablettes des Muſes ſont enrichies de trois jolies Pièces de M. *d'Arnaud*, une à Madame *de***. qui devoit jouer la Tragédie de Comminge*

sur un Théâtre de société, l'autre à M. *L*** Médecin*, la troisième, *Portrait de Sophronie*, qui est celui d'une femme parfaite :

On va croire que ce portrait
Est un essai de l'art de feindre :
Mais *Sophronie* a mon secret ;
Elle sçait qui j'ai voulu peindre.

Je me trompe fort si le *Médecin*, dont M. *d'Arnaud* trace le caractère avec beaucoup d'esprit & d'imagination, n'est pas cet aimable fou de *la Mettrie*, que j'ai connu à Paris dans ma jeunesse, & qui est mort à Berlin il y a une vingtaine d'années.

Je vous ai parlé plus d'une fois des Fables de M. *Barbe*, *Doctrinaire ;* vous en lirez, dans cet *Almanach*, quatre nouvelles de sa façon, que vous trouverez d'un naturel heureux & d'une moralité frappante.

Il y a de l'esprit dans l'*Envoi de deux pigeons blancs à Mademoiselle de****, & dans un *Madrigal* par M. *de la B****.

Madame la Comtesse *de Beauh*... qui

paroît pour la première fois sur ce petit Théâtre poëtique, y débute avec un talent singulier. Son Epître *aux Hommes*, dans laquelle elle fait le parallèle de leur sèxe & du sien, est pleine de poësie & de justesse; en voici les derniers vers:

Que la Nature forme un Sage :
Si le Sage vient à nous voir,
Reconnoît-elle son ouvrage ?
Enfin, tout adore nos fers ;
Tout suit l'instinct qui nous dirige :
Par nos graces, par nos travers,
Si l'on veut, par notre vertige,
Nous enchaînons cet Univers ;
Nous lui prouvons, grace au prestige ;
Qu'en vous ébauchant avant nous,
Le Ciel, de votre honneur jaloux,
Pour la fin garda son prodige,
Et que la main du Créateur,
Commença vîte par la tige,
Pour donner ses soins à la fleur.

Les vers de la même Dame *à M. le Comte de *** partant pour l'Angleterre*, & qui finissent par,

Soyez Anglois pour nous fixer,
Et restez François pour nous plaire :

Ceux qu'elle adresse *à la Providence*, dont, en quelque sorte, elle justifie la sagesse ; le caractère si bien saisi d'*Orosmane*, cet amant de *Zaïre*, qu'elle préfère, tout furieux qu'il est, à nos froids & perfides coureurs de bonnes fortunes ; enfin, une *Romance*, qui respire une philosophie douce & vraie : tous ces petits ouvrages annoncent dans Madame *de Beauh*... la fécondité d'un pinceau qui peut embrasser avec succès des genres différens.

Je suis las de plaisirs, & j'ai besoin d'aimer.

C'est le dernier vers d'un *Madrigal* de M. *de Belloy*, dans lequel il compare le *Sentiment* & la *Volupté*. Ce *Madrigal* est très-bon pour l'idée ; un autre Poëte auroit rendu cette idée avec plus de précision, de naturel & de clarté.

Aux Sauvages, par M. Bertin : excellent persifflage sur ces Peuples non policés qui s'avisent d'être heureux,

sur notre philosophie, sur nos amusemens, &c.

Vivent nos superbes rivages,
Nos mœurs, nos arts & nos écrits !
Que je vous plains, mes chers Sauvages,
De n'avoir vû jamais Paris !
Nous fumes quelque temps volages;
Les grelots nous avoient charmés;
Enfin, sous les drapeaux des Sages,
Nous avons changé nos usages,
Et les enfans se sont formés.
Nous brisons le hochet frivole
De la légère illusion;
Des riens le char doré s'envole,
Et la Nation la plus folle,
Tient le sceptre de la Raison, &c.

Je ne sçais quel est le Poëte à qui M. *de Bignicourt*, dans une épigramme bien tournée, dit deux vérités très-piquantes.

Un *Distique pour le portrait de M. Borie, Médecin*, & une *Inscription pour le portrait de Madame de la Poupelinière*, font honneur à M. *Blin de Sainmore*.

Epître à un nouveau Major; Epître à M. le Prince de ***, *après son départ*

*de Strasbourg ; à Madame de***, en lui envoyant le Livre intitulé* LES GRACES* : ces trois Pièces de M. *de Bonnard* ſont du meilleur ton ; l'objet de la première eſt neuf ; vous y verrez un mêlange de peintures martiales & d'images gracieuſes, qu'une Muſe Militaire pouvoit ſeule bien exprimer. La ſeconde a le même mérite, &, de plus, celui de la ſenſibilité. Que M. *le Prince de**** a dû être flatté de cette *Epître* ! Il eſt doux de recevoir des louanges nobles & délicates. *Anacréon* n'eut pas mieux fait la troiſième.

Un coloris léger, vif & ſaillant, fait reconnoître M. le Chevalier *de B**** dans cinq petites Pièces qui ornent ce Recueil.

Le *Tableau de la vie humaine* en huit vers, *par Madame la Marquiſe de B****, eſt plein d'agrémens, d'idées, de juſteſſe, & d'une ſublime philoſophie morale.

Il y a du ſentiment & de la naïveté

* Recueil de tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de plus agréable ſur les *Graces*, ſoit en proſe, ſoit en vers.

dans une *Chanson de M. B**** ; on la lit avec plaisir ; on en a sûrement davantage à l'entendre chanter.

Madame *Bourette*, autrefois Madame *Curé*, toujours *Muse Limonadière*, doit des remercîmens à l'Editeur de la complaisance qu'il a eu d'insérer quatre vers de sa façon, qui auroient mieux figuré dans un autre *Almanach*.

Les plus célèbres Chansonniers de ce siècle applaudiront à un couplet tendre & délicat de Madame *de C****, sur l'air *Lisette est faite pour Colin*.

Un *Quatrain pour le portrait de M. le Marquis de V****, n'est pas ce que M. *Colardeau* a fait de mieux ; mais ces sortes de bagatelles ne font aucun tort à un talent aussi décidé que celui de ce Poëte aimable.

La *Requête à Messieurs de la Société d'Agriculture*, sur l'air *Ne vlà-t-il pas que j'aime*, par M. *de la Condamine*, est très-plaisante & très-gaie. Je vous en citerai deux couplets ; cette Requête porte sur une métaphore ingénieuse & bien suivie.

Je fus un grand Agriculteur
De vingt ans à cinquante :

Aujourd'hui de Cultivateur,
Je suis devenu plante.

Mais plante de lointain païs,
Délicate, étrangère,
A qui l'on accorde à Paris
Les honneurs de la serre.

*A mon frère, sur le Portrait d'une jeune personne qu'il a fait mettre près de mon lit; par M. l'Abbé de C***.* Ce *Portrait* trouble le repos de M. l'Abbé, qui n'a que vingt ans; il auroit pû mieux exprimer l'insomnie que cette vûe séduisante lui fait éprouver.

M. *Dorat* se distingue dans ce répertoire par huit morceaux qui lui feroient une réputation, s'il n'en avoit pas une justement acquise par une multitude d'opuscules charmans, & même par quelques écrits solides, tels que le Poëme de *la Déclamation Théâtrale*, &c. Du nombre des huit Pièces qui se trouvent ici, sont trois apologues ingénieux, réimprimés dans le volume de Fables qu'il nous a donné depuis, & dont je vous ai rendu compte. Des images mythologiques

bien choisies, des éloges flatteurs & des conseils dictés par le vrai Goût, sur le merveilleux qu'il faut employer à l'Opéra, rendent intéressante la lecture d'une *Epître à M. le Marquis de Saint-Marc, auteur de l'Acte de* LA FÊTE DE FLORE *&* d'ADÈLE DE PONTHIEU. Je ne suis pas si content des vers *A un Ami sur l'apparence d'un Refroidissement.* En revanche, des *Couplets sur l'air, de nos Bergers volages*, & une petite Pièce, *A M. le Chevalier de C*** sur des vers qu'il a faits, intitulés* MA CONFESSION, étincellent d'esprit & de gaîté. L'*Epître à M. le Maréchal de Brissac* est au-dessus de tout cela. Pour avoir une idée théorique de la franchise, de la loyauté, de la bonté, de la vaillance, de l'honneur & de la galanterie de nos anciens Chevaliers, il n'y a qu'à lire les Mémoires de M. *de Sainte-Palaye* sur cet objet; mais, si l'on aime mieux, comme de raison, l'exemple vivant d'un vrai Chevalier François dans toute l'étendue de ce terme, il faut connoître ce preux Gouverneur de Paris. Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai

de le voir souvent de mes fenêtres se promener à cheval dans la belle & vaste plaine au milieu de laquelle est située ma cabane. Une vénération mêlée de tendresse saisit mon ame ; je crois voir les *du Guesclins*, les *Bayards* & tous ces braves *Cossés*, dont il descend, & qu'il fait revivre. Ses campagnes de guerre & d'amour, ses qualités d'homme, ses vertus de citoyen, sont supérieurement peintes par M. *Dorat*.

M. *de la Frenaye*, *Colonel au service Etranger*, a sçu prendre le ton de M. *Dorat* lui-même, pour le louer dignement dans une *Epître* qu'il lui a envoyée, après avoir lû le Recueil de ses ouvrages.

L'Editeur a bien voulu donner place à une *Epître* que j'ai faite à mon ami M. *Morand*, *Chevalier de l'Ordre du Roi*, *de l'Académie des Sciences*, *Chirurgien Major des Invalides*, &c. Je ne puis, en conscience, ni la louer, ni la critiquer. Je dirai seulement que ce qui m'en fait présumer quelque bien, c'est que le petit malin *Bébé* n'en a point balbutié de mal dans son *Mercure*.

Dans le groupe des Poëtes que rassemble cette collection, on voit paroître avec avantage M. *de Fumars*. Son *Rêve*, intitulé l'*Indépendance*, est de la plus heureuse invention; c'est un Conte très-bien narré, & dont la leçon, si elle étoit suivie, feroit le bien général de la société & le bonheur particulier de chaque individu. L'auteur y fait voir qu'un homme qui vivroit isolé, sans aucune relation avec ses semblables, seroit le plus malheureux des êtres. *L'Aigle & le Cerf-Volant*, *l'Enfant dans le bateau*, par le même, sont deux fables d'un grand sens & d'un style que le bon *la Fontaine* auroit aimé. Les vers de M. *de Fumars à Madame de*** qui lui demandoit ce que c'étoit que la Vérité & où elle étoit*, & ceux qu'il a fait présenter *à Madame la Marquise de V***, à sa toilette, par son fils aîné, au nom de ses frères & sœurs*, quoiqu'assez passables, ne valent pas les Pièces précédentes.

La Statue de Cupidon ou les Oraisons d'Hylas; joli Conte par M. *Giraud*,

que j'ai inséré dans mes Feuilles*, avant qu'il parût ici.

Cinq *Epigrammes*; des *Vers à M. Piron sur le bruit qui avoit couru de sa mort*; *le Voleur scrupuleux*, *Conte*; *à un Poëme sans Gravûres*; *mes Conditions*, *Epître aux Muses*: de ces neuf Pièces de M. *Imbert*, les vers *à un Poëme sans Gravûres* & l'*Epître aux Muses*, sont celles qui vous plairont davantage. Cette dernière sur-tout est remarquable par les différens tons que ce jeune Poëte y prend avec succès; plaisanterie, poësie, sensibilité: il réussit également dans tous ces genres.

Il est rare que nos Poëtes fassent des vers de quatre syllabes, mais plus rare encore que cette mesure gênante ne se ressente pas de la difficulté vaincue. Un Bouquet de M. l'Abbé *de Langeac* à une *Madeleine*, n'est point hérissé des épines du travail; il est formé par une main facile & légère.

Vous connoissez déja, Monsieur, le talent de M. *Légier* pour les baga-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome II, page 307.

telles de société ; vous retrouverez ici sa manière un peu négligée, mais élégante, dans une *Epître à Madame la Marquise de Goville en lui envoyant le Recueil de ses Poësies*, & dans une autre *à Mademoiselle de S. L. sur sa retraite dans un Couvent en qualité de Pensionnaire.*

L'Amour désintéressé, *Epître par M. le Marquis de Saint-Marc*, ne le cède point aux meilleures de ce Recueil ; l'idée en est piquante, & n'est pas commune ; une versification aisée ajoute au prix de ce morceau. Un petit *Conte* du même auteur vous amusera ; ce *Conte* épigrammatique est celui d'un sot personnage qui avoit perdu sa femme, & qui en faisoit à un Duc un éloge ennuyeux :

Combien elle étoit adorable,
Et combien elle m'adorait !
Ah, reprit le Duc à ce trait,
Votre perte est irréparable !

Si l'on faisoit un choix des Madrigaux les plus galans composés dans notre langue, celui de M. *du Mersan*

*à Madame de**** y tiendroit une des premières places.

Le *Faire* pénible de M. *le Mierre* eſt reconnoiſſable dans une *Epigramme* contre les Médecins & dans *la Mort de Céſar, traduction libre de Virgile.* Mais ſes *vers à M. le Duc de Duras ſur l'Ordre de la Toiſon d'Or qui vient de lui être envoyé*, ne ſont ni durs ni martelés ; ils ſont même d'une aménité qui ſurprend de la part de ce Poëte ; il a tiré de la fable de *Jaſon* un parti très-ingénieux.

Madame la Marquiſe *de la V****** vouloit donner une Cure à M. l'Abbé *le Monnier, Chapelain de la Sainte Chapelle ;* il la remercie par une fable, dont le titre eſt *les Sabots trop courts.* Il s'agit d'un païſan qui, pour paroître aux yeux de ſa maîtreſſe avec un pied mignon, s'eſt chauſſé fort à l'étroit ; il eſt à la torture ; il n'y peut plus tenir ; un beau matin il jette de dépit ſes ſabots, marche nuds pieds & ſe trouve à ſon aiſe :

Je veux que ſur mon pied ſoit faite ma chauſſure.

Telle eſt la concluſion de cet apologue agréable.

Un *Conte Anacréontique à Mademoiſelle de F****, par M. le Comte *de Nigris*, juſtifie ce titre d'*Aanacréontique* que tant de rimeurs donnent à leurs Poëſies, qui reſſemblent à celles d'*Anacréon* comme le ſtyle de M. *de B**** reſſemble à celui de *Racine*.

Les Epithalames ſont bien inſipides par l'éternelle intervention de l'Hymen & de l'Amour. M. *de Saint-Péravi* a ſçu rajeunir ce ſujet uſé.

Si l'abondance des matières me permettoit d'extraire ce qui me plaît davantage de ce Recueil, je tranſcrirois preſqu'entièrement une *Epître* de M. le Marquis *de P*** à Madame la Comteſſe de B*** qu'on accuſoit de mettre du blanc, & qui ſe frotta le viſage en préſence de l'auteur.*

L'Habit ne fait pas le Moine, ou le Cordelier Requin, eſt un *Conte* excellent de M. *Piron*, imprimé pluſieurs fois, mais avec beauconp de fautes; on le donne ici d'après une copie corrigée par l'auteur. Il eſt d'une imagination, d'une plaiſanterie & d'une gaîté, qui

n'appartiennent qu'à ce Poëte vraîment original & créateur.

Stances à un Ministre, sur les espérances qu'il a la bonté de me donner depuis si long-temps, par M. l'Abbé Porquet Aumônier du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & Membre de l'Académie de Nancy: de la vérité, du sentiment, une philosophie douce, une expression heureuse, caractérisent ces *Stances*. J'ai cru lire une Pièce de *Pavillon*, ou plutôt de *Chaulieu* qui lui est si supérieur. Quatre autres productions moins considérables décèlent dans M. l'Abbé *Porquet* beaucoup d'esprit & de talent.

Le Discours en vers, intitulé *les Disputes*, par M. *de Rhulières*, jouit depuis long-temps d'un succès mérité. Il a paru dans différens Recueils, mais morcelé & défiguré. Il est complet & correct dans cette édition. L'auteur de cette *Epître*, ou *Discours*, digne d'*Horace*, y introduit un fameux Disputeur :

Auriez-vous, par hazard, connu feu M. *Daube*,
Qu'une ardeur de dispute éveilloit avant l'aube ?

Je l'ai connu, moi, ce Monſieur *Daube*, qui, autant que je m'en ſouviens, étoit nevêu de M. *de Fontenelle*, & qui a fait un Livre dont je ne me rappelle pas le titre. M. *de Rhulières* le peint admirablement. L'Editeur de l'*Almanach des Muſes*, entr'autres éloges qu'il donne avec juſtice à ce morceau, dit : *l'épiſode de M. Daube eſt charmante ;* le mot *épiſode* eſt maſculin. J'ai cru devoir relever ici cette petite faute, parce qu'elle échappe ſouvent dans la converſation à des perſonnes qui, d'ailleurs, parlent bien leur langue, & que je l'ai même trouvée pluſieurs fois dans des ouvrages écrits par de bonnes plumes.

Une *Epigramme* de feu M. le Marquis *de Rochemore* n'eſt flatteuſe, en particulier, ni pour l'*Iris* à laquelle il l'adreſſe, ni pour les femmes en général.

Callimaque *, dont il nous reſte des *Hymnes* ſi eſtimés des Anciens & des vrais Connoiſſeurs modernes, eut applaudi à l'*Hymne à la Nuit*, par M. *Rocher*.

* Célèbre Poëte Grec qui vivoit vers 280 ans avant J. C. C'eſt lui qui diſoit avec tant de raiſon : *Un grand Livre eſt un grand mal.*

L'Editeur pouvoit nous faire grace des vers contournés de feu M. *Roi* à Madame *de**** *sur une palatine bleue*, & d'un *Quatrain* de M. l'Abbé *Carrelet de Rozay*, *mis au bas d'une miniature représentant Héraclite & Démocrite* : son Recueil n'y eut rien perdu.

Il n'en est pas ainsi des *Vers* charmans *d'un Anglois à Madame la Comtesse du Châtelet-Lomont*. Cette fleur étrangère embellit ce parterre des Muses Françoises. L'Anglois, qui versifie si bien dans notre langue, est M. *Horace Valpoole*.

Le tour de M. *de Voltaire* est arrivé : c'est le dernier dans l'ordre alphabétique, & le premier, sans contredit, dans l'ordre poëtique. Ses deux *Epîtres*, l'une *au Roi de Dannemarck*, l'autre *à l'Impératrice de Russie*, sont admirables, quoique le fond n'en soit pas neuf, & que nous soyons accoutumés aux hardiesses & même aux licences, qu'il a si souvent mises en vers ; mais rien n'égale l'éclat & la vérité de sa couleur. Il n'étoit pas dans une veine aussi heureuse lorsqu'il a composé *les deux Siècles*, c'est-à-dire, le parallèle de ce siècle-ci & de celui de *Louis*

XIV. Cette pièce n'est pas de son bon temps, de même que onze bagatelles recueillies dans cette collection, excepté trois *Epigrammes* de l'*Anthologie* qu'il a traduites avec une étonnante précision, & un *Quatrain* assez vrai, qui finit par ces deux vers :

Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des sottises.

Un plaisant, bon ou mauvais, pourroit dire à M. *de Voltaire* ces deux vers d'*Hermione* à *Pyrrhus* :

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

Parmi les *Pièces Anonymes*, vous distinguerez, Monsieur, *les Procédés*, badinage rempli de sel, & l'*Epître à un jeune homme de vingt ans, amoureux d'une femme de quarante*, remarquable par la nouveauté du sujet & par une ironie fine. *Le bon Seigneur*, *Eglogue* d'une moralité touchante, mérite encore d'attirer vos regards.

Je ne sçais quel est le Philosophe maussade & le plat Rimailleur qui, dans une vingtaine de vers, dit beaucoup d'injures *aux femmes*. Jugez,

Monsieur, de sa galanterie & de son style d'après ces deux Quatrains :

Par vos rigueurs ou par vos trahisons,
J'ai vu l'un s'en aller, la tête la première,
Finir sa peine au fond de la rivière,
Un autre la traîner aux petites Maisons.

Traîner sa tête ou *sa peine* aux petites Maisons ! Quelle heureuse expression !

Crésus regorgeoit de richesse ;
Il rencontre *Thémire* au bal :
Crésus, pressé par la détresse,
Va du Boudoir à l'Hôpital.

L'Almanach des Muses se vend toujours chez *Delalain*, Libraire rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise ; le prix est de vingt-quatre sols. La collection entière forme jusqu'à présent neuf volumes, y compris celui de 1773, dont je vous parlerai dans quelque temps. Ces neuf volumes brochés se trouvent chez le même Libraire ; le prix est 10 livres 16 sols. On a fait tirer quelques exemplaires en papier de Hollande ; ils se vendent 3 livres chacun, aussi brochés.

Je suis, &c.

A Paris ce 31 Décembre 1772.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE HUITIEME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.

Fin de la Table des Matières du 8e & dernier Volume de l'Année Littéraire 1772.